

RKP

8861

T. 1

1
Premier Cahier
d' Histoire
pour mon usage.

Ce cours a été commencé le 4 Janvier 1825 avec M. Rio
Professeur d' Histoire au Collège de Louis le Grand, à Paris

Résumé de la leçon du 4 Janvier 1825.

L'ancienneté probable du monde est de 6000 années, ou les partage entre deux grandes époques: la Déluge arrive à peu près 1650 ans avant Jésus-Christ: la naissance de ^{Jésus-Christ} arrive environ 4000 ans, après la création.

On a tout lieu de supposer que les Sciences et les Arts d'industrie, existaient dès avant le Déluge: l'Arche en est la preuve. Les connaissances astronomiques, comme calculs d'Eclipses etc, qui suivirent de près cette époque, n'ont donc rien d'invraisemblable, ni de contradictoire au calcul des temps que les écrivains de la Genèse, comme ont osé l'avancer, quelques critiques mal intentionnés. La grande ancienneté de l'Egypte, approuvée par l'historien Hérodote, sur le témoignage de ses Prêtres, qui d'après les images de leurs Rois, qu'ils gardaient précieusement, donnaient au monde 6000 années d'existence, ne prouve rien non plus contre ses mêmes calculs adoptés par la Genèse, car on sait que les Egyptiens comptaient alors les années par générations royales, et l'Egypte étant divisée en plusieurs Royaumes comme Thèbes, Thin, Idou et Memphis on comptait quatre générations de Rois pour une seule.

Les premiers Peuples connus après le Déluge sont: les Egyptiens, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Juifs et les Chinois: nous laisserons de côté ces deux derniers comme moins connus.

Ménès fut le premier Roi de l'Egypte: l'immensité des Monuments et des ruines, dont on a dit, que:

Leur masse indestructible a fatigué le temps! ne atteste la grandeur de cette Nation: ses Monuments furent les Pyramides, le Labyrinthe, le Lac Marié, le Nilomètre, les Temples, les Obélisques etc. Le Caractère de l'Architecture et de la Sculpture Egyptienne fut gigantesque, mais brut. La Géométrie y naquit du besoin fréquent de mesurer les possessions territoriales, dont le Lygon du Nyl débordé effaçait

2
fréquemment les traces. La Médecine y resta dans l'enfance
à cause de la loi d'hérédité des arts et métiers, et celle qui
defendait toute innovation quelconque. La Musique y ^{de} était
proscrite comme enervant les esprits et les âmes. Une auto-
crité générale et constante devint en Egypte le résultat
du despotisme théocratique des Prêtres, qui gardant par eux seuls
le dépôt des sciences et des arts, parlaient entre-eux une langue
sacree, ignorée du Peuple et des Rois eux-mêmes, qu'ils régissaient
~~despotiquement~~ ^{arbitrairement}. Un d'eux, Ormandias, nommé le premier après
Ménis, laissa une bibliothèque, dont l'inscription: Trésor des
remèdes de l'âme, serait par elle-même un monument si-
gnifiant et si glorieux, de ce que l'esprit humain était déjà
lorsqu'elle fut composée, que la chose en devint douteuse.
Les Egyptiens adoraient Osiris, Isis, le bon Apis, des animaux
et des végétaux, dont ils croyaient que les Dieux changés de l'Ol-
ymp par les Tytans avaient pris les formes. Leur Roi Pethouois
abolit les sacrifices humains: sous lui Joseph gouverna l'Egypte
et Jacob son Père vint s'y établir. L'écriture ^{de} fut l'appellée ^{de} par
nom général des Rois de cette contrée. La plus connue et de son
conquérant fameux qui remplit l'Asie Mineure du bruit de
son nom, et des monuments de ses conquêtes, qu'il poussa
jusqu'au Danube. Les Canaux qu'il fit creuser étendirent sur
toute l'Egypte les bienfaits des inondations du Nyl, dont le
fluvium fertilisa ses terres, et les montagnes qu'il fit élever à
force de bras, préservèrent de ces mêmes inondations, les villes
qu'il bâtit sur leurs cimes. Néchao entreprit de joindre par
un Canal la Mer Rouge à la Méditerranée, et fit faire
le tour de l'Afrique par ses vaisseaux. Hérodote parle de
ce voyage et le prouve en signalant l'étonnement des Na-
vigateurs lors qu'après avoir dépassé la ligne, ils virent le Soleil
passer de leur gauche à leur droite. Les Critiques opposent à
ce détail convainquant le silence de Plin, qui n'en parle point,
et sa description erronée de la forme du continent d'Afrique, qu'il

aurait dû mieux connaître en ce cas : mais une preuve négative ne suffit pas contre un fait positif.

MS. 7. ai eu l'importante découverte qu'on vient de faire de la possibilité de lire les caractères hiéroglyphiques, absolument ignorés jusqu'à cette découverte ici, va jeter probablement un grand jour sur l'histoire d'Egypte par son nom.

Le premier Roi d'Egypte fut Memnod, nommé grand Chapeau par les Grecs : on l'adora sous les noms de Bel ou Baal; quelques uns même croient que ce fut le Jupiter des Grecs. Avant lui et même avant le Déluge, Tubalcaïn, adoré sous le nom de Vulcaïn, avait inventé la fonte du fer et du métal; cette découverte devint très-essentielle à la Chape et à toutes les autres branches d'industrie humaine. - Minus un des Successeurs de Memnod fonda Ninive et fit plusieurs Conquêtes. Sa coupable femme Schiramis, qu'on accuse d'avoir abrité ses jours, régna avec gloire, embellit Babylone sa Capitale et soumit les peuples d'Asie jusqu'à l'Indus. Minus son fils, gâté par une Education négligée à dessein, se livra à la Paresse et aux Voluptés et ses Successeurs l'imitèrent. L'Egypte promptement corrompue par la luxure et la mollesse, devint le théâtre de conquêtes rapides et peu durables. Les Indes vainqueurs de Sardanapale son dernier Roi, furent vaincus à leur tour par Cyrus Roi de Perse, dont l'orgueil après la victoire et la cruauté envers Crésus Roi de Lydie, font penser que la Cyropédie ouvrage de Xénophon qui le peint fort en bien, est plus Roman qu'Histoire.

Environ 1400 ans avant J. C. Moïse parut en Egypte, (Circé, Cadmus, Danaüs, en Grèce : cette belle époque donna naissance aux idées religieuses et morales, sur lesquelles de sages législateurs basèrent des gouvernements fédératifs heureux et durables. Une différence bien frappante s'établit entre les Juifs, Phéniciens, Tyriens, Grecs, nations amies gouvernées et les peuples d'Orient abrutis par le despotisme, l'esclavage et la polygamie, vices originaux, des États despotiques d'Asie, destructif de toute morale et de toute société domestique et politique.

Résumé de la Leçon du 8 Janvier. —

Il faut remarquer la division naturelle du grand Continent de l'Asie, séparé en trois parties par l'Altai et l'Himalaïa. La Sibirie au nord, origine des primats; les Barbares au milieu encore aujourd'hui occupés par les Tartares; les Peuples civilisés au midi, terre privilégiée, espèce de Paradis, d'où l'homme est indigène et que la sollicitude paternelle des Créateurs semble s'être plu à embellir par le premier né des humains. —

La grande Era de Nabonassar date de 450 ans avant J. — Cette époque est très-remarquable par la formation des trois Empires de Babylone, de Ninive et de Médie: par les Colonies Grecques qui s'établirent alors en Italie et en Sicile, et y durèrent si florissantes dans la suite, et enfin par la fondation de Rome. —

La division des Royaumes de Juda et d'Israël se rapproche de la même date. —

Le premier Empire d'Assyrie avait duré environ 1300 ans. Le second commença sous Nabonassar qui régna à Babylone. Tiglath-Palassar, Salmanassar, et Sennachérib Rois de Ninive sont connus dans l'histoire sainte, par leurs guerres avec les Hébreux. Asaraddon, un de leurs successeurs vint à l'Empire de Babylone à celui de Ninive. Nabuchodonosor ^{le premier} fils de Sennachérib Roi des Mèdes, et s'empara d'Ébatane sa Capitale, mais Ninive où lui-même régna fut détruite par Nabopolassar Gouverneur de Babylone, qui usurpa l'Empire et en transféra le Siège dans cette Ville. Nabuchodonosor ^{le second} son fils se rendit fameux par la conquête de l'Égypte, de la Tyre et de Jérusalem et la longue captivité de Juifs commença sous son règne, et termina par la chute de Babel, que le doigt de Dieu condamne dans l'Écriture. Il fut le dernier Roi de la superbe Babylone, soumise alors par Cyrus libérateur du Peuple Juif, annoncé par les Prophètes et qui vint environ 538 ans avant J. —

La Ville de Babylone avait 24 lieues de circonférence; elle renfermait quantité de jardins et de champs labourés, suffisants pour nourrir sa nombreuse population. Une muraille assez large pour y faire passer plusieurs chars de front, environnait la ville, que fermaient des 4 côtés 100 portes d'airain. Le Palais des Rois, séparé en deux par l'Euphrate, occupait 3 lieues de terrain. Ses magnifiques jardins suspendus dans les airs, peuplés des plus grands arbres connus dans ces riches climats, rapprochant du ciel les Cedres du Liban et reposaient sur 120 colonnes immenses soutenues par des voûtes transversales. Une galanterie conjugale produisit cette merveille du Monde. L'écuyer principal du Médic, marié à Nabuchodonosor premier, ayant été élevé à la campagne, trouvait comme moi, que les murs d'une ville ne sont jamais qu'une prison plus ou moins belle. Le Monarque, jaloux de plaire à sa jeune épouse, employa la baguette magique de la toute-puissance à satisfaire ses goûts, en lui faisant retrouver dans l'intérieur de son Palais les beautés de la Nature, et les productions végétales de son pays, source féconde de deux souvenirs. Une preuve sensible du néant des grandeurs humaines, c'est l'ignorance totale où nous sommes aujourd'hui, du genre d'architecture employé dans cette pompeuse Babylone: ses ruines mêmes ont disparu et il n'en reste point de traces.

L'astronomie fut cultivée avec succès dans Babylone: on doit à son superbe Observatoire les importantes découvertes de Callisthène. Elle enfanta l'astrologie, connue sous le nom de Science Chaldienne. —

La médecine y était pratiquée d'une manière aussi originale que peu sensée: on exposait les malades dans les rues et places publiques, et les passans s'arrêtaient pour écouter le récit de

leurs maux et conseillaient les remèdes dont eux-mêmes
avaient éprouvé l'efficacité en pareils cas. Les consultations
hasardeuses devaient exposer fréquemment à l'homicide involontaire.
La Religion des Babyloniens corrompue et corrompue
fut aussi méprisable que leurs mœurs. L'histoire détourne
ses regards des dégoûtantes Orgies du Temple de Vénus
Militaire. Plus tard, sous l'Empire Persan, un culte plus
pur, celui du feu fut introduit par le second des Zoroastres
il fut adoré Ormazd principe du bien, et redouté Arimane
principe du mal. Le sage législateur visita la Judée
et rapporta à ses concitoyens le bienfait de plusieurs lois
et préceptes de Moïse. —

L'Empire des Mèdes commence sous Arbaces. Après lui on
voit ses peuples se former en République, qui durant un
espacement anarchie. Déjà leur persuada de revenir
au Gouvernement Monarchique, le seul possible en durin
pour une grande et riche Nation; il fut élu Roi, fonda la
Ville d'Ecabane, entourée de sept murailles peintes en Arc
en Ciel et gouverna sagement. Hyastes soumit l'Asie Mineure
jusqu'au fleuve Halys, mais fut vaincu et mis à mort par
Nabuchodonosor son. Cyaxare, fils de Hyastes parvint à
recouvrer le trône paternel et assiégea à son tour Nabuchod-
onosor dans Ninive. Mais une irruption de Barbares,
sortis des Palus-Méotides et connus sous le nom général de
Scythes, se répandit à cette époque dans l'Asie et la Médie
et en occupa les Provinces pendant 20 années. Cyaxare dis-
posé par eux, prépara sous main sa vengeance; il entre-
tint des communications suivies avec ses Sujets, et les engagea
à inviter ces barbares à des festins, qui eurent lieu par tout
le jour désigné et durèrent par eux les derniers. Ceux qui échap-
perent à cette bonicherie, se retirèrent chez Ariata Roi de Lydie
qui fidèle aux lois de l'hospitalité, refusa de les livrer à Cyaxare.

et soutint même à ce sujet une guerre de 14 ans
qui termina un événement remarquable. Comme les deux
armées étaient en présence et prêtes à se venir aux mains
une éclipse de soleil, la première prédite par Thales de
Milet un des sept sages de la Grèce survint, et persuada
aux deux peuples que le ciel condamnait leurs différends.
Les Rois se rapprochèrent, se firent des blessures au bras
et surirent mutuellement leur sang par cimentant leur al-
liance. Hérodote ne donne des détails sur les mœurs et
la religion des Scythes: il nomme aussi les Sarmates ses
voisins, mais les notions qu'il avait puisées sur ces peuples
~~par~~ les colonies grecques d'Asie Mineure, qui entretenaient
des rapports de commerce avec eux, portent un caractère
fabuleux: entre autres traits peu croyables, il place parmi eux
une nation de Cyclopes. - Après cette paix conclue entre
Alcibiade et Cyaxare, celui-ci se joignit à Nabopolassar pour
détruire Ninive. Astiage, qui lui succéda sur le trône
de Médie, maria sa fille Mandane à Cambyse Prince Persien
qui fut père du fameux Cyrus.

Hérodote et Xénophon diffèrent totalement dans la relation
qu'ils nous donnent des premières années de Cyrus. Hérodote
parle d'un songe de son ^{grand} père, d'une exposition d'enfant, d'une
répétition de l'histoire fabuleuse où de la fable historique
d'Œdipe, de Paris, de Romulus. On l'en croira Cyrus ignore
de lui-même, mais dès l'enfance, grand par instinct, exerçant
sur ses compagnons du jeu et d'études.

On voit qu'un esprit vaste et ferme en ses décisions
sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Malheureusement ses esprits supérieurs sont presque toujours
un peu Despotes. Le jeune Cyrus perdit plus ou moins justes-
ment un de ses camarades subordonnés; celui-ci s'en plaignit
à son père, Courtisan d'Astiage. L'affaire fut ébruitée, examinée
elle amena la découverte de l'existence de Cyrus, et Astiage

parut, dit-on la désobéissance d'Harpagus son libérateur
en faisant tuer son fils et servir ses membres à son mal-
heureux Père, qui manda à Cyrus cette vengeance atroce,
par une lettre enfermée dans un lièvre qu'il lui envoya comme
cadeau de chasse. Cyrus commença par faire travailler à
outrance les soldats qu'il avait rassemblés - ensuite il les
invita à un festin, où il leur prodigua tous les genres de
jouissances et leur demanda après, laquelle de ces deux vies
ils préféreraient mener désormais? Comme de raison la bacchanale
du jour fut préférée aux travaux de la veille. "Eh bien, mes
amis, dit Cyrus, allons régner sur ces Mèdes voluptueux, qui
ne sauraient résister à venir les vaincre et leurs richesses
sont à vous!" Ainsi dit, ainsi fait, et la Médie fut conquise
par les Perses. -

La vie de Cyrus de Xénophon peut-être plus fabuleuse encore, et
du moins bien plus intéressante: il reçoit une éducation sévère au
physique comme au moral; ne mangeant que du crapon, ne
boivant que de l'eau, il se forme à tous les exercices du corps
et de l'esprit, et mérita par sa sage conduite, autant que
par ses spirituelles réparties, la cour d'astéage où il parut
très jeune encore. En distribuant suivant l'usage aux courtisans
de son grand-père, les mets de sa table, il ouït à dépeindre l'effaçon
saccée, donnant par cause de cette défaveur qu'il lui refusait souvent
l'entrée de l'appartement du Roi, auprès duquel, il s'offre à le
remplacer. Astéage veut s'en donner l'amusement: Cyrus entre en fonction
présente avec grâce la coupe à son grand-père, mais refuse d'en
faire l'épave, précaution d'usage, commandée par la prudence du despote.
Interrogé sur ce refus? "Le vin est du poison" répondit-il. "Comment
ça te va-t-il bien à toi l'autre jour et après que tu as bu beaucoup bien
mon grand-père un semblait plus maître Roi, que les ses sujets." Plus tard
on voit Cyrus tenir tout ce qu'il promettait alors. Envoyé par son grand-père
au secours de son oncle Caxare vaincu et meurtri d'Astéage, il se couvre de
gloire, moins encore par ses victoires que par une fidélité à l'épreuve de la
gratitude et de la défiance que son oncle lui témoigna et qu'il parvint à vaincre
à force de dévouement héroïque. Enfin, de façon ou d'autre, il finit par
régner sur la Médie, la Lydie, l'Asyrie et à confondre ses trois empires
dans celui des Perses, dont il fut la fondation.
Herodote le premier des historiens, vécut 500 ans avant J. C. et finit ses jours dans ceux d'Apollonius et d'Hellanicus

Résumé de la Leçon du 8 Janvier. —

Cette brillante existence de Lyus, dont nous venons de tracer l'esquisse, mérite que nous en notions quelques détails. Lyus, fils d'Istige, attaqué par les Babyloniens, demanda du secours à Sumbasa son beau-frère, qui n'ayant point de cavalerie lui envoya 30000 fantassins, commandés par son fils. Le jeune Lyus commença par réorganiser les armées indisciplinées de son oncle, et par forcer les Princes tributaires à fournir leur contingent accoutumé. Un d'entre-eux le Roi d'Arménie vaincu et fait prisonnier fut interrogé par lui, sur ce qu'il mériterait un Allié perfide en pareil cas? — La mort, répondit fièrement le Roi Captif — mais ses femmes, ses enfants embrasèrent les genoux du vainqueur en implorant sa clémence. Lyus pardonna et acquit un Allié fidèle. Il fit ensuite avec son oncle une campagne glorieuse, dont celui-ci lui dut tout le succès — mais la malice des Courtisans souffla l'envie et la méfiance au cœur de ce Monarque pusillanime. Dans une occasion périlleuse, il refusa à son beau-frère, au secours de la cavalerie absolument nécessaire : le jeune Prince demanda au moins la permission d'appeller à lui quelques volontaires et l'ayant obtenu la cavalerie entière s'éleva à sa voix et vola sur ses pas. Il abandonna généreusement aux Mèdes tout le butin, fruit d'une victoire signalée, et ne réserva aux Persans que les chevaux dont ils manquaient : ensuite il ramena l'armée victorieuse aux pieds de Lyus et donna à tous l'exemple d'une obéissance et d'une fidélité à toute épreuve. Lyus en fut touché ; il abandonna à son beau-frère la soin et la gloire de la campagne suivante : elle fut décidée par la fameuse bataille de Ninive où Crésus Roi de Lydie, commandant l'armée du Roi de Babylone et allié de ses Alliés, perdit

les- quels, les Egyptiens se distinguèrent non seulement
par leur nombre qui était de 80000 hommes, mais aussi
par la courageuse résistance que seuls ils opposèrent
à Lyons et qui leur valut une capitulation honorable.
On ne s'explique guères ce brave moment des Egyptiens
peuple dépourvu de talents militaires, et qui se montra
toujours si facile à plier sous le fer et le joug des vainqueurs
qu'en supposant qu'ils avaient pu cette fois un chef
habile, ce on sait que les généraux font les soldats. Quoi
qu'il en soit Lyons remporta une victoire signalée et
s'en fit profiter. Il envoya son Lieutenant Harpagus
soumettre les colonies grecques de l'Asie Mineure, qui
défendaient leur liberté avec l'héroïsme qu'elle inspire,
lorsqu'enfin, elles furent accablées par une puissance trop
supérieure, les Phocéens abandonnèrent leurs villes et
montant sur leurs vaisseaux, ils jetèrent une barre de
fer rouge dans la mer, en jurant de ne revoir la terre
natale profanée par l'usurpation étrangère, que lorsque
se fer surragerait. Ils voguèrent vers la Sardaigne et y
commencèrent un établissement que la jalousie mercantile
de des Carthaginois et des Etrusques, leur fit abandonner
plus-tôt par une prévoyance prudente de l'avenir, que
par la nécessité du moment, car ils remportèrent sur ces
peuples réunis, la première victoire navale dont l'histoire
fasse mention. Les rives méridionales de la Gaule, reçurent
cette noble colonie, qui y fonda Marseille; elle en
fonda à son tour Nice, Menapsa, Olbia en Sardaigne et
Emporion en Espagne. — Les Ioniens, autre colonie grecque
d'Asie mineure, imitèrent l'exemple des Phocéens et allèrent
fonder Abdera dans la Thrace. —
Les beaux-arts, la sculpture sur-tout prit naissance dans

ces belles Colonies de l'Asie Mineure; elles s'enorgue-
lissent encore à plus juste titre d'avoir produit Hyatis
de Milet et sur-tout Homère, le Père de la Poésie
profane, comme Moïse le fût de la Poésie sacrée.
Revenons à Lyros après la bataille de Tymbre qui
fournit à l'histoire l'intéressant épisode de la mort
d'Abgadate et de Penthié. Abgadate, était un de ses
princes, mécontent de l'alliance du Roi de Babylone,
que Lyros eût l'art d'attirer dans la sienne: sa femme
Penthié, douée d'une rare beauté avait été faite prisonnière
par le jeune Gyros, qui la respecta et la rendit à son époux.
La veille du combat, Penthié donna à Abgadate une
riche armure, dont elle avait brodé les ornements, et lui
demanda de prouver à Lyros, fût-ce aux dépens de sa vie
même, la reconnaissance qu'ils lui devaient tous deux. Le
jeune Gyros, pénétré des mêmes sentiments, fit des prodiges
de valeur et succomba. Sa femme désespérée d'une mort
qu'elle se reprochait, se tua sur son corps, en disant à
Lyros qui s'efforçait de la consoler, que leur dette était payée.
Le Gyros leur fit de pompeuses funérailles qu'il honora
de ses larmes, et marcha sur Sardes, la capitale de la Lydie.
il se rendit maître de cette ville qui renfermait d'immenses
trésors et de la personne du prisonnier son Roi, qui les avait
jadis étalés avec orgueil devant Solon, en lui vantant
ses richesses et son bonheur, et en avait reçu pour réponse
que tout ce qui n'est pas Vertu et Sagesse, dans les felicités
humaines, est trop passager, pour mériter ce nom et faire dire
d'un homme quelque chose avant sa mort, qu'il est heureux.
Le Roi, un des plus grands de l'Asie, non seulement par
sa puissance, mais aussi par son mérite personnel et la
protection éclairée qu'il accorda aux sciences et aux arts, se
rappella fortement ces belles paroles du Philosophe Athénien.

sur la bûche où la barbarie de Cyrus la fit monter
et y répéta par trois fois le nom de Solon. Cyrus en
demanda la cause et l'ayant apprise, il fit un rituel
sur lui-même, prononça la grâce du malheureux Roi
de Lydie et agréa son alliance. Il alla ensuite sou-
mettre la Syrie, la Palestine, la Phénicie, une partie
de l'Arabie et marchant sur Babylone, où Baltasar
se croyant en pleine sûreté se plongeait dans les débauches.
Mais tandis que dans un festin où il profanait les Vases
sacrés du Temple de Jérusalem, une main divine traçait
son arrêt sur le mur de la salle du banquet, Cyrus in-
strument des Vengeances célestes, en exécutait les décrets,
en détournant les eaux de l'Euphrate et s'ouvrant dans
son lit mis à sec un chemin par lequel son armée péné-
tra dans Babilone et l'en rendit maître. Là, il donna
536 ans avant J. C. l'édit fameux qui terminait la capti-
vité des Juifs et leur permettait de revenir à Jérusalem
sous la conduite de Zorobabel, rebâtir le Temple du vrai
Dieu. — Cyaxares mourut à cette époque et Cyrus qui
lui succéda devint seul maître de l'Asie, s'efforçant de
sa grandeur et de la corruption de Babylone, se fit adorer
par ses sujets et espéra d'en être aimé. — Il partagea la
Médie en 26 Provinces et fut le premier qui établit une espèce
de routes par la service du Gouvernement. — Toujours avide
de nouvelles conquêtes, il alla attaquer les Massagètes et succom-
ba dans une embûche, que lui tendit Darius leur Roi,
laquelle à ce que dit Hérodote plongea sa tête dans une
cuvée de sang, en lui disant de s'en abreuver enfin à loisir.
Xénophon au contraire, le fait mourir tranquillement dans
son lit, et met dans sa bouche au moment suprême, toutes
les maximes philosophiques de Socrate son maître, sur l'immor-
talité de l'âme. Mais on croit généralement que la Symplicité

de Xénophon n'est qu'un cadre où il voulait faire
entrer les sublimes leçons qu'il avait reçues de Socrate,
comme plus tard Fénelon les a conti'dans Télémaque le
rêve de sa belle âme et de son touchant génie.

Cambyses fils de Cyrus lui succéda vers l'an 530 avant J.
se monstra prétendit surger son Père, mais, il n'eut de
lui que cet esprit de conquête, qui de plus prit chez lui
la tinte de son caractère fier et insensé. Celle de l'E-
gypte lui devint facile, au moyen de l'idée heureuse qu'il
eut de composer l'avant-garde de son armée, de Cygnes,
de Chats et autres animaux, adorés par ce peuple superstitieux
qui plu-tôt que de nuire à ses prétendues divinités, se-
soumit sans combattre. Cambyses voulut ensuite soumettre
Carthage, mais les Phéniciens dont les vaisseaux avaient
escortés et nourri son armée le long des côtes d'Egypte, refu-
rent de prêter leur secours contre une ville, dont Tyr était
la mère Patrie: il entreprit donc une expédition contre
les Amoniens et les Ethiopiens - il fallut par cela traverser
le désert dont les sables brûlants, ébranlés par l'ouragan
envelaient son armée entière. Une autre armée qu'il
commandait lui-même, périt par la peste et la famine.
tandis que le Roi et ses courtisans insultaient à la misère
du soldat en se livrant à tous les excès de la table et à
tous les genres d'intempérance. Jaloux de son frère Smerdis qui
seul était parvenu à bander l'arc incertain que les Ethiopiens
lui avaient envoyé, avec l'avis salutaire de ne les attaquer
que lorsqu'il aurait des soldats capables d'employer de
telles armes, il le fit assassiner secrètement par son
favori Priaspes, et lui-même tua publiquement d'un coup
de pied Atopas sa femme et sa sœur, après avoir pleuré
la mort de son frère. Le lâche Priaspes, interrogé un jour
par son maître au sujet de l'opinion publique sur son compte
ayant osé ajouter aux plus viles flatteries une observation sur
ce qu'on lui reprochait seulement d'aimer un peu trop le vin,

8
Cambyses en but avec orgueil et bandant son arc, visa
au cœur du jeune fils du Prinaspe - l'ayant percé, il
le montra palpitant au Père, en lui demandant si le
Vain l'empêchait de tirer juste? - Apollon se fût pas même
fait, répondit l'odieux courtisan: ce mot est le suthime
de la bafouée des fous. -

Crisus Roi de Lydie, fût condamné à mort par Cambyses
dans un de ses moments de fureur - il fût sauvé par
une désobéissance méritoire, dont le Tyran revenu à lui
même, se réjouit, sans que cela l'empêchât de punir
l'infraction d'un ordre barbare, qui l'eût privé de son
plus ferme appui. Son dernier acte de dévotion fût de
blesser à mort le Dieu Apis dont l'Egypte célébrait la
fête au moment où il revenait de sa malheureuse expédi-
tion d'Ethiopie. La joie ^{publique} lui paroissant insulter à son
désastre, il se vengea en donnant un coup d'épée au
Bœuf divinisé, qui languit quelque temps de sa blessure
et en mourut. Les Prêtres indignés lui prédirent qu'il
mourrait du même genre de mort, et cette prédiction vraie
où fausse s'accomplit au moment où apprenant qu'un
faux Smerdis avait fait révolter la Médie, Cambyses
furieux, s'élança sur son Cheval pour aller châtier les
rébélles: dans ce mouvement violent, son épée sortant
du fourreau, s'embarassa entre ses jambes et lui fit
une blessure à la cuisse dont il mourut.

Smerdis régna quelque temps, mais plusieurs des Grands
de sa Cour ayant conspiré contre lui, un d'eux dont
la fille était dans le Sérail du Roi, découvrit par elle
qu'il n'avait point d'oreilles, cette particularité le mit
sur la voie; et les recherches qu'il fit le amenèrent à
s'assurer, que le faux Smerdis était un Mage, qu'il avait

puin ainsi par quelques friponneries commises dans sa jeunesse, et que sa ressemblance avec le Prince avait engagé à jouer son rôle. Cette vérité fut confirmée par les avens de Prinaspe, qui dévoré de remords, vint conter au peuple assemblé les crimes dont il s'était rendu coupable sous Cambyse, entre autres la mort du Prince Smerdis et l'histoire du Mage, qui occupait illégitimement le trône. En terminant son discours, il se précipita du haut de la tour, d'où il avait harangué le peuple et au même moment, l'on vit les sept dieux qui avaient conspiré contre Smerdis, sortir de son Palais sa tête à la main. ils furent accueillis par des cris de joie et des acclamations publiques. Leurs droits au trône dont ils venaient de précéder le successeur étant égaux, ils convinrent d'aller le lendemain offrir un sacrifice au Soleil levant, principale Divinité des Persans, et de faire dépendre le choix qu'elle daignerait leur indiquer, du premier genouement d'un de leurs Chevaux: l'écuyer de Darius trouva moyen de faire genouer son Cheval le premier et procura ainsi la couronne à son Maître qui la régna l'an 521 avant J.-

Résumé de la Leçon du 11 Janvier.

Nous allons parler de la Grèce Patrie de la Liberté, du génie et des arts; la Grèce dont le nom retentit dans tous les lieux, car il rappelle à tous les âges sa première épreuve de l'existence, le sentiment de sa propre dignité, que l'homme encore enfant, puise dans le récit des grandes actions et des nobles pensées des grands hommes! Plaisons si purs, sources des vertus civiques, du culte de la Patrie, de la capacité du dévouement pour elle, je plains les âmes refroidies, dont on n'est pas toujours un des plus doux, un des plus chers souvenirs.

La plus ancienne ville connue en Grèce, fut Sionne. La fondation des colonies grecques se rattache à deux époques principales: la première, d'environ 2000 ans, la seconde d'environ 1500 ans avant J.-C.

La 1^{re} commence par Jaachus Phénicien qui vint s'établir en Egypte, fonder Argos et Archéa l'Argolide; c'est à dire, qu'il enseigna aux peuples de cette contrée qui jusques-là se nourrissaient de glands et n'avaient pour tout que le fil, à se nourrir, à se vêtir, à bâtir des cabanes et à échanger la fer que produisait leur terre natale, contre les productions étrangères des pays voisins.

La 2^{de} époque commence par Danaüs, qui chassé de la Basse Egypte par d'Argos Galanon descendant de Jaachus et ses sujets repassés dans la Grèce y fondèrent le Royaume d'Arcadie.

Un homme Spartes dont on ignore l'origine fonda Sparte: un Minos fonda Micènes.

Cicrops originaire de Sais en Egypte vint s'établir dans l'Attique dont les peuplades barbares, ignoraient l'agriculture, le mariage, la religion même, ou du moins n'adoraient que des simulacres informes, aux quels ils offraient des victimes humaines. Cicrops abolit ces sanglants sacrifices, leur apprit à cultiver la terre et à soigner l'olivier qu'il leur apporta et qui devint dans la suite une source de richesses.

Dont ils ne connurent l'usage que long-temps après. Il fonda les 12 bourgs dont Athènes devint la capitale: il établit l'hierogage, corps respectable, qui commença 1500 ans avant J. et ne finit que sous l'empereur Théodose, sans que dans ce long espace de temps l'histoire eût à lui reprocher un seul arrêt injuste.

La riante Imagination des Grecs, embellit par la suite de ses aimables fictions l'absurde Mythologie Egyptienne.

Dédale Architecte et Sculpteur qui le premier donna du mouvement et de l'impression à ses Statues, vécut 100 ans après Crépus. Il visita la Grèce: tout le monde sait la fable des ailes qu'il s'attacha dit-on, ainsi qu'à son fils Icare, le quel s'approchant trop près du soleil fut fondre la cire qui collait les plumes et tomba dans la mer d'Ionie qui a gardé son nom. La vénération qui Dédale bâtit en Grèce le fameux Labyrinthe où l'on prétend que le Minotaure fut enfermé.

Cadmus Phénicien amena une Colonie Thyrace en Béotie; il y apporta la bique et le culte de Bacchus - fit connaître aux Grecs l'écriture Alphabétique: cet Art ingénieux.

De peindre la pensée, et de parler aux yeux.

Il adapta les caractères Phéniciens à l'Idiome Grec et bâtit Cadmée qui devint dans la suite la Citadelle de Thèbes.

On divisa la Population Grecque en deux parties, les Pélages et les Hellènes.

Les Pélages établis dans la Péloponèse, arrivant en Thésalie y trouvèrent une lac, dont les eaux secouées par un tremblement de terre, s'étaient précipitées dans la Mer Egée, dont elles avaient occasionné le débordement, qu'on croit être l'origine de la fable du Déluge de Deucalion dont la date est de 1529 ans avant J. Quelques auteurs ont cru voir dans cet événement une tradition probable du Déluge Universel, dont la terre offra par tout les traces: mais l'époque en est beaucoup trop postérieure pour que cette supposition soit admissible.

Hellus, fils de Deucalion fut la tige de cette race bien plus civilisée des Hellènes dont les Grecs conservent encore aujourd'hui le nom générique. Les Pélages chassés de Thésalie, fondèrent la ville de

Troya, dont les débris fugitifs préparèrent plus tard la
fondation de Rome. Ainsi la Grèce peupla et civilisa le
monde connu. —

Les événements us ont mené de 1500 à 1400 ans avant J.
de 1400 à 1300, viennent les temps héroïques, époque de
l'épique antique où les prodiges de la valeur ont été en-
tourés des prestiges de la fable. Les Grecs à cette époque, for-
mèrent entre eux une association pour prévenir les irruptions des
barbares, qui habitaient au delà des Monts Hyphaliens : cette
association devint le conseil amphictyonique et produisit plusieurs
expéditions guerrières, faites en commun ; entre autres, celle des
Argonautes commandée par Jason, dont le but fut la conquête
de la toison d'or. Gillies, l'éminent historien anglais conjecture
avec beaucoup de probabilité, que cette fable a pris sa source
dans l'usage où l'on était de recueillir la poudre d'or que
fournissait le fleuve Tanais, au moyen de toisons de bœufs qui
posait le long de ses rivages pour arrêter ainsi ce précieux métal,
que Jason vint probablement conquérir, car il était connu et
employé dès avant le Déluge. —

Après lui, les héros les plus connus de cette fabuleuse antiquité sont
Hercule qu'on dit avoir fait partie de cette expédition des
Argonautes. Il poussa ses victoires et ses travaux jusqu'au Mont
Atlas aujourd'hui détroit de Gibraltar : parcourut l'Asie, la
Gaule, l'Italie en défendant les opprimés et punissant les op-
presseurs. Vainqueur de Caïn, il alla en Grèce s'unir aux
exploits de Thésée et Pirithoüs son ami ; il les aidait dans l'enlè-
vement de la belle Hélène fille de Tyndare, cause de la ruine de
Troya, et dans celui d'une autre princesse, fille d'un Roi
d'Épire, aventure romanesque vraie ou fautive, qui engendra la
fable de l'enlèvement de Proserpine et de la descente d'Hercule
aux enfers. —

Thésée fils naturel d'un Roi d'Athènes, fut élevé à Trézène,
comme il sortait de l'adolescence, sa mère lui révéla sa destination.

la mener à un rocher qu'elle lui fit soulever et sous le-quel il trouva cachées les armes paternelles devant servir à la faire reconnaître d'Égée. ses actions la servirent encore mieux: vainqueur de Procustes et de Syones tyrans odieux, qu'il punit des mêmes supplices que leur barbarie infligeait aux étrangers, il délivra son père et l'Attique de la famille des Pallantides qui y semait le trouble et les révoltes. Il fit plus en libérant Athènes du tribut honteux qu'elle payait à la Crète: on connaît après la fable dégoûtante du Minotaure en quoi l'histoire probable. Il semble que les Athéniens avaient fait une guerre de Pyratie aux Crétois et que Minos leur Roi, les ayant vaincus leur imposa un tribut annuel d'esclaves. Thésée s'offrit à être du nombre, séduisit Ariane fille de Minos, l'enleva et l'abandonna à Naros par Phédra sa sœur: de ce temps les Amours des héros ont fait ombre au tableau de leur histoire. Thésée de retour à Athènes y établit le gouvernement modéré des Crétois, et substitua une Démocratie raisonnable à la Patrie du pouvoir Monarchique: le Peuple choisit ses hommes ses Magistrats et le Roi surveilla leurs fonctions: cette institution mémorable data de 1300 ans avant J. -

Les Annales tragiques de la Béotie, comme la naissance d'Œdipe fils de Laïos, son parricide involontaire, son mariage incestueux avec sa mère, les crimes de leurs fils Étéocle et Polyneice qui s'entretenaient l'un l'autre, le pieux dévouement de leur sœur Antigone, offrent la guerre la guerre des Episodes où succèdent d'Œdipe, se rattache à l'époque dont nous venons de parler et précède la mémorable Époque de la guerre de Troie qui eut lieu 1280 ans avant J. -

Pélops Prince d'Asie Mineure vint épouser une Princesse d'Elide et donner son Nom au Péloponèse où il fonda une dynastie qui devint puissante dans ses descendants: les principaux furent Atreï et Thyeste, connus par leur odieuse haine paternelle et l'enlèvement du trône d'Argos aux descendants d'Eurythée: ensuite Agamemnon et Ménélas, chefs de la ligue Grecque contre les Troyens. L'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas par Paris fils de Priam, en fit la cause, trop connue. La Sacrifice d'Iphigénie fille d'Agamemnon obtint dit-on des vents favorables à la flotte Grecque, qui au lieu de traverser l'Archipel se abrita à Troie, ce qui doit avoir paru une entreprise navale trop hardie pour les temps, la côte de la Macédoine et de la Thrace: le manque de vivres fit traîner la suite en longueur: les Grecs furent obligés de labourer la Chersonèse et ce ne fut qu'au bout de 8 années perdus en préparatifs inutiles d'Escarmouches insignifiantes, que

le siège commençant tout de bon et se termina par la prise¹¹ et
la ruine de cette ville, si bien décrite par Virgile, à l'inspiration de la
fable redoublée du cheval de bois qu'il a puisé dans l'Odyssée. Homère, his-
torien autant que poète, ne a laissé l'histoire de cette guerre dans son immen-
table Illiade, berceau et modèle de tous les poèmes qui l'ont suivie. Il en fait une
peinture bien intéressante des Princes Troyens - la vie Patrischale de Priam
et d'Hécube - l'Épiroisme patriotique et les purs amours d'Hector et d'
Andromaque ne s'attachent à ce peuple, qui s'il tolère peut-être le
concubinage, proscrivait du moins la polygamie, et c'était déjà un grand
pas vers la civilisation. On aime presque à voir l'infortuné des Troyens
s'attacher à leurs barbares vainqueurs. Agamemnon assassiné par
sa femme Clytemnestre, Ulysse méconnu dans Ithaque, Domitius forcé
de fuir la Grèce ensanglantée par le meurtre de son fils - la foudre
frappant Ajax profanateur d'un temple, enfin les guerres civiles,
la discorde domestique, les troubles intérieurs, où l'on voit la Grèce
entière, livrée au retour de cette guerre, sembler une juste punition
du fûl sur ses Rois et ses Peuples pour l'indigne abus qu'ils
avaient fait de la victoire -

Ces temps désastreux donnaient naissance à diverses colonies Grecques et Troyennes
en Italie. Diomède fonda Périnthe, Philoctète Pétolie, Domitius Salunte et
Lucie Prince Troyen si connu par l'Énéide de Virgile, fonda Laurence, Subura
et Capoue, dix ans après la prise de Troie et 1270 avant J.-C. - Déjà avant
eux, vers l'an 1330 avant notre ère, le fils d'Amphiaraus avait fondé
Tibur, aujourd'hui Tivoli, et Evandre à la tête des Arcadiens avait
bâti Palatium non loin du Tybre. -

L'an 1190 avant J.-C. les Thraciens qu'Éurythée avait chassés du Péloponnèse
y rentrèrent et réussirent à occuper plusieurs États, comme Argos,
Mégare, Micyne etc. L'on distingue à cette époque trois races Grecques
différentes absolument entre elles d'origine et de langage: c'est la race
Dorienne en Thessalie, la Jonienne dans l'Attique et une partie
du Péloponnèse et l'Éolienne qui en occupait tout le reste. -

Résumé de la Leçon du 13 Janvier. —
La population diminuée en Grèce par la guerre de Troie, en-
fautilita l'invasion aux Péloponnésiens qui à la tête des Doréens s'em-
parèrent à Naupacte et vinrent se remettre en possession du
Péloponnèse. Téménos s'empara d'Argos, Céphéonte vint à Messène
Léontyne et Proclès régnerent conjointement à Sparte où l'usage
de cette Royauté double, a duré long-temps après. — L'Élide
durant le partage de l'Étolie. Argos : l'Arcadie et l'Asie restèrent libres.
Les descendants d'Oristes fils d'Agamemnon passèrent en Asie Mineure
à la tête des Ioniens et y fondèrent Mytilène dans l'île de Lesbos, Ha-
licarnasse, Cymé et Magnésie dans une partie du Continent qu'
ils nommèrent Ionia. —

Une seconde migration fut le résultat d'une guerre entre les
Athéniens et les Doréens. L'Arade ayant déclaré que celui des
deux Peuples qui perdrait son Chef, serait vainqueur, Cécrops
d'Athènes se dévouant à la gloire de sa Patrie, chercha et trouva
une mort honorable. La reconnaissance des Athéniens se manifesta
d'une manière originale : ils décidèrent que Personne après Cécrops
ne méritait d'occuper leur trône, abolirent la Royauté, se-
constituèrent en République et nommèrent des Archontes à trois
parmi les quels figura un des fils de Cécrops, tandis que les autres
allèrent à la tête des Joniens établir des colonies à Chio, à Lesbos
et bâtirent dans la plus belle partie de l'Asie Mineure les
Villes d'Ephèse, Clazomène, Milet, Phosie et Crétie. —

Une troisième migration fut celle des Doréens qui obligés de quitter
leurs établissements auprès de Mégare et Corinthe, allèrent en faire
d'autres à Rhodes et à Cos et donnèrent le nom de Doride à la
partie des côtes d'Asie où ils fondèrent Halicarnasse, Myndus, Samos et
Lesbos. Les diverses migrations remplirent un espace de près de 200
ans et ne furent jusques à peu près 1000 ans avant J.C. Vint ensuite
un vide de 150 années jusqu'à l'époque où il fut prouvé que
remplir, par l'imposante apparition d'Hercule qui vint vers 950 avant J.C.
Hérodote ne nous a laissé une trace de cet homme étonnant qui
toutes les apparences de la vérité ne dans l'Asie Mineure, quantité
de Villes grecques se disputèrent l'honneur de sa naissance que Strabon
semble décerner à Chio, par la citation qu'il fait du fragment d'une

de ses odes qui commençait ainsi : " Vous Virgès de Délos
Amantes de la gloire, si l'étranger voyageur vous demande
quelle Ville de la Grèce a produit le premier des Poètes ? dites-
lui que c'est Chios ^{al} ". La Poésie fut par ainsi la langue
maternelle d'Homère ; il l'employait habituellement et sans le
vouloir. Fils d'une femme dont l'emploi était de piser les laine
que les Esclaves du Rhémos, Maître en Poésie, lui donnaient en-
paiement de ses leçons, les accents poétiques résonnaient autour de son
berceau, et l'étude de cet art se mêla aux jeux de son enfance. De
grand, il prit le goût des voyages et pèlerin infatigable, par tout
ses vers demandaient et obtenaient l'hospitalité. La parfaite exactitude
de ses descriptions géographiques fut le fruit de ses longs voyages
qui, dit-on, causèrent sa vieillesse. Poète, Historien, Philosophe, il inspira
les Arts, l'héroïsme et le génie politique. Ses ouvrages sont l'Illiade
et l'Odyssée. La première est la plus fameuse de ses deux **Épiques**
et une Épisode de la guerre de Troie. Chryse, Prêtre d'Apollon
vient redemander à Agamemnon sa fille captive : le Roi des Rois l' refuse
d'abord, mais obligé par l'Oracle et la protection que les Chyts et surtout
Achille ont accordé au Suppliant de la lui rendre, il fait enlever de
la tente d'Achille Briseis, son Esclave chère - la Haine furieuse se venge
par son inaction dont Hector profite pour vaincre les Grecs et incendier
leur flotte. Mais Achille désarmé, se montre et son seul aspect fait
fuir l'Armée victorieuse des Troyens. Patrocle son ami, revêt ses armes
pour les aller combattre et succombe sous les coups d'Hector. Achille-
désespéré vole à la vengeance - sa mère Thétis lui apporte une armure
divine - il sème la mort et l'épouvante parmi les Troyens, cherche
Hector, qui retient un vain les touchans adieu d'Andromaque, le
trouve enfin, le combat, le tue, fait traîner son Corps autour des
murailles de Troie et le rend ensuite sans rançon aux pleurs du vieil
Priam qu'il reçoit avec respect sous sa tente parce-que ses chevaux
lui rappellent ceux de son Père. L'attachante simplicité des mœurs
antiques, les récits variés des combats, les beautés naturelles si heureu-
ment employés dans les comparaisons, enfin l'ensemble imposant
et les détails enchanteurs de ce Poème en font un Chef d'œuvre dont nul
autre ne s'approche. Homère ne offre la Phénomène unique dans l'histoire
de l'humanité perfectionnant son invention au plus haut point. Sa moral

quelque fois si pure, a peut être été puisée dans la connaissance
des livres saints, avec lesquels elle semble avoir des rapports.
L'on en pourrait dire autant de la philosophie de Socrate,
mais pour quoi ne penserait-on pas au sujet d'Homère et
de Socrate que la création touchée de la dégradation et de
l'aveuglement des hommes, leur envoya de temps en temps
ses très privilégiés, chargés de les éclairer et de leur rendre malheur.

L'Odyssée et l'histoire des longs malheurs d'Ulysse et de
son retour à Ithaque auprès de sa femme Pénélope qui trompa
la longue persécution de ses nombreux amans par rester fidèle
à son époux et à son fils Télémaque qui pleura et chercha son
Père et le retrouva enfin inconnu dans ses propres foyers où son
chien et sa nourrice le reconnaissent seuls. C'est encore un chef
d'œuvre, moins brillant que l'Illade, mais souvent plus touchant.

Hésiode autre poète fort ancien fit la Théogonie et la première
des ouvrages et des Jours. On y voit déjà l'invention des linceuls
employés à couvrir la laine et celle de la charrie en fer.
L'on y trouve aussi le précepte si moral et si doux à suivre de
se lever matin et se coucher à l'heure.

De l'an 950 à 850 avant J. C. l'histoire se tait, elle nous donne
seulement un Pégestus, Roi d'un canton d'Elide qui rétablit
à cette époque les Jeux Olympiques, institués par Hercule, Pélops
et Pylus, dont d'Éuryclès fut le contemporain. Mais les Grecs
ne commencent à compter par Olympiades que depuis l'an
776 avant notre ère. Les Olympiades prenaient le nom de celui
qui remportait le prix de la course, ainsi la première fut celle
de Corèbus premier vainqueur en ce genre de lutte : elle a
précédé l'ère du Nabonassar. —

Cinquième Cahier
d'Histoire
pour mon Annae. —

Résumé de la leçon du 17 Mars.

Il ne faut donner un coup-d'œil à ce qui se passait en Perse, pendant l'intervalle que nous venons parcourir; nous avons vu Artabanès Mémoir se mêler constamment des affaires de la Grèce, mais les soins propres l'empêchaient toujours de donner à son intervention toute l'importance dont elle était susceptible. D'abord ce fut le soulèvement de l'Égypte sous Acoris; la gloire des Grecs, leur discipline militaire et leur valeur se connurent, étaient hautement appréciées par les Perses, qui en avaient pu juger à leurs dépens, aussi croyaient-ils la victoire assurée au parti qui pouvait soulever une armée grecque. Artabanès demanda donc une à Athènes qui dans ses jours de gloire avait secouru les mêmes Égyptiens maintenant. Iphicrate marcha contre eux à la tête de 20000 hommes qu'il avait rassemblés. Sparte plutôt par esprit de contradiction que de générosité leur envoya des secours - ils furent commandés par Agésilas Général octogénaire - Acoris avait péri. Tacos commandait après lui l'insurrection Égyptienne, mais le commandement lui était disputé par Nectanibis son rival - Agésilas les soutint successivement l'un et l'autre, à proportion qu'ils reculaient sur les belles promesses, dont ils leurraient tour-à-tour les Spartiates, mais voyant enfin qu'il n'y avait rien à espérer de la morale corrompue de ce peuple, il se dégoûta de cette expédition et voulut retourner à Sparte, mais la maladie et la mort le surprirent sur les côtes de Lybie. L'Égypte après, fut tranquille pour un temps après tout.

111
Mais l'Asie Mineure soulevée, la Syrie et la
Phénicie imitant cet exemple, rappelèrent Artaban
dans ses foyers: il y mourut au milieu de ses
troubles. Son fils Belus lui succéda. après avoir
fait périr deux de ses frères qui lui disputaient
le trône, méprisé de ses sujets, il se trouva faible
contre la révolte d'Artabaze. Gouverneur de la
plus grande partie de l'Asie Mineure qui réclama
~~de son secours~~ le secours des Grecs. Athènes lui envoya
Longuequid y mourut assassiné et les Athéniens retirèrent
leurs troupes. Artabaze en obtint des Syriens
et avec ^{l'aide} ~~le secours~~ de ces deux peuples remporta deux
victoires sur Belus, mais il fut vaincu dès que les
Syriens l'abandonnèrent. La révolte de l'Asie Mineure
devenant apaisée, il resta maître de la Syrie et de la Phénicie.
Cette dernière n'étant pas facile à soumettre, à cause
de la quantité de ses places fortes. Sydon sur tout
si riche et si puissante pouvait coûter beaucoup à
réduire, mais Mentor son Gouverneur la tira par
trahison à Belus qui la rasa et la chute de cette
capitale entraîna celle de toutes les autres villes de
Phénicie. L'île de Chypre s'était soulevée aussi;
Belus la réduisit et tourna alors toutes ses forces contre
l'Egypte, maître de ces différentes insurrections, on Héraclius
s'était rendu seul maître en faisant périr Tacus.
Il alla au devant d'Belus avec une armée nombreuse
qui fut complètement vaincue dans un combat près de
Pélus. Le Roi de Persie usa de sa victoire comme avait
fait jadis son prédécesseur Cambyse; il foula aux pieds

les droits, les lois et la Religion de l'Egypte -
l'accabla d'impôts et de vexations, enfin se fit
détester et après un règne de 20 années mourut
empoisonné par l'eunuque Bagoas, le plus habile
et le plus turbulent de ses pareils, dont le cour de
Perse était toujours infecté: il mit sur le trône Ari-
stige de sang royal, comptant s'en faire un instru-
ment docile - mais ne le trouvant pas après souple-
ment ses mains, il le brisa et donna le sceptre à
Darius Codoman, antagoniste d'Alexandre, l'an 336
avant J. C. Tous ces événements se rapportent au règne
de Philippe de Macédoine -

Revenons à la Grèce où nous avons vu les Athéniens balancer
long temps entre Thibos et Lacédémone, elle prit enfin
la part la plus sage; se fit de profiter de leurs dissens,
se reconquerir quelques uns de ses colonies. Les Jéhus de
Chios, de Cos, de Rhodes, Byzance, Corcyre, rentrèrent
sous son pouvoir; mais la malheur n'avait point
corrigé les Athéniens; ils tiraillèrent, accablèrent d'im-
pôts ses peuples tributaires et les forcèrent ainsi à se
liquer entre-eux et à se révolter contre une puissance
oppressive. Cette guerre dura trois ans. quelques hommes
marquans y figurèrent; se fut Timothée fils de Conon,
Chabrias, Spigirade qui dût sa renommée aux heureuses
réformes qu'il introduisit dans l'art et la discipline
militaire, enfin Charis démagogue semblable à Cléon,
héritier de sa triste sibiérite, en flattant comme lui la
populace par les decrets les plus funestes au bien public,
il en fit l'idole; un de ses decrets insensé prononçait
la peine de mort contre quiconque proposerait de détourner
ou d'employer à tout autre usage, les fonds destinés aux
plaisirs du théâtre. Chabrias se signala dans la guerre contre

15
les colonies révoltées; il pénétra dans la port de Chio,
et abandonné de toutes ses galies, il avança seul et
succomba criblé de traits. Timothée fut mis en jugement
et condamné à l'échaf par n'avoir pas retiré après tout
les troupes qu'Athènes avait prêtées à Artabaze. Iphicrate
exposé au même sort, la prévint en entourant le tribunal
de ses troupes soudoyées, dont les poignards brillèrent
au moment critique et effrayèrent ses juges. Enfin Athènes
bien déçue de sa gloire, reconnut l'indépendance des
villes révoltées et reentra dans l'espièce de nullité où
la guerre du Péloponèse et sur-tout la démoralisation
de ses habitants, l'avaient réduite. —

Pendant cette lutte sans succès, qui épuisait tous
les partis, Philippe Roi de Macédoine, élevé à Thèbes
au moment de l'apogée de sa gloire et formé à l'école
de ses plus grands hommes, jetait les fondements d'une
puissance destinée à englober la Grèce. —

Résumé de la leçon du 19 Mars.

Il ne faut remonter aux temps héroïques pour parler des ^{finibles} commencements de la Macédoine qui va jouer un grand rôle dans l'histoire grecque. Quelque temps après Cécrops, un grec nommé Caranus vint s'établir en Macédoine, dix-huit princes lui succédèrent jusqu'à Philippe - un an ^{après} lui l'un d'eux ^{incertain} Alexandra fit le négociateur parson du temps d'Aristote : un autre nommé Archelaüs fut contemporain de Socrate - il espaya de l'attirer à sa cour, ainsi qu' Euripide, mais il ne réussit qu'après de sa démission, et il ne parvint pas que les soins glorieux qu'il prit de civiliser son peuple ayant été couronnés d'un grand succès. Lorsque Philippe fut appelé de Thèbes où il avait été envoyé en otage, se fut pr servir de tuteur à son neveu encore enfant, dont le trône était disputé par plusieurs concurrents, comme Argis qui soutenait les Bithyniens, Pausanias qui était appuyé par les Thraces et de plus la Macédoine se trouvait de nouveau menacée par les Illyriens qui l'avaient déjà envahie l'année précédente et s'étaient retirés chargés de butin. Dans cette position désastreuse qui lui faisait sentir le besoin de confier les rênes du gouvernement à une main ferme et habile, elle offrit la royauté à Philippe qui âgé alors de 21 ans ne se fit point presser pr l'accepter au détriment de son neveu. Il commença par se débarrasser des Thraces et des Illyriens qu'il soumit plus par

l'argent que par les armes - Pausanias abandonné
 par eux resta tranquille: Argée vint débarquer dans
 les environs de Pellée avec une armée athénienne.
 Philippe la vainquit et eut la politique de traiter
 généreusement les prisonniers athéniens qu'il renvoya
 sans rançon et avec tout leur bagage - chose inusitée
 jusqu'à lors et dont Athènes fut tellement ébahie
 qu'une prompte paix en fut le fruit - Des bruits
 aux gages de l'adroit Philippe la décidèrent, en
 élevant aux nues sa prétendue générosité. On fut
 bien-tôt à même d'apprécier le cas qu'il faisait
 de l'amitié des Athéniens, quand on le vit déclarer
 la liberté de leur Colonie d'Amphipolis: les bruits
 gagnés ne voulurent voir dans cette mesure hostile
 qu'un noble libéralisme - ceux que l'on de Philippe
 n'avait pu gagner soulevèrent l'alarme sur son
 ambition, et il ne manqua pas de les justifier en
 assiégeant cette même Amphipolis qu'il avait libérée.
 Démosthènes parla vainement pour qu'on lui envoyât
 du secours - pendant qu'on délibérait, Philippe la
 prit, paya les Athéniens de belles paroles et s'en alla
 pas moins solidifier et Pydna leurs Colonies - un Grec
 nommé Aster lui crève un œil à ce dernier siège
 il lui avait offert ses services avant la guerre - Philippe
 les ayant refusés avec la promesse d'indemnité de les accepter
 quand il ferait la guerre aux voisins, Aster devint de
 la soif de la vengeance aller s'enfermer à Pydna et
 attendre le moment propice de lancer son trait vengeur.

Philippe en le recevant dit tranquillement
qu'il ferait pendre l'Archer à son entrée dans
la ville et lui tint parole. La conquête d'Am-
phipolis servit puissamment son système de
corruption: il y trouva des débris de mines, aban-
donnés depuis la guerre du Péloponnèse, les exploit
et en retira annuellement jusqu'à six millions
de francs de notre monnaie actuelle. D'un autre
côté il doublea ses forces militaires par la forma-
tion de la fameuse Phalange Macédonienne par
l'érection de laquelle le bataillon Sacré des Thébains
lui servit de modèle. Il en eut besoin contre les
nombreux ennemis que ses vices lui suscitaient -
les Alliés d'Athènes, les Illyriens, les Dardaniens, les
Thraces ramenant Pausanias, entrèrent dans ses
États: il envoya Parménion contre les Illyriens -
des troupes chargées d'or aux Dardaniens et mar-
cha lui-même contre les Thraces qu'il vainquit.
À son retour dans son ^{ville} capitale, il apprit que Par-
ménion avait vaincu les Illyriens, que ses chevaux
avaient remporté le prix aux jeux Olympiques, chose
qu'on ne traitait point par lors de bagatelle et
enfin qu'Olympias sa femme venait de donner le
jour à Alexandre. Il écrivit à cette occasion à
Aristote qu'il avait connu à Athènes: "J'ai un fils:
je remercie les Dieux moins de me l'avoir donné
que de l'avoir fait naître au temps d'Aristote."
La guerre sacrée fournit bien-tôt à Philippe

172
l'occasion desirée de se mêler des affaires des
Grecs; voici quelle en fut l'origine. Les Phocéens
se permettaient de lever des impôts exorbitants sur
les étrangers qui traversaient leur territoire pour se
rendre à Delphes; cet abus étant contraire au droit
public de la Grèce, les Delphiens s'en plaignirent au
Conseil Amphictionique qui recommença alors à
prendre de l'influence. Cette assemblée religieuse
devenue politique, déclara la guerre contre la Phocide
et condamna Sparte à une amende pour s'être opposée
de la cité d'Elée de Thèbes, vint pécuniairement
avait si glorieusement puni les Thébains et les Hyph-
liens se leguèrent avec les Delphiens et Athènes contre
la parti des Spartiates et des Phocéens, sans toutefois
leur fournir de secours effectifs. Leur se se décidèrent
à prendre l'offensive. Philomène leur chef tomba au
Delphes, dispersa le Conseil Amphictionique, enleva
les trésors du Temple d'Apollon - or cette prison était
si riche que l'argent baissa de valeur dans la Grèce
lorsqu'elle fut mise en circulation. Philomène remporta
encore d'autres avantages sur les Thébains et les Locriens
qu'il attaqua, mais vaincu peu après sur le Mont
Parnasse, lui et ses soldats se précipitèrent dans un
gorge pour échapper aux Locomis qui exerçaient sur
leurs prisonniers toutes les vengeances du fanatisme.
Soutira Brumarque la remplaça dans le commandement.
Pendant ce temps Philippe ne s'oubliait pas - il enleva
aux Athéniens les îles de Lemnos et d'Imbros, prenant
la ville de Mitylène qui seule lui restait en Thrace et
en distribuait les terres à ses soldats; il lui tardait de

prendre une part active dans la guerre sacrée
et les Hypébiens lui en fournirent une preuve
en lui demandant de les délivrer du Tyran
Lycophron digne héritier d'Alexandre de Phères
il échangea leur prière et par reconnaissance ils
lui donnèrent un corps de cavalerie, la leur était
réputée par les Grecs comme la meilleure de la Grèce.
Onomarque après avoir vaincu les Hypébiens et
les Locriens s'enfuit chez les Hypébiens - Philippe
en qualité de protecteur de cette Nation marcha
contre lui; il fut battu - Onomarque revint en
Béotie, s'empara de Corone où Philippe vint
lui livrer une seconde bataille qu'il gagna com-
plètement - 6000 Phocéens et leur général furent
tués - 3000 furent faits prisonniers et l'incrédule
Philippe qui ne croyait à rien se rendant l'ins-
trument adroit d'une vengeance fanatique se
fit noyer. Phayle frère d'Onomarque lui succéda
il fut trois fois vaincu en Béotie où la guerre
continuait et Philippe ayant ajourné son pouvoir
jusqu'aux Thermopyles, finit par s'en emparer.
Ce coup mit la Grèce en alarme et les Athéniens sur-
tout éclatèrent contre l'usurpateur - Démasthène le
meilleur de ses orateurs, sortant de l'École de Platon
dont sa philosophie avait inspiré son éloquence
monta pour la première fois à la tribune - à 18 ans
il avait plaidé contre ses tuteurs et gagné sa cause
mais il fut sifflé par son organe pénible et son
style coupé - un acteur l'encouragea et se chargea
de la forme - il lui fit réciter des vers, en récitant

Devant lui - Demosthènes sentit la différence -
 et s'étudia à la faire disparaître en répétant
 devant une glace: il s'exerça à parler en murmurant
 des cailloux dans la bouche, en gravissant des montagnes
 et au bord d'une mer orageuse, par ses habits au
 bruit de la place d'Athènes. Pour former son style
 il copia plusieurs fois Thucydide - et pour prévenir
 la légèreté et le goût des distractions qu'il re-
 connaissait, il s'enferma dans un caveau, se rasa
 une moitié de la tête afin de n'en pouvoir sortir
 de plusieurs mois, qu'il employa à un travail
 opiniâtre à la lueur d'une lampe. Cette noble con-
 stance à se vaincre obtint un succès mérité: Athènes
 et les siècles suivants dignèrent à Demosthènes le
 prix de l'éloquence, que plus tard le grand Cicéron
 vint partager avec lui en y joignant bien d'autres
 lauriers, mais pas moins les philippiques ont préparé
 les fatilinaires. —

Résumé de la leçon du 22 Mars.

Cette première Philippique de Démosthène fut si forte et elle effraya tellement Philippe, que quoique renforcé par l'alliance des Thébains que l'occupation des Thraciens avait nécessité, il se retira en Macédoine et y assiégea Olynthe; elle implora le secours d'Athènes, où il y eut de grands mouvements à se saisir les Bruteurs partisans de Philippe, s'efforçant de le proscrire et d'entretenir la paix. Démosthène conseillant une guerre vigoureuse - on perdit le temps en longues délibérations pendant les quelles Olynthe fut bloquée et prise. Athènes alors eût peur que ses préparatifs de guerre n'attirassent sur elle la vengeance de Philippe - elle envoya des Ambassadeurs mandier la paix. Eschine et Démosthène furent du nombre - on leur fit attendre une audience pendant plusieurs jours - ils furent employés à gagner Eschine, qui jusqu'à là bon Citoyen se laissa corrompre et prostitua depuis cette éloquence, un des plus beaux dons du fith, "mais le plus dangereux des instruments", dit M^r. Benjamin Constant, quand l'usage n'en est pas dirigé par la conscience." Démosthène résista facilement à ces viles tentatives, mais son amour-propre lui faisant un besoin des éloges, le blâme anticipait son talent oratoire; aussi lorsqu'il comparut devant Philippe, dont il avait dévoilé à la tribune d'Athènes les turpitudes domestiques, le regard sévère du Roi, et les huées des Courtisans, le déconcertèrent, l'embarrassèrent tellement, qu'il se troubla, s'embrouilla parla mal, et fut forcé de s'interrompre - on s'en moqua sans pitié - il eût la faiblesse d'en souffrir cruellement et de demander le secret sur sa misaventure à Eschine et ses autres Collègues. Ils le lui promirent.

mais arrivés à Athènes, Eschène devenu l'homme
de Philippe l'éleva jusqu'aux nues dans le rapport
qu'il fit de leur ambassade. Démosthènes impatient
le démentit. Eschène piqué conta la mauvaise figure
que son rival avait fait à cette Cour, et qui probable-
ment dit-il, lui faisait si en voir - et cette in-
dignité fit naître entre eux une animosité qui ne se
termina que par l'exil d'Eschène. - Philippe rassuré
pour lors sur les dispositions des Athéniens à son égard
s'empara définitivement des Thermopyles et appela par
le conseil Amphictyonique contre les Phocéens, il brûla
leurs maisons saccagea leur territoire et les vendit tous
comme esclaves, de sorte que ses généraux en envoyaient
en cadeau, comme on ferait des troupeaux: de plus pour
tirer de cette extermination tout le parti possible -
il se fit transférer les deux ^{aux} rois, qu'elles les Phocéens
avaient droit dans le conseil Amphictyonique - et y obtint
avec une majorité prépondérante, qui le rendit maître
des affaires de la Grèce et se mit à Sparte qui seule
lui résistait encore, il fit proclamer par ce conseil
l'indépendance d'Argos et de Mécène. L'exécution de
ses vastes projets ainsi préparée et avancée, il vint en
Macédoine et continuant à empiéter sur les droits d'Athènes
il attaqua de nouveau une de ses colonies, l'Éubée, dont
il avait déjà tenté la conquête, ce qui avait occasionné
des combats où Eschène avait paru avec gloire et Démos-
thènes avec honte, car le courage militaire lui manquait
absolument. Cette fois Philippe soumit l'Éubée et y
établit des Tyrans, choisis parmi ses créatures Athéniens y
envoya Phoxion, le meilleur des ses généraux à cette
époque, lequel parvint à chasser les Tyrans et à faire

rentrer Philippe dans ses états, d'où il fit de
nouvelles entreprins sur les colonies Athéniennes
de l'Hellespont et de la Propontide. il mit le
siège devant Périnthe et Byzance - Phocion mit
encore avec une flotte les faire lever et poursuivre
Philippe dans l'intérieur des terres, où saisissant le
prétexte des secours qu'un Roi barbare lui demandait
sur les bords du Danube, il tourna ses forces de ce
côté et réussit dans cette entreprise hasardeuse.
Au son retour il fut attaqué par les Thraces et
reçut une blessure à la jambe qui le rendit boîtier
pour le reste de ses jours, mais il eut la consolation
de se voir sauvé par Alexandre son fils, alors âgé de
17 ans. De nouveaux troubles dans la Grèce le firent
encore passer par le conseil Amphictyonique pour
les appaiser: le jour où l'on célébrait des jeux en
l'honneur d'Apollon, on invita les députés de toutes
les villes Grecques à délibérer sur l'indemnité à la
quelle le Dieu avait droit pour le pillage de son
Temple par les Phocidiens - on vit du moins que
ce système d'indemnités et d'une antiquité respectée
les Athéniens offrirent la butin fait à platin sur
les Thébains, alors alliés des Perses - ceux-ci s'opposèrent
à ce que le Temple reçût leurs dépouilles - les Locriens
d'Amphissa les soutinrent: tout cela n'était qu'une
espèce de comédie dont Philippe avait préparé et
faisait jouer les replats - Eschines envoyé d'Athènes
inspiré par lui, prononça un discours vigoureux
contre les Locriens d'Amphissa qu'il traita de profane-
teurs parce qu'ils cultivaient des terres consacrées à Apollon.
Le conseil Amphictyonique ému par son éloquence.

40
Déclara la guerre contre les Locriens et chargea Philippe
du soin de la faire - il ne demandait pas mieux - de
toutes les villes qu'il avait ruinées en Phocide, il ne
restait qu'Elatie qui dominant le passage qui condui-
sait de la Phocide dans l'Attique, était comme les
Thermopyles une seconde clef de la Grèce. En envoyant
Philippe l'épargner dans la première guerre, déjà les
Athéniens avaient tremblé qu'il ne vult s'en emparer
mais selon sa coutume il temporisa pour endormir leur
vigilance et ce ne fut qu'après avoir châtié les Locriens
et leur avoir ôté les terres en litige, qu'il tomba inopi-
nément sur Elatie et s'en rendit maître. Une alarme
générale se répandit alors dans la Grèce consternée : cette
nouvelle arriva sur la soir à Athènes - les citoyens trou-
blés coururent d'ex les Portiques qui soupaient - on s'assembla
sur la place publique - on y passa la nuit entière à
conjecturer à se communiquer ses inquiétudes - aux premiers
rayons du jour un frere public demanda par trois fois
si quel que Bratus de 50 ans s'offrait à parler ? Un
silence absolu lui répondit - dans ce découragement universel
Démosthènes monta à la tribune - il improvisa un
discours magnifique digne des plus beaux jours d'Athènes
il en fit briller un éclair - l'héroïsme de Marathon sembla
se réveiller dans les fils des héros - on aima à noter ce dernier
mouvement d'énergie républicaine - à saisir ce dernier rayon
d'une gloire expirante, qui avait brillé avec tant d'éclat ;
Démosthènes déclara qu'on étouffrait toutes semences de
discorda, qu'on se lierait avec les Thébains, dont il
s'offrit à aller demander l'alliance - il l'obtint - revint à
Athènes, poussa vigoureusement les préparatifs de guerre
toute la jeunesse Athénienne s'armait - Philippe de son côté
redoubla d'efforts et les deux armées se rencontrèrent à Chéronée

Un combat sanglant s'engagea - malheureusement
Athènes au lieu de donner le commandement à Thucydide
l'avait confié à deux généraux mal habiles Charis
et Lisicles - l'enthousiasme des troupes commença
par les rendre vainqueurs, mais Charis se livrant à
l'aveugle effervescence avec laquelle il avait l'habi-
tude d'entraîner la populace d'Athènes à des bérés
politiques, ordonna la poursuite des fuyards, sans songer
que le royaume des féroces Macédonniens la terrible
phalange n'avait point encore agi : elle s'ébranla
dans ce moment et décida la victoire - la bataille
sacré des Thébains enfoncée par le jeune Alexandre
perit tout entier ainsi que l'élite de la jeunesse
athénienne. Philippe donna à son armée victorieuse
un repas de réjouissance, après le quel ébrié de
son succès et de fumées de vin, il parcourut le
champ de bataille appuyé sur les compagnons de
son orgie, et la dévot de Démosthène à la main
ses chants bachiques, près que les régiments du tyran
gorgé de sang, insultaient au repos des morts et tra-
blaient les derniers soupirs des mourans. Cependant
la vie du bataillon sacré se dégradait - ses 300 fiers
dont pas un n'avait reculé d'un pas, dont chacun
s'était élancé au devant d'un coup mortel pour en
préserver un ami, qui ne mourait à son tour qu'après
une vengeance, dont la terrible expression se lisait
encore sur ces figures martiales - ce spectacle frappa
Philippe et le fit rentrer en lui-même - tant il est
vrai que l'esprit au défaut de l'âme laisse toujours
quelque chose de l'homme dans l'être même le moins
humain. Athènes lui demanda la paix par l'organe
de l'orateur Démade - Philippe l'accorda - mais c'était
la paix de l'esclavage, le repos de la mort. Démosthène

21
l'honora par un dernier acte de courage ;
il prononça l'oraison funèbre des guerriers de
l'Épironie : "plaignons-les, dit-il en terminant son
discours modéré, mais éloquent - depuis qu'ils sont
morts, la Grèce semble privée de sa lumière." Cette
paix une fois conclue, Philippe au comble de ses
vœux et n'ayant plus rien à redouter des Grecs, se
livra tout entier au vaste projet qui l'occupait depuis
long-temps la conquête de la Perse - il convoqua une
assemblée générale de la Grèce à Corinthe - y décida
cette guerre et fut proclamé général : il commença par
envoyer Parménion observer les côtes de l'Asie Mineure
et préparer son débarquement - tout semblait favoriser
la gloire que lui préparait son génie - ses vices en
arrêtaient l'essor. La débauche comme l'ivrognerie
le dominaient ; les des charmes surannés et plus encore
de l'humeur difficile d'Olympias sa femme, il en
épousait d'autres à droite et à gauche et avait ainsi
une foule d'enfants qui pouvaient préparer du
trouble à retarder à Alexandre. Épousant par cette fois
la fille d'un de ses premiers officiers nommé Attale,
celui-ci en buvant à la santé du Roi inouïra le vœu
insolent de voir bien-tôt sa fille lui donner des
héritiers légitimes... "Ma preudo. tu par un bâtard ? s'écria
le jeune Alexandre furieux, en lui lançant sa coupe
à la tête ?" Il résulta de cette scène indigne qu'Olympias
se retira en Égypte et que son fils l'y suivit : Philippe
effrayé, envoya rappeler Alexandre et lui fit dire qu'il
ne lui donnait ainsi des commentes au tyran que

se bien préparer la gloire de les surpasser
tous. Il fallait bien se payer de cette man-
vaise raison et revenir à la force; mais quel-
ques jours après un nommé Pausanias assassiné
le Roi, les uns prétendirent que ce meurtre
avait pu causer une vengeance particulière
motivée sur un déni de justice, que Philippe
lui avait fait - d'autres soupçonnèrent Olympe
d'avoir dirigé le coup - quoi qu'il en soit
l'assassin fut pendu et le hennissement de
son exécution on trouva un Diadème sur
sa tête, et le poignard dont il s'était servi pour
consommer le crime, fut consacré dans un
Temple par Olympeis. La mort de Philippe
arriva 336 ans avant J. -

20
Résumé de la leçon du 24 Mars.

L'Education d'Alexandre avait été confiée par Philippe au savant et vertueux Aristote à Léonidas, homme d'une probité reconnue et à Lisimaque qui avait tous les vices d'un courtisan et à qui l'on attribue ceux qui se développèrent plus tard dans ses principes - la nature l'avait donc des plus heureuses dispositions. Encore enfant, il fit en l'absence de son père, les honneurs de sa cour à des Ambassadeurs Persans, et les questions qu'il leur fit sur leur pays furent tellement au-dessus de son âge, qu'elles semblaient déjà indiquer la ^{longue} ~~destructive~~ futur de leur Empire. La récit des victoires de son père, lui faisait verser des larmes de dépit: Je ferai tout, disait-il, aux jeunes compagnons de son enfance et ne leur laisserai rien à faire. Tout le monde sait le courage et la persévérance qu'il mit à dompter Bucephale: on sait aussi que son goût pour Homère le rendit longuement - Achille devant son modèle en bien comme en mal - les Odes de Pindare, les Poésies héroïques d'Homère, autre Tyrtée des Grecs, pendant leurs guerres contre les Perses, enfin les tragédies de sensible Euripide, chantaient son ardente imagination.

on l'entendit à un festin réciter la
pièce presque entière d'Audouin et il
existait une lettre de lui à un de ses amis
où il énumère tous ses auteurs favoris
et le prie de lui envoyer leurs ouvrages.
Il ne s'entendait pas moins en beaux-
arts qu'en littérature - le seul dissi-
pé le droit de sculpter sa figure - le
seul Pirgotele de la graver - le seul
Apelle de la peindre - il céda à sa dernière
telle Lampaspe dont il était devenu
amoureux en la peignant - un air martial
du Musicien Timothée, lui fit saisir sa
lance au milieu d'un festin - l'Architecte
Dinocrate qu'il protégeait, fut chargé du
plan d'Alexandrie, et proposa l'entreprise
gigantesque de faire une statue du Mont
Athos, qui d'une main tiendrait un globe
et de l'autre répandrait un fleuve. Alexandre
eut le bon esprit de s'y refuser - mais
toujours libéral envers les philosophes qu'il
estimait, il donna cinq talents à Dinocrate
successeur de Platon à l'Académie et dépensa
plus de 8000000, à fournir à Aristote
tous les secours nécessaires à son précieux
ouvrage sur l'histoire naturelle. Ainsi il souvint
à tous les genres de gloire, mais la gloire militaire fut sa 1^{re} idole.

22
Monta' sur le trône à 21 ans, il s'y affirma
en punissant sévèrement les meurtriers du sou-
verain, et en terminant victorieusement une lutte
opiniâtre qu'il eût à soutenir contre les rivaux
qui lui disputaient la couronne. Il marcha
ensuite contre les Gètes et les Tribales peuplades
barbares qui s'étaient révoltés contre lui: en tra-
versant la Thrace, il eût à franchir un défilé au
pied d'une Montagne, dont ces barbares occupaient
le sommet - ils accablèrent son armée de traits
de pierres, même de leurs Chariots - mais Alexandre
fit ramper ses Soldats couverts de leurs boucliers
et arriva aux bords du Danube, la papa firent
sous leurs yeux et les vainquit: on dit qu'il y
reçut les hommages d'Ambassadeurs Gaulois: leur
ayant demandé ce qu'ils redoutaient le plus:
Les chefs du fih lui répondirent - ils et Alexandre
qui s'attendait que ce serait ses armes, les traits
d'hommes extraordinaires. En son retour en Macé-
doine il apprit la révolte des Illyriens et la réprima
à l'aide d'une troupe d'Argiens qu'il incorpora
à son armée et qui lui devinrent très-utiles. Pen-
dant cette expédition le bruit de sa mort se répandit
en Grèce, et l'on croit que ce fut par les soins
de Démosthènes, qui ne négligea rien pour soulever
les Grecs contre ce nouveau maître. Les Thébains

égorgeaient les chefs de la garnison Macédonienne
qui occupait leur citadelle: aussi-tôt qu'Alexandre
en fut informé, il fondit sur la Biotie, tandis
qu'on le croyait encore aux bords du Danube.
Voulant d'abord donner aux Thébains le temps
de se reconnaître, il demanda qu'on lui livra
les chefs de la révolte - mais comme on répondit à
cette demande par celle qu'il leur livra Parménion et Antipater
ses généraux d'élite, le combat s'engagea - et
partit au commencement, il devint bien-tôt
général, par les secours multipliés que les deux
partis envoyaient à leurs combattants: les Thi-
bains vaincus se réfugièrent dans leurs murailles
mais les Macédoniens y étant entrés pile à tête
avec eux, la ville fut prise, 6000 milles de ses
citoyens tués et 30000 vendus comme esclaves.
On délibéra sur le sort de Thèbes - Platée et
Créonome demandèrent lâchement qu'elle
fût rasée - l'on ne conserva que les maisons
de ceux qui avaient formé des lieux d'hospitalité
avec des Macédoniens - Alexandre fit épargner
la maison et la famille de Pandarès et oublia
celle d'Epaminondas. Après la prise et le sac
de la ville, on lui amena une femme accusée
d'avoir fait périr plusieurs de ses soldats - pillée et
violée cette infortunée tourmentée par ses bourreaux
pour leur découvrir où elle avait caché ses trésors, les
mena à un puits de son jardin et pendant qu'ils s'étaient

penché par regarder, elle eût le courage de les y
précipiter - d'autres survinrent en cet instant et
l'amenerent prisonnière à Alexandre, qui frappé
du son air de noblesse lui demanda son nom et
ayant appris qu'elle était fille de Hyacinthe qui
avait combattu avec honneur à Phrynie, il la
sauva ainsi que ses enfans. L'effrayé par
l'exemple de Hyacinthe, se hâta de demander la
paix: Alexandre y mit pour condition qu'elle
livrerait Démosthène et d'autres orateurs fidèles
à la cause de la patrie - on se vit forcé de
prononcer leur exil, pendant qu'ils savaient leur
vie par la fuite - encore fallut-il donner cinq
talens à l'orateur Démodète créature d'Alexandre
pour l'engager à se contenter de cette demi-obéissance.
Le vainqueur se rendit alors à Corinthe et y fit
renouveler en son faveur le décret de commandement
contre les Perses, déferé à son Père: il y reçut ensuite
les félicitations de toute la Grèce - un seul homme
lui manqua et il alla le chercher - c'était ^{après} ~~comme~~
^{le} philosophe Diogène qui retiré dans son tombeau
en sortait sa lanterne à la main pour chercher un
homme, et disait si en avoir pas trouvé, mais bien
quelques enfans à Sparte. Alexandre le visitant,
voulut savoir s'il n'avait rien à lui demander. Quel
tu te retires de mon soleil, lui répondit le philosophe
et le jeune héros qui se connaissait en grandeur d'âme.

Que s'il n'était point Alexandre il voudrait
être Diogène. - Ses réparties étaient aussi promptes
qu'heureuses. quelque un lui ayant dit par le
piquer que les habitants de Sinope sa patrie
l'avaient condamné à en sortir. Et moi, dit-il
je les ais condamnés à y rester. - or c'était une
petite ville malsaine et mal propre. Sa pauvreté
volontaire était extrême; il ne possédait pratiquement
rien que quelques livres - ne mangeait que du
pain, ne buvait que de l'eau dans une écuelle
qu'il capsa en voyant un enfant boire dans
le creux de sa main. Marchant un jour sur les
riches tapis étendus dans l'Académie - je foules
aux pieds dit-il le luxe de Platon. - On dit
Platon par un autre genre de luxe - en effet il
eût bien son genre d'ostentation celui qui se
fit porter mourant sur un grand chemin par deux
dit-il aux passans le spectacle d'un vieillard
luttant contre la mort. Ses amis lui demandèrent
où il voulait être inhumé? - Nulle part - Mais
les animaux le mangeront. - Mettez un bâton auprès
de moi pour les chasser. - Mais ils ne les sentent
pas. - Eh que m'importe alors qu'ils ne mangent.
Alexandre ne revint plus en Macédoine que pour
y faire ses préparatifs de départ - il en laissa
le commandement à Antipater avec 12000 hommes
de troupes et emmena avec lui 35000 hommes et
une caisse de 600000 francs : de retour il distribuait toutes

ses richesses à ses courtisans et Parménion lui
demandant ce qu'il se réservait à lui-même.
L'espérance, répondit-il.

Et quel espoir, que celui de César! dit l'abbé d'Albi.
En effet le résultat de cette guerre était facile à
prévoir; Darius Codoman bête faible et vicieux
était persécuté par cet esprit de vertige et d'erreur
de la chute des rois funeste avant-coureur.
Son empire mal gouverné et composé de parties
hétérogènes, était un de ces édifices propres à
crouler au premier choc. Or ce choc fut violent
et dirigé par une main vigoureuse et habile: Alex-
andre se hâta de traverser l'Hellespont sur une
barque légère, qu'il conduisait lui-même: il alla
offrir un sacrifice à Jellum, posa une couronne
sur le tombeau d'Achille, et en fit poser une
autre sur celui de Patrocle par son ami Ephyestion.
Trop heureux Achille s'écria t'il, tu fus aimé de
Patrocle et chanté par Homère! Plein de cette
noble émulation, il s'avance vers le Granique
où une armée Persane l'attendait: la discorde s'étant
glissée entre les généraux de cette armée: les uns
voulant ravager leur pays par un feu sacré l'avis
aux Grecs; les autres voulant tirer une bataille
de dernier avis privait et cette bataille fut la
plus clairement décrite de toutes celles qu'Alexandre
gagna par la suite: il rangea son armée sur
la rive en face de celle commandée par Mithridate
gendre de Darius: ses généraux découragèrent l'attaque.

Un ruisseau ne m'arrêtera pas, s'écriait
Parménion commandait son aile gauche composée
de sa cavalerie Thébaine - lui-même marchait
à la droite, à la tête de l'Escadron royal des amis
la Phalange Macédonienne faisait le centre - un
silence imposant précéda la bataille - au point
que les trompettes sonnèrent, Alexandre s'élança
dans le fleuve avec le bataillon sacré - plusieurs
fois culbuté, il parvint enfin à s'établir sur la
rive opposée avec quelques cavaliers - dès lors le
combat s'engagea - Alexandre paya de sa personne
il brisa sa lance après avoir tué Mitridate for-
mateur de l'Armée ennemie - alors Spithidate
autre Général Persan, brisa son casque d'un
coup de cimeterre - sa chevelure blonde vola au
gré des vents mais il ne fut point blessé et
tua son antagoniste - mais il allait périr si Clitus
n'eût abattu le bras d'un soldat déjà levé sur
sa tête - on lui fit si mal payer dans la suite sa
vie d'Alexandre, mais au tant sa gloire dans l'armée
Pendant ce temps Parménion passait le fleuve
avec la gauche et décidait la victoire, qui se trouva
terminée par la seule cavalerie, lorsque la Phalange
arriva. Les Grecs mercenaires qui servaient dans
l'Armée de Davius tiennent le plus long-temps. Alex-
andre leur ayant refusé toute capitulation, perdit
beaucoup de Soldats à les réduire; on en tua beaucoup
on dispersa le reste et les prisonniers qu'on fit, furent
envoyés aux mines de la Thrace. Alexandre envoya aux
Athéniens 300 armures complètes pour être appendues au
Temple de Minerve avec cette inscription - "Dépouilles
conquises sur les Perses, par les Grecs, les Lacédémoniens
exceptés."

Il généralisait ainsi sa cause et se couvrait du
 beau masque de vengeur de la Grèce. Il fit faire
 par disseppe les statues des 25 cavaliers du bataillon
 sacré qui avaient péri au passage du Granique et
 exempta de tout tribut les familles des 80 soldats
 que lui coûtait cette victoire. Elle l'avait rendu maître
 de la Phrygie, de la Lydie, de la Lycie, de la Carie
 et des colonies grecques; les soins qu'il avait prodigés
 aux blessés, employant à les guérir lui-même les
 connaissances qu'il avait acquises dans l'art de la
 médecine, lui valurent l'affection du soldat et
 quantité de nouveaux partisans. Sardes et Milet
 lui ouvrirent leurs portes. Halicarnasse résista, parce
 que Memnon le Rhodien y commandait. Le Grec, le
 meilleur des généraux du Roi de Perses ne put em-
 pêcher toutefois que la ville ne fût prise et rasée,
 crainte qu'elle ne servit de place forte aux ennemis
 sur les derrières de l'armée. Alexandre prit ensuite ses
 quartiers d'hiver, et renvoya en Macédoine tous ceux
 de ses soldats qui s'étaient nouvellement mariés.
 Ce furent autant de trompettes qui proclamèrent
 sa gloire et ses loiges, et lui ramenèrent au très
 temps prochain une foule de nouvelles nouvelles que
 la renommée attisait sous ses drapeaux. —

Résumé de la leçon du 26 Mars.

Au printemps suivant Alexandre se mit en marche le long de la mer, à travers la Lybie et la Pamphylie, et Parménion traversa la grande Phrygie pour le rejoindre à Gordium où avant jugé régner le bon roi Midas aux oreilles d'âne on raconte qu'il y avait laissé un charriot dont le timon était fixé par un nœud très-artistiquement tissé et une tradition promettait la conquête de la Perse à qui parviendrait à le dénouer. Alexandre trouva plus simple de le couper - cela fut plus aisé à faire que ne la furent à surmonter les nombreuses difficultés que lui offrait la route - le vent du sud poussa la mer sur les côtes sablonneuses de Lybie et de Pamphylie avec une telle violence, que selon l'hystorien Joseph il fallut un miracle qui la fit changer de direction en un clin-d'œil, pour sauver Alexandre et son armée. Il échappa à la même époque au fer d'un assassin, soudoyé par Darius, traversa Antioche, le Mont Taurus, qu'à son grand étonnement il trouva dépourvu de soldats entra en Lybie et pénétra dans la ville de Tharso à temps pour la sauver des flammes aux-elles l'eût livrée le Gouverneur qui la commandait pour le Roi de Perse - les habitants s'attachèrent à un conquérant devenu leur libérateur. Arrivé sur les bords du Lydus, le héros couvert de sueur et de poussière, se livra imprudemment au plaisir du bain; cela lui occasionna une fluxion du pectoral qui le mit à la mort. Son armée au désespoir semblait condamnée avec lui; Philippe son Medecin

et son ami d'enfance osa seul un point d'espoir
de sa guérison - il prépara une potion dont il pro-
mettait un succès décisif - au moment où il la
présentait à Alexandre, celui-ci reçut une lettre
de Parménion, qui lui mandait de se défer de
Philippe, lequel disait-il par le Roi de Perse, qui
lui avait offert ses talents et sa fille en mariage
pour empoisonner son maître et son ami. Le noble
Alexandre, tint la lettre d'une main, prend de l'autre
la potion, l'avala, et présente à Philippe l'écrit
accusateur. Cette sublime profession de foi à la vérité
et à l'amitié, valut peut-être à l'un et à l'autre
les secours de la Providence: les premiers moments fu-
rent terribles - Alexandre tomba évanoui une lettre
effrayante s'établit entre la vie et la mort - les soup-
çons veillaient et se propageaient autour de ce lit
funèbre, auprès duquel Philippe ^{auprès} inanimé que le
mourant, attendait dans les angoisses d'une perpétuelle
doute la quelle l'imagination recule, le moment
libérateur ou suprême. Il arriva... Alexandre revint
à lui, se ranima, et les transports, les cris de joie
de ses soldats parvenant ^{à son oreille} jusqu'à sa tente, lui
font goûter dans toute sa plénitude la bonheur de
revivre et d'être aimé. - Rattrapant à la fois la vie
et la victoire, il vola en Syrie à la poursuite de Darius
une chaîne de montagnes séparant leur marche, les
dérober l'un à l'autre: ils se croisèrent et se mangèrent.
Alexandre revint sur ses pas, et ayant appris que la ville
d'Ipsus avait été reprise par Darius et qu'il y avait fait
égorger ses blessés et ses malades, il vint lui présenter une
bataille dont la soif de la vengeance garantissait le gain.

Il appuya son aile droite aux montagnes - sa gauche à la mer - mit sa cavalerie Thébaine et sa phalange au centre et donna le signal du combat en traversant le fleuve Pygæus - la résistance des Perses fut faible - leur retraite prompte et complète - Darius fut un des premiers à abandonner son char pour fuir de toute la vitesse de son cheval - son camp et sa famille entière tombèrent aux mains du vainqueur - On cite parmi les dépouilles la précieuse Caspette de Darius où Alexandre renferma les cœurs d'Homère. Cette victoire lui coûta 300 hommes et 110,000 à Darius... Il donna un repas magnifique pour la célébrer - Des gémissements partis de la tente où la famille de Darius languissait prisonnière, interrompirent les joyeux accents des courteses ou leur apprit que cette famille infortunée abusée par un récit peu véridique pleurait la mort de son chef. Alexandre envoya sur le champ de bataille pour les rassurer, et après le repas voulut y aller lui-même. Lorsqu'il entra sous la tente des Princes, Syngambis Mère de Darius, trompée par la bonne mine d'Éphrastion, dont la haute stature surpassait de beaucoup celle d'Alexandre, se précipita à ses pieds. Ephrastion troublé de la méprise recula. "Vous ne les trompez pas, ma Mère, dit noblement le héros, il est aussi Alexandre. Il mit ses soins à rassurer à consoler ses prisonnières tremblantes - l'Épouse de Darius tenant son fils dans ses bras - Alexandre le prit dans les siens, et l'enfant avec la confiante sécurité de son âge, jeta autour de son cou ses bras carissans - Alexandre attendri laissa échapper le vœu de voir Darius imiter cette confiance et lui donner occasion

28

De la justifier. Desirant répandre son sang
autour de lui, il fit rendre la liberté aux prisonniers
Grecs qu'il avait envoyés aux mines de Phrygie et la
rendit aux Ambassadeurs que Thèbes, Athènes et Sparte
avaient envoyés à Darins pour traiter contre lui et que
la victoire avait fait tomber entre ses mains. Les Spar-
tiates seulement furent retenus un peu plus long-
temps. Dès avant le jour de Jysus il avait appren-
tu la nouvelle d'un événement très-heureux pour lui,
c'était la mort de Memnon le Rhodien son seul
ennemi redoutable, qui s'apprêtait à porter la guerre
en Macédoine. Après avoir aperçu les fruits de sa
victoire, Alexandre traversa le Mont Amanus, entra
en Syrie, soumit Araduse, Maraduse et Sydon. Le
Roi de cette dernière ville avait fui - il résolut de le
remplacer, et chargea Epistion de lui choisir un suc-
cesseur : celui-ci proposa la couronne à son hôte, qui
la refusa, objectant qu'il y avait encore dans la ville
un rejeton du sang royal - c'était Abdolonyme vivant
dans la pauvreté, occupé de la culture de son jardin.
On le chercha, le trouva et il fut amené devant
Alexandre, qui lui demanda comment il avait un tel
état de pauvreté. Plaise au Ciel, répondit Abdolonyme,
que je supporte aussi bien la grandeur telle est la
version de Quinte-Curce Historien d'Alexandre, d'autres
prétendent qu'il fut à d'autres villes, mais tous attestent la
réalité. Son puissant Père envoya des Ambassadeurs à
Alexandre pour reconnaître sa domination, mais par
une singulière contradiction elle lui refusa l'entrée de
ses murs, où il voulait offrir un sacrifice à Héraclès.
et les Ambassadeurs qu'il envoya aux Tyriens à ce sujet
furent égorgés et précipités dans la mer. Aussi-tôt le siège

De la ville fut résolue - il affronta de grandes difficultés la nouvelle Dyr était séparée du continent par un bras de mer profond et rapide - Alexandre fit entreprendre une digue pour combler ce détroit - les Syriens se moquaient d'abord d'une entreprise supposée impossible, mais la voyant avancer au moyen des matériaux nombreux que fournissaient les ruines de l'ancienne Dyr et les cèdres du Liban qu'on plaçait alternativement par couches, pour consolider l'ouvrage, ils n'épargnèrent point leurs efforts pour l'entraver, mais la tempête vint à leur secours et détruisit les travaux presque achevés. Alexandre ne se rebuta pas - lui-même mit la main à l'œuvre pour donner l'exemple à ses soldats découragés - à mesure que la digue se formait, les plongeurs Syriens allaient sous l'eau en arracher les bois et en faire écrouler les pierres - Alexandre construisit des tours pour protéger ses ouvriers - les Syriens incendiaient par des brûlots - une force navale devenait d'une nécessité absolue pour continuer l'entreprise - Alexandre demanda et obtint des galères de Lybie, de l'Égypte et de l'Idou - à leur aide l'ouvrage avançait jusqu'à sous les murs - mais ils étaient baignés par la mer - Alexandre y fit jeter des pierres pour se procurer un point d'appui à l'escalade - les Syriens les ôtèrent par despons d'eau et coupent les câbles de ses galères - il fallut en mettre du fer - et lorsqu'enfin on attaqua leurs murailles, ils faisaient leurs boucliers au feu, les remplissaient de sable, et lançaient aux Macédoniens ce sable ardent, qui pénétrait leur peau

29
et faisait de leur Corps une seule plaie. Une victoire
navale décida la prise de la ville. on profita du dés-
ragement des vaincus par monté à l'assaut - le premier
guerrier qui s'éleva aux murailles, en fut renversé -
Alexandre fut le second - on le suivit en foule et tout
fut tué, pillé et détruit. Sydon sauva 15000 Syriens sur
ses galères - Alexandre inspiré par cette longue résistance
devant barbares et fut crucifié sur la rive 2000 de ces
malheureux pris dans la Citadelle. Pendant ce siège il
reçut une lettre de Davius, qui prenant le ton de Roi
des vois, lui demandait sa famille, plus tôt en maître
qu'en vaincu - Alexandre lui répondit qu'il dédaignait
toute rançon, mais la rendrait aux prières personnelles du
Roi de Perses - une autre lettre bien plus mesurée et
presque soumise, suivit de près - Davius y offrait à
Alexandre la cession de toutes ses conquêtes - 300 talents
et sa fille en mariage. "Le fils ne peut avoir deux pères"
fut la réponse d'Alexandre. La Syrie et la Phénicie rangées sous ses loix, il marcha
vers Jérusalem qu'il voulait détruire parce qu'elle lui
avait refusé ses secours, par fidélité pour Davius à qui elle
était par lors soumise, mais il l'épargna selon l'historien
Joseph par respect pour les Stes Ecritures que lui montra le
grand-prêtre, et où les prophètes avaient prédit ses conquêtes
et la chute de l'Empire Persan. De là, il alla vers Gaza
que l'Éunuque Bétis défendit vaillamment avec une garnison
d'Arabes qu'il avait fait venir du Désert et avec les-
quels il résolut de s'ensevelir sous les ruines de la place, plutôt
que de trahir la fidélité qu'il devait à son maître. Alexandre
qui aurait dû apprécier ce beau dévouement, s'irrita de la

résistance et d'une blessure qu'il avait reçue à l'épaule, abusa lâchement de la victoire, en maltraitant les vaincus, et singea indignement Achille en faisant traîner Bétis encore vivant autour des murailles de Gaza. Il ayant plus rien à faire en Syrie et en Palestine, il entra en Egypte, dont la facile conquête ne lui coûta aucun effort. Les Egyptiens mécontents du joug des Perses vinrent au devant du sien. - Memphis lui ouvrit ses portes - il lui donna pour gouverneur Ptolemée, dont les exactions et les tyrannies, noblement dénoncées par une lettre d'Aristote à Alexandre lui aliénèrent les Egyptiens. Il descendit par la bouche canopique du Nil dans le voisinage du Lac Mariotis - le premier coup d'œil du génie lui montra les avantages immenses de cette position - il y fonda Alexandrie, qui devint l'entrepôt du Commerce des deux Mondes et la Patrie de la Philosophie - lui-même désigna à l'Architecte Dinocrate qui il chargea du plan de la ville, l'emplacement de ses Temples et de ses places publiques - il la peupla de Juifs, Nation alors commerçante, et effectua alors son projet de voyage au Temple de Jupiter Ammon voulant se donner pour fils du Dieu afin d'augmenter du prestige de l'idolâtrie celui de sa gigantesque puissance aux yeux des Peuples vaincus et de ceux qui restaient encore à vaincre. Son Armée traversa le désert en adoptant pour guides, les Serpents et les Corbeaux, qui la dirigèrent vers l'Oasis où était le Temple. Alexandre en y entrant fut salué par le Grand-Prêtre du Nom de fils de Jupiter - il lui demanda si aucun des Meurtres de son Père n'avait échappé à sa vengeance. - Son Père est invincible

20
au fur des espérances, lui répondit le grand maître, mais
ceux du Roi Philippe sont tous finis. - Desirerais-je
Maître de l'Asie, dit encore Alexandre. - Bien, tu seras
invincible, jusqu'à ce que ton Père te rappelle dans
les fuz. - Déjà la Pythie consultée par lui avant
son départ de la Grèce, lui avait donné ce titre et
il l'avait adopté comme orade. - Revenu à Memphis,
il y laissa une garnison à Eliouene et marchant
l'Euphrate où Darius avait rassemblé une armée
immense de Perses et de barbares - on en comptant plus
d'un million dans les plaines de Mésopotamie. Mais
un de ses généraux, chargé de garder l'Euphrate,
s'empêcha à l'approche d'Alexandre, qui traversa tranquille-
ment le fleuve et se dirigea sur l'armée de Darius
que des courriers vinrent lui annoncer comme in-
vincible et s'étendant au près du bourg de Gogamela à
pris de 20 lieues d'Arbelles. lui-même se détacha avec
quelques troupes légères pour aller reconnaître l'ennemi.
il vit son camp rempli d'une garnison à perte de vue
et revint tenir un conseil de guerre, où Parménion
énonça l'avis d'attaquer de nuit. Alexandre répondit
que ce n'était pas à lui à dérober la victoire - il se con-
fondit profondément et le lendemain rangea son armée
en bataille. - Parménion commandait la gauche, lui-même
la droite, et la phalange occupant toujours le centre.
Alexandre craignant d'être enveloppé par des forces
supérieures fit faire à son aile droite un mouvement
oblique, vers l'aile gauche des ennemis; ceux-ci voulurent

ne fin tourner leur aile, mais Alexandre profita de
ce moment se tourner sur eux, les battit et les
tourner - eux à leur tour profitèrent de son abus
se pénétrer dans son camp qu'ils se mirent à
pillier - Alexandre reçut à la fois cette mauvaise
nouvelle et la demande d'un secours de la part
de Parménion, dont la position était des plus
critiques, puisqu'il avait à se défendre contre
Darius et la cavalerie des Bactriens qui tenait tête
à l'aile gauche et à chercher à sauver le camp.
il s'en tira pourtant avant même l'arrivée d'Alex-
andre, qui rencontra les fuyards, que Parménion
vainqueur poussait devant lui - ils étaient si nom-
breux que la chose fut épouvantable - c'était la dis-
pense du désespoir - Alexandre y perdit de hommes de son
corps d'élite, mais il vainquit et la phalange qui
donna sur la fin, achève cette mémorable victoire
d'Arbelles, dont la gloire fut toute à Parménion.
Darius y perdit 200000 hommes, et s'enfuit avec une
petite escorte de 2000 - Alexandre marcha sur Babylone
il y fut reçu en souverain légitime - on lui tira les
trésors de Darius - les Magis, les Chaldéens vinrent au
devant de lui - tout reconnut son pouvoir et se
soumit à sa loi, 330 ans avant J.-

Après la victoire d'Abdèles Alexandre marcha sur Susa et Persépolis - il s'arrêta dans cette dernière ville, y donna un grand festin, qui dégénéra en partie de débauches, qu'une débauche auquel il avait malheureusement pris goût et qui se répétait fréquemment; les têtes une fois enflammées par les fumées du vin, la Courtesane Thais proposa l'incendie du magnifique Palais royal de Persépolis, pour venger cette d'Atènes par les Perses - on applaudit à cette barbare folie - Alexandre lui-même saisit une torche et appuyé sur ses courtisanes au feu changeant que lui, il brûla le Palais et selon d'autres la ville entière devint la proie des flammes. Après s'en être exploité il se dirigea vers Ecbatane, capitale de la Médie à la poursuite de Darius. Sur de la conquête de la Perse, il légua alors son armée grecque, la solda et distribua 100 millions de gratification aux Grecs et aux Thébains qui reprirent le chemin de leurs foyers. Depuis il incorpora les vaincus dans l'armée des vainqueurs, voulant ainsi opérer à la longue la fusion des deux peuples. Un parent de Darius nommé Bagistane vint lui apprendre que ce roi malheureux allait quitter la Médie, accompagné d'une faible escorte, composé surtout de Grecs mercenaires, et que Bessus Gouverneur de la Bactriane, avait entrepris de le déthroner et d'usurper sa place, il était secondé dans ce projet coupable par Spitamène Gouverneur de la Sogdiane. Alexandre déclara à ses troupes que la plus grande célérité devenait nécessaire pour sauver Darius des traîtres qui l'entouraient; il fit en effet des marches forcées qui semblaient presque invincibles.

quand sa cavalerie n'en pouvait plus, il faisait mettre
son infanterie à cheval et continuait ainsi à poursuivre
Bessus qui cependant eut le temps de faire assassiner
Darius, de sorte qu'Alexandre n'arriva qu'au moment
où il venait d'expirer - Bessus traversa l'Asie, la Dardanie
et pénétra dans la Scythie auprès des peuplades Scythes
qu'il comptait soulever en sa faveur - mais il ne put
s'y maintenir et traqué à son tour il fut livré à Alexandre
qui avait à venger la cause des rois, lui fit subir un
affreux supplice - on plaça des branches d'arbres, aux-
quelles on l'attacha, et qui en se redressant le déchirèrent en
pièces. Spitamène son complice et son successeur dans
le commandement des armées, fut poursuivi avec la même
rèle: il passa l'Asie et se réfugia chez les Scythes - on
se bécota des combats douteux, qui durent continuer chez les
deux partis, puisque Alexandre défendit sous peine de
mort à ses soldats de compter leurs pertes - Des Ambas-
sadeurs Scythes vinrent le trouver et Quinte-Curce leur
prêta un discours plein d'allégories et de sentances - ap-
paraissant lorsqu'ils le virent au moment de pénétrer dans
leur pays, ils préférèrent abandonner leur protégé et
lui envoyèrent la tête de Spitamène. Pendant cette expé-
dition de Scythie, la Bactriane et la Sogdiane s'étaient
révoltées trois fois - mais elles avaient été réduites et leurs
habitants incorporés dans l'armée d'Alexandre, en ayant
augmenté la force, car c'étaient des peuples endurcis,
aguerries et dont la tactique Macédonienne ne tarda pas
à faire d'excellents soldats; renfort précieux car Diodore
de Sicile nous apprend que les recrutements fréquents qu'on
avait fait en Macédoine, ^{pour armer les peuples} d'abord volontaires et puis pris
avaient tellement dépeuplé ce pays, qu'on n'y voyait plus
point d'hommes: tel est toujours le revers de la médaille de guerre
des conquérants. L'acquisition toutefois la plus précieuse que

fit l'armée du vainqueur, c'est l'incorporation des Grecs
mercenaires qui seuls restèrent fidèles à Darius jusqu'à
son dernier moment. Après l'entière soumission de toutes
les provinces dont on avoit parlé, il ne restait plus à
soumettre que celles de l'Inde, mais avant cette guerre
Alexandre corrompu par la prospérité, par la débauche
et les mœurs Persanes qu'il avoit adoptées, souilla sa
vie de plusieurs crimes que l'histoire est condamnée à
raconter. Ce fut d'abord la mort de Parménion et Philotes,
puis celle de Clitus et de Calistène. Une apparence de
justice couvra encore le supplice de Philotes - instruit
d'une conspiration il la confia à son maître qui il
approchoit journellement - son arrogance, que Parménion
son père, réprimait souvent par ses paroles - Mon fils, in-
tu veux vivre, fais-toi plus petit, donna lieu aux conjectures
et appuya la malveillance de ses ennemis, qui ne voulurent
pas que son silence, passé par incertitude et oubli, comme
il le prétendait, mais y virent de coupables intentions à
la couronne - quoiqu'il en soit, il fut mis en jugement
et l'Armée le condamna - mais rien n'excuse Alexandre de
s'être donné la barbare plaisir d'être témoin caché de ses
tortures, les-quelles lui arrachèrent des aveux qui com-
promirent son père. Alexandre lui destina le même sort
et envoya Polydamas son ami lui porter la mort à Lebadee
où il étoit alors - Parménion en recevant ces dépêches qui re-
fermaient le récit des dernières victoires d'Alexandre, fit un
cri d'admiration et de joie, que les poignards des Perses ne
lui laissent point acquiescer : telle fut la fin et la récompense
du vainqueur d'Arbelles. La compagnie de Philotes devint
suspecte au tyran par les regrets qu'elle accordait à son chef.
fut déshonorée dans toute son armée, et poursuivie par la mépris
et les pincettes les plus minutieuses.

Un crime plus odieux encore, car il n'avait pas même
l'ombre de la légalité suivit de près celui-là, ce fut
l'assassinat de Clitus. Dans une orgie bachique, la
conversation roula sur les exploits de Philippe comparés
à ceux d'Alexandre - de vils flatteurs crurent faire leur
tour en les revalant d'autant plus hardiment qu'Alexandre
se joignait lâchement à eux pour relever sa gloire
en insultant celle de son père. Le brave Clitus qui avait
conservé son franc-parler, dans cette cour devenue orientale,
observa que c'était sous Philippe qu'on avait vu se
former les généraux qui avaient le plus contribué aux
victoires d'Alexandre - le Monarque à ^{qui il n'est pas dû} ~~faire honneur~~ dans
ce moment, via l'importance de leurs services - C'est pour
un d'entre-eux répondit Clitus, qui les a sauvés la vie au
paysage du Granique - Alexandre furieux leva son arme -
on l'arrêta - on fit sortir Clitus de la tente, mais il y
rentra par une autre porte, en réchant du vers, qui offensa
une allusion malicieuse aux injustes prétentions d'Alexandre.
Celui-ci ne se possédant plus, saisit une sarispe, espèce
de lance Macédonienne et en perça Clitus - en le voyant
tomber baigné dans son sang, Alexandre revint à lui - vaincu
sentit l'horreur de son action et voulut tourner contre lui
même l'arme fatale qu'il venait de teindre du sang de son
ami - on la lui arracha - on lui enleva son corps - il
resta long-temps dans sa tente en proie aux tourments
du repentir le plus douloureux - se faisant les reproches
les plus amers - Clitus était fier de son nourrice dont les
deux fils avaient péri à Milét à ses côtés - Comment se
disait-il, oser reparoître devant elle, comment lui tendre
cette main, souillée du sang de son frère - pendant plusieurs
jours, il refusa toute nourriture - les consolations lui furent
prodiguées - il repoussa avec mépris celles des courtisanes, se
fit par écouter et agréer celles des philosophes - il y en eut
d'équivalentes aux premières - le digne Aristotele prétendit avec

23

Devenu un crime qu'il imputait à la fatalité : Anaxarque
plus vif encore, dit que la Justice s'étant aux côtés de Jupiter
prouvait que les actions du roi ne pouvaient qu'être justes,
toujours flatteur et corrupteur de son maître, se soldant
philosophe, étant d'une partie de chaper avec lui et entre
d'autre grandir le tonnerre, lui dit. Vils de Jupiter, est-ce
les qui tonner? - La vint pas moi, lui répondit Alexandre
en haussant les épaules - je ne suis pas aussi terrible que
les voudriez que je le fuisse, les qui m'avez conseillé de
faire apporter sur une table les têtes des rois et des satrapes
de but de cet odieux conseil était de faire tomber la
tête du Roi de Chypre, objet des repentiments particuliers
d'Anaxarque, lui qu'après la mort d'Alexandre, trouva
moyen de se rendre maître de sa personne et le fit jeter
dans un mortier - Les philosophes fallistenes moins intéressés
par lui-même que par les éloges de Sénèque, et ses phrases
déclamatoires sur sa malheureuse destinée, l'était sur-tout
par sa parenté avec Aristote, qui l'avait envoyé à Alexandre.
Depuis que ce prince avait eu l'absurdité de se faire
déclarer Dieu, les Persans faits à pleins sous toutes les folies
du despotisme, lui rendaient des honneurs divins - mais
les Macédoniens s'y refusaient. Alexandre voulant voir
au juste le degré de cette opposition chargea un de ses cour-
tisans de proposer la chose à un festin, au-quel il assista
sans être vu. Fallistenes s'y opposa le premier, en disant
qu'il était certain qu'Alexandre en ferait autant lui-même
et saurait très-mauvais de cette proposition à son auteur.
Elle échoua donc et la repentiment du Roi chryseph l'occasion
d'éclater et impliqua Fallistenes dans la conspiration du sage
Hermolaüs. Ce jeune homme avait piqué le Roi en tuant
un sanglier - Alexandre le fit jeter - Hermolaüs fils d'une
grande famille repentit profondément cette indignité - il ne vint
plus que la vengeance - chryseph et trouva des complices, finit par

être découvert et par payer de sa tête sa téméraire
entreprise. Alexandre voulut supposer que Callistène
en avait eu connaissance - l'adieu auarque son
ennemi personnel, et aux perfides conseils de que
on peut attribuer la plupart des crimes d'Alexandre
attisa sa haine et Callistène en devint la victime.
condamné comme complice d'Hermodas, il périt selon
les uns dans une cage où il fut mangé par la
vermine, selon d'autres on le mit en croix et selon
d'autres encore on le coupa vivant en mille morceaux.
Il avait rendu des services aux sciences et sur tout à
l'Astronomie et Sénèque qui l'appréciait beaucoup
déclame longuement contre cette action odieuse dont
il flétrit tous les lauriers d'Alexandre. - Il lui restait
encore à prendre la forteresse de Phrynie et le
rocher d'Orus, tellement élevé que son sommet est
toujours couvert de neige: il somma le ^{général} Oxiatis de
s'y soumettre - celui-ci croyant son poste imprenable
fit demander à Alexandre s'il avait des soldats ailés
pour l'attaquer? Cette réponse le mortifia d'autant plus
vivement qu'il en sentait la justice. - mais s'irritant par
l'obstacle, il offrit de grandes récompenses aux soldats qui
tenteraient l'escalade. ils enfoncèrent des clous, firent
des tentes et parvinrent à une certaine hauteur - enfin
s'accrochant à des lianes, à des arbres, n'ayant pour
armes que des trompettes, ils suivirent les instructions
d'Alexandre, en les faisant sonner au moment où
Alexandre faisait dire à Oxiatis qu'il croyait lui
avoir prouvé que ses soldats avaient des ailes. Oxiatis
les entend, les voit, s'effraye et sans songer à les compter
prend le parti de la soumission et sert fidèlement son
nouveau maître, qui par la suite épousa sa fille Barine.

34

comme il avait déjà épousé Statira fille de Darius. Cris-
tris engagea le Gouverneur de la Citadelle de Syroenne
à suivre son exemple, et toute résistance se trouvant
ainsi annihilée dans ces provinces, Alexandre envoya
une partie de son Armée lui préparer le passage
de l'Indus. On y jeta un pont et il se mit en
marche, soumettant les villes qui se trouvaient sur
son passage et notamment la Citadelle de Hyra
et Hornos, contre les-queles on prétendait que Dan-
chus avait échoué: les peuples indigènes donnaient
pour preuve de cette tradition, que le terre ne se
trouvait que chez eux - ils regardaient cette plante
comme un don du Dieu au-quel elle était consacrée.
Alexandre se fit volontiers honneur de cette histoire
plus ou moins fabuleuse; il gagna l'amitié d'un
Prince Indien nommé Taxile, qui le premier se
soumit à lui et dont il augmenta considérablement
les Domaines - celui-ci lui fournit en reconnaissance
des troupes, des éléphants et servit lui-même dans
son Armée. —

Résumé de la leçon du 29 Mars.

Porus autre Prince Judien aussi brave que puissant se prépara à une résistance obstinée. Alexandre par arriva à lui eût à passer l'Hydraotes fleuve rapide et profond sur la rive opposée de quel Porus l'attendait de pied ferme avec une armée nombreuse et très-forte en Cavalerie. Alexandre employa un stratagème pour le surprendre: il laissa vis à vis de lui fraterie avec de ses meilleurs généraux avec la plus grande partie de ses troupes et lui-même remontant le fleuve avec la reste, arriva à la hauteur d'une Isle, passa sur la rive opposée et eût le temps de se mettre en bataille, avant que le fils de Porus que son Père avait envoyé avec 2000 Cavaliers pour lui barrer le chemin, eût pu l'en empêcher. Le premier combat s'engagea entre eux - Alexandre fut vainqueur et le jeune Porus fut tué. Fraterie voyant le combat engagé se mit en devoir de passer le fleuve à tout prix - Porus ne put l'en empêcher et la bataille devint générale. Alexandre y déploya les plus grands talents militaires et la gagna. Porus combattit avec le courage le plus intrépide - vaincu et blessé, loin de se rendre à Taxile qui vint le lui proposer, une noble indignation lui prêta des forces éphémères à la vue de son traître aux intérêts de la Patrie et il saisit sa lance pour la percer. Taxile s'enfuit et Porus se rendit à Mervé qui le mena devant Alexandre. Celui-ci digne appréciateur du mérite, l'admirant dans son ennemi vaincu: il lui demanda comment il voulait être traité? - Le Roi répondit Porus et le Vainqueur ne le cedant point en grandeur d'âme lui rendit ses états et en ajouta de nouveaux. Fallait-il donc aller si loin pour trouver des hommes dignes de sa générosité, disaient à ce sujet les Macédoniens, imitateurs de la libéralité d'Alexandre envers ses ennemis. Aussi lorsqu'il s'avança vers l'Jpphis et voulut passer ce fleuve par parcourir

tout le pays en deçà du Gange, ses soldats s'y refusèrent
disant avoir assez fait pour sa gloire, puis qu'ils avaient
pénétré plus loin qu'Hercule et Baucis. Il leur fit un
beau discours qui ne les persuada point - si fallut s'en
et revenir sur ses pas. Alors il fit construire une flotte
pour descendre l'Indus jusqu'à la mer / une partie de l'armée
le suivit par terre, et livra quelques combats aux Peuples
dont elle traversait le territoire, entre autres aux Mallins
et aux Oridraques: les mœurs et usages des Indiens étaient
dis-lors, ce qu'ils sont aujourd'hui - les castes existaient
déjà - Alexandre rencontra sur son chemin des Bactriens
ou Gimmis-Sapphistes, mot qu'on explique par celui de Sages
muds: ils voulaient en vain quelques-uns qui s'y refus-
sèrent, et Mandanes l'un d'entre-eux lui parla avec
fermeté dédaignant également ses promesses et ses menaces.
Elles firent plus d'effet sur Calanus, qu'Antistate l'un
des généraux d'Alexandre engagea à le suivre. Lors de la
guerre avec les Oridraques, on attaqua leur citadelle, située
sur un roc escarpé en dehors et baigné en dedans - cette
position rendait les assauts difficiles, dangereux et sans
succès - Alexandre y monta lui-même suivi seulement
d'Abrias et de Penseste - ses soldats animés par son exemple
firent effort pour le suivre - mais tout à coup son échelle se
brisa - il s'attacha aux frénons et y resta lui troisième -
sa témérité l'emporta plus loin - il s'éleva seul dans
la place, s'adossa à un mur et combat tout un peuple.
Le roi de cette ville vint le combattre aussi - il le tua de
sa main et reçut une flèche dans la poitrine qui le fit
tomber sans connaissance - Les soldats enfouirent une partie,
pénétrant jusqu'à lui et le croyant mort - heureusement Ptolémée
l'un de ses officiers ouvrit sa blessure - le sang coula en abondance
et il fut sauvé. En continuant à descendre le fleuve les Macédoniens

s'aperçurent que l'eau croissait et décroissait suc-
cessivement et ce phénomène du flux et reflux qu'il
ne connaissaient, car il est bien sensible sur les côtes de
la Méditerranée que sur celles de l'Océan, leur parut
un prodige employé par les Dieux pour leur défendre
d'avancer. Alexandre fut enchanté de la découverte
de l'Océan; il conçut le projet d'établir une commu-
nication entre l'Inde et l'Alexandrie et pour cela ordonna
à Nearchus commandant de sa flotte de longer les côtes
jusqu'au Golfe Persique et à l'embouchure de l'Eu-
phrate. Le journal que Nearchus fit de ce voyage inté-
ressant ne a été conservé par hasard: une division de
l'armée de terre marchait à portée de la flotte et travaillant
pour la protéger, la disant de la Gédonie - Alexandre y perdit
les trois quarts de ses soldats par la soif et la famine.
lui-même partageait leurs travaux, leur fatigue, leurs
peines et privations - un jour que l'armée, épuisée, haletante, succombait
battue à ses maux et plus encore au découragement, firent
un soldat ayant trouvé quelque can-
bonne brasse. Dont la besogne faisant un bœuf, l'apporta dans son fasces
à Alexandre qui n'ayant pas le courage de se soulager seul, en fit une
libation aux Dieux. Cette belle action donna son armée dit l'historien elle
souffrit patiemment en voyant son chef souffrir avec elle jusqu'à ce qu'ils
l'arrivèrent, Province plus fertile et où l'on trouva quantité de Phacelae,
chargés de vivres et de liqueurs, que les Grecs de Perse venaient enlever
d'envoyer pourvoir aux besoins de l'armée. Sa marche fut de lors, dit l'historien
une promenade pacifique. Alexandre y mêla aux orges qui devaient tenir
terminer sa vie il les interrompait tout à coup par sa fureur aux plaintes des
Perses, et fit trancher la tête à plusieurs Magistrats opposés, ce qui le fit
aimer des Perses. Arrivant à Pasargade et de là à Suse, il y trouva Nearchus
qui avait remonté le Golfe Persique jusqu'à l'Euphrate. Alexandre lui donna
en récompense une couronne sur la tête. C'est à Suse que se tirant au large
et à la mollesse asiatique, il prit l'habillement des Mèdes, la tiare des Perses
ce qui mécontenta ses soldats. De plus il y célébra par une pompe extraordi-
naire son mariage avec Stathira et eut de 10000 Macédoniens des principes de son
armée avec autant de Perses. son intention était de fonder les deux Nations -
projet brisant peut-être, mais toujours malade s'est égaré. Il fit épouser à son
épouse la sœur de Stathira, afin que leurs enfants s'appartenaient par le sang. ses fêtes

et quel qu'il fût
de l'armée et
quelques uns une
eau infecte et
boueuse, et que
leur nourriture
leur bœuf.

libèrent dans des tentes drapées des plus précieux tapis de l'Inde, resplendissant
de diamants et de pierres précieuses, et ayant par parquet les plus riches tapis - une de ces
tentes était de 92 lits - cette magnifique coque se transporta avec à Lebataue magni-
fiquement et se livrant à tous les genres d'ivresse. un prix de 5 talents était décerné au
plus déterminé - 35 hommes tombèrent morts sous la table en le disputant et Alex-
andre le regardait avec un air de pitié aux plus experts en ce genre. Les extrêmes des jouvenceaux de cette
époque sont dignes à lire - on y voit Alex. boire la part, la part avec son valet
et à peine lève une heure où dur sur 24. Ephestion mourut fort que son successeur
premier à cet aboutissement odieux - la douleur d'Alexandre égala son amitié pour
fut trois jours à refuser toute nourriture - ordonna un deuil général. Demanda
Jupiter Ammon la permission de rendre les honneurs divins à son père - l'Am-
mon lui-même le proclama Dieu. Dieu - un bûcher magnifique s'éleva dans le
désert non moins pompeux transporta ses cendres à Babilone. Alexandre se
rendit d'Lebataue à Opis sur le Tigre et y trouva 30000 Persans hommes
armés, destinés à remplacer les vétérans de sa garde Macédonienne - cette
indigna ses soldats - leurs mécontentements long-temps amassés éclatèrent
à l'explosion fut sérieuse - les murmures séditieux éclatèrent aux oreilles d'Alex-
andre - il s'éleva de son tribunal, saisit les plus mutins et les fit conduire
à supplice - tout retourna dans l'ordre - Alexandre harangua ses troupes avec
l'éloquence du sentiment indigné - il leur offrit un tableau rapide de sa
vie - il leur fit voir la Macédoine avant Philippe, de ce qu'elle était devenue sous son
successeur et sous lui - il les somma de citer les besoins, les dangers, les blessures
qu'il n'eût point partagés avec eux - s'il n'avait pas toujours tenu à sa
vieillesse dans le péril, comme à celle dans le commandement. Il leur
fit leur dire - vous le voyez, aller, vous êtes libres, aller en Macédoine dire
à vos compatriotes que vous avez abandonné votre Roi aux barbares. - Alex-
andre se retira dans sa tente, en ferma l'accès aux Macédoniens consternés
distribua aux Persans toutes les charges relatives au service de sa personne
pendant trois jours il se refusa au repentir de son Armée déshonorée,
un jour il eut lieu une dispute de vingt soldats - l'un d'entre eux
exprima avec une touchante simplicité leurs regrets de n'être plus
à le servir et à baiser sa main - les grosses larmes qui roulaient
sur les yeux du jeune guerrier, et coulaient sur ses maigres figures, sillons
nobles, cicatrices, ému profondément Alexandre - il se jeta dans
les bras de l'Orateur, embrassa tous ses compagnons et la réconciliation
fut entière. Il distribua plus de 100 millions entre ses vétérans et leur
leur fit une gratification pour les reconduire dans leurs foyers. Lui-même prit alors
route de Babilone - le Gouverneur de cette ville était interposé à l'éloigner
théâtre de ses vexations - les Prêtres Chaldéens qui avaient usurpé les richesses

de leurs Temples, ne l'étaient pas moins - ils réunirent leurs efforts
pour le détourner d'y entrer - on fit parler des oracles, des prédictions,
on le menaça de malheurs et de mort - elle d'Égypte avait
frappé le cœur et l'imagination d'Alexandre et l'avait mis en bute
à toutes les vaines terreurs de la superstition - on essaya de le faire
entrer par une ^{autre} porte que celle d'Orient - des marais submergés la rendaient
impraticable - il passa donc cette fatale porte, mais avec un sentiment
de tristesse et de découragement, mauvais augure plus certain que tous les
autres. Un de ceux qui le travaillaient davantage était le souvenir de la
mort et du dernier adieu de Calanus, ce gymnosophiste qu'il avait emmené
de l'Inde et qui étant parvenu à l'âge de 20 ans sans connaître aucun
de ses mystères, résolut de les lui révéler par une mort volontaire.
Il avait fait élève son vicaire à Pasargade aux yeux de toute l'Armée
et y était monté tranquillement en chantant une hymne en l'honneur
de ses dieux. Alexandre qui l'aimait ne voulut point assister à ce spectacle
douloureux, mais il savait qu'en faisant ses adieux à ses amis, Calanus avait
dit: Je ne prends point congé d'Alexandre, car nous nous reverrons à Babylone.
Ce mot l'avait profondément frappé et l'effroi qui le dominait à son
entrée dans cette ville perçait jusque dans les nombreux distractions qu'il
y cherchait. Il y fit entreprendre de grands travaux et la quantité de projets
gigantesques qu'il enfantait chaque jour, indiquait un désordre d'imagination
et le trouble d'une âme qui cherchait à s'étourdir sur sa destinée. En effet
au milieu de tous ces vastes projets, il fut atteint par une maladie que
dura 20 jours avec des symptômes de plus en plus alarmants. On mesura
que la guerre qui le divorçait affaiblissait ^{les forces} et il se voyait en proie à des efforts stériles pour aller dans les Temples implorer sa guérison - tenu de
conseils avec ses généraux, enfin se dissimulant la gravité de son mal - il
finissait pourtant par l'abandonner - il se fit porter dans un magnifique jardin
de Babylone, espérant trouver du soulagement dans la fraîcheur de l'air
embourbé qu'on y respirait - ses soldats se portèrent en foule pour l'y voir
mais le mal ne fit qu'empirer - il fallut le transporter chez lui - dans le temple
il avait perdu la parole. Le désespoir de son armée ne connaît point de bornes
la consigne fut posée - son Palais, sa chambre se remplirent de ses malheureux
Compagnons d'armes qui voulaient la voir encore une fois - ils se levaient sur son séant
leur tendant une main qu'ils couvraient de baisers et de larmes. On envoya au
Temple de Sérapis demander s'il ne fallait pas l'y porter? On répondit qu'il valait
mieux le laisser où il était; en effet il y resta et mourut le lendemain âgé de 32
ans et 8 mois, l'an 323 avant J.-C.

Voilà ce que l'on a dit sur ses dernières paroles, sur le legs de son armée au plus
digne, semble contredire, puis qu'il est constaté qu'il avait perdu la faculté de s'exprimer
plusieurs jours avant sa mort.

Sixieme cahier
d'Histoire
pour mon Anna. —

Résumé de la Leçon du 30 Mars. —

Avant de présenter le tableau du bouleversement général qu'occasionna la mort d'Alexandre, il ne faut reporter un coup-d'oeil sur la Grèce pendant son absence. Dès-avant la mort de Darius, les Lacédémoniens révoltés avaient soulevé le Péloponnèse mais Antigone les avait vaincus dans un combat où Agis, leur Roi avait trouvé une mort glorieuse. Plus tard Harpalus gouverneur de Babilone dont il s'était approprié les trésors, redoutant la juste colère d'Alexandre, était allé pendant son expédition dans l'Inde, chercher à gagner contre lui les Grecs et particulièrement les Athéniens. Le soulèvement n'eut qu'après la mort d'Alexandre et par les soins de Démosthène, que l'Orateur Dinarque accusa de s'être laissé corrompre par l'or d'Harpalus — son discours ne fut utile, tandis que la réponse que lui fit Démosthène s'est perdue — or, l'on ne aime pas à juger sans preuves, sur-tout quand il s'agit d'un tel homme. Quoiqu'il en soit, il subit les rigueurs de l'arrêt, au-quel lui-même avait fait condamner Eschine, peu de temps auparavant. Voici à quelle occasion. — Démosthène avait été nommé Comptable surveillant la réparation des Murs de la ville — il s'en était occupé d'une façon non seulement diligente, mais généreuse — car il y avait mis ses propres fonds sur supplées au vide du trésor public. La défection d'un de ses amis, proposa dans une assemblée du Peuple, de le couronner au théâtre comme ayant bien mérité de la Patrie le projet fut approuvé.

et exécuté - lui on n'accordait ce don d'une
38
journaux d'or qu'aux Citoyens qui ayant rendu
de grands services et géré loyalement les fonds publics
avaient rendu un compte exact de leur administration.
Eschine accusa Ctesiphon de contumace aux lois
pour avoir refusé par dessus ces formes légales dans
cette occasion. Demosthènes prit sa défense - on donna
à cette affaire le nom de procès de la Couronne.
L'oraison du moment anima une foule de citoyens
à Athènes pour y assister - l'un d'un des deux Orateurs
en devenait la seule affaire. Eschine par la
première - son discours préparé était divisé en deux
parties - l'une traitant l'affaire à fond et montrant
l'illégalité du cas - l'autre plus difficile, s'attachant
à démontrer que Demosthènes avait fait beaucoup plus
de mal que de bien à la République - qu'après la
prise d'Ellatie, il était devenu le promoteur de la
malheureuse guerre qu'avait terminée la perte de
la bataille de Chéronée - il rendit Demosthènes compte
de tout le sang qu'elle avait coûté, et anima contre
lui les regrets des parents, dont cette journée avait enlevé
les plus chères espérances. Ce discours d'Eschine eut
le succès d'œuvre de l'éloquence que ce la réponse
de Demosthènes n'existait pas. La difficulté de la répu-
tation était doublée par la nécessité d'improviser sa
réponse: son talent en triompha. Sa première partie
fut consacrée à prouver que la proposition de Ctesiphon
n'avait pu contraindre aucun - puisqu'ils demandaient
qu'on rendit compte des deniers publics mais non des
siens propres qu'il avait employés au service de l'Etat.
il employa à cette explication délicate des paroles inusitées
et si modérées, qu'il parvint à la faire goûter. Ses paroles

à la seconde accusation d'Eschine, il la réfuta noblement et termina par son fameux serment, conçu à peu près en ces termes : „ Eschine veut de-riveler vos douleurs, en vous disant, que vous avez failli avec Athéniens, non - j'en jure par les mânes des vainqueurs de Marathon, de Salamine et de Platée : ils ont été plus jeunes, mais non pas plus grands que les guerriers de Cydonie. „ Les illustres mânes ainsi évoqués, parurent répondre à son appel - on crut les voir entourer sa tribune et prendre la défense de cette voix éloquente qui ~~avait~~ fait retentir un dernier cri de liberté. Eschine fut exilé - comme il prenait le chemin du port Démosthène courut après lui et le supplia d'accepter une bourse pleine d'or. „ Eh comment, s'écria Eschine attendri, ne regretterais-je pas une Patrie, qui m'offre des ennemis plus généreux, que ce qu'on la saurait partant à l'encontre des amis que je pourrais y rencontrer ! „ Il alla à Rhodes y fonda une école de Rhétorique et d'éloquence, on s'y instruisait par la suite : il y lut un jour à ses élèves les deux fameux discours qui avaient causé son exil : ils applaudirent au sien, mais plus encore à celui de Démosthène. Que serait-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même ! s'écria noblement Eschine ! -

Revenons à Babilone ; la mort d'Alexandre y produisit une sorte de stupeur, qui ne fut que ~~un~~ ^{un} ~~fait~~ ^{fait} que ce mouvement de calme sinistre, plusieurs effrayant de l'orage : bien-tôt des mouvements séditieux agitaient les troupes. les généraux échangeaient des regards méfiants - l'inquiétude de leur position l'intérêt commun, entretenaient pourtant un simulacre de concorde : on eût l'air de choisir un successeur à Alexandre et ce fut l'impitoyable Avidie son père, qu'Olympias avait empoisonné dans son enfance et comme Roxane une des filles d'Alexandre était grosse, on déclara que si elle accouchait d'un fils il serait associé à Avidie ^{et} que Perdicas serait tuteur de ce deux

et Régent de l'Empire: ensuite on procéda au
partage des États: Antipater et Cratée eurent le
gouvernement de la Macédoine, Lisimaque celui
de la Thrace et de l'Helléspont; la plus grande
partie de l'Asie Mineure échut à Antigone - la
Lycie à Capandre - la Cappadoce au loyal Eumène
dans la peur de qui se réfugia toute la bonne foi
de ce traité. Séleucus gouverna Babylone - Ptolémée
s'assura l'Égypte, tant par la célérité qu'il mit
à s'y rendre maître du tout, que par l'adresse ^{habile} qu'il
employa à gagner l'amour du peuple, son gouverneur
bien. Les vétérans s'étant révoltés dans l'Asie Mineure
les troupes qu'on envoya contre eux avec ordre de les
épargner autant que possible, les persécutèrent au f. d. l'Ép.
Une révolte générale éclata en Grèce aussi - tôt après la
mort d'Alexandre - Athènes animées les peuples, comme
Démosthène animait Athènes, où il avait été rappelé
après sa victoire, après avoir parcouru et revivifié toutes
les villes du Péloponèse en leur présentant l'espoir flatter
de reconquerir leur indépendance. Antipater alla lui-même
contre les Athéniens commandés par Léostènes. on combattit
près de Sauron - et Antipater complètement vaincu se
réfugia dans cette ville, y fut assiégé et forcé à une
capitulation désavantageuse - Il envoya des courriers dans
l'Asie Mineure, prier la marche de Cratée et de ses
vétérans et appeler à son secours Leonatus Gouverneur
de la petite Phrygie: ils arrivèrent. les Athéniens enflés
de leur succès, méprisaient toutes les précautions - leurs
soldats oubliant toute discipline militaire abandonnant
leurs drapeaux pour les spectacles et les plaisirs d'Athènes.
de cette façon, les vétérans d'Alexandre en firent bon
marcher et Antipater prit une revanche complète à
Brannon, après laquelle Athènes se hâta de lui demander

une fois qu'elle acquiesça en se pressant de satisfaire
de devancer l'humiliante condition de lires ses orateurs,
et sur-tout Démosthènes - on le condamna à mort - il se
sauva dans l'île de Salamine, dans un temple de
Neptune qui jouissait du droit d'asile - L'acteur Argeus
fut chargé de l'en tirer, en lui promettant la somme
d'Antipater - Démosthènes ne s'y fia point - il demanda
la permission d'écrire à sa famille, et pendant que cette
occupation le débarrassait à la vigilance de son espion, il
sur sa son stylet imprégné de poison et tomba mourant
dans les bras de l'hyssopion en lui disant : faites maintenant
comme dans la tragédie du frieur - jettez leur mon corps par
réponse. -

Les événements historiques se compliquent ici de plusieurs
plus, par les discordes des généraux d'Alexandre et les ligués
qu'ils forment les uns contre les autres. Le seul ligueur
reste constamment attaché à la famille de son maître.
ses collègues ne pensent qu'à eux et jaloux de sa bonne
foi, ainsi que du titre de tuteur des Princes et du crié
que ce titre donnait à Perdicas, Ptolémée, frère, Antipater
et Antigone se liquent contre eux. Perdicas et Lénée
s'accordent entre eux que le premier trait en Egypte fera
la guerre à Ptolémée, et que le second tiendra tête en
Asie Mineure à Antigone et frère, qu'Antipater y avait
envoyé contre lui. Perdicas s'avance vers Cilicie et
arrive à une branche du lit, voulut obliger ses soldats
à la franchir - quelques uns y périrent - le reste de son
armée ~~du son armée~~, refusant d'obéir, l'abandonna et passa
sous les drapeaux de Ptolémée, ce qui termina cette guerre
sans coup férir. Lénée fut d'abord plus heureux : il vainquit
fratres en Cappadoce, le combattit même per-
sonnellement et le tua de sa main; mais attaqué ensuite
par Antigone à Bœgryum, il fut vaincu à son tour et
obligé de s'enfuir avec quelques troupes dans la citadelle

Perdicas fut
tué par ses
officiers.

de Nova où il resta quelques années... Sur ces entrefaites
Antigonus mourut dans un âge avancé et l'Amour
du bien public lui ayant fait laisser le commandement
de la Macédoine à Polyperchon un des plus anciens
général d'Alexandre, préférentiellement à son fils Cassandre
qui s'attendait à en hériter, celui-ci furieux de
ce qui avait succédé son incompétence, arma contre Polyperchon. Antigonus
à Perdiccas dans l'Asie et l'Europe, qu'il avait tous vaincus, et
la tutelle des Rois en rappelant en Macédoine Olympias qu'Antigonus
avait initié depuis long-temps et en l'entourant
d'hommages et de honneurs de la royauté - d'un
autre côté par s'attacher les Grecs, il rétablit la
démocratie dans l'Attique, et le premier usage qu'on
en fit, fut de mettre en jugement la vertueuse Phocion
comme soutien du parti Aristocratique. Les Athéniens
oublièrent que ce grand-homme avait commandé
45 fois leurs armées, sans avoir éprouvé un échec -
on introduisit dans l'Assemblée du temple des Esclaves
et des étrangers pour voter contre lui - on fit taire les
bons citoyens, qui se voilaient le visage pendant
qu'on lut sa condamnation à la Lybie. Comme
on en manquait, Phocion en fut acheté par son argent
en allant au supplice il rencontra une procession
d'Athéniens, qui ôtaient leurs couronnes et fondaient
en larmes - Phocion les consola - arrivé à la prison où
il allait mourir un de ses amis lui demanda ses
derniers ordres, par son fils alors absent. Qu'il pardonnât
aux Athéniens - répondit le grand-homme, inspire sans
doute par le génie anticipé du Christianisme. Une femme
de Mégare recueillit et emporta ses restes, elle les enterra
sous son humble foyer en demandant à ses Dieux vénérés
de protéger ses restes d'un grand-homme, en attendant que
sa Patrie ingrate les réclame un jour. Les événements les
mènent à l'an 310 avant J.C. -

Résumé de la leçon du 5 Avril.

Nous avons vu Capandre se liquer avec Polixène et Antigone, contre Polysperchon et Lysimachus. Capandre assiégea Athènes - cette République dégringolée lui opposa nulle résistance - les Athéniens votèrent lâchement au devant du joug - ils rendirent des honneurs divins au vainqueur et ajoutèrent deux tribus à celles de l'Attique par lui donner les noms de Capandre et d'Antigone son père. Après avoir laissé un libre cours à toutes ses passions, Capandre changea leur gouvernement, rétablit l'aristocratie et donna le gouvernement de la ville à un philosophe nommé Démétrius Phalère qui lui fit goûter dix années de bonheur. Capandre se dirigea vers le Nord de la Grèce par continuer la guerre contre Polysperchon à qui il ne pardonnait pas de soutenir Olympias, qui au reste venait encore tout nouvellement de se souiller de crimes odieux, en faisant assassiner plusieurs seigneurs Macédoniens, qui avaient contribué à son exil et la malheureuse Aridée lui-même. Elle ne tarda pas à être assiégée et faite prisonnière par Capandre dans une des villes de la Macédoine qu'il enlevait à Polysperchon; fier de son titre de Mère d'Alexandre elle demanda à être jugée par ses soldats - mais Capandre qui voulait ^{se venger} à son point risquer et était dangereux et n'ayant pu réussir à lui faire monter une galère, destinée en apparence par Athènes, mais qu'il avait ordonné de faire couler à fond, il la livra aux parents de ceux qu'elle avait fait prisonnier et ils

l'assassinant à leur tour. Pour se donner une
apparence de générosité, il réunir les habitants de
Thèbes et leur permit de rebâtir leur ville. Revenant
maintenant en Asie.

Eumène était toujours enfermé à Mova avec quelques
cents hommes, repousser beaucoup trop faible contre
Antigone maître de l'Asie Mineure toute entière.
Des conférences de paix s'établirent entre eux - Anti-
gone dicta des conditions fort dures. Eumène trouva
que la plus impraticable était l'abandon de la
famille royale qu'on exigeait de lui, mais profitant
de la négligence où ses pourparlers avaient amené
les assiégeants, il quitta secrètement Mova et alla
rassembler des troupes en Cappadoce et en Lycaonie
Antigone l'y poursuivit - arrivé aux environs de
Babylone, il mit dans ses intérêts Séleucus qui y
commandait, et Pythion Gouverneur de la Gaule Asie
dont les vives ambitions le rattachaient à lui et
Eumène eut à lutter contre eux tous. On se livra
plusieurs combats dont les succès furent balancés.
Dans l'un de ses combats, Eumène malade vainquit
en se faisant ^{porter} un litier au milieu des rangs pour
encourager ses soldats - sa force principale consistait
dans un corps d'argyraspides ou hommes à boucliers
d'argent, dont il s'assura par quelque temps la fidélité
en leur empruntant de grosses sommes - on voit que
cette fourberie politique est un refuge à une nouvelle de
guerre. Enfin dans un dernier combat, avant le quel
le projet de trahison était déjà formé, ses mêmes argy-
raspides se révoltèrent, se parèrent d'Eumène, lui lièrent les
mains derrière le dos et le menèrent ainsi à Antigone, qui

refusa de le voir et ordonna sa mort. L'empereur
Ptolémée fils d'Antigone épaya de vaines instances
pour le sauver. Antigone débarrassé ainsi du plus dan-
gereux de ses ennemis, ne mit plus de bornes à ses prétentions
il dédaigna de tenir ses promesses à Séleucus et à Ptolé-
maïs alors de la haute Asie comme de l'Asie Mineure
il ne vit plus de concurrents à craindre, et son despotisme
pesant sur tous enfants une seule ligne, dans la- quelle
Ptolémée, Séleucus, Lisimaque et Lysandre qui régnaient alors
en Macédoine, s'unirent contre lui. Il commença par
chercher à s'emparer des Provinces maritimes, qui ne
lui étaient pas encore toutes soumises et assiégea Tyr dont
le commerce avait promptement relevé les ruines - le siège
dura 15 mois - Antigone en laissa le soin à Andronic
son lieutenant et alla en Asie Mineure combattre
Lysandre et Lisimaque, opposant à Ptolémée son fils
Dimitrios Ptolémata celui-ci attaqué ~~attaqué~~ près de
Gaza y fut battu par Ptolémée qui se piquant de géné-
rosité lui renvoya ses prisonniers, ses trésors et son bagage
Dimitrios fit d'une revanche glorieuse l'objet de ses vo-
eux - la fortune ne tarda pas à lui en offrir l'occasion
il la saisit avec la noble impudence de la jeunesse par
une belle action et vainqueur d'un des généraux de
Ptolémée en Syrie, il s'attacha à imiter sa courtoisie
chevaleresque. Pendant ce temps Antigone faisait une
perte considérable en haute Asie: Séleucus secouru de
1000 cavaliers que lui avait fournis Ptolémée s'empara
de Babylone, de la Médie et de la Susiane. L'ère
des Séleucides Rois de Syrie, date depuis l'époque de
la prise de cette ville et de l'entière extinction de la
famille d'Alexandre. Le fils posthume qu'il avait eu de
Roxane et à qui on avait donné son nom, avait été

119
apafin avec sa mère à Amphipolis, et l'épouse
deux d'Alexandre avait eu la même sort en Asie
Mineure, le tout d'un consentement, des généraux d'Alexandre,
à qui il tardait de légitimer leurs usurpations
par l'extinction de sa race. - Ptolémée abandonna la
Syrie pour aller attaquer Antigone en Asie Mineure,
d'où il passa en Grèce où son ennemi avait encore
quelques villes et des partisans. Démétrius Poliorcète,
l'ayant appris, voulut la prévenir en s'emparant d'Athènes,
sagement gouvernée alors par Démétrius de Phères - les Athéniens qui avaient espéré d'être en-
nemis en bien, étaient constants dans le mal, et leurs cris injurieux
de légèreté et d'ingratitude éclatèrent en cette occasion.
Ils volèrent au devant d'un nouveau joug - résolvant
Démétrius Poliorcète en Dieu, élèverent une Autel sur
la place où il avait mis pied à terre, mirent son portrait
et celui de son père Antigone sur la bannière de l'armée
qu'on portait aux fêtes d'Illusis, les logèrent au Parthénon,
détruisirent les nombreuses statues qu'une juste reconnaissance
leur avait fait élever à Démétrius de Phères
et le condamnèrent à mort - tout cela fut la suite
du rétablissement de la Démocratie. Cette belle œuvre
accomplie, Poliorcète quitta Athènes pour aller dévaster
l'Isle de Chypre, que Ptolémée attaquait avec une
flotte considérable - un grand combat naval eut lieu,
et Ptolémée fut complètement vaincu. Antigone en
apprenant les succès de son fils, lui donna le titre
de Roi, et tous les généraux d'Alexandre le prirent
depuis. Mais bien-tôt Antigone échappa des revers en Asie
et son fils en Grèce et dans la mer Égée. Rhodes lui
ferma ses ports - il l'assiéga et les historiens du temps
nous donnent de grands détails sur ce siège mémorable.

Démétrius y employa des machines de guerre
tris-coitées - lui-même en inventa une qu'on
nomma l'Helépole où prenaient de villes, d'une
dimension et sur-tout d'une hauteur énorme, toute
revêtue en plaques de métal par l'aspersion contre
les incendies - mais comme on l'approchait de la
ville, une mine creusée en dessous, s'éroula sous
son poids. Elle s'enfonça et on ne put la retirer
de là. Après lorsque Démétrius pressé de secours
Athéniens menacés par Capandre, fit sa paix avec
les Rhodiens, il leur fit cadeau de l'Helépole et
de ses autres machines de guerre : ils les vendirent
pour une somme considérable et l'employèrent à
élèver la fameuse Colosse qui fut une des sept mer-
veilles du monde - les vaisseaux passaient entre ses
jambes à pleines voiles, et lorsqu'un tremblement
de terre la renversa, on chargea 600 flambeaux de
ses débris. - Pendant ce siège Démétrius Poliorète
protégea le peintre Protogène, dont l'Attique se
trouvait dans les environs de la ville. Son talent
méconnu dans sa Patrie avait été deviné par
Apelles et la noble justice qu'il lui rendit fit sa
réputation. -

Revenu en Grèce Démétrius ^{Poliorète} força Capandre à
lever le siège d'Athènes, le poursuivit en Thessalie
et y remporta une victoire par suite de laquelle
se trouvant maître de la Grèce, il singea Philippe
et Alexandre en se faisant proclamer Généralissime contre
les Rois légitimes, ou pouvant l'être. En effet Capandre et
Lisimaque alarmés, firent partager leurs inquiétudes à
Sélénus et Ptolémée, et tous ces Princes envoyèrent des

113

Armées nombreuses en Phrygie. Une grande bataille
eut lieu à Ipsus. Antigone y fut tué, et Démétrius
complètement vaincu ne sauva qu'environ 10000 hommes
de 80000 qui composaient son Armée. Il se retira
à Ephèse suivi de quelques partisans parmi les-
quels Pyrrhus depuis Roi de Macédoine et d'Épire
et connu par ses guerres avec les Romains. —
Un partage définitif de l'Empire d'Alexandre fut
la suite de cette journée d'Ipsus. Ptolémée le plus
adroit, le plus puissant, et le plus habile des
meilleurs de ces princes eut pour sa part l'Égypte, la
Libye, l'Arabie, la Judée et la Palestine. Cassandre
la Macédoine et la Grèce. Lysimaque se contenta de
la Thrace et des provinces voisines de l'Helléspont.
Séleucus eut la Syrie et l'Asie du milieu — les villes
d'Asie Mineure se partagèrent entre quantité de petits
Souverains indépendants — on fonda beaucoup de villes à
cette époque, Antioche, Laodice, Appamée, Ptolémaïs.
Séleucus bâtit dans le voisinage de Babylone, que com-
mença dès lors à se dépeupler et dont elle prit la
place. Tout cela se rapporte à l'an 300 avant J.-C.

Résumé de la leçon du 7 Avril.

Dimitrios Poliorcète étant parvenu à augmenter le petit nombre de troupes qui lui restaient, se dirigea sur la Grèce où il avait conservé quelques places. Les Athéniens, présentement toujours au dernier venu, avaient lâchement abandonné son parti pour celui du vainqueur - il vint assiéger leur ville qui aussi-tôt ouvrit ses portes - Dimitrios brava sa vengeance à faire trembler les Athéniens - il entra sur leur territoire et y planta en terre un javalot, signal dont les vainqueurs se servaient pour annoncer aux vaincus qu'ils useraient de tous les droits de la guerre. On prodigua les bassesses pour le désarmer : resté maître d'Athènes, il n'y séjourna pas long-temps - son humeur inquiète avait besoin d'aliment - il alla tenter fortune en Asie et tâcha de s'y dédomager de son désastre d'Ypsous en faisant quelques conquêtes - il revint ensuite en Grèce où il eut la Macédoine ^{à sa disposition} et y régna pendant 4 années. Il les employa en projets et préparatifs pour soumettre toutes ses armées accrues, ses arsenaux fournis, ses flottes équipées, allaient L'Asie mineure et l'Égypte, les-queles encouragés par Séleucus et Ptolémée, résolurent de couper court à ses vastes projets en lui enlevant la Macédoine. Pyrrhus était fils d'un Roi des Molosses ^{partie de l'Épire} que les sept avaient dépossédé et fait périr - son fils encore enfant fut soustrait aux dangers qui le menaçaient et élevé à la cour du Roi d'Épire - il en fut rappelé par les Épirotes repentants - on lui donna un tuteur - mais échapé encore une fois de son tyran, il se mit à la suite d'Antigon et de Dimitrios Poliorcète - assista à la bataille d'Ypsous et fut envoyé par ses princes à la cour de Ptolémée pour y négocier un traité en leur faveur - tout en servant

ses commettants l'habile négociateur ne s'oubli
pas lui-même et mettant dans ses intérêts Bérénice
une des femmes de Ptolémée, il en obtint de l'argent
et une flotte, pour reconquérir l'Épire. Une fois en possession
de sa couronne, les projets de Démétrius Poliorcète lui
firent ombre et il s'allia à Lisimaque pour y mettre
obstacle. Ils attaquèrent la Macédoine par l'Orient
et l'Occident, et Démétrius abandonné de ses soldats
passa en Asie, où il voulut opérer un soulèvement
contre Séleucus, qui lui ferma tout passage par la
Haute Asie où il résistait, et l'ayant enfermé dans
des défilés le força à se rendre. Il le traita généreu-
sement, lui assignant un ^{royaume} château entouré de vastes
dépendances pour asile - mais il ne put supporter long-
temps cette vie oisive, prit trop d'embonpoint et mourut.
Lisimaque ayant cédé à Pyrrhus la partie de la Macé-
doine dont il s'était emparé, resta alors maître de la
Grèce entière, comme Séleucus l'était de l'Asie, et Ptolé-
mée de l'Égypte: il y eut une intervalle de repos, dû
à la lassitude de la guerre plus-tôt qu'à l'amour de
la paix. Une rupture entre Lisimaque et Séleucus, ne
tarda pas à y mettre fin; voici quelle en fut l'occasion.
Ptolémée avait deux fils de différentes mères: il désigna
pour son successeur, l'aîné nommé Ptolémée Philadelphe
au détriment du Ptolémée Géraonius le second - et le fit
à l'instigation du Bérénice mère de Philadelphe et de
Démétrius de Phalère qui s'était retiré en Égypte et y
avait l'estime de l'Académie d'Alexandrie, d'ailleurs
alors le siège des lettres. Lisimaque avait épousé une
fille de Ptolémée et lui en avait demandé une autre pour
son fils Agathocle; c'était Arsinoë propre sœur de Ptolémée
Géraonius, le quel mécontent de sa voir frustré de la suc-
cession, vint auprès d'elle chercher un asile à la cour de

De ~~Silène~~ ^{Lisimaque}. Cette Cour était troublée par la médisance
ligue des deux princes: les femmes de Lisimaque ayant
trouvé moyen de le prévenir contre Agathocles et ~~Antiochus~~
il fit empoisonner son fils et sa veuve alla avec son
père Céraunus implorer l'appui de Silène, qui embrassa
leur cause, mit une armée sur pied et marcha contre
Lisimaque. Un grand combat se livra entre eux en
Phrygie; Lisimaque y fut vaincu et tué, et son loup
fut dévoré - Silène se disposait à s'emparer de ses
dépendances, quand l'ingrat Céraunus l'assassina. Il se
rendit ensuite en Macédoine, où la veuve de Lisimaque
retenu à Cassandre avec ses enfans, réclamant leurs droits à
la couronne - Céraunus se déclara leur tuteur, se les fit amener
les embrassa, les combla de caresses et les fit égorger insen-
siblement après, sur le sein maternel. Maître de la Macé-
doine par ce crime atroce, il n'en jouit pas long-temps:
une insurrection des Gaulois qui se répandirent jusques dans
l'Asie, vint le lui enlever. Cette immigration avait eu les
mêmes motifs que la précédente - accroissement de population
et absence d'industrie - ces Barbares étaient partagés en
trois corps - l'un commandé par Brennus se dirigea vers
la Grèce, et les deux autres vers Byzance. Céraunus marcha
contre eux, les combattit, fut défait et tué après sa mort
Antigonus Gonatas fils de Démétrius Poliorcète, maître
encore de quelques villes du Péloponèse, saisit cette occasion
de se faire connaître et marcha contre les Gaulois qui avaient
encore remporté une nouvelle victoire sur Sosthène Général
Grec qui avait succédé dans le commandement à Céraunus
et perdit la vie dans ce combat. Antigonus Gonatas fut plus
heureux; il achève complètement la déroute des Gaulois,
qu'Apollon avait commencée, car ces Barbares s'étant
avançés sur Delphes pour piller le temple, un orage
affreux les surprit - la terre trembla sous leurs pieds -
ils éprouvèrent un vertige, une espèce d'aliénation qui
leur fit tourner leurs armes contre-eux-mêmes et ils y en

115

eût beaucoup qui s'entraînaient. Bénédict désolé
de ce désastre, se retira sur le Mont Paros, et s'y
livrant au désespoir en barbare, s'enivra, se gorgea de
mangeaille et s'ouvrit le ventre. Antigone les ayant
achetés, fut proclamé Roi de Macédoine par la recon-
naissance des peuples qu'il venait de délivrer des Grecs
mais Pyrrhus qui pendant ce temps avait été secourir
les Tarentins contre les Romains et les Siciliens contre
les Carthaginois vaincu enfin par le Consul Lucius
Dentatus, s'était enfui de Tarente et revenu en Épire
où il manquait de moyens de subsistance par ses soldats
résoluit d'en trouver en entreprenant la conquête de
la Macédoine. Il l'entra à Gonates et se portant
alors sur le Péloponnèse, il vint assiéger Sparte qui
se défendit dignement - les femmes travaillaient aux
retranchements, encourageaient les hommes dans les combats
de leur présence et de leurs cris, et Pyrrhus forcé de
lever le siège, alla attaquer Argos : il pénétra dans
la ville; les habitants se retranchèrent dans leurs maisons
et y firent une vigoureuse résistance. Enfin un jour
que Pyrrhus combattant personnellement, fut attaqué
par un jeune homme qu'il allait tuer, sa blessure
aut le voir la fin que allait terminer les jours de son
enfant, lança au Roi une turbe qui vint frapper
sa tête et l'apporta sur place, 270 ans avant J.-

Antigone Gonates reprit alors la couronne de Macé-
doine, mais Ptolémée Philadelphe qui avait succédé à
son Père, Sparte et l'Épire se ligèrent contre lui
Il combattit cette ligue avec succès, attaqua et prit
l'Épire, qui se soumit aussi scrupuleusement à lui qu'aux
autres vainqueurs qui l'avaient précédé.

Nous voyons naître à cette époque la ligue Achéenne dont
les commencements remontent à l'an 200 avant J. mais qui
fut alors définitivement fondée et consolidée par Aratus

l'an 256 avant notre ère. Il rendit la liberté à
Sicione son Patrie gouvernée par un Tyran qui
avait fait mourir son Père - un Ami qu'il avait
à Argos, prit chez lui le jeune Avatus et l'éleva -
à l'âge de 10 ans il forma le hardi projet de venger
son Père et de détruire sa ville natale. il y entra
de nuit avec une petite troupe - le Tyran fut égorgé
et on proclama la liberté et une amnistie générale.
Les Enigres qui étaient rentrés avec lui, ayant
réclamé leurs biens, que des ventes consécutives avaient
fait passer de mains en mains, Avatus fit un pont
allumer les Acquiens, indemnisés ses Compagnons d'in-
fortune par une somme empruntée de Stobaeus et hy-
potéquéée sur les tableaux de l'Ecole de Sicione qui
étaient d'un grand prix. Il fit entrer dans la ligue Anti-
enne les Corinthiens, les Illegariens et les Stoliens - tout
cela us mena à l'an 240 avant J.-

Act 36 Leçons

Résumé de la leçon du 10 avril. 46

Ils allons revenir encore une fois à la Grèce et parler des révolutions de Sparte. Lorsque Athènes et même la Grèce entière corrompues et esquivées changeaient continuellement de maîtres et rivalisant de bassesses pour fléchir leurs tyrans, Sparte plus fermement basée sur la saine législation de Licurgue possédait encore des citoyens dignes des beaux jours de la liberté grecque, et quoique la corruption et la mollesse orientale n'avaient pas laissé que d'y pénétrer, elles conserva plus long-temps l'esprit Républicain grâce à ce sentiment de vénération et d'amour qu'inspirent les mœurs et les usages nationaux et qui est toujours plus fort à mesure qu'ils sont plus prononcés et rendent moins contagieux ce servile esprit d'imitation qui confond tout, et anéantit tout. Le jeune légis Roi de Sparte succéda dans ces mœurs, doué de cette générosité de caractère qui rend les sacrifices faciles et en fait par ainsi dire un besoin du cœur, vivant à l'âge de 20 ans la brave projet de ressusciter la gloire de sa Patrie en la ramenant à l'autorité des lois et des institutions de Licurgue. Le jeune Léonidas son collègue, il eut pour lui les Prêtres rampants à la Cour de Séleucus, et marié à une étrangère, tenait bien plus à propager le despotisme et la mollesse asiatique - il avait pour lui les vieillards âgés où l'homme ayant passé à travers la corruption humaine, en garde les traces, si une lumière divine, ne fixe point ses regards sur cette éternité dont il approche, les jeunes gens au contraire étaient pour Agis; cette époque

heureux où l'homme sortant par ainsi dire, des
maux du friateur fort de jeunesse, de santé, de sen-
timent et de vertu, doit naturellement mieux retraver-
sa saine origine. - L'égalité du partage des terres
avait depuis long-temps disparu - sur 200 citoyens
que Sparte possédait alors dans son sein, 300 étaient
en possession de toutes les terres et les 400 autres restaient
sans héritage. Agis attiré dans son parti son vieil
Oncle législateur, qui obéit de dettes, trouva dans l'in-
sécurité du trust des friangers un motif de conviction.
Des raisons plus nobles et plus dignes de l'ancien
esprit Spartiate lui valurent les secours de son
grand frère, de son frère Agistrate, et d'autres femmes
du même mérite - celles à qui les ^{petites} ~~maux~~ ^{difficultés} et le ~~relâchement~~
relâchement des mœurs convenaient mieux se rangèrent
du parti de Léonidas, qui n'épargna rien pour en-
traver et calomnier son collègue. Agis trouva
pourtant moyen de faire nommer Ephore Lysandre
un de ses partisans et prépara de concert avec
lui une ordonnance qui proclamait l'abolition
des dettes, renouvelait le partage des terres en 19000
portions et commandait d'élever 15 salles destinées
aux repas publics, usage qui comme tant d'autres
était tombé en désuétude. Le Sénat s'opposa haut-
ment à ce projet qui fut porté devant le peuple.
Agis, son frère, son grand-frère, ses parents, ses amis
et presque toute la jeunesse Spartiate, vinrent porter
sur la place publique leurs biens pour les tirer
au partage projeté. Léonidas le combattit fortement
dans un discours où il s'efforça de prouver que
l'abolition des dettes, mesure nécessaire du temps d'
Lysandre, devenait une injustice gratuite à une

117
époque où tout le monde était en état de
les payer. Les citoyens riches appuyèrent sonan,
aussi fortement que les pauvres soutenaient celui
d'Agis. il fut rejeté à la majorité d'une centaine
voyant échouer son entreprise, Agis prit la partie
violente de faire arrêter Léonidas par l'Éphore Lygandre
d'avoir contracté un mariage déshonoré par les lois
cette accusation facilement prouvée la fit condamner
à l'exil et Cléombrote son gendre lui succéda.
Chilidonide sa femme, fille de Léonidas, ne offre
l'intéressant modèle des devoirs filiaux et conjugaux
fidèlement remplis: elle commença par descendre du
trône pour suivre son père dans son exil. Cependant
Lygandre et son collègue Mandrochide, sortis de
charge, craignaient d'être inquiétés par la présentation
d'un projet hardi dont l'exécution avait manqué.
l'union de Cléombrote avec Agis les rassura. Les
deux Rois firent chasser les nouveaux Éphores qui
leur étaient contraires et nommer à leur place le
vieux Agésilas. Celui-ci les aida activement à
rétablir la liquidation de Licurque; tous les contrats
des débiteurs avec leurs créanciers furent brûlés sur
la place publique, et Agis s'écria qu'il n'avait
jamais vu plus beaux jours de joie. Il s'occupa à
mettre une armée sur pied; et les jeunes Spartiates
qui avaient contribué à son dévouement au bien-
général, s'empresèrent de s'enrôler sous ses étendards
et volèrent au secours de la ligue Achéenne menacée
par les irruptions que les Étoliens faisaient dans le
Péloponèse. Depuis long-temps Sparte n'avait vu éclater

113 Un historien
bon vite homme
ou homme de bien
habile dans l'art
d'écrire.

cette noble ardeur guerrière: elle rappelait elle
des héros de Thermopyles, mais les circonstances
la rendirent malheureusement inutile. Agis
n'eut point occasion de combattre par la ligue
qui déclara n'avoir plus besoin de ses secours.
De retour à Sparte il trouva qu'on y avait
rappelé Léonidas pour mettre fin aux injustices de
son Agisilas; voyant son crédit ainsi renversé
et sa sûreté personnelle compromise, Agis se
sauva dans le temple de Minerve et s'enferma
dans celui de Neptune qui avaient droit d'asile.
Léonidas se rendit auprès de son gendre, et y trou-
vant sa fille qui s'était hâtée de rejoindre son
maris, au lieu de le voir attendue par l'infante
il lui témoigna de la surprise et de mécontentement
de la voir s'attacher aux destins d'un époux
coupable dont l'exil allait être prononcé. "J'ai
partagé la vôtre dit la vertueuse Clytemnestre en
prenant un de ses enfants dans ses bras et mettant
l'autre dans ceux de Néomède. Je partagerais égale-
ment celui de mon époux et ne le quitterais jamais."
Elle tint parole et les deux furent bannis des
foyers paternels domestiques, souillés par une tâche
qui n'a pas de nom, car elle ne peut qu'être avouée
d'exemples, l'ingratitude paternelle.

On ne put pendant quelque temps arracher Agis à
sa retraite - mais une fois qu'il allait à
un bain tout proche se reposant sur la bonne
foi des deux Ephores Optanis et Démotaris deux amis
qui l'accompagnaient, un d'eux lui jeta sa ceinture
au cou et aidé de l'autre, l'entraîna ainsi en
prison. Agisilas vint avec les Ephores pour l'interroger

et eux-ci desirant le sauver lui en fournirent
un moyen, en lui demandant, s'il n'avait pas
été forcé par Lisandre à agir comme il avait
fait? et Agisilas lui-même lui demanda si au
moins il ne s'en repentait pas. Il répondit que
bien loin de là, il s'honorait de n'avoir agi
que par lui-même et que son seul regret était
de n'avoir pas réussi à terminer heureusement ce
qu'il regardait comme la plus belle action de sa
vie. Condamné à la mort et mené au lieu de son
supplice il se vit encore entouré de témoignages
de respect et d'affliction, de la part des Officiers
de justice et des Soldats étrangers qui appréciaient
son noble caractère. Pendant ce temps le Peuple impatient
au sort d'Agis et ignorant encore sa condamnation
se rassemble en tumulte autour de sa prison.
L'Éphère Démocharis en sortit pour tâcher d'apaiser
la multitude, Agistrata et sa Mère se précipitèrent
à ses pieds pour lui demander la faveur, d'adoucir
les derniers moments d'un fils par les adieux de
l'amour maternel; la barbare fuyait de se laisser
fléchir; il permit d'abord l'entrée de la prison
à l'Agente d'Agis, qui y trouva la mort de son
petit-fils étranger. On introduisit alors la malheu-
reuse Agistrata qui jetant un œil morne sur
les restes de son fils et de sa Mère, tendit la cou-
che au bourreau. Ainsi périrent Agis et sa famille
et avec eux un dernier vestige de l'héroïsme grec.

Résumé de la leçon du 12 Avril.

L'âme sanglante d'Agis et de ses siens fut suivie
de près de la mort de Léonidas, à qui succéda Cléon.
son fils: pour se soustraire à la domination des Éphores
il fit mettre une guerre contre la ligue achéenne, dont
il eut le commandement y fit deux campagnes brillantes
et rentrant dans Sparte avec une augmentation de popu-
lation que donna la victoire il y fit mourir 4 Éphores,
bannis 30 citoyens et déclara au peuple, que les moyens
n'ayant point suffi à Agis pour travailler à son bonheur
il avait cru qu'un si grand but lui permettait d'employer
celui de la force et de la sévérité. Alors Cléon avec
son beau père Mnéstor, mit leurs biens en commun
fit un partage égal des terres et des fortunes, sans en excepter
les vains, reforma la discipline militaire et civile, l'édu-
cation de la jeunesse et eut la gloire de rétablir les projets
d'Agis en rétablissant la législation de Licurque. —
Pendant ce temps Antigone Gonatas était mort en
Macedoine et Dimitrios son fils lui avait succédé, avait
conquis la Syrie et l'Égypte et était mort après
un règne de 10 années. Antigone Doson occupa après
lui le trône de Macedoine comme tuteur de son fils
Dimitrios.

Pendant Cléon poursuivait la guerre qu'il avait
faite aux Achéens, les vainquit à Dégus et les força à
demander la paix; les négociations furent interrompues par
la soulevée que leur donna Artabaz de réclamer les secours
d'Antigone par l'entremise des Mégalo-politains. Cléon
poursuivant ses conquêtes s'empara de Pellèze, Epidaurè,
Hermione, Trézène et Corinthe, la Citadelle exceptée.
Les Achéens prirent Antigone, qui vint reprendre Argos
que Cléon avait soumis et peu après Corinthe, que Cléon
fut forcé de lui abandonner pour revenir à Sparte.
Ptolémée dont les secours faisaient la force de son armée

refusait de les lui continuer, à moins qu'il ne
livra en otage sa sœur fratricide: elle ne tarda
pas à s'appercvoir qu'un secret douloureux pesait
sur le cœur de son fils et en ayant obtenu l'aveu
cette femme généreuse se hâta pour à se dévouer
aux intérêts de son Patrie et de son fils dont elle
vainquit la résistance. Antigone avait profité de son
absence pour s'emparer de Mégare, de Mantinée et d'A-
choumène, et ses pertes décidèrent les Spartiates à rendre
la liberté à beaucoup d'États qui la payaient trop
par tête. Cléonome rassemble ainsi une nouvelle armée
avec laquelle il assiégea Mégalopolis proposant aux
habitans d'épargner leur ville s'ils voulaient aban-
donner la ligue achéenne: mais Philopœmène les décida
à refuser et à se retirer dans les montagnes en aban-
donnant leur ville que fut ravée. Antigone croissant en
puissance comme en puissance, voulut gouverner despoti-
quement: il fit relever par tout les statues de tyrans et
abattre celles des défenseurs de la liberté. Les Grecs per-
dirent la balance jusqu'à lui prodiguer les honneurs
divins, et à voter lui-même l'éternité d'une gloire noblesse
acquise, en chantant des hymnes adulateurs. Cléonome
marcha contre lui à la tête de 20000 hommes. Antigone
en avait 30000, mais l'avantage du nombre ne lui fit
pas d'être vaincu dans un défilé de Philopœmène. Cléonome
la victoire en attaquant les Spartiates par derrière avec son
corps de Mégalopolitains, sans en avoir reçu l'ordre de
son général. Sur 6000 Lacedémoniens à peine s'en
sauva t'il 200 par la fuite. les cris d'une joie dénu-
cièrent à Sparte - Tandis que Cléonome, abattu contre
restait appuyé sur une colonne, comme si la foudre l'y
avait frappé: ses amis lui conseillèrent de se tuer: Il y eut
plus de courage à savoir lutter contre l'infortune, qu'à lui

échapper par la mort, répondit le héros malheureux.
Cependant Antigone se rendit maître de Sparte
et détruisit toutes les réformes salutaires et tous les bienfaits
de Cléonice qui alla mourir en Egypte. Antigone
mourut peu après et son fils Philippe lui succéda. C'est
l'histoire de la Macédoine et de la Grèce, commence-
à se mêler avec celle des Romains, que nous allons traiter,
et nous ne reparlerons de Philippe qu'à l'époque où ils
étendront leurs conquêtes jusqu'en Grèce. —

Depuis la guerre que les Carthaginiens avaient
faite à Syracuse nous n'avons plus parlé des affai-
res de la Sicile et de Carthage. Hier nous avons vu
tuer dans une guerre civile et Dégès surnommé de-
puis l'ancien qui servait alors comme simple
soldat fut blessé et abandonné pour mort sur le
champ de bataille. C'est alors que Carthage com-
mença ses invasions dans la Sicile pour conquérir cette
île si fertile, et si favorable par sa position aux
entreprises commerciales. L'an 409 avant J.C. les
Carthaginois s'emparèrent des villes de Melinonte
et d'Himère; trois années plus tard ils prirent Agrig-
ente ville très opulente à cette époque et ~~et~~
furent aussi rendus maîtres de Gela. Ils conclurent
un traité secret avec Denis qui était devenu ty-
ran de Syracuse. Ils s'engageaient à le soutenir
contre ses sujets en cas de révolte. Il ne tarda
pas à éclater; Denis avait des gardes composés de ses
partisans, des affranchis et des étrangers; il écarta des
emplois tous les citoyens recommandables et leur

substitua les lâches favoris. La révolte calmée il
essaya d'enlever aux Carthaginois leurs conquê-
tes en Sicile, cette entreprise les autorisa à essayer
de conquérir ^{cette île} ~~le Sicile~~ et de s'emparer de Syracuse:
Hamilcon fut nommé général d'une flotte et
d'une armée de terre avec lesquelles il vint
mettre le siège devant Syracuse: de légers avan-
tages ayant fait croire aux Syracusains qu'ils
moment était propice au rétablissement de leur
liberté, Théodore un de leurs citoyens monta à la
tribune et proposa de faire déserter Denis, mais
les spartiates ses alliés qui étaient dans la ville
s'y opposèrent et les partisans de Théodore furent
mis à mort. Cependant les massacres qui entouraient
Syracuse causèrent parmi les Carthaginois une
peste qui ravagea leur armée; et força Hamil-
con à lever le siège. Denis attaqua et inquiéta
sa retraite, il lui tua un grand nombre de soldats:
le reste reprit le chemin de Carthage et Denis
n'étant dépourvu de ses ennemis tant étrangers que
domestiques, distribua leurs dépouilles à ses satellites.

Il avait une femme nommée Aristomache. Si elle lui vint
 à l'esprit d'en épouser une autre native de Régium, mais les
 habitans de cette ville qui le detestaient répondirent
 à sa demande par une insulte, en lui offrant la main
 de la fille du bourreau. Ceci se passait quand ^{par cette invasion} les Carthaginois
 assiégeaient Syracuse et Denis fureux de les en voir de si
 près, par la suite; en effet, aussitôt libre de tous
 plus pressans, il vint attaquer Régium qui fit une résis-
 tance opiniâtre, mais manquant de vivres, elle finit par
 se rendre et Diodore de Sicile nous fait la description
 douloureuse de la misère des vaincus et des cruautés que
 leur fit essuyer le tyran. Le Gouverneur de la ville
 fut noyé après avoir été péroré ~~par la ville~~ sur une
 machine de guerre et subit le supplice plus odieux de voir
 son fils égorgé sous ses yeux. Ces traits peignent le caractè-
 re de Denis; il était atroce; malheureusement son esprit
 valait mieux que son âme, etc. c'est ce qui le rend plus cou-
 pable; il avait de vastes connaissances politiques, et se
 piquait même de talens littéraires: il fit lire ses poésies à
 Athènes, on les siffla, ce qui ne le découragea point. Rien

renvoyés d'autres qui remportoient le prix. Il rem-
porta aussi celui de la course des chars aux Jeux
olympiques. Une fois qu'il lisait ses poésies à
des courtisanes assemblées et s'enivrait de leurs éloges
adulateurs, un d'eux nommé Philoxène plus franc
que les autres, osa blâmer le poète couronné, qui
l'envoya même se rasoir dans la prison des forçats.
Quelque temps après Philoxène fut mis en liberté
et obligé d'assister à une nouvelle lecture: il prit
un silence obstiné aux applaudissements bruyants
des courtisanes: enfin on lui demanda son opinion?
et Philoxène se levant, dit froidement, qu'on
me ramène aux carrières. Cette réponse spirituelle
lui valut sa grâce. Le barbier qui rasait Denis
ayant dit un jour qu'il tenait à honneur de
tenir, ^{entre ses mains} journellement la tête de son maître, le tyran
effrayé de ce propos, fit tomber la scie et n'ac-
corda plus qu'à ses filles le privilège de lui faire
la barbe. Toujours tremblant pour sa vie
il avait fait ~~une~~ placer son lit au milieu de sa

l'avait
 chambre ~~elle était~~ entourée d'un fossé qui empêchait
 d'y arriver autrement que par un ^{port} ~~canal~~ ^{vois.} Malheureuse-
 ment les précautions ne firent point instructives et
 le tyran mourut tranquillement dans son lit l'an 378
 avant J.C. Son fils Denis le jeune lui succéda.
 Prince doué à la naissance d'heureuses dispositions;
 de la générosité dans le caractère, un amour propre d'abord
 bien placé qui lui fit désirer ardemment l'estime des philo-
 sophes. Il avait à sa cour Dion son beau frère, le digné
 élève et l'ami intime de Platon, que Denis avait connu
 et admiré dans un premier voyage qu'il avait fait en Si-
 cile pour y visiter son ami. Le vertueux Dion et les
 philosophes Pythagoriciens faibles restes de leurs brillants
 prédécesseurs en Sicile, crurent que l'arrivée de Platon
 en ce pays pourrait en assurer la félicité en consolidant
 les bonnes qualités de Denis et leur faisant prendre le
 dessus sur ses défauts personnels et ceux que le despo-
 tisme ne pouvait moins de lui donner. Platon op-
 posa long temps aux instances de Dion, des Pytagori-
 ciens et à celles de Denis lui-même, dont la tête n'était

montée à ce sujet, son âge avancé, et ses infirmités
qui lui rendaient un long voyage difficile. L'epen-
dant son philanthropie finit par se prêter aux
motifs de bien général qu'on lui fit valoir
pour le décider à ce sacrifice et arriva; et fit
recevoir en triomphe par Denis la jeune dont la cour
changea totalement de face sous ses auspices. Les
plaisirs de la mollesse et de la volupté en furent
bannis, et remplacés par des conversations philoso-
phiques et littéraires, pour lesquelles Denis se passion-
na pendant quelques temps, par l'originalité
même de la chose. Mais les courtisans mécontents
de cette innovation ingénieuse pour eux, ne tar-
dèrent pas à lui insinuer qu'il se vendait
ainsi l'humble disciple des philosophes, qui l'en-
fermaient l'instrument de leurs volontés, et que
la métier de maître, auquel les dieux l'avaient
appelé, valait bien tous les autres: cette
logique lui a toujours prité sur les princes:
Denis la goûta, se refroidit pour Platon et

exila Dion sous prétexte qu'il avait été impliqué
 dans une conspiration vraie ou fautive, imputée à un
 nommé Héracleide. Platon n'ayant pu obtenir son rappel
 quitta la Sicile, mais se laissa engager à y revenir, toujours
 par les mêmes motifs, approuvés par celui de servir un
 intérêt de Dion, et d'obtenir enfin son rappel: il fut
 de cette clause une condition essentielle de son voyage
 mais Denis l'éclarda et finit par lui offrir de renvoyer
 à Dion la prise de ses terres, de ses biens, de ses richesses
 et il voulait garantir que son ennemi ne les employant
 point contre lui. Platon le promit, mais se plaignit
 vivement du manque de parole de Denis à cette occasion
 et encore dans une autre. Héracleide poursuivi par la
 conspiration dont on avait parlé avant son départ
 paternelle. Denis avait promis sa grâce à ses parents
 en présence de Platon, et ils vinrent réclamer son
 témoignage et ses bons offices auprès du Prince. Lesquels
 ayant retrouvé la trace du jeune fugitif, ils apprirent
 que des satellites étaient répandus dans la ville pour le chercher.
 Platon prit leur parti avec chaleur - les mena devant le Prince

et la soumit courageusement de tenir une parole
dont il avait été témoin et garant, où de la laisser
quitter par jamais un pays où il ne pouvait plus se
promettre d'être utile à son ami, ni à l'humanité.
Denis furieux enferma Platon dans une espèce d'asile
où il le fit garder à vue, et venait lui faire souvent
des scènes d'amant où le repentir, la tendresse, les
prière et les menaces se succédaient tour-à-tour.
Enfin les Pythagoriciens finirent par lui faire sentir
la honte dont il se couvrait en attendant à la
liberté d'un homme aussi célèbre et si justement
admiré et ils obtinrent qu'il le laissât repartir pour
le Péloponnèse, où Platon se rendit d'abord auprès de
Dion. Lorsque il lui conta tout ce qui s'était passé
en Sicile : "Ce n'est plus les leçons de la philosophie
qu'il faut à Denis", s'écria Dion, "c'est celles du malin
et je me charge de les lui donner." En effet il rassembla
un corps de trois mille hommes, débarqua en Sicile, alla
d'abord à Lentini et de là à Syracuse pour où sa
marche fut un triomphe, puis que ses courtisans accom-
pagnaient tellement sous ses drapeaux, qu'il entra dans
la ville avec une armée de 5000 hommes. Le tyran se
retira dans la citadelle formée par une île et Dion
se jeter le sang, entama une négociation avec lui.
Denis en profita pour espérer une ruse infernale, que
un lui réussit que trop bien - comme il savait que
Dion lisait toujours ses lettres sur la place publique,
il en écrivit une propre à le rendre suspect à un
peuple qu'il connaissait trop capable d'ingratitude et
de change légereté pour n'être pas méfiant. Les Syracusains
justifièrent son mépris - incapables d'apprécier Dion
ils prêtèrent l'oreille aux soupçons calomnieux qu'Héracleide

regards scrutateurs de l'impérissable Dieu, attente
à ses jours, s'empara du trône, en fut chassé par
Hipparchus frère de Denis, qui lui-même y remonta
encore par la suite. —

attitude
par
outa

Résumé de la leçon du 19 Avril. — 5

Remis en possession du trône de Syracuse, Denis
ne profita pas mieux des leçons du malheur, qu'il n'avait
fait de celles de la Philosophie: les Syracusains apprirent
implorer les secours de Corinthe leur mère Patrie. Elle
leur fit l'incalculable don d'un grand homme méconnu
dans ses foyers. C'était Timoléon: son frère Timocrate
avait usurpé la tyrannie à Corinthe - vainement Timoléon
qui l'aimait avait-il épuisé les remontrances les prières,
les menaces pour l'engager à abdiquer - ne pouvant en
venir à bout il se crut quitte envers la Nature et
comptable envers la Patrie - résolu de tenter un dernier
effort avant d'en venir à la violence, il alla chez
Timocrate avec quelques amis, devant lui - quels il lui
renouvela ses avis et ses instances avec la fureur d'un
citoyen lésé dans ses droits, et la tendresse d'un frère
qui tremble pour un autre lui-même: ses amis le laissaient
parler, prier, pleurer même, mais voyant qu'il n'obtenait
rien, ils frappèrent le Tyran et Timoléon se couvrant
la tête de son manteau étouffa ses sanglots. Le bruit
de cette action s'étant répandu dans Corinthe, l'infortuné
Timoléon blâmé de tous, maudit par une mère, doute
lui-même de la légitimité de son action et se regardant
comme incapable de supporter le remord, devint la victime
de l'expiation, et brisant tous les vœux de la Nature et
de l'amitié, il se condamna à une solitude absolue de
quelques années. Les Magistrats de Corinthe l'y firent
renoncer, en l'envoyant au secours de Syracuse - la
petite armée dont on lui donna le commandement pour
cette expédition était encore moins nombreuse que celle de
Dion - il vint à Corinthe attendre la réunion de sa petite
troupe, vint avec elle à Régium - une flotte Carthaginoise

occupant le détroit - pendant la dislocation de la
Sicile était à son comble. Denis assaillait Syracuse
Mistis Léontium du poids de leur tyrannie. les Cartha-
gois ravagèrent toutes les parties de l'île assésibles à
leurs desquites Timolion profitant d'un moment de
négligence de leur part se franchit le détroit et arriva
à Thovoninum et de là à Adranum où ayant avec
ses 1200 hommes remporté une victoire complète sur
12000 Carthaginois, il s'avansa vers Syracuse: les
intelligences qu'il avait dans cette ville lui en firent
ouvrir les portes et Denis se vit encore une fois obligé
de se réfugier dans la Citadelle. Après plusieurs atta-
ques où il eut toujours la dessus, la famine le força
à capituler - il se rendit à Timolion qui le renvoya
à Corinthe - on dit qu'il s'y fit maître d'école - au-
moins est-il certain qu'il y passait sa vie dans les
salleçons à apprendre à lire aux enfants, à dicter aux
Rhetors et à faire esaut de mauvaises plaisanteries avec
les vendeurs de comestibles, personnages historiques de
notre temps sous le nom de Dames de la Halle. Philippe
régnait alors en Macédoine: il écrivit une lettre imperti-
nente aux Spartiates qui lui répondirent en style lacon-
ique par ces mots significatifs: Denis à Corinthe - Philippe
l'attira à sa cour, lui fit partager ses orgies et dans
un de ses moments de franchise bachique lui demanda
indiscrettement comment faisait son père Denis le vint
se alier les occupations d'un hôte à celles d'un mor-
quer? Il donnait à la poésie le temps que se et une
passions à boire, lui répondit hardiment son hôte: il
vint ensuite à Corinthe et y mourut dans la misère.
Timolion libérateur de Syracuse, voulut l'être tout
à fait - il chassa les Carthaginois de Sicile et Mistis de
Léontium, proclama la liberté de toutes les villes, remédia
à l'état de décadence absolue où se trouvait le pays que

les persécutions et s'en étaient dépeuplés au point
que la culture des terres y était abandonnée en quelques
endroits et par-tout négligée, en faisant publier à ce
sujet une proclamation dans les lieux publics de
la Grèce, par laquelle tous les bannis de Sicile en leur
promettant de les faire rentrer dans leurs biens et
leurs emplois. Il en vint ainsi plus de 50000 et des
Grecs mêmes les suivirent et crurent s'établir en
Sicile. Timoléon tint toutes ses promesses et organisa
une législation stable, un gouvernement où l'Aristo-
cratie dominait et dont il confia les rênes aux meilleurs
Citoyens. La reconnaissance publique lui offrit la
première place; il la refusa et se borna à la gloire de
ce refus et à celle du bien qu'il avait fait surtout
en rétablissant les lois de Dioclès, connues par leur
sagesse, et ~~sur-tout~~ par la sanction que le législateur
leur avait donnée. Plus d'un d'entre eux défendait de
paraître en armes dans les Assemblées publiques - au
moment où Dioclès sortait victorieux d'un combat il
apprend qu'une émeute a lieu dans la ville - il
accourt sans songer à se désarmer, haranguant les
Citoyens et leur reprochant l'oubli des lois qu'ils ont
jurées - C'est là que les violer s'en va l'un d'entre eux
vous êtes armés! - Je m'en surs, répondit Dioclès en
se perçant de son épée. - Timoléon s'établit à Syracuse
il y fit veuve sa femme et ses enfants et y goûta une
vieillesse honorée et tranquille. Ses avis étaient toujours
demandés et religieusement suivis à chaque occasion
importante: il se rendait alors à la place publique
où sa présence excitait toujours les échos de l'enthousiasme
de ce Peuple reconnaissant, qui le nommant son bienfaiteur
son Père, le montrait au respect des étrangers qui visitaient

Syracuse et la reconduisit chez lui au bruit des acclamations publiques. Ce règne unique dans l'histoire et le plus beau de tous, ^{se finit} par une mort douce et paisible. La Sicile entière accourut à ses funérailles, on lui érigea un tombeau magnifique qui reçut encore les hommages annuels de la reconnaissance nationale. Syracuse dut à Timoléon 24 années de repos et de bonheur - il fut troublé par les manœuvres d'Agathocle, fils d'un potier, qui s'empara de la tyrannie. Les Carthaginois firent une descente sous son règne et l'ayant vaincu à Hymera, ils l'assiégèrent dans Syracuse. Agathocle forma le hardi projet de transporter la guerre en Afrique, en les y attaquant - il échappa à la surveillance des assiégeants et de succès en succès vint mettre le siège devant Carthage: réduite à l'extrémité elle rappela ses troupes de Sicile, mais Agathocle au comble de ses prospérités apprit qu'une révolte avait éclaté dans Syracuse. Forcé d'y revenir, son irascibilité se répandit en cruautés atroces et il mourut assassiné quelques temps après, 269 ans avant J. C. Après lui Hiéron gouverna Syracuse - son histoire se lie à celle des Romains - us en parlerons dans la suite, ainsi que de celle des différents princes d'Afrique, que Rome soumit tous à son Empire. —

57

Histoire Romaine...

Résumé de la leçon du 21 avril...

La deuxième partie d'un ouvrage de Cicéron nous apprend que la Civilisation était avancée du temps de la fondation de Rome - cette vérité aussi nouvelle que incontestable est bien connue par les notions que Montaigne nous a données sur les grands et la décadence des Romains et tout d'autres historiens nous donnent sur les ~~superstitions~~ barbaries.

Depuis l'Hellénisme et celle des historiens anciens qui nous en apprend la plus sûre l'origine des peuples d'Italie - je les divisais en Aborigènes ou naturels du pays qui ne l'occupaient pas tout entier - et les colonies grecques qui remplissaient les intervalles et occupaient principalement les bords de la mer - Elles y apportèrent les arts et les lettres et une dialecte grecque qui avec le temps devint du latin. Pour les lois et quelques autres après les Caractères grecs et avant encore employés par les Romains.

La colonie la plus remarquable de l'Italie fut celle qui eut après la prise de Troie vint fonder sur les bords du Tibre; les Minus les Grecs et les Pelages se fondirent d'autres - on trouve par la suite du temps de la langue latine; mais la division principale reste toujours la même entre les peuples originaires et les Colonies.

L'Etrurie nous offre déjà à cette époque dans
ses monuments, dans les traces d'un gouverne-
ment fédératif, celles d'une civilisation an-
térieure. L'Empire qui a immédiatement précédé
celui de Rome en Italie est le Royaume
d'Albe dont les Rois à peine connus de
nom habitaient la ville d'Albe fondée par
Enée. — Proca une des dernières d'entre eux eut
deux fils Amulius et Numitor. Le premier
usurpa le trône sur son frère et pour com-
plices qu'il en fit un jour condamner par
un descendant il força Rhea Silvia sa
nièce à se faire Vierge. Cette précaution
ne ~~parut~~ prévint point la naissance de deux
jumeaux Romulus et Remus qu'elle eut d'un
Dieu (Mars). On dit aussi qu'ils furent
exposés, allaités par une louve, trouvés par un
berger nommé Proculus, dont la femme Ana-Laurencia
acheta de les nourrir. Tite-Live ne dit avoir vu en-
core 250 ans après le figurer sous la-quel ils furent exposés
par Proculus — quoiqu'il en soit, élevés parmi les bergers
des montagnes, partageant leurs travaux, leurs chasses
leurs brigandages, les deux jeunes gens s'étant un jour
emparés de quelques troupeaux de Numitor, furent pris
amenés devant lui — Romulus, par des réponses hardies
et des notions sur son enfance se fit découvrir par son
grand-père, qui les reconnut et qu'ils rétablirent sur
le trône, dont ils chassèrent Amulius. Les deux frères
alors jetèrent les fondements de Rome, sur les bords du
Tybre 752 ans avant J. C. Ce ne fut d'abord qu'une réunion

De barbares, enfermés dans une enceinte tracée
 par la charrue - une discussion s'éleva entre eux
 sur le droit de nommer la nouvelle ville. Ils s'ac-
 créditèrent aux augures qui se montrèrent favorable
 à Romulus - on dit que Rémus franchit d'un saut
 les fœtis qui entouraient la ville et que cet acte de
 divination occasionna un combat général où particu-
 lièrement dans la- quel Romulus tua son frère et resta seul
 maître de Rome, dont la population se
 montait alors à 3000 hommes. Desirant l'augmenter
 il ouvrit un refuge aux esclaves, aux fugitifs, aux
 criminels même et son peuplade ainsi accrue, il
 lui donna une forme de gouvernement qui ne se
 ressemblait guères des moyens probables d'un berger.
 Il divisa son Peuple en Patriciens et Plébéiens
 et réunissait ces deux ordres par le patronage, qui
 imposait la protection d'une part et de l'autre
 des obligations en général plus onéreuses. Une autre
 division partagea le Peuple en trois Tribus, et
 chaque Tribu, en trois Curies, ce qui en fit trente
 elles avaient chaque une leurs Pontifes nommés
 Curions, des sacrifices et cérémonies religieuses par-
 ticulières. Les pouvoirs étaient partagés entre le
 Roi, le Sénat et le Peuple, ce gouvernement à la
 monarchique de nom, était Républicain en réalité.
 Le Roi avait l'entendances des affaires religieuses et
 le commandement des Armées mais il ne pouvait
~~guère~~ faire la guerre ni la paix sans le consentement

Du Sénat, dont les décrets devaient être ratifiés par le peuple. ainsi il n'avait nulle part au pouvoir législatif, très-peu à l'exécutif et encore moins au judiciaire. celui-ci était aux mains du Sénat et des commissions nommées par lui. Le Sénat était composé de cent des principaux citoyens: chaque curie nommait 3 sénateurs ce qui en faisait 90: chaque tribu trois, ce qui en faisait 9 et le Roi nommait le Chef du Sénat, ce qui complétait le nombre 100. Un autre corps intermédiaire entre les Patriciens et les Plébéiens était les Chevaliers ou Céciles, qui du temps de Romulus lui servaient de gardes, il avait de plus les Licteurs. Les principaux articles élémentaires de cette constitution Romaine, étaient: la puissance paternelle, qui donnait droit de vie et de mort aux pères sur leurs enfants - ils étaient obligés d'élever les garçons, mais pouvaient exposer les filles à l'exception de l'aînée - la puissance maritale avait presque la même étendue et un mari pouvait disposer de la vie de sa femme, à l'aide toutefois d'un tribunal de famille: ces lois primitives qui leur défendaient l'ivrognerie et l'usage des faupes (bâts) semblent prouver que les Dames Romaines de ce temps-là étaient dignes de leurs époux. Elles se sont bien relevées par la suite où on les voit jouer si dignement les beaux rôles d'épouses et de mères des Maîtres du monde. Rome alors ne concevait encore que deux professions, l'agriculture et les armes;

les arts, les métiers étaient abandonnés aux
esclaves. Tous ces établissements terminés, le gouver-
nement s'aperçut qu'il manquait de gouvernés
ce petit peuple de Soldats n'avait ni femmes
ni enfants ils en demandèrent à leurs voisins -
on leur répondit qu'ils n'avaient qu'à ouvrir
un asile aux femmes perdues, comme ils avaient
fait aux brigands et que cela produirait des blan-
ges assortis. Romulus médita la vengeance: il fit
proclamer des jeux en l'honneur du Dieu Mars.
les peuples voisins y accoururent en foule avec
leurs femmes et leurs filles - à un signal de leur
Roi les Romains les arrachèrent aux bras de leurs
pères et de leurs époux - ceux-ci revinrent dans
leurs foyers la honte sur le front et la rage dans
le cœur. les Fétériens furent les premiers à attaquer
Romulus qui tua de sa main leur Roi,
et incorpora son peuple aux Romains - la commu-
nauté politique insinuante et lentement destructive
qui fut la base de la grandeur Colossale de Rome.
Romulus suspendit dans le Temple de Junon Féri-
trien, les dépouilles opimes d'Acrone et alla combattre
les Crustuminiens et les Antemnates qu'il vainquit
et incorpora de même à son peuple. Mais les
Sabins commandés par leur Roi Tatius virent s'im-
poser de la citadelle de Rome, que fut livrée par la
trahison de Tarquin, séduite par la promesse qu'on
lui donnerait les riches bracelets qu'elle voyait aux bras
des Sabins: ils la récompensèrent dignement en l'écrasant

sous leurs bannières sur cette Roche Tarpeienne
qui depuis porta son nom et devint si fatale
aux traîtres à la Patrie. Un combat sanglant s'engagea
sous les murs de la Capitolin. les Romains commencent
à fuir, Romulus invoque Jupiter Stator; il fit ébran-
ler ses troupes se rallièrent à sa voix - mais au plus
fort de la mêlée on vit Hersilie femme de Romulus
et les Sabines échouées, leurs enfans dans leurs bras,
se précipiter entre les combattans et arrêter leurs coups.
L'éloquent pingouin de David au rendu cet événement
de façon à rendre toutes les descriptions inutiles. La
paix fut conclue, et basée sur la réunion des deux
peuples: les deux Rois devaient régner conjointement
mais Tatius ne tarda pas à périr asphyxié, et sa
mort n'ayant pas été vengée, fit soupçonner Ro-
mulus de complicité. Resté seul sur le trône, il
régna despotiquement: vainqueur des habitants de
Fidens et de Veies, il les transféra à Rome - et envoya
chez eux des Colonies Romaines pour mieux favoriser la
fusion des peuples. Mais le Sénat qui ne consultait
plus, mécontent de l'exercice d'un pouvoir arbitraire
résolut de s'en débarrasser adroitement - Un jour que Romulus
haranguait le peuple, il survint un orage, que répandit
une obscurité absolue - lorsqu'elle se dissipa le Roi avait
disparu, et le Sénateur Julius Proculus, calma le Peuple
en annonçant qu'il l'avait vu enlevé au Ciel par
le Dieu Mars son Père et qu'il l'avait chargé de recon-
mander aux Romains de se vouer à la guerre qui les
rendrait maîtres de l'Italie. - Pendant l'interregne qui
suivit cet événement, les deux peuples voulant chasser un

un Roi de leur Nation, Des senateurs gouver-
nerent alternativement, chaque un 2 jours sous
le nom d'inter-Rois, mais cette alternance
fut rigoureuse, méconvenant ^{également} les deux Peuples, ils s'a-
négèrent, par que l'un d'eux eût un roi
sans le sçavoir de l'autre; — Le Droit d'Asile étant
cédé aux Romains, ils choisirent un Sabins nommé
Numa Pompilius, homme d'une probité et d'une
sagesse reconnues, qui retira à Rome s'y consacra
par l'étude de la Philosophie ou la suite d'une
épouse chérie: les historiens l'ont en effet désigné de
Pythagore, mais c'est une hypothèse fabuleuse —
au reste une malheureuse superstition ne a permis de
ses ouvrages qu'on eût avec lui et qui retrouvés
200 ans après dans sa tombe furent jugés dangereux
à publier et brûlés comme tels. Mais son caractère
se peint dans ses institutions — il modifia l'humour
belliqueux des Romains par des habitudes religieuses
et pacifiques; fonda le temple de Janus qui fut
toujours fermé sous son règne, et qui depuis ne le
fut qu'une seconde fois ^{dans intervalle} après la première guerre punique
pendant un espace de 250 ans. Il établit les Vestales
gardiennes du feu sacré et du Palladium où Dieu
primat de Trèves apporté par lui; il nomma aussi
des Féciaux ou Magistrats religieux chargés de demander
réparation des torts faits aux Romains ^{par les étrangers} s'ils ne l'obtenaient
pas ou ne déclarait la guerre qu'après un délai
de 30 jours, accordé généralement à l'ennemi pour s'y
préparer. Enfin Numa distribua le peuple Romain en
communautés d'arts et de métiers et après un règne long
et prospère mourut paisiblement 670 ans avant Jh.

Résumé de la leçon du 23 avril.

Tullus Hostilius fut dit-on encore plus belliqueux que Romulus - il commença son règne par une guerre contre les Albains - c'était presque une guerre civile puisque Alba était la mère Patrie de Rome - Des incursions mutuelles de territoires y donnaient lieu et les réparations ayant été refusées aux forçans, ils virent au bout de 30 jours planter des javalots sur les frontières des deux états ce qui équivalait à une déclaration de guerre. Albain Silvius Dictateur des Albains qui en avait été le promoteur étant venu à mourir, son successeur Miltius Sulpicius, moins animé que lui à la continuer, dit à Tullus Hostilius qu'il était déraisonnable que deux Peuples amis s'égareussent ainsi pour des riens; qu'il valait bien mieux faire trancher la dispute par quelques guerriers des deux partis, dont les armes décideraient de la destinée des deux Nations. La proposition fut acceptée et l'honneur du combat décerné aux Horaces et aux Curiaces. Chacun eut sa victoire d'un des Horaces qui souleva Alba aux Romains et le mouvement de rage qui lui fit poignarder sa sœur, fiancée à un des Curiaces dont elle pleurait la mort et qu'il immola en s'écriant laisse périr toute Romaine qui pleurerait un ennemi la Peuple indigné demandant son jugement - le Roi nomma à cet effet des Diumvirs, dont l'unique attribution était de prononcer sur l'identité du fait - l'application de la loi suivant d'elle-même et elle condamnait le héros libérateur de sa Patrie à la fustigation et à la mort. Son père en appela au Peuple.

ce qui lui prouve son droit de juger en dernier ressort
le discours que Tite-Live mit dans la bouche du
vieux Torvatus est gravé dans la mémoire de tout
le monde par les beaux vers de Corneille - il produisit
tout son effet - la fièvre fut absente et suivis seulement
à des cérémonies expiatoires qui consistaient à passer
sous le joug la triage voilé et à payer une légère
amende. Les Albains mécontents de l'issue de cette
guerre murmuraient soudainement et engageaient les Brutes
et les Fidénates à se déclarer contre les Romains - ceux
ci réclamèrent les secours d'Alba et Mutius Scaevola
fit semblant d'en amener, mais restant avec sa
troupe spectateur du combat avec l'intention tenace
d'embraser le parti du vainqueur, il s'empara pendant
qu'on était aux mains d'une hauteur voisine : ce
mouvement ayant alarmé les Romains, Tullus eut
la présence d'esprit de les rassembler et déclarant que
le chef alban n'agissait ainsi que d'après ses ordres.
Après la victoire il reçut ses félicitations de bon
grâce, et faisant mine d'être complètement dupe
de la bonne volonté des Albains il les manda dans
son camp par les harangues - déclarant alors leur
trahison, il les fit arrêter par ses troupes et fit
écarter leur chef : Tite-Live remarque que c'est la
seule fois qu'on voit ce supplice barbare employé à
Rome. L'armée d'Alba et tous ses habitants furent
transportés à Rome et la ville fut démolie - la route
fut convertie de fugitifs en larmes, qui après avoir fait
les adieux les plus touchants à leurs foyers, à leurs temples,

allaient se fixer dans des murs étrangers, qui toutefo
espèrent bien-tôt de l'être par eux par les bons traitements
qu'ils y résistent. Tullus sur la fin de son règne devint
superstitieux - il passait ses journées à feuilleter les livres
sacris de Numæ, par y chercher des moyens d'offrir des sacr
fices agréables aux Dieux - la bonté de son peuple eut
sans doute été le plus méritoire de tous - quoiqu'il en
soit, on dit qu'ayant omis une formalité nécessaire dans
un sacrifice à Jupiter, sa maison fut frappée de la foudre
et il y périt dans les flammes. Le peuple nomma par
lui succéder Ancus Martinus petit-fils de Numæ, que ce
titre lui rendait cher: il fit aux Latins une guerre longue
et sanglante, vainquit de plus les fédérates, le reste des Sabins
encore non soumis et d'autres petites peuplades - mais ses
établissements utiles furent bien plus importants que ses
victoires; il joignit le Janicule à la ville de Rome par
un pont de bois, dont il confia l'érection à des surveillans
nommés Pontifes ou faiseurs de ponts, aux- quels on attribua
plus tard des fonctions religieuses, d'où dérive l'étimologie
du mot Pontifes, désignant les Ministres de la Religion
il construisit ^{autre} un port à Ostie, à l'embouchure du Tybre,
~~et établit~~ et bâtit sur la place publique une prison
pour effrayer les malfaiteurs - Rome n'en avait pas eu
jusques-là - il en lui en fallait point pour attirer, car
tous les habitans la méritaient plus ou moins - depuis lors
le mal y fut remarqué et puni - les vices s'épurèrent
de plus en plus. C'est sous son règne qu'un étranger
nommé Tarquin, fils de Demaratus Corinthien vint en Italie
vint s'établir à Rome avec sa femme Tanaquil, à qui ses
connoissances dans l'art divinatoire et sur-tout son am
bition firent perdre la couronne à son Mar, à propos d'un
digne qui en route avait eue son bonnet et était venu se

replacer sur sa tête - Tarquin gagna l'amitié du Peuple
et celle du Roi qui lui confia en mourant ses deux fils
les ayant écartés sous prétexte d'une partie de chasse.
il demanda au Peuple la couronne par lui-même et l'obtint.
Sa reconnaissance fit entrer 100 Phébiens dans le Sénat
un dépit des Patriciens : attaqué par ses voisins, il montra
autant de courage à la guerre, que de sagesse dans la paix.
Vainqueur des Sabins, des Latins, et des Etrusques, il
enrichit Rome de monuments utiles et remarquables,
prouva nouvelles d'une civilisation antérieure. Des ouvriers
qu'il fit venir d'Etrurie construisirent les fameuses Cloaques
où l'égoût qui subsistait encore et que l'emplacement
inégal de Rome, et l'écoulement des eaux de ses collines
rendaient indispensables à sa salubrité - il pourvut la
ville de bonne eau, par des Aqueducs et bâtit un forum
consacré aux loues à pied et à cheval et plus tard aux
différents jeux de la grèce que Rome célébra avec magnificence.
Il projeta la Capitolin et en prépara la place et les
matériaux - il fallut par cela détruire quantité de petites
chapelles consacrées aux Dieux, que consultèrent les Augures,
pour en obtenir la permission - ils l'accordèrent à l'exception
du Dieu Terme et du Dieu de la jumpe, d'où les Augures
tirèrent cette conclusion : que la jumpe de Rome serait
éternelle et son Empire immuable. Tarquin l'Ancien com-
mit aussi augmenter le nombre des Étrusques, et encouragea
de la dignité de consultant sur tout les Augures, il adressa
à l'un d'eux la question capiteuse, si ce qu'il pensait
faire en ce moment était possible ? ayant reçu une réponse
affirmative, il dit à l'Augure qu'il s'agissait de couper
un caillou avec le rasoir qu'il tenait à la main - on prétend
que l'Augure le fit et que le souvenir de cet événement
extraordinaire fut constaté par un monument. Les enfants

d'Ancus Martins dépourvus de la Couronne ~~pour~~
saient des projets de vengeance - un jour ils parvin-
rent jus qu'au Roi sous prétexte d'une querelle
qu'ils lui demandaient d'appaier et pendant que
l'un d'eux lui parlait, l'autre le poignarda.
Tarquin cachant sa mort au Peuple et le faisant
passer pour malade; elle déclara qu'il avait ~~été~~
servius Tullus son élève qu'elle voulait mettre sur
le trône de gouverner momentanément par lui: on
s'habitua ainsi à son gouvernement et il finit par
le garder quand la mort de Tarquin fut connue. Servius
Tullus, issu d'un sang royal avait été pris avec sa
mère dans le sac de la ville Latine de Corniculum
mené à Rome il y fut élevé à la cour et une
étrange miraculeuse ayant un jour éclairé son
berceau, Tarquin prédit ses hautes destinées et
accomplit elle-même sa prédiction. Il fit la guerre
aux Etrusques et rendit à Rome un service signalé
par la nouvelle Division qu'il établit entre les
Citoyens. Jusques-là le Peuple votait par Curies
ce qui donnait aux pauvres dans les Assemblées une
prépondérance abusive - et d'un autre côté ils pay-
aient les mêmes impôts que les riches ce qui les
reduisait à la misère. Servius Tullus résolut de
diminuer à la fois les charges oppressives du Peuple
et sa dangereuse influence; à cet effet, il établit
le cens, ou dénombrement des Citoyens qui réglait
l'impôt proportionnellement aux fortunes. Il divisa
le Peuple en six classes et les classes en Centuries.

La 1^{re} classe comprenant ceux qui avaient 100,000 as de fortune : il lui donna 90 voir ou centuries et quoique la moins nombreuse, elle payait le plus d'impôts et fournissait la plus de soldats avec armure complète. —

La 2^{de} classe devait avoir 75,000 as de fortune, elle avait 20 voir ou centuries payait l'impôt et fournissait des soldats à proportion avec armure moins complètes. —

La 3^{me} classe devait avoir 50,000 as de fortune, avait 20 voir ou centuries, payait à proportion et fournissait des soldats avec armes offensives seulement. —

La 4^{me} classe devait avoir 25,000 as de fortune, avait 20 voir ou centuries, payait à proportion et fournissait les troupes légères ou archers frondeurs. —

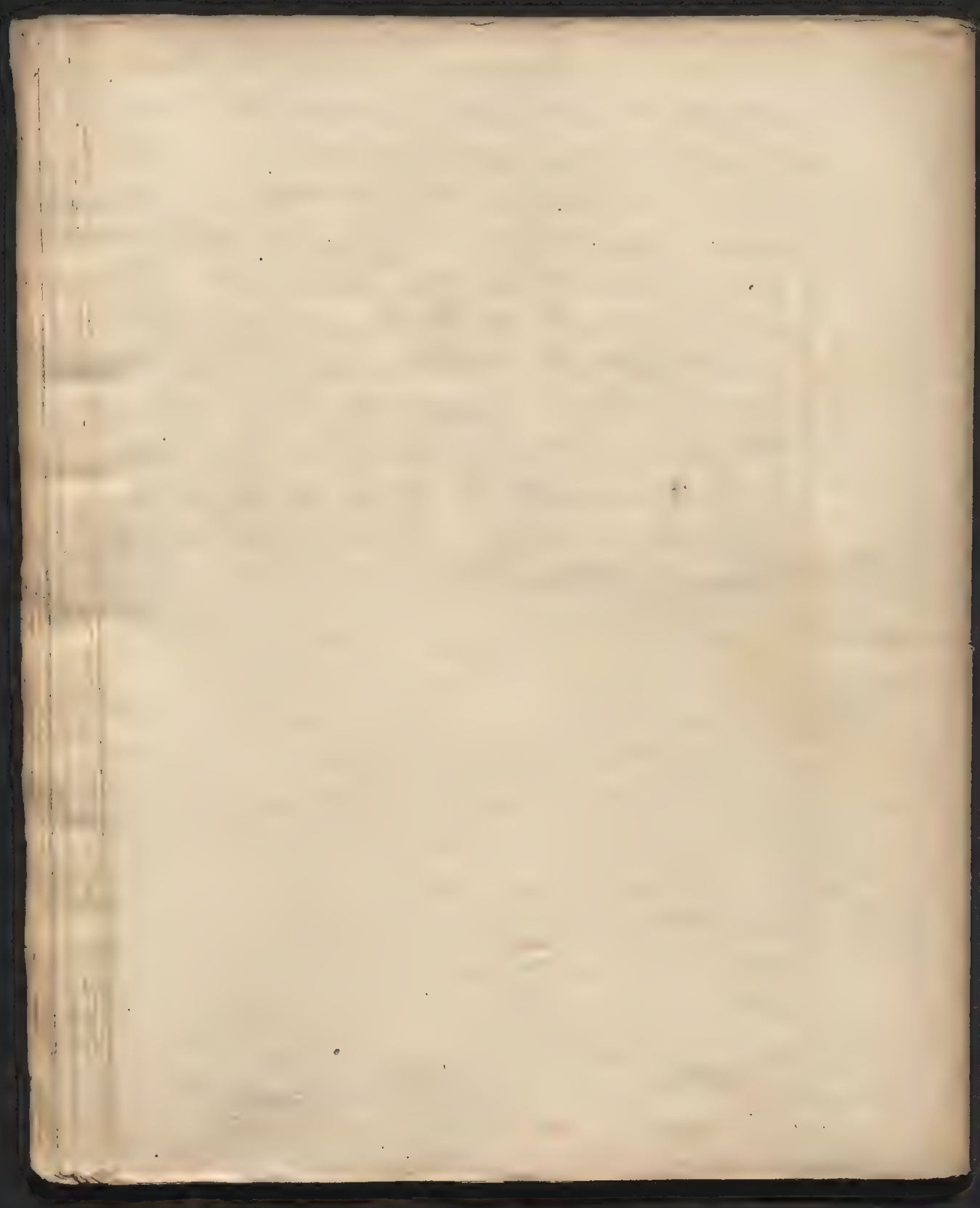
La 5^{me} classe devait avoir 12,000 as de fortune, avait 30 voir ou centuries, payait à proportion et fournissait même genre de troupes que la précédente. —

La 6^{me} classe et la plus nombreuse qu'on nommait Proletaires, comprenant tous ceux qui avaient moins de 12,000 as de fortune ou qui n'en avaient rien du tout : elle n'avait qu'une voir ou centurie, ne payait point d'impôts et ne fournissait point de soldats. —

Cette division ainsi établie devint ^{fondamentale} ~~reglementaire~~ du gouvernement de Rome.

Tarquin l'Ancien avait laissé deux fils - Servus
Tullus avait donné en mariage sa fille Tullie
à l'un d'eux nommé Tarquin le superbe - cette
femme odieuse encouragea son mari au meurtre
de son père - il le frappa en plein sénat et le
précipita dans la rue où ses satellites l'achèverent
et où son corps resta abandonné. L'infâme
Tullie parcourant Rome dans un char pour
aller joindre son coupable époux, mille fois plus
coupable, ^{elle-même} fit fouler aux pieds de ses chevaux ce
corps devant le quel ils reculaient effrayés. Le
nom de rue Scelerate resta à cette route profane
par le parricide triomphant. Tarquin ne pouvait
qu'être un Tyran; il le fut - et s'allia aux
Latins par sa ménagerie leur appui contre ses
Sujets opprimés. Il institua les jeux Latins,
espèces de foires et fêtes annuelles, célébrées sur
le Mont Albain. Vainqueur des volsques il s'empara
de Lucra Pometia une de leurs villes les plus riches
et en employa le butin à faire achever le Capitole.
Il prit Gabie par trahison et alla faire la
guerre aux Ardèates. Ce fut pendant le siège
d'Ardèa qu'arriva l'événement qui le précipita
du trône: Sextus Tarquin son fils, ayant
deshonoré Lucrece, Tarquin Collatin son mari,
Lucretius son ^{frère} Publius et sur-tout Brutus qui jusque
là avait contrefait le bon, s'unirent par un

serment de vengeance commune. Brutus
qui avait été à Delphes consulter l'Oracle
renonça à son rôle d'insensé pour prendre
celui de Libérateur de sa Patrie. Ils mou-
trèrent au Peuple le corps de Lucrèce
qui ne pouvant survivre à sa honte s'était
donné la mort, et Brutus saisissant le pri-
mier, dont elle s'était pressé le sein, versa
par son sang, Tarquin aux Dieux infernaux.
Il s'en suivit une révolution qui changea
le gouvernement de Rome en République
l'an 509 avant J. C. l'année même où Attilius
chassait les Pisistratides. —



Septième Cahier
d'Histoire

pour mon Anna.

Résumé de la leçon du 26 avril.

Après que Brutus, Collatin, Lucrétius et Valerius
publièrent, ayant soulevé le Peuple contre les Tarquin,
ils allèrent au camp soulever également les soldats.
Tarquin venait d'en partir comptant que sa
présence apaiserait les troubles de Rome, mais les
portes lui en furent fermées. on lui déclara son
expulsion du trône, et on substitua au pouvoir
Royal, le pouvoir consulaire avec cette seule diffé-
rence que les Consuls ne restaient qu'une année en
charge. Du reste, l'Aristocratie prévalut dans le gou-
vernement et le Peuple ~~ne~~ ^{qui} s'en trouva ~~pas~~ ^{rien} mieux.
Les deux premiers Consuls furent Brutus et Collatin.
Brutus fit jurer au Peuple Romain l'éternelle abo-
lition de la royauté et l'on porta une loi qui
condamnait à la mort, quiconque proposerait de
la rétablir. quelques uns pourtant la regrettaient
par goût pour la luxe et les plaisirs. les fils, les neveux
de Brutus, ceux de Collatin étaient du nombre.
Tarquin le savait. il en profita. Il envoya des
Ambassadeurs à Rome pour réclamer ses biens et propo-
sions quelque ouques et leur ordonna de s'aboucher
avec ses partisans et d'employer toute leur adresse
à lui en procurer de nouveaux. Le Sénat lui rendit
noblement toutes ses propriétés; il fallut plusieurs jours
à ses envoyés pour en préparer le déplacement. ils le
surent à profit pour former une conjuration en faveur
de Tarquin: un esclave surprit le secret des conjurés
il les dénonça au Sénat. leurs lettres pour Tarquin

fièrent saisis et on les traduisit au tribunal de
Bontus - il ferma la bouche à Collatin qui voulait
essayer de sauver ses neveux en condamnant ses
deux fils à la mort - Tite-Live ne peint avec élo-
quence la douleur paternelle attirant les traits du
Juge impassible, que la Nature et la Patrie se
disputaient dans ce moment terrible. L'arrêt de
Collatin pour ses neveux, son alliance avec les Tarquins
le rendirent suspect - Bontus et Lueritius lui con-
sillèrent un exil volontaire, et il vint leur conseil
Valerius Publicola fut nommé pour le remplacer.
Pendant Tarquin rennait l'Italie - il alarmait
les Rois en leur présentant sa cause comme celle
de tous les tyrônes : les habitants de Veies et de Tarquin
furent les premiers à attaquer Rome - leurs fils de
Tarquin commandait leur avant-garde et Bontus
celle des Romains - à peine les deux Chefs se firent
ils apperçû, qu'une haine mutuelle, les fit se prése-
nter l'un sur l'autre et ils s'entretenaient. Les deux
armées combattirent avec acharnement autour de
leurs corps - la nuit vint les séparer - et une voix
surnaturelle, sortie dit-on d'un bois voisin, procla-
ma la victoire des Romains, sur ce qu'ils avaient perdu
un homme de moins - on se retira de part et d'autre
Rome célébra avec pompe les funérailles de Bontus et
les Dames Romaines s'honorèrent de porter son deuil.
Valerius Publicola, tardant à se nommer un Collège
et bâtissant sur une éminence une belle Maison, dont
on crut qu'il pouvait faire une forteresse, excita les soupçons

il se hâta de les dissiper en haranguant le Peuple,
nommant Lucrétius, ^{consul} dissolvant sa Maison et faisant
des loix populaires : l'une permettait à chaque Citoyen
de tuer quiconque prétendrait à la royauté - l'autre
ôtait le trésor public aux Consuls et en confiait la
garde au Temple de Jéré et l'administration à des Ma-
gistrats spéciaux, nommés questeurs : une troisième per-
mettait aux Citoyens d'appeler au peuple de la
sentence d'un Magistrat - cette loi existait, mais on
trouvait toujours moyen de l'écluser. Les deux Consuls
étant sortis de charge, on en choisit deux autres au
moment où Porcenna Roi de Clusium, craignant que
l'abolition de la royauté dans Rome ne devint con-
tagieuse, vint mettre le siège devant cette ville par
la force de rappeler les Tarquins. Les Romains vaincus
dans un combat sanglant et fuyant par le pont
du Janicule étaient vivement poursuivis par l'ennemi
qui allait pénétrer dans Rome, quand Horatius (soit
sa dévouant tout seul à la défense du pont, donna
le temps à deux Soldats qui l'accompagnaient d'en-
rouper les arches et se jettant alors tout armé
dans le Tibre, aborda l'autre rive, où il fut reçu
en libérateur - aux acclamations de la reconnaissance
on ajouta les honneurs d'une Statue, et le don d'un
terrain, tel que sa charrie pourrait le marquer en un
jour. Porcenna alors bloqua Rome et voulait la
réduire par la famine - un jeune Patricien nommé
Mutius Scévola pénétra dans son Camp, au moment
où son Secrétaire payait leur solde aux guerriers - le
prenant par le Roi, il le poignarda - conduisit devant

Porsenna et menacé de la torture, il plongea
son bras droit dans un brasier ardent et le regar-
dant tranquillement ^{brûler} dit-il "Tu vois ce que les tourments
pourront sur moi - je punis ainsi la main qui t'a
manqué, mais 300 autres bras sont levés dans Rome
pour te frapper." Porsenna effrayé entra en négociation
ou donna des otages - Clélie jeune Patricienne fut du
nombre - elle s'échappa de nuit et pécha le Tybre à la
nage - on la ramena à Porsenna, qui charmé de son
courage, lui permit de choisir dans son camp ce qui
lui conviendrait: elle en ramena ses jeunes compagnes
comme y étant exposés à une position peu saine.
Porsenna touché de tant de preuves d'héroïsme national
leva le siège, fit de riches cadeaux aux Romains et
abandonna Tarquin à son mauvais sort. Les Sabins
les attaquèrent alors: un d'entre eux, Appius Claudius Cyp-
rien du parti de l'opposition, s'était fortement déclaré contre
cette guerre et ne pouvant la prévenir, vint s'établir
à Rome avec bons clients, aux- quels on donna des terres
les droits de Citoyens Romains et à lui l'entrée du Sénat.
Jusqu'à là l'Aristocratie régnante traitant le Peuple avec
douceur - on avait diminué et même aboli les impôts pour
les pauvres - on les traitait avec une sollicitude particulière
malheureusement cet état des choses ne dura pas au delà
d'une nouvelle guerre plus dangereuse que les autres avec
les Latins - ces Peuples belliqueux avaient embrasé le
parti des Tarquins - Rome menacé de deux guerres à la
fois nomma un Dictateur - ce pouvoir Monarchique et
presque despotique absorbait tous les autres, mais il était
momentané et Titus Lartius qui en fut revêtu le premier

l'abdiqua aussi - tôt que les Sabins eurent posé
les armes. On en élut un autre nommé Antius Postumus
quand les Latins arrivèrent - il leur livra près du Lac
Regille la plus sanglante bataille, que Rome eût
encore eue à soutenir - le Dictateur seul en revint sans
blessure. le Corps des Enigres que commandait Tarquin
fut complètement détruit et seul il survécut à sa
famille entière et fut traîner une misérable existence
à l'ombre chez le Tyran. Antius demeura où l'âge et le dépit
terminèrent sa carrière. On prétend que Castor et Pollux
vinrent annoncer cette victoire sur la place publique
de Rome. Mais Rome éprouvait déjà les maux de la
Discorde civile: ses guerres perpétuelles exposant continuel-
lement les habitants des Campagnes, au pillage, aux in-
cendies, aux dévastations, les forçant par nécessité à des
emprunts onéreux, dont les riches leur faisaient
payer jusqu'à 12 p. 100 d'intérêt. L'impossibilité de
s'acquitter réduisant la plus part de ces infortunés débi-
teurs à se vendre comme esclaves à leurs créanciers et
eux - en abusant de leur position les traitaient comme
tels, leur imposaient des travaux froids et les rouaient
de coups. Un jour un vieux fenturion parut sur la
place publique, montrant son dos sillonné de verges, et
son sein couvert de nobles cicatrices - un cri de fureur
répondit à cet appel à la pitié du Peuple - d'autres
victimes du même genre se réunirent - leurs maîtres les
réclamaient - le Peuple se mit en devoir de les défendre.
le Sénat s'assembla, délibéra et ne craignant plus rien
des Tarquins, résolut de soutenir par la sévérité l'intérêt
des lois et le sien propre. Mais pendant cette délibération
des courriers vinrent annoncer une incursion des Volscs.

le Peuple refusa de marcher à l'enemi, si
l'on ne décrétait l'abolition des dettes et la liberté
des débiteurs réduits en esclavage. Le peuple fut
viva - quelques sénateurs populaires consentirent
à céder - Appius Claudius voulait résister et punir
le Consul Servilius qui avait l'amour du Peuple
l'apaisa par de belles paroles - lui prouva qu'il
fallait commencer par mériter les grâces qu'il
voulait obtenir en repoussant l'enemi - on s'en
rôla en foule - les débiteurs sur-tout payèrent de
leurs personnes et les Volques furent vaincus. Ser-
vilius ayant distribué le butin et les terres aux vain-
queurs, demanda pour lui le triomphe, que le Sénat
piqué de sa popularité refusa, et que le Peuple
accorda malgré lui. Le Consul ainsi mécontent
s'en appuya qu'avec plus de force sur la sommation
qu'il fit au Sénat de remplir ses engagements envers
le Peuple: le Sénat y mit une mauvaise foi palpable -
il fit remettre les débiteurs esclaves à leurs
maîtres et la fermentation était au comble, quand
une nouvelle incursion de l'enemi vint augmenter
le trouble. Le Peuple cria qu'il ne défendrait point
une Patrie qui n'était libre que pour les Patriciens,
et n'avait pour eux que des fers et des cachots. Les
Licteurs furent repoussés, la mutinerie acquiescent à
chaque moment de nouvelles forces. On nomma Dictateur
Marius Valerius, homme probe et populaire dont
les promesses offraient la garantie d'un pouvoir illimité.
Ils séduisirent encore une fois le Peuple et valurent la
Victoire. Mais au retour, Marius insistant pour l'abolition
des dettes et ne pouvant vaincre les refus obstinés que lui

opposait Appius Claudius sa démit de sa charge.
Le peuple furieux résolut de quitter Rome et ses ser-
ments l'attachant à ses consuls et à ses lieges, il voulut
après les premiers par un point de parjure, mais des
représentations plus modérées l'engagèrent à se contenter
d'emporter ses drapeaux et de se retirer sur le Mont Sain-
te. Le Sénat alarmé tenta une négociation - on ne voulut
rien entendre, dis que les envoyés eurent répondu négati-
vement à la question s'ils étaient munis de pleins-pouvoirs
pour dicter l'abolition des dettes. Minucius Agrippa fut
choisi pour pacificateur - un Apologue qu'il fit au peuple
sur la querelle des Membres avec l'Estomac qui amena
leur défaillance à la fin, le frappa et le convainquit. Il céda
et consentit à rentrer dans ses foyers à condition qu'on
lui accorderait des Magistrats destinés à le défendre contre
les Patriciens - leur personne fut déclarée sacrée et invio-
lable et leur veto d'opposition suffisant pour annuler tous
actes disapprouvés par eux. On nomma 5 de ces Magistrats
nommés Tribuns du Peuple et on les choisit parmi les
chefs de la sédition - ils eurent des Apseurs ou Ediles Mi-
nistres chargés d'exécuter leurs ordres. Cette révolution arriva
l'an 491 avant J.-C.

Résumé de la leçon du 29 avril.

La guerre continuée avec les Volosques durant les troubles intérieurs de Rome durant encore les Romains reconquis entre eux la terminèrent heureusement. L'événement principal qui la signala fut la prise de Corioli, due à la valeur du jeune Marcius à qui elle valut le glorieux surnom de Coriolanus. Une vigoureuse sortie des épiques avait fait fuir les Romains - Marcius sortant seul le effort de l'ennemi rallia les siens, vainquit les Volosques, les poursuivit à son tour et entra pile-mêle avec les fuyards dans la ville - il en sortit aussi tôt avec une partie de sa troupe pour voler au secours du Consul qui combattait et décida la victoire - il reçut sur le champ de bataille les éloges les dons du Consul et sa recommandation pour le Consulat de l'année prochaine. Les Latins, écrasés à Régille demandèrent alors et obturent une paix durable. Rome était affligée d'une famine suite nécessaire des troubles de l'année précédente - la retraite du peuple sur le mont sacré avait empêché la culture des terres on envoya des Comissaires en Etrurie, en Campanie et en Sicile pour acheter des blés - le général Gélon tyran de Syracuse, en fournit gratuitement - le Sénat délibéra lâchement si le don serait rendu ou rendu au peuple ? Quelques Sénateurs parmi les-quels il est possible d'avoir à nommer Coriolanus qui en voulant aux Comices de lui avoir refusé le Consulat, proposaient

de ne nourrir le Peuple qu'à condition qu'il
renouvellerait à ses tribuns - sans en l'approuver -
convoqueraient l'assemblée populaire - l'animèrent par
des discours séditieux et allèrent aux portes du Sénat
arrêter Coriolan à sa sortie - les Patriciens défendirent
sa personne et les droits de leur Corps - les tribuns
profitèrent de leur inviolabilité pour attaquer vivement
il en résulta un tumulte, un désordre universel - l'as-
semblée du Peuple se prolongea des journées, chaque une
des-quelles fut marquée par de nouvelles concessions
arrachées au Sénat par la force des choses. Les tribuns
obturent le droit de convoquer le Peuple - celui
de faire des plébiscites, ou lois obligatoires sur les Plébiens
enfin celui de juger les Patriciens et le premier usage
qu'ils en firent, fut de mettre en jugement Coriolan
dans une assemblée par centuries. Il se défendit avec
une hardiesse orgueilleuse - on suspendit le décret, mais
l'issue de l'affaire n'étant point douteuse, Coriolan
pour éviter la flétrissure d'une condamnation publique
s'enfuit volontairement, et le vainqueur des Volques
alla s'aspirer en suppliant sur le foyer de Tullus
leur Roi - Ils avons vu de nos jours cette scène impo-
sante se renouveler en grand et imprimer une tâche
ineffaçable au nom Anglais, par la supplice prolongé
de l'Hoste de la grande Bretagne assassiné à coups d'épi-
gles sur le rocher de St. Etienne - cette infamie est da-
vantage un témoignage glorieux à sa mémoire qui prouve
qu'on n'a point osé espérer en lui contre sa Patrie -
il eût vécu si on l'avait jugé capable du crime dont
Coriolan n'hésita point à se souiller - il accepta le

commandement de la première. Des deux Armées
que les Volques mirent en campagne et marchèrent
sur Rome, ils arrivèrent sous ses murs, après avoir
soumis ses colonies et presque toutes les villes du
Latium. L'effroi du Peuple n'ébranla point le
ferme du Sénat qui se refusa long-temps à toute
démarche humiliante - enfin il fut forcé d'envoyer
une députation de Sénateurs, aux quels on demanda
la restitution de tout le territoire conquis sur les
Volques - le noble refus du Sénat fut la première
application de ce principe conservateur de la grandeur
Romaine de ne jamais fléchir dans le malheur -
Pendant le danger croissant journellement, les Prêtres
les Pontifes revêtus de leurs habits sacerdotaux mar-
chèrent vers le camp de Coriolan pour implorer sa
clémence et n'y furent même pas admis. Alors,
Veturia sa mère, Volturna sa femme et les Dames
Romaines en deuil, demandèrent au Consul la
permission de tenter le salut de la République.
elles l'obtinrent et les portes de Rome s'ouvrirent
à ce cortège respectable qui pénétra jusqu'à la tente
de Coriolan - à l'aspect de sa mère il voulut
s'élançer dans ses bras - elle le retint avec la double
ascendant de la vertu et de la maternité offensée.
Arrête, lui dit-elle, et commence par réfléchir si
c'est ta mère ou ta Prisonnière que tu vois ici ?
Je ne te parle point de tes enfants - tu as prononcé
sur leur sort - l'esclavage ou l'infamie et l'héritage
paternel que tu leur destines - mais prononce sur ta mère
qui serait morte libre dans sa Patrie libre, si elle n'avait souffert.

"Où ma mère s'écrit Coriolan vaincu, vous sauvez Rome, mais le perdre votre fils." En effet il mourut selon les uns, assassiné par les volsques furieux de son abandon, ou selon d'autres dans les misères de l'exil, plus douloureux, disait-il dans la solitude. — Le consul Spurius Cassius porta la loi agraire qui distribuait les terres conquises aux citoyens pauvres et faisait participer les autres à ce partage. — Les Patriciens prirent d'abord ce prétexte pour attaquer la loi, mais leur opposition ne dura point après que les Latins en furent exclus; Spurius Cassius fit chez lui un amas d'armes, pour les distribuer aux pauvres qu'il protégeait. Ce projet de conspiration fut découvert et puni de mort. — La loi agraire fut alors adoptée en apparence. — On nomma des commissaires pour en surveiller l'exécution mais leur activité fut paralysée par mille entraves et les choses en restèrent au même point. — Cependant la guerre des Latins vint se compliquer avec celle des Volsques. — Ces derniers tourmentaient Rome d'incursions fatigantes par leur continuité. — une famille héroïque les Fabius se chargea de terminer cette guerre. — ils sortirent de Rome accompagnés de leurs clients au nombre de 3000 — remportèrent plusieurs victoires — mais surpris et dispersés dans une embuscade ils périrent tous sans se rendre et 306 Fabius morts en un jour ne laissèrent qu'un seul rejeton que les Volscs soutinrent dignement l'héritage obligatoire d'un nom glorieux. — Ils firent vaincre par une armée Romaine et les Volsques battus demandèrent et obtinrent une trêve de 40 ans. —

Mais Rome tranquille pendant la guerre, retombait sur

71
tôt une paix conclue dans le trouble de ses discor-
sions intestines: ses plus braves soldats devenaient
alors ses plus redoutables orateurs; Volturnus, Latorius et
Ginatius se distinguèrent dans les débats que continu-
à susciter la loi agraire - Volturnus acquit de la
popularité et fut nommé tribun, par avoir répondu
par des voix de fait les dictateurs qui voulaient le
forcer à l'enrôlement - Latorius privé du talent de
la parole, mais aussi obstiné que courageux fit passer
malgré l'opposition la plus violente, la loi, qui déféra
aux Comices par tribus l'élection des tribuns et des
édiles. - Une nouvelle incursion des Volques fit marcher
contre eux le consul Appius Claudius ^{dit} fils de celui
que les plébéens avaient toujours trouvé opposé à leurs
intérêts - Héritant de leur haine, son armée arrivée
sur le territoire ennemi, déploya un système de disci-
pline raisonnée et finit par se faire battre et mettre
en fuite. Appius furieux, déploya une sévérité cruelle;
il demanda à chaque soldat ses armes et ses drapeaux
et punir de mort quiconque ne put les présenter - il
fit du plus décimer l'armée entière, et la discipline
militaire était telle qu'il n'éprouva point de résistance
mais revenu à Rome et cité en jugement il se donna la
mort ne pouvant manquer d'être condamné. La guerre
continuait avec les Volques; elle termina par la prise
d'Antium - les Eques revinrent à leur tour - heureusement
jamais ces deux peuples ne s'entendirent pour se réunir
contre les Romains - ils se succédaient dans la hie et se
faisaient battre en détail - l'incapacité du consul Porcius
donna aux Eques un ^{avantage} momentané - ils se lais-
sèrent enfermer par
eux dans son camp: le Sénat investit son collègue du pouvoir

Dictatorial, par cette formule usitée en pareil cas.
Que le Consul vaille à ce que la République n'éprouve
aucun dommage - et Furius fut saisi.
De nouveaux troubles agitaient Rome, depuis les Rois
elle n'était gouvernée que par quelques règlements royaux
encore subsistants et la volonté arbitraire des Consuls. Le
Peuple demanda au Sénat le l'organe du Tribun Populaire
à une loi ^{ou} créer une commission qui serait chargée de né-
gocier un Code de loi et de fixer la jurisprudence Romaine. Cette
demande si juste trouva dans les Patriciens une opposition
inconcevable, qui dura près de 10 années; il y eut pendant cet
intervalle une lutte constante et de fréquents combats à coups
de poing, qui se terminaient mutuellement sans effusion de sang.
Dans une de ces rixes l'éon fils de Cincinnatus s'engagea malheu-
reusement avec le peuple: un Tribun lui intenta une accusation
calomnieuse; son père le cautionna mais voyant sa condamna-
tion décidée d'avance, il préféra la misère à la perte de son
fils, lui fit quitter Rome et paya sa caution qui emporta
sa fortune entière et ne lui laissa que quelques arpents de
terre à cultiver de ses mains. Les troubles aggravaient Rome
au danger le plus imminent; le Sabine Titonius ayant rassem-
blé une troupe d'étrangers et de fugitifs pénétra jusqu'à
Capitale; il offrit la liberté aux esclaves qui viendraient le
joindre; le Sénat déclama les secours du peuple qui les lui
refusa. Pendant qu'un orateur nommé Titus Cincinnatus le ra-
raisonnait avec éloquence, les Etrusques alliés des Romains as-
sièrent sur la place publique pour les secourir. Le Consul C.
Cinius les fit ranger de ce spectacle, calma le peuple en lui
promettant l'effet certain de la loi agraire et l'entraîna à
l'attaque du Capitale qu'il courut au danger de sa vie, mais
alors le Sénat refusa l'assentiment de tenir la parole du mort.
Cincinnatus nommé Dictateur prêcha aux deux partis, des ré-
mises d'âmes, qui produisirent un calme momentané dont
il profita pour se sauver à sa charrue. Mais le Consul Man-
lius envoyé contre les Etrusques s'étant aussi laissé surprendre
et emmené par eux dans un défilé le Sénat alarmé rap-
pela Cincinnatus à la Dictature ^{usque}; les envoyés chargés de lui
porter les marques de sa dignité le trouvaient dans sa ferme

occupe à labourer son sillon: il se jura sa charrue, alla
revêtir sa toge et dit à sa femme, voilà donc notre champ
encore en friche cette année. Vainqueur des Epures malgrées
le secours actif que lui avait prêté le Consul affligé, il le
restituait de médiocrité au rang de lieutenant et finira ses
soldats de leur part au luttin, ce qui ne les empêcha pas de
lui donner une couronne d'or. Il obtint encore celle de
chien bien plus précieuse, car on ne la décernait qu'aux libé-
rateurs d'une année, et les honneurs du triomphe au quel
le peuple entier prit part. Des fêtes des nuptialités par
allées et des tables qui furent dressées dans toutes les rues.
Le même peuple triomphait d'une autre part et d'une autre
façon en obtenant 10 Tribuns au lieu de 5, et les Tribuns
obtinent le droit important et dangereux de convoquer le
Sénat. La démocratie ayant fait venir des progrès sensibles,
on revint à la loi Terentilla. Les Tribuns Sciliius, Virginius
et Brutus Dentatus la soulevèrent avec vigueur. Le Sénat
fatigué d'une lutte aussi impuissante qu'opiniâtre finit par
céder: on convoqua l'assemblée en Grèce des députés chargés
d'en rapporter les lois de Salomon et autres législateurs con-
nues. Cette mesure importante fut adoptée 450 ans avant J. C.
à l'époque même où l'union conclut son traité avec Rome.

Résumé de la leçon du 30 avril...

Les Commissaires ou Députés envoyés en Grèce par les Romains en revinrent l'année suivante avec les matériaux d'une législation à laquelle après de longs débats, on prescrivit la marche suivante. Toutes les Magistratures furent suspendues et on leur substitua 18 Magistrats qui sous le nom de Décemvirs absorbaient tous les pouvoirs et devaient rédiger un Code dans l'espace d'un an, terme appliqué à leurs fonctions. Ils furent choisis dans les Comices par Centuries: l'influence d'Appius Claudius leur mit à leur tête - rien de plus juste et même de plus populaire que leur gouvernement pendant le cours de cette première année - ils publièrent 10 Table de lois - les exposèrent sur la place publique au jugement des Citoyens, et firent les corrections, les retranchements, les augmentations qu'on jugea nécessaires avec discernement et dévouement au bien général. Cependant l'année allait finir et on répondait partout qu'il en fallait une seconde pour terminer dignement ce grand ouvrage; l'argument était convainquant on l'adopta d'autant plus facilement que les Décemvirs s'étaient fait aimer du Peuple. On procéda donc à leur réélection, et comme on voulait exclure Appius, dont l'orgueil héréditaire persait déjà on le nomma Président des Comices - car comme c'était à lui en cette qualité à proclamer les candidats, on comptait qu'il n'oserait s'offrir lui-même, ce qui n'était jamais arrivé. Mais comme il faut que tout arrive une première fois, Appius se nomma impudemment lui-même et avec lui des gens qu'ils savaient convain-

à ses vus - il en résulta un système d'usurpation
qui produisit des injustices odieuses, des condamnations
arbitraires, des citoyens les plus opulents et les plus
recommandables, enfin un Despotisme insupportable
et légalisé, qui opprima également les Patriciens et
les Plébéiens et qui rendit plus odieux encore les
exils de la débauche et les raffinements de la cruauté.
Les jeunes Patriciens compagnons des exils d'appelés lui
servaient de bourreaux; le Sénat était déert - les tribuns
sans voix, le Peuple muet - l'insurrection devenant
l'unique remède probable à tant de maux. Deux nou-
velles tables de loi furent publiées; celle qui défendait
les mariages entre les Patriciens et les Plébéiens, indiqua
ces derniers: une guerre ayant éclaté contre les Volontaires
les Décemvirs se virent forcés à convoquer le Sénat pour
ordonner l'enrôlement. Des Juifs allèrent dans les
campagnes rassembler les Pers de la Patrie, dans les
champs qu'ils cultivaient pour se soustraire à la tyrannie
ils arrivèrent: Appius Claudius alla lire son rapport
dans le Sénat et parla de la nécessité de repousser
l'ennemi. "Il n'en est point de plus dangereux que
toi", s'écrièrent Horatius Barbatus et Valerius Publicola
dignes héritiers de noms chers à la Patrie et propices
à la liberté, et l'ayant interrompu par cette apostrophe
vivement, ils énumèrent ses torts et firent une tableau
si frappant de son gouvernement oppresseur, qu'Appius
ayant essayé de se défendre, sa voix fut étouffée par
un cri général d'indignation, au quel son oncle Clau-
dius joignit ses justes plaintes sur l'impossibilité où il était
de porter ses représentations à son Neveu, qui lui faisait
fermer sa porte pour s'épargner le langage de la vérité.
Lependant on prit en commun la parti de commencer par

chasser l'ennemi du territoire de la République -
on leva deux armées qui furent commandées par quelques
Décemvirs: les autres restèrent à Rome avec l'opinion
de y rendre la justice. - Dans une de ces armées était
le tribun Sentes Dentatus, connu dès avant le Décam-
virat d'une manière avantageuse, par une action
géroïque à la guerre, on envoya par un foudre à
une mort certaine avec ses compagnons, il n'eut
point hésité à obéir, et ce par respect pour la discipline
militaire, après avoir pleuré le sacrifice de leur vie
n'avaient point balancé à la faire et s'étant élancés
sur un rocher inabordable, garni par des forces ennemi-
es supérieures, étaient parvenus à l'escalader et
avaient décidé la victoire. Sentes voyait l'incapacité
des Décemvirs et en parlait hautement un soldat expe-
rimenté et mécontent - ils résolurent sa perte et
l'envoyèrent faire une reconnaissance, on lui donna
pour compagnons de vils satellites dévoués à leurs intérêts
ils l'attaquèrent en route - s'adossant à un rocher
il se défendit en lion et fit mourir la poignée à
plusieurs de ses meurtriers. enfin une partie d'entre
eux tourna le rocher, y monta, et l'écrasa de pierres
ils revinrent au camp en répandant qu'ils avaient
été attaqués par l'ennemi et que leur chef avait
succombé - on courut sur les lieux - on vit le héros
écrasé, environné des corps de ses bourreaux - c'était
des Romains - la mensonge devenait palpable - la
douleur des soldats insulta même au crime impuni -
ils firent à Sentes Dentatus de magnifiques funérailles
et pendant que ses cœurs se peignaient dans le camp

le sang d'une femme cimentant une seconde fois
la liberté de Rome. - Appius siégeant sur son
tribunal avait vu une jeune fille d'une grande beauté
accompagnée de sa nourrice, traverser la place
publique pour aller à l'école. - On voit par là que
Rome à cette époque avait déjà des écoles et des écoles
de femmes. - Il en devint amoureux et apprenant qu'
elle était fille du tribun Virginius, qui était alors
à l'armée et destiné au tribun Jélius, il vit bien
que la séduction devenait impossible, et ourdit une
trame infernale avec Claudius pour satisfaire sa passion.
Claudius revendiqua Virginius comme son Esclave
prétendant qu'elle était née d'une femme de cette
condition échappée de sa maison et que l'épouse
du Virginius n'avait fait que l'adopter - il mit la
main sur elle pour appuyer cette fable, mais les cris
persans de la nourrice ayant fait accourir du monde,
Claudius en appella au jugement du Peuple. Le
Peuple qui ignorait leur criminel accord s'assembla
autour du tribunal et finit d'indignation en voyant
Appius au mépris d'une de ses propres lois, adjuger
provisoirement la jeune fille comme esclave à Claudius
qui n'avait point prouvé qu'elle l'était. Munitorius
son oncle et surtout Jélius son amant la défendit
avec rage: Appius n'osa insister pour le moment, il
renvoya l'affaire au lendemain, permit qu'on mît
de l'armée Virginius pour la défendre, et chargea sous
main les Décemvirs de lui refuser son congé. Cette prison

tomba par la celerité d'*Julius* qui prit cet
ordre et amena *Virginus* en deuil sur la place publique
tout le peuple s'intéressa vivement à la douleur paternelle
de ce vénérable suppliant. *Appius* monta sur
son tribunal et sans entendre le malheureux père adjoin-
dre sa fille à *Claudius* - un cri d'épouvante et d'horreur
parcourut l'assemblée, mais les *Licteurs* étant venus
saisir la victime, et *Virginus* voyant que la fureur
du peuple allait rendre toute résistance impossible,
supplia le Dénouoir de lui permettre un moment
d'entretien avec sa fille, sous prétexte de s'assurer
si elle ne l'était pas véritablement. *Appius* qui crai-
gnait dans cette ruse du désespoir, une lâcheté prête
à céder, accorda cette demande - *Virginus* désarmé
comme on l'était aux assemblées publiques, prend sa
fille par la main, fait quelques pas comme pour se
retirer à l'écart avec elle, approche du lictateur d'un
bouclier et saisissant un couteau, il l'enfonce au
sein de sa fille en disant - je n'ai pas d'autre moyen
de te sauver : ensuite il retire le fer sanglant et
le présentant à *Appius* : "C'est par ce sang, dit-il,
que je dévoue ta tête aux Dieux infernaux" Les
tourments devinrent épouvantables - vainement *Appius* essaya
de le calmer - il fut forcé de se voiler et de fuir - on
promena dans les rues le corps de *Virginus* et les pères
les époux volent à la vengeance. *Horatius Barbatus*
et *Valerius Publicola* viennent se mettre à la tête du
peuple - les *Licteurs* sont désarmés - les cris, à bas le
Tyran, retentissent dans Rome entière. *Virginus* son

75
poignard à la main, court soulever l'Armée. Jichus
et Mamitovius en font autant à aller qui combattent
les Sabins et en dépit des Décemvires, dont on repousse
les prières et brave les menaces, les deux Armées réunies
marchent vers Rome et s'arrêtent au Mont sacré.
Les Patriciens espèrent d'apaiser le Peuple et l'Armée
on demanda pour première clause la destitution des
Décemvires, qui refusent de se démettre quoique la
seconde année fût déjà expirée - l'Armée voulait qu'
on les lui livra pour être brûlés vifs - le Sénat projette
une députation - Virginius déclare qu'on n'admettra
qu'Horatius Barbatus et Valerius Publicola. Ils
furent bien reçus et Valerius persuada le Peuple
de se contenter de l'abolition du Décemvirat, et du
rétablissement des tribuns et des consuls - lui et son
collègue furent proclamés tels à l'unanimité. Les
Décemvires furent mis en jugement - ils périrent
leur condamnation par la mort ou l'Exil. Appius
Claudius se tua comme avait fait son Père.

+ Les Centuries assemblées adoptèrent les lois des
12 tables, quoique il y en eût de mortifiantes pour le
Peuple. Les deux consuls en charge eurent à leurs côtés
battirent les Éques, les Volscs, les Sabins, et obtin-
rent les honneurs du triomphe : ils firent des lois
populaires - une sur-tout qui déclarait les plébéiens
lois de l'État, ce qui transportait au Peuple la
puissance législative... La tranquillité ne fut pas
longue après leur sortie de charge. le tribun

Les auteurs proposa deux lois importantes: l'une
qui permettait les mariages entre les Patriciens et
les Plébéens et celle-ci passa plus facilement:
l'autre qui permettait au Peuple de choisir
indifféremment ses Consuls dans les deux classes.
celle-ci fut fortament débattue - les Patriciens
imaginaient de l'abroger par une loi -
ce fut l'établissement d'une Magistrature nouvelle
le Tribunal militaire qui remplacerait provisoi-
rement le Consulat, serait ouvert aux Plébéens
et pourrait avoir jusqu'à huit membres - lorsqu'on
proceeda à leur Election les tribuns du Peuple
charmés de cette victoire qui leur avait coûté du
temps et du travail, comptèrent bien en recueillir
les fruits et se présentèrent par candidats - mais le
Peuple ne nomma que des Patriciens et Pite-dine dit
à cette occasion: "On trouver maintenant un individu
aussi sensé que ce Peuple entier l'était alors?" L'année
suivante on en revint au Consulat - mais ce fut
une source de troubles, d'intrigues et de discords
continuelles, qui recommencent annuellement pendant
30 années. Si une guerre éclatait, le Peuple refusait
de s'enrôler si on ne lui donnait des tribuns mili-
taires: s'il faisait au Sénat quelque demande
d'ordonnance utile ou juste, il ripostait par le
même argument en faveur des Consuls - en accordant
au Peuple les tribuns militaires, le Sénat avait
obtenu les Censeurs, Magistrats tirés de son Corps
qui étaient les gardiens de la morale publique et
dont le pouvoir était fort étendu. Leur charge durait 5 ans
et plus tard 10 mois.

Quelques temps après Rome fut affligée d'une famine.
Spurius Milius Chevalier Romain amassa les blés
dans l'intention dit-on, de les distribuer au peuple
et de parvenir ainsi à la royauté. Accusé par Minutius
que le Sénat avait chargé de faire des provisions et
qui se trouvait prévenu par lui, donnant de plus
lien aux soupçons par l'escorte dont il se faisait
suivre, par les nombreux partisans que lui avaient
faits ses largesses - il inquiéta le Sénat au point de
lui faire appeler de nouveaux Cincinaturs à la Dicta-
ture - celui-ci nomma Servilius Ahala maître de
Cavalerie et l'envoya sommer Spurius Milius de
comparaître devant lui; le coupable effrayé, se
refugia dans un groupe de ses partisans, Servilius
l'y suivit hardiment et le voyant résister à
sa sommation, le poignarda, et vint en faire son
rapport au Dictateur qui approuva cette action
comme commandée par la circonstance. Des guerres
eurent lieu contre les Veïens et les Fiduatins du
côté de l'Etrurie - Des Consuls, Des tribuns Militaires
Des Dictateurs mêmes les combattirent. Fidues
fut plusieurs fois prise et reprise - Lars Tolumnius
Roi des Veïens fut tué par le Général Romain
Cornélius Cossus - Des dévotilles opines eurent
pour la seconde fois le Temple de Jupiter et les
Veïens obtinrent une trêve de 20 ans. Du côté
du Midi on avait à combattre les Éques et les
Volosques - les Romains ayant été vaincus, on

nomme Dictateur Servilius Priscus qui repara
ce désastre, et s'empara de Lavinum. L'année
suivante un tribun Militaire prit Volus - étant
allé à Rome pour y prendre les hospices, il fut
témoin des troubles qui y éclatèrent à l'occasion
des comices et s'écia imprudemment. Malheur
à mes Soldats s'ils en faisaient autant. Le
propos frappa un peuple outragé - il courut
parvint au camp et prit les Soldats contre
leur commandant - Des signes de désobéissance
se manifestèrent - il voulut servir contre les
coupables; l'émeute devint générale et il fut
lapidé. - La ville d'Auxur fut prise sur les
Volosques. - Deux innovations importantes eurent
lieu à cette époque - la Casse Militaire fut
confiée à deux Questeurs Patriciens et une
Solde fut assignée par le Sénat aux Soldats
Romaines, qui jusques-là avaient servi à leurs
frais, mais l'automne venu, se retiraient libre-
ment dans leurs Maisons. Le Peuple ne voyant
pas au delà du moment, prodigua sa recon-
naissance au Sénat à ce sujet, et ses tribuns
lui prodiguèrent les avertissements sur les
maux qui en résulteraient.

Résumé de la leçon du 3 Mai. — 71

L'Armée Romaine une fois soldée, on entreprit le siège de Veies pour mettre fin à l'interminable guerre que Rome avait à soutenir contre ces Peuples depuis sa fondation. La Campagne fut insignifiante à cause de l'incapacité des tribuns Militaires. L'Armée ne revenant point dans ses foyers par l'hiver, les tribuns du Peuple inventèrent sur ce mauvais effet du printemps le bienfait de la solde accordée par le Sénat et ils trouvaient de puissants auxiliaires, dans les pleurs des femmes sur la longue absence de leurs Maris.

L'année suivante, de nouveaux tribuns Militaires, également incapables furent nommés; Veies implora le secours de Capuë, de Fidènes et de Faléries — ces villes se réunirent contre les Romains; ils furent battus, leurs machines de siège furent brisées — la consternation se répandit dans le camp et s'étendit à Rome; le Peuple toutefois, malgré les clameurs de ses tribuns, suivit un de ses beaux mouvements si communs à Rome où le danger de la République, réunissant les partis dans un dévouement universel — le Sénat, les chevaliers se cotisèrent pour fournir des machines nouvelles, le Peuple s'enrôla en foule et le désastre de Faléries fut réparé par Camille, premier tribun Militaire qui exerçait sur ses Collègues la double influence d'un mérite supérieur et de la confiance qu'il inspire. — Les machines furent reconstruites, la ville étroitement bloquée; des corps d'observation furent sagement distribués pour prévenir tout secours ou communication avec les alliés; la discipline militaire fut rétablie, et les Soldats reprirent courage.

Famille alors revint à Rome : de nouveaux troubles militaires furent cités et envoyés par les remplacer - le siège traîna des années, pendant les- quels les Romains éprouvèrent quelques revers moins significatifs, suite nécessaire des discordes de leurs chefs. Il fallut encore recourir à la Dictature, et Famille, quoiqu'il n'eût pas 30 ans y fut appelé par l'estime publique. Il fut creusé une mine qui passant sous les remparts de la ville pénétrait jusqu'à son centre : un prodige ou du moins réputé tel, la crue rapide et surprenante des eaux du lac d'Alba, fut consultée les brachos et les Devins sur sa signification - un d'eux dont les Romains s'étaient emparés dans les environs de Veies, leur dit que la réussite du siège, dépendrait de la possibilité de détourner les eaux du lac - on eut recours à l'oracle de Delphes, qui n'étant pas Veien, se montra de meilleure composition et promit la succès du siège à condition d'une riche offrande à Apollon. Enfin Famille envoya annoncer à Rome qu'il était sûr de prendre Veies et demandait les ordres du Sénat sur l'emploi de la riche butin que promettait la ville : on délibéra si on la laisserait aux soldats vainqueurs ou si tout le peuple de Rome serait appelé à y participer - ce dernier parti prévalut et les chemins de Veies, se couvrirent d'une populace avide portant des sacs vides sur leurs épaules et courant à l'encre pour les remplir - son attente ne fut point trompée - Veies attaquée de deux côtés par l'armée et les soldats de la mine fut prise et pillée - ses habitants furent vendus et égorgés - on respecta les Temples des Dieux et sur-tout les plus fameux de la ville, celui de Junon - comme c'était l'usage de transporter à Rome les Dieux étrangers.

on tenta d'enlever la statue de Junon, que dit-
on se rendit immovible - alors on lui demanda
humblement son consentement et l'ayant accordé
verbalement où par un signe de tête, elle devint
légère comme une plume et alla au Capitole savoir
l'avis des Romains. Les Prêtres projetèrent de trans-
porter à Veies une moitié du Sénat et du peuple
de Rome - le Sénat s'y opposa fortement par
l'organe de la famille qui en appela aux Dieux pères
des Romains et à ce Capitole au-quel se rattache
l'orgueilleuse espérance de l'empire du monde. Son
avis l'emporta, mais il lui fit perdre sa popularité
qu'il avait déjà fortement ébranlée la remise exigée
par lui de la dignité du butin de Veies, promise
à Apollon - il eût fallu y penser d'avance - faire
rendre n'est jamais chose facile, aussi cette diu-
inité prétendit et aller même des terres, n'étant pas trou-
suffisante pour offrir à Apollon un présent digne de
lui, les Dames Romaines offrirent généreusement
leurs bijoux et obtinrent en récompense la permission
de se faire traîner dans des chars. Sur ces entrefaites
il survint une nouvelle peste, car Rome en avait
déjà éprouvée beaucoup d'autres : on employa pour la
faire cesser la cérémonie du Lustrum où repas
offert aux Dieux, que les Prêtres mangeaient par eux
et alla du flom entouré par un Dictateur dans le
Temple de Jupiter. La famille vengea sur les Capitulins
et les Falisques, les secours qu'ils avaient prêtés aux
Veiens - pendant qu'il assiégeait Faléries un Maître
d'école lui tira les enfants des principaux habitants
de la ville, comme un moyen assuré de la réduire facilement.

le héros, indigné de cette lâche trahison, renvoya
le traître à Galius les mains liées derrière le dos
et frappé de verges par ses lances. Leurs pères furent
tellement touchés de cette belle action qu'ils envoyèrent
une Députation au Sénat, déclarant que la Domination
Romaine leur semblait préférable à la liberté même,
puisque Rome produisait des hommes tels que Camille.
On agréa leur soumission, ce qui n'empêcha pas
que les griefs du Peuple, dont nous avons parlé ci-dessus,
ne fissent exiler Camille: en quittant sa Patrie, il
forma le souhait pour ses concitoyens, de s'en voir bientôt
regretter; ce mot est pénible à avouer, mais la perfidie
n'est qu'une leçon de l'humanité et bien moins
celui du Paganisme. —

Nous avons dit précédemment que les Gaulois avaient
quitté leur Pays du temps de Tarquin l'Ancien. Ils
émigrèrent sous la conduite de leur Roi Ambigatus — il
laissa deux fils Segovesa et Bellovèse — ce dernier à la
tête des plus braves, franchit les Alpes et vint s'établir
en Italie — Segovesa avec le reste de sa troupe franchit
la forêt Hercynienne, qui s'étendait par de là la Gaule.
Le mélange des Gaulois avec les Slaves peut servir de
cause probable à la sympathie des deux Peuples. Les
Gaulois d'Italie y fondèrent Milan, Turin et occupèrent
la Lombardie et la Haute Cisalpine. Ayant habité
de l'Etrurie leur ayant apporté du vin, ils voulurent
en aller conquérir et crurent mettre le siège devant
Clusium exigeant qu'on leur cédât de nouvelles terres.
Les habitants de cette ville réclamèrent le secours des
Romaines, comme n'ayant pas secouru Securis briga
contre eux. leur demande fut accueillie — on envoya des
Ambassadeurs aux Gaulois — malheureusement ils étaient

40
Dans cet âge où l'on risque tout parce qu'on
ignore les conséquences de tout. aussi demandèrent
ils fièrement à Bruns de quel droit il assiégeait
une ville que Rome protégeait & la flut barbare lui
répondit que son droit était au bout de son épée.
Ils desus les jeunes Envoyes n'écoutant que leur
soif de combattre entrèrent dans Flusium, et au-
vins du droit des gens, se mirent à la tête des
Assiégés et firent une sortie où l'un d'entre eux
tua un Général Gaulois. Aussi tôt les barbares levèrent
le siège et marchèrent vers Rome - toutes précautions
y furent négligées. les Ambassadeurs, causa imprudence
de cette dangereuse agression furent nommés Tribuns
militaires par la réponse - ils commandèrent mal,
une armée mal composée - elle rencontra les Gaulois
sur les bords de l'Alia et leur seul aspect effraya
et dispersa les Romains: ils se sauvèrent à Veies -
les Romains Gaulois marchèrent sur Rome, dont les
habitans fuyaient de tous côtés - sur ceux qui restèrent
les hommes en état de porter les armes se retirèrent
au Capitole et les vieillards se dévouèrent à la mort.
Revêtus de leurs toges consulaires ils s'assemblèrent dans leurs
chairs jurés aux portes de leurs maisons et attendirent
les Gaulois, qui n'arrivèrent qu'avec précaution
ce spectacle les frappa d'abord d'une sorte de respect
mais un de leurs soldats ayant touché la barbe d'un
Sénateur, celui-ci le frappa de son bâton de justice.
alors ces barbares les égorgèrent tous, pillèrent et brûlèrent
leurs maisons et attaquèrent le Capitole. Les Assiégés
se défendirent en désespérés - ils l'étaient en effet de la
cruelle misère de contempler sa ruine sans pouvoir y

portés remués. Les Gaulois effrayés de leur résistance
les bloquèrent pour les réduire par la famine, mais
eux-mêmes souffrirent beaucoup de l'insalubrité de l'
air embravé et de la difficulté de se procurer des vivres.
Pendant ce temps Camille qui avait choisi l'ardée
pour le lieu de son exil, harangua les Ardennes avec tant
d'éloquence qu'il les entraîna au secours de sa Patrie -
tomba sur les Gaulois plongés dans l'ivresse et le sommeil
en égorga un grand nombre, alla à Veies rejoindre l'armée
qui voulait le nommer Dictateur - il s'y refusa disant
que ce droit n'appartenait qu'au Sénat. alors un soldat
se dressa - il se coucha sur une planche de Liège -
s'abandonna ainsi au cours du Tibre - parvint au
Capitole, ranima le courage des assiégés par la nouvelle
de la victoire de Camille et rapporta de la même façon
à Veies un Sénatus Consulte qui le nommait Dictateur.
Les Gaulois tentèrent encore une fois d'attaquer le
Capitole de nuit et dans un profond silence - ils parvinrent
ainsi jusqu'au parapet sans que les Chéens même se
réveillèrent, mais les vœux consacrés à Junon produisirent
des cris qui réveillèrent Marcius: il accourut et précipité
du haut du Parapet, un Gaulois qui déjà y posait
le pied; l'alarme devint générale et le Capitole fut
sauvé. Les Romains pour prouver aux Gaulois qu'ils
étaient bien de manquer de provisions, jetaient des
pains dans les retranchements et cette espèce de faus-
cade les décida à offrir une capitulation à condition
qu'on leur payerait 1000 livres d'or. Comme on le pressa
une discussion s'éleva sur la poids - Brunnus jeta son
épée dans la balance en s'écriant, malheur aux vaincus,
Camille arriva sur ces entrefaites - il coupa court au
marché en disant que c'était au fer et non à l'or qu'il

appartenait de racheter Rome. Un combat sanglant
eut lieu dans la ville - les Gaulois en furent chassés
et puis complètement vaincus et exterminés dans
une seconde bataille livrée sur le chemin de Fabius
Camilles entra en triomphe dans les ruines de Rome
où la rebâtit à la hâte et sans ordre - on récompensa
Manlius Capitolinus et ses autres défenseurs - les tribuns
proposèrent encore une fois le transport d'une partie
de la population Romaine à Veys - Camilles et le
Sénat continuèrent à s'y opposer et le mot accidentel
d'un centurion qui planta ses aigles sur la place
publique, en criant, arrête, fut pris pour un oracle et
leur donna gain de cause. Les jeunes ambassadeurs
qu'on avait jadis envoyés aux Gaulois et qui avaient
occasionné tout ce désastre, furent condamnés à
une amende : ils étaient de la famille des Fabius. Camilles
seul en possession de la confiance publique, tour à tour
censeur, tribun militaire et Dictateur, excita la jalousie
de Manlius Capitolinus qui dit-on, aspirait à la royauté.
Comme les vexations Patriciennes pour dettes, allaient
toujours leur train, Manlius rachetait les débiteurs qu'
on réduisait en esclavage - il finit par accuser les
Patriciens d'avoir dérobé de la rançon destinée aux
Gaulois - on le mit en jugement pour prouver ce qu'il
avançait et ne l'ayant pu, il fut mis en prison - le
Peuple le délivra - son audace s'en accrût et il essaya
de faire entendre à ce même Peuple qu'il lui faudrait
un titre et une autorité supérieure à la Dictature pour
pouvoir le protéger efficacement cela le fit mettre en
jugement une seconde fois - dans sa défense il apostropha
éloquemment le Capitole sauvé par lui, et fut à propos

produisit tant d'effet que le Sénat le fit jurer hors des murs de Rome, et il fut précipité de la roche Tarpeienne. Le peuple nommait plus souvent des tribuns militaires que des consuls, mais ils les choisissaient plus souvent parmi les Patriciens. Un Fabius avait deux filles dont l'une avait épousé un Patricien et l'autre un plébéien nommé Licinius Stolon - un jour que celle-ci visitait sa sœur, un bruit qu'on fit à la porte, l'épouvanta. sa sœur lui dit avec malice que c'était les lieutenants de son mari. la jeune femme en prit une jalousie qui influença sur son humeur et sa santé. son mari arracha son secret, et au lieu de guérir sa manie, eut la ridicule faiblesse de vouloir la contenter: il s'appuya sur cela de son beau-père Fabius et de son ami Scipius, qui s'étant fait nommer Tribuns proposèrent des lois portant: 1^{re} qu'aucun Citoyen Romain ne pourrait posséder plus de 500 arpents de terre: 2^{de} que l'intérêt des dettes serait réduit des capitales et qu'on aurait 4 années devant soi pour les acquitter: 3^{me} que le consulat serait partagé forcément entre les deux ordres et qu'on ne pourrait être dorénavant qu'un consul Patricien et un autre plébéien. Il y eut à ce sujet de grandes troubles - pendant 5 on n'eut ni consuls, ni tribuns militaires: le peuple se refusait à les nommer - enfin fatigué de cette lutte opiniâtre il voulut renoncer à la 3^{me} loi, et les Patriciens eux-mêmes accordèrent volontiers les deux premières - mais les deux Tribuns toujours continués en charge, voulaient tout ou rien. Des guerres étrangères, apportèrent des interruptions momentanées au désordre de l'intérieur. les Volsques et

les Prénestins furent vaincus : les Gaulois repoussés dans une seconde invasion qui les avait amenés jus- qu'aux bords de l'Anio, où l'armée romaine, sous le Dictateur, signala une victoire avancée par une victoire complète. Il eût encore la gloire de pacifier Rome, en obtenant du Sénat, les lois que le Peuple exigeait avec une ardeur nouvelle et menaçante, après quoi il vint un Temple à la Concorda 364 ans avant J. C. à peu près à l'époque de la bataille de Mantinée - le Consulat une fois partagé, le premier Plébéien qui en obtint l'honneur fut Sextus et le Peuple accorda en dédommagement au Sénat des Præteurs chargés de rendre la justice à Rome en l'absence des Consuls et des Ediles Curiels aux- quels on confia l'ordonnance des jeux publics. Une anecdote intéressante date de cette époque - le Patricien Manlius, homme sévère et ennemi des Plébéiens, avait envoyé élever à sa campagne un enfant bête et infirme qu'il y traitait à peu près en esclave - l'enfant ayant fini par être sage, un tribun en prit occasion de l'accuser devant le Peuple - le fils de Manlius l'ayant appris, vint avant le jour chez le tribun et le poignard à la main le força à lui promettre de se desister de son accusation contre son Père. Le Peuple enchanté de ce trait d'une pitié filiale peu méritée, nomma le jeune homme tribun Légitime - on le verra justifier ce choix honorable. -

Résumé de la leçon du 5 Mai.

Un consul plébéien nommé Géminius ayant été battu et tué par les étrusques, et vivement malheureux rebattu l'orgueil des tribuns et appuyé les déclamations du Sénat sur l'incapacité des plébéiens. Une troisième éruption des Gaulois, fut nommée ~~la~~ Dictature: il vint camper en leur présence: un Gaulois d'une taille gigantesque s'étant avancé pour défier les plus braves en combat singulier, le jeune Manlius se présenta, le combattit, le tua et le dépouilla de son collier que les Latins appelaient Torquis et qui lui fit donner le surnom de Torquatus - les Gaulois effrayés de cette victoire particulière, évacuèrent le territoire de la République, mais deux ans après ils revinrent et s'avancèrent jusqu'à Tibur. Le Dictateur Sulpicius les vainquit complètement. Licinius Stolon, fut condamné à cette époque ^{en vertu de} ~~par~~ sa propre loi, car il se trouva posséder 1000 arpents de terre, au lieu de 500 - il fallut les rendre et payer une amende. Une guerre ayant éclaté contre les étrusques, Marcus Rutilius plébéien fut nommé Dictateur au grand dépit des patriciens et vainqueur il fut de plus nommé censeur et conféra aux plébéiens le droit de nommer les sénateurs. Les Gaulois revinrent encore: on envoya contre eux Popilius Lénae consul plébéien qui les battit, mais fut blessé dans l'action: l'année suivante, Camille fils du Dictateur qui les avait vaincus tant de fois, fut nommé consul et marcha contre eux - dans cette campagne Valerius officier Romain tua un Gaulois en combat singulier et fut dit-on, aidé par un corbeau, qui vint se percher sur son casque et travailler des griffes et du bec contre son ennemi, ce qui lui fit donner le surnom de Corvus. il fut toujours

par le consulat qu'il obtint avant l'âge de
23 ans, malgré la loi: il s'empara de l'atrique place
d'armes des Volques et termina ainsi cette guerre...
celle contre les Samnites, peuple le plus belliqueux
d'Italie fut une des plus mémorables: elle commença
l'an 346 avant J. C. Les Samnites faisaient la guerre
aux Lécurniens - ceux-ci furent secourus par les Campaniens,
qui vaincus et effrayés des suites de leur défaite
implorèrent le secours des Romains - on leur opposa
que les deux peuples étaient liés par un traité - ils
prirent le parti de se donner à Rome, et Rome
prit alors de défendre cette nouvelle propriété. Elle
envoya dire aux Samnites de laisser désormais les
Campaniens en paix - les Samnites indignés ne firent
aucun compte de cet avertissement et poursuivirent
leur succès. Rome mit en campagne deux armées,
commandées par les consuls Valérius Corvus et Cornélius
Copus - Valérius alla en Campanie - il s'y livra un
combat sanglant où la cavalerie Romaine mettant
pied à terre, décida la victoire: les Samnites disaient
que les yeux des Romains étaient dans cette bataille
et qu'ils n'avaient pu soutenir le poids de leurs regards.
Cornélius Copus avait marché sur le Samnium, et
s'y était laissé enfermer dans un défilé - la tribune
Legionnaire Décius proposa d'aller avec un petit
corps de troupes, attirer sur lui tout l'effort de
l'ennemi, et de laisser ainsi au consul le temps
de faire retraite; il l'exécuta - le consul se sauva
et Décius quoiqu'entouré d'ennemis dix fois plus nombreux
voyant qu'on avait négligé de le servir tout à fait
tenta une retraite qui semblait impossible et parvint

à l'effectuer. Une couronne de gazou donnée
sur les lieux mêmes, dunt sa récompense : il engagea
l'ennemi à profiter du désordre de l'ennemi pour
l'attaquer et une grande victoire fut le résultat
de ce sage conseil. Les deux conseils obtinrent les
honneurs du triomphe. Les Samnites demandèrent
la paix qui leur fut accordée. Capoue demanda une
garnison à Rome pour la rapurer contre leurs incursions
ou l'envoyer, mais les soldats de cette garnison
fournirent l'odieux projet d'égorger les habitants de
la ville pour s'emparer de leurs femmes et de leurs
trésors. Les officiers découvrirent cette conspiration
mais feignant de l'ignorer, ils tentèrent de l'étouffer
en renvoyant les plus mutins à Rome sous divers
prétextes - ils s'aperçurent de cette manœuvre
et pour la déjouer se donnèrent rendez-vous dans un
dépôt où ils se rassemblèrent en grand nombre et
forcèrent le vieux consul Titus Quintus qui
habitait une campagne dans les environs à venir
se mettre à leur tête. Rome nomma Valerius pour
Dictateur : il vint haranguer cette armée rebelle -
lui rappela les services populaires de ses aïeux,
fit couler leurs larmes, y mêla les siennes et se fit
discours que lui prêta Titus - liva, appuyé des garanties
de clémence qu'il donna aux révoltés, les fit rentrer
dans le devoir et dans leurs foyers. Le soulèvement
des Latins offrit bien-tôt un danger plus grand : depuis
la victoire de Régille, les peuples soumis aux Romains
combattaient avec eux, avaient la même tactique, la
même discipline militaire et cette égalité de moyens
attaquant Rome à juste titre, elle manda les magistrats

82
Du Latium - ils vinrent et oïrent proposer
condition de paix, le partage du Consulat. Manlius
Torquatus indigné de leur audace répondit qu'il
ne verrait jamais cette infamie et l'un des Latins
s'étant laissé tomber sur les marches du Capito-
line, on prit sa chute pour un augure favorable.
Les deux Consuls Manlius Torquatus et Décimus Mus
s'étant mis en campagne, eurent tous deux le même
songe - ils virent un fantôme qui leur déclara
qu'un général et une armée était due aux Dieux
mânes, et que celui des deux partis dont le chef
succomberait restait vainqueur. Les Consuls se
cordèrent entre-eux, que celui des deux dont les
troupes pluraient les premières, se dévouerait
aux Dieux pour le salut de la Patrie. En attendant
ils firent des règlements militaires pour réformer une
discipline relâchée et défendirent tout combat hors
des rangs, sans la permission des Consuls. Le fils
de Manlius, indigné de voir un Cavalier Latin
défier vainement les Romains et les accabler
d'injures, entreprit la défense, combattit et tua
son adversaire. Il fut reconduit en triomphe à
la tente du Consul, qui l'accueillant d'un regard
sévère, lui reprocha de l'avoir mis dans la cruelle
nécessité, de choisir entre son fils et son devoir.
Il le condamna à être battu de verges et décapité.
La vue de ce sang souleva les soldats - ils éclatèrent
en murmures - Rome même en devint l'écho et
lorsqu'après la victoire de Vesuvius, le triomphe
fut décerné à Manlius, les tribuns seuls vinrent à sa
rencontre.

L'est à cette bataille de Vesuvius que le bon
Désir voyant son aile fléchir devant l'ennemi
convocqua les Pontifes, fit entre leurs mains les
cérémonies de son dévouement aux Dieux infernaux
et se précipita dans le milieu où il fut tué. Sa
mort anima les siens et découragea l'ennemi,
sur sa défaite n'opposa plus qu'une faible
résistance. Deux nouveaux Consuls Munnus et
Lamella achevèrent de soumettre les Latins - la
dernière de leurs villes qui osa résister encore aux
Romains fut prise - elle finit pourtant par
envoyer auprès des Députés à Rome, mais ils y par-
lèrent un langage fier et franc - ils demandèrent
pour leur Patrie une paix honorable, promettant sa
fidélité aux Romains à ce prix et menaçant de
saisir toute occasion de vengeance si cette paix
était onéreuse. Le Sénat Romain répondit noblement
qu'il les trouvait trop dignes de la liberté pour ne
pas la leur laisser et ils obtinrent leur demande.
Quinze ans, et 222 ans avant J. la guerre avec
les Samnites recommença.

Résumé de la leçon du 13 Mai. —

Papirius Cursor fut nommé Dictateur pour aller combattre les Samnites - il choisit pour Lieutenant Fabius Rulianus, et tous deux arrivés dans le Samnium campèrent devant l'ennemi. Le Dictateur étant allé à Rome pour y prendre les auspices, recommanda à Fabius de ne point combattre en son absence. Mais une occasion favorable s'étant présentée, Fabius céda à la tentation et remporta une victoire complète qui coûta 30000 hommes aux Samnites. Cette nouvelle étant parvenue à Rome, le Dictateur en l'apprenant laissa échapper les noms de Brutus et de Manlius et les amis de Fabius en conclurent qu'il méditait une justice cruelle et se hâtèrent de l'avertir du danger qui le menaçait. Fabius assembla ses soldats, accusa Papirius d'une basse jalousie, leur dit qu'il leur confiait la défense de leur propre gloire, qui n'en faisait qu'une avec la sienne qu'on voulait ternir. Ils la lui promirent. Papirius arriva sur ces entrefaites - cita Fabius à son tribunal et sa désobéissance étant notée il le condamna aux verges et à la mort. il se sauva - les soldats lui ouvrirent leurs rangs et lui conseillèrent d'aller à Rome implorer la

justice du Sénat - le Dictateur l'y suivit.
Le Sénat s'assembla et le Père de Fabius, pour
la cause de son fils, en rappelant le dévouement
de 300 de ses aînés et demandant pour
récompense la vie de son fils unique retourné.
Il parlait encore, quand le bruit des dictateurs
se fit entendre aux portes - ils venaient saisir
le coupable - l'affaire fut portée devant le
Peuple. Papirius fit si bien valoir les droits de
la dignité Dictatoriale, les Majestés des lois,
les dangers de la Discipline militaire violée,
que le vieux Fabius et son fils lui-même, voyant
l'effet qu'avait produit son discours, s'espérant
plus rien que de sa pitié et se jetterent à
ses genoux pour demander grâce. Tout le Peuple
en fit autant et le Dictateur se laissa fléchir
en déclarant qu'il redait aussi volontiers à
la prière, qu'il aurait fermement résisté à
l'exigence. Il rejoignit alors son armée qui mal
disposée pour lui, s'était laissée battre avant
son voyage à Rome - à son retour il fit tout
son possible pour regagner l'affection de ses
soldats et y réussit de façon à gagner deux batailles
dans l'une des-quelles les Samnites perdirent
20,000 ^{hommes} et l'autre les força à demander la paix.
On leur accorda qu'une trêve - désespérés ils pri-
rent le parti de livrer aux Romains leurs généraux.

85

comme instigateurs de cette guerre - ceux-ci l'ayant
appris se donnèrent la mort, on envoya leurs corps
à Rome, qui n'en resta pas moins inflexible à
vouloir continuer la guerre. Cette dureté réveilla
le courage des Samnites - ils osèrent compter sur
la justice des Dieux, qu'on croyait généralement
les vengeurs des prières dédaignées, ils eurent pour
Chef Consus Trevernius et assiégèrent Luceria,
ville alliée des Romains - le Consul Posthumus
marcha à son secours - prit pour arriver plus vite
le chemin le plus court et le plus dangereux et
s'engagea dans un défilé dont il trouva l'issue
bouchée et gardée - il voulut revenir sur ses pas
mais les Samnites s'étaient rendus maîtres dans
l'intervalle de l'entrée du défilé et tenaient
ainsi les Romains enfermés. On éclata en mur-
mures contre le Consul - on ne lui demandait
qu'une mort glorieuse - mais cela même devenant
impossible - une voix proposa de se rendre - elle
fut couverte par des cris d'indignation - mais
bientôt ce cruel parti étant le seul qui resta
à prendre prévalut généralement. Les Samnites
demandèrent l'avis du Père du Pontius sur la
manière dont ils traiteraient les Romains - il
commença par leur conseiller de les laisser aller
en paix avec armes et bagages - voyant leur éton-
nement de ce conseil, il leur en donna un autre
directement opposé, celui de les égorger tous - l'étonnement

redoubla sur cette contrainte d'avis si opposés
entre-eux. Ils les motivèrent sur la nécessité de les
traiter en amis ou en ennemis. On choisit le
plus mauvais parti, c'est à dire un parti mitoyen
ou incertain que les Romains paieraient sous le
joug, livraient 500 otages ^{Quakers} et signeraient un
traité onéreux. Comme on n'avait pas de chef
il fallut bien en payer par là - les généraux
et les soldats en chemise traversèrent ainsi les
rangs des Samnites, qui les abreuvent d'outrages
et se retirèrent à Capoue qui les reçut généreuse-
ment et d'où ils partirent à Rome de nuit,
redoutant les rayons du jour et les regards de
leurs concitoyens. Le Sénat délibéra sur l'accep-
tation ou le refus du traité, sous prétexte qu'il
n'avait pas été ratifié par le Sénat ni le
Peuple Romain. Posthumius lui-même vint
mettre fin à la perplexité des Sénateurs, en leur
proposant de la livrer aux Samnites - ceux-ci
refusèrent de la recevoir des mains des faisceaux
qui le ramènent aux frontières alors Posthumius
frappant un de ces faisceaux dit: maintenant je
suis Samnite - j'ai frappé un Romain - donc le
paix est rompue - les Samnites encore une fois
appelèrent aux Dieux et les Romains à leur tour
ils nommèrent Consuls Papirius Cursor et Publius
Filius - le premier marcha sur Lucérie, le second
sur le Samnium - les deux victorieux ne tardèrent pas

86

à se rejoindre et tandis qu'une des deux armées
assiégeait Lucrine où Pontius et son armée victorieuse
se tenait renfermé avec les 500 otâges, l'autre
battait la campagne et désolait les environs - enfin
Lucrine fut forcée de se rendre aux mêmes conditions
qui avaient été imposés aux Romains enfermés dans
la défilé appelé Fourches Caudines - les otâges furent
requis et l'année suivante les Samnites ayant levé
une nouvelle armée sur pied, Fabius fut nommé
Dictateur et remporta en une campagne deux grandes
victoires, après lesquelles il y eut un intervalle de
repos. Il fut court - les Samnites ayant entraîné
les Etrusques dans leur parti à force de sollicitations
et d'intrigues, Fabius entra en Etrurie et Volturnum
dans la Samnium. Fabius trouva l'armée qu'il
venait commander découragée d'avancer et occupée
à couper des bois pour se retrancher: il leur ordonna
de les jeter là et les mener à l'ennemi - une victoire
complète près de Sutrin coûta la vie à 25000 Etrusques.
Pour mieux répandre la terreur en Etrurie, il traversa
la forêt Simbrinienne qui la sépare de l'Ombrie et
envoyant à ce peuple quelques Romains qui savaient
sa langue, ils parvinrent à l'amaigrir et en firent
bien accueillir - quant aux Etrusques ils se livrèrent au
désespoir et furent exterminés de même. Au moment même
de cette victoire Fabius reçut un ordre du Sénat de ne
point entrer dans l'Etrurie de peur d'un nouveau désastre
comme celui des Fourches Caudines - mais déjà vainqueur
il venait sur ses pas, pour aller porter secours dans le Samnium.

où les affaires allaient si mal qu'on demanda
à haute voix un Dictateur - comme c'était au son
à le nommer, les évoyés qui lui en exposaient le
nécessité, n'osèrent lui parler de plus que la voix
publique demandait - le Consul le comprit et fit
un noble effort sur lui-même, il nomma Papirius
Cursor. On lui sent plus de gré à Rome de cette
victoire sur les passions que de toutes les autres -
En revenant à Rome il rencontra une armée
de 80000 Etrusques et Ombriens qui occupait
ses derrières et lui barrait le chemin - il la
battit complètement et 60000 hommes périrent
dans ce combat qui termina la plus étonnante
campagne qu'aucun Général Romain eût faite jusque-
là. Les Ombriens se soumirent - les Etrusques furent
découragés mais non abattus - Le Dictateur Papirius
qui avait marché sur le Samnium, rencontra l'en-
nemi près de la forêt d'Averne et termina digne-
ment sa belle carrière par une dernière victoire
où les Samnites perdirent 35000 hommes. Tite-Live
dans l'éloge qu'il nous fait de ce guerrier vante sa
capacité surnaturelle dans le boire et le manger;
il nous le représente ^{aussi} comme un esprit fort
se moquant des Augures et des poulets sacrés, qu'il
faisait boire en les voyant quand ils ne voulaient pas
manger à propos - Après lui Fabius combattit les
Samnites, les enferma dans le défilé d'Alipha
et les y fit périr sous le joug une seconde fois.

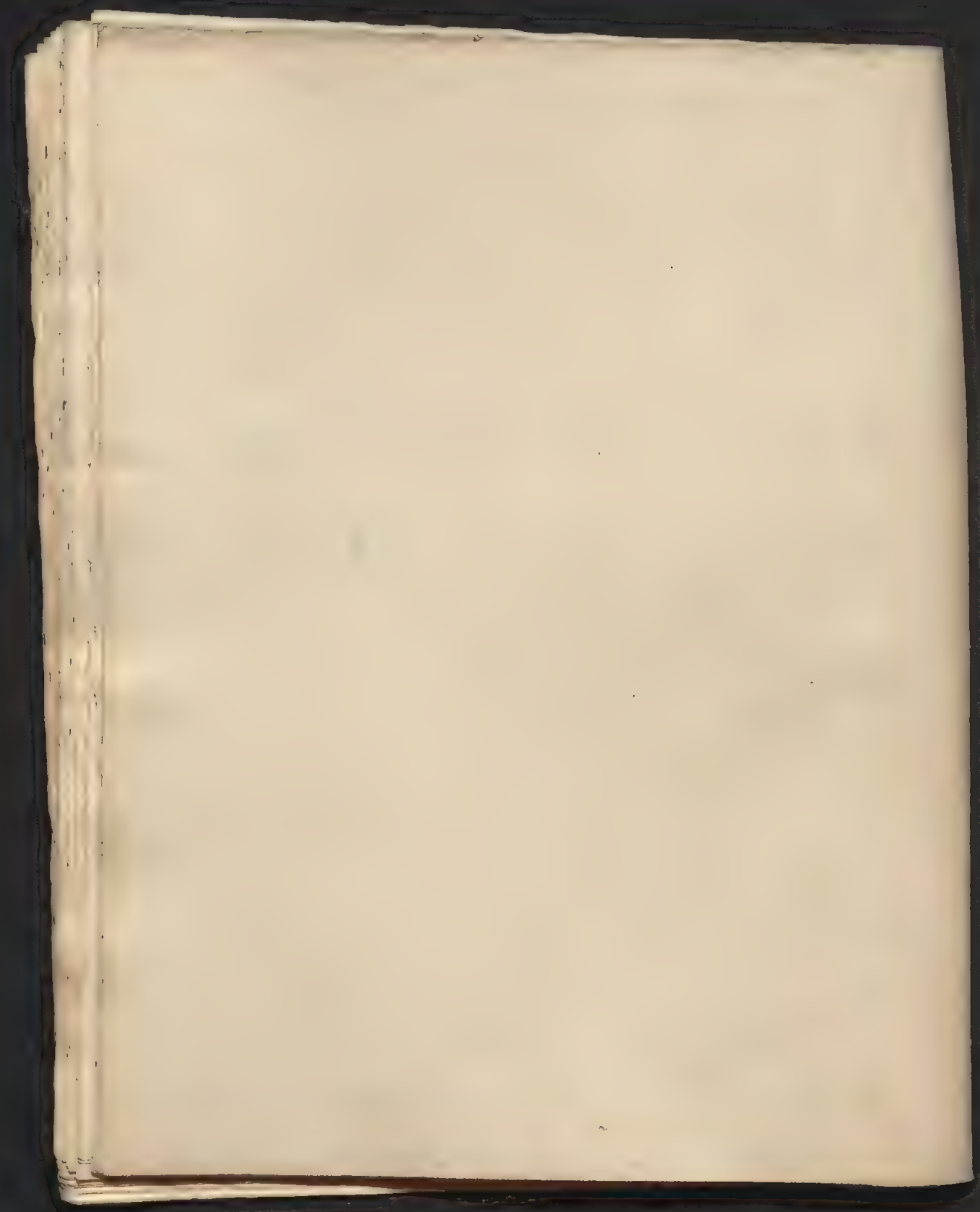
87
L'année d'après la consulat Martinus leur
tua encore 30000 hommes et cette dernière défaite
les força à une soumission totale. Rome les reçut
dans son alliance, mais refusa toute amnistie.
aux Eques ses anciens alliés qui avaient abandonné
son parti par celui des Samnites - cette population
fut exterminée sans pitié - ses villes furent brûlées
et rasées et son nom même disparut. - Les évé-
nements répondent à la période écoulée entre la mort
d'Alexandre et la bataille d'Issus. La grande Rome
maine et celle du héros Macédonien se trouvent
ainsi contemporaines.

Vers ce temps Appien Claudius avait illustré sa
censure, par l'utile construction d'un Aqueduc
et de la fameuse voie Appienne qui menait de
Rome à Capoue et dont on voit encore les restes.
Il balança ce bon service par un autre très mauvais
qu'il rendit à sa Patrie en discriminant dans toutes
les tribus les citoyens pauvres qui jusqu'à là com-
posaient les quatre tribus Urbaines - il en résulta un
grand mal - une majorité de voix très-dangereuse. Sulpicius
devenu censeur y remédia en les faisant rentrer à
leurs places accoutumées, ce qui lui obtint le surnom
de Maximus de préférence à ses victoires.

Un greffier nommé Flavius rivait au peuple les for-
mules à suivre par les procès et les jours fastes où
néfastes où l'on pouvait ou ne pouvait pas plaider.
Cela mécontenta fortement les Patriciens que les Plébéiens
avaient consultés jusqu'à là sur ces matières - leur dernière
conquête fut enfin l'admission aux dignités sacerdotales.

Les querelles encore renaissantes à cette
Époque entre les Français et leurs D'habitants
avaient occasionné une nouvelle retraite
du Peuple sur le Mont Janicule. Pour
le faire rentrer dans Rome, il fallut lui
accorder le renouvellement de la loi sur
l'appel au Peuple, ce qui prouva qu'on
trouvait toujours moyen de l'étendre. Les faits
nous mènent à l'an 300 avant J.C. —

tun



Neuvieme Cahier
d'Histoire
Pour mon Annuaire. —

Résumé de la Leçon du 14 Juin.

Nous avons dit qu'Asdrubal avec une Armée de 30000 hommes avait été joindre son frère en Italie. Les Romains avaient déjà bien de la peine à tenir tête à Annibal et du côté de l'Épire à Philippe de Macédoine; ils ne purent arrêter Asdrubal au passage des Alpes, et les habitants de la Gaule cisalpine ou il déboucha se hâtèrent de se joindre à lui. La nouvelle de ce passage, de cette défection et de la jonction probable et si dangereuse des deux frères, porta l'alarme dans Rome ou nomma Consuls Claudius Néron et Livius Salinator. Le dernier alla dans la Gaule cisalpine s'opposer à Asdrubal et Claudius dans le Bruttium où était Annibal - il campa en sa présence et s'étant aperçu que renfermé dans son camp, il ignorait encore la marche de son frère, le Consul tenta un projet hardi qu'on ait qualifié de folie téméraire s'il n'avait point réussi. Il laissa une partie de ses troupes dans son camp, fit tromper Annibal et fit avec le reste de son Armée une marche forcée pour joindre Livius - les ordres étaient donnés sur la route, les vivres préparés, les soldats mangeaient debout - Rome blâma hautement cette témérité qui outrepassait les pouvoirs de Claudius; mais enfin les deux Consuls se réunirent, confondirent leurs soldats sous les mêmes tentes, ne pas augmenter le camp et entretenir ainsi la sécurité d'Asdrubal. Cependant le lendemain, lorsqu'on

90
se ranger en bataille, les Chevaux fatigués, les
boucliers noircis que le Général Carthaginois aperçut
dans les rangs ennemis, éveillèrent ses soupçons - les
éclaireurs le rassurèrent en certifiant que l'étendue
du Camp Romain était toujours la même: apaisés
d'aut il n'osa s'y fier et s'effraya de battre en retraite
mais les Romains le poursuivirent et le fleuve
Métaurus l'arrêtant dans sa marche, ils firent
combattre - ses forces étaient encore supérieures à
celles des deux Consuls - la bataille fut sanglante
et quand Asdrubal, malgré tout le courage et
l'habileté qu'il y avait déployé, la vit totalement
perdue, il ne chercha plus qu'à mourir en digne
fils d'Amilcar et en digne frère d'Annibal - ses
80000 hommes périrent presque tous avec lui - et le
jour même où il avait ainsi vengé le désastre
de Cannes, Claudius sans prendre de repos, par lui-
même les siens, ramenant son Armée victorieuse; dans
le Camp de son frère, lui apprit la triste vérité: il
s'écria: Je reconnais la fortune de Carthage! Rome
eut peine à croire à la sienne: on n'osa d'abord
ajouter foi aux premières nouvelles incertaines de ce
succès inattendu - mais deux cavaliers, témoins oculaires
du fait, étant venus le confirmer, la joie publique
approcha du délire. On courait, on s'embrassait, on
ne s'entendait pas et pourtant on se comprenait si bien.
Les honneurs du triomphe furent décernés aux deux Consuls

Comme c'était dans la Province de Luvius qu'on
avait combattu, l'usage lui accordait les honneurs de
l'har - mais son collègue à Lyvah à ses côtés et sous
de ses soldats encore exténués des fatigues aux- quelles
cette victoire était due, attirait tous les regards, et se
juste hommage de l'opinion publique, leur décernant
la plus vaine des supériorités - Annibal cependant finit

1. le propos d'une retraite savante vers l'intérieur de l'Italie. les villes
supériorité la plus grande, la révoltées en son faveur, faisaient à l'en- vers leur pays
plus belle de tant de Rome, qui accueillait leur repentir avec indulgence
venait d'être et attendait de croire qu'elles n'avaient cédé qu'à la
dignité à Rome d'un bon de la dignité. Le Sénat en se permit qu'un
à un jeune homme de 26 ans, Scipion Nasica, fils de son de 12 colonies qui avaient refusé insolument leurs
Scipion et l'ouïs de subsides aux jours du malheur - on leur signifia
de l'ouïs de l'ouïs qu'ils eussent à payer sur les champs toutes les sommes
salut de Rome arrières et on employa cet argent au paiement
à y renvoyer une statue de Cybele des esclaves qu'avaient fournis les propriétaires - car
qu'il fallait faire de l'ouïs qui augmenta le crédit du gouvernement.
venir de l'ouïs et l'ouïs de l'ouïs à la culture des terres fut reprise - on renvoya dans
tous les plus vains les campagnes, les laboureurs qui s'étaient réfugiés
tous de Rome: les statues on jura dans les villes, et l'on fit après avoir une calamité
forme arrivée, le Sénat après l'ouïs de l'ouïs à craindre que la guerre même, la famine
débilita sur les Sur ces entrefaites Rome revit dans ses murs, le
chris de l'ouïs qu'on trouverait jeune conquérant de l'Espagne - déjà la voix Publique
digne de la renommée désignait comme destinée à terminer sous la
et par les suffrages second guerre Punique - aussi fut-il nommé consul
anciens de l'ouïs à l'unanimité à l'âge de 28 ans. Il avait dit hautement
si vertueux alors lui à l'unanimité à l'âge de 28 ans. Il avait dit hautement
pour Nasica à l'âge de 26 ans et produisit avant sa nomination, qu'il fallait transporter la guerre
la l'ouïs de l'ouïs de Rome.

et forcer ainsi Annibal à quitter l'Italie. Ce projet
hardi fut blâmé par les vieux Sénateurs - l'un d'eux voulut
même y trouver de la lâcheté - le vieux Fabius Ma-
ximus qu'on voit avec douleur flétrir ses lauriers
en s'efforçant de ternir ceux de son jeune rival, ravala
dans tous ses discours la gloire de Scipion - il prétendait
que la peur d'Annibal, le poussait en Afrique
où il n'était pas. Scipion répondit avec une adresse,
une éloquence et une franche générosité, qui mirent
de son côté la vérité de la modération. Le Sénat
donna son consentement, soit persuasion, soit crainte
que le Peuple ne s'en fâchât. Scipion demanda alors
un supplément de troupes et une flotte - Fabius s'y
opposa encore - mais les vétérans accoururent volon-
tairement sous les drapeaux de Scipion et les villes se
cotisèrent pour lui équiper une flotte, il envoya vers
la Sicile - détacha d'ailleurs avec des Galères destinées à
ravager les côtes d'Afrique et à effrayer Carthage -
elle crut en effet Scipion à ses portes - Rome dans
l'intervalle faisait une paix honorable avec Philippe
de Macédoine - mais au moment où elle croyait pouvoir
diriger toutes ses forces contre Carthage et Annibal, un
troisième frère de ses héros, Magon s'avancit sur la
Gaulle cisalpine avec une flotte et une Armée, touchant
sur Gênes et s'en emparait. Scipion du fond de la Sicile
finait à la fois l'Afrique et l'Italie - il voit ses dangers
il apprend qu'Annibal assiège Locres qui venait de rentrer
sous la domination Romaine - il revient aussitôt - fait
lever le siège et nomme Gouverneur de la ville Pinarius.

Le choix fut malheureux et donna des armes contre
lui à ses détracteurs qui ne manquèrent pas d'en
user et abuser. Les Locriens opprimés par Pléminius
envoyèrent à Rome des Députés, qui parurent au
Sénat en habits de deuil et se prosternant demandant
justice et délivrance d'un Magistrat qui leur faisait
plus de mal que les Carthaginois eux-mêmes. On se
hâta d'envelopper Sulpicius dans le blâme qu'inspira
Flaminius - Fabius le calomnie - il prétend que la Sicile
et l'armée sont gouvernées comme Locres et obtient
qu'on nommerait des Commissaires, chargés d'aller
à Locres et même en Sicile, juger des choses sur les
lieux. Ils y allèrent. les plaintes des Locriens furent
trouvées justes et Pléminius fut puni de mort - mais
la Sicile et l'Armée, se offrirent que le Spectacle
de l'Administration la plus saine et les Commissaires
furent forcés de rapporter à la honte de Fabius
que jamais flotte ni Camp Romain ne furent mieux
gouvernés. Livius Salinator qui était Censeur cette
année, nota d'infamie le Peuple Romain - la cause
où la prétention de cet acte de démission originale fut
qu'ayant été injustement condamné à l'amende
avant son consulat, il avait laissé croître depuis
sa barbe et ses cheveux et avait refusé d'entrer dans
les emplois - mais comme on l'avait nommé Censeur
et Censeur malgré lui, il prétendait qu'il fallait prouver
de deux choses l'une : ou que sa condamnation était
injuste, ou que le choix du Peuple était infâme et par consé-
quent le motif d'infamie. -

90

Scipion avait réuni autour de lui quelques
jeunes et riches Syracusains qui ne se souciaient
guère d'aller tenter la sort des armes en Afrique.
Ils leur offrit de fournir en échange des chevaux
et des armes à des fantassins choisis, et s'en créa
ainsi 300 des mieux équipés et des plus braves.
Il retrouva aussi en Sicile ses débris malheureux
de la bataille de Cannus, ces soldats que l'austérité
Romaine avait condamnés à l'exil, jusqu'à la
sortie d'Annibal de l'Italie: ils y languissaient déjà
deux années: Scipion obtint du Sénat la permis-
sion de les incorporer à son armée, dont ils devin-
rent la troupe d'élite. Enfin il s'embarqua, et
la Sicile entière rassemblée sur les côtes, l'accompagna
de ses vœux prospères - ils firent bien échantés - après
trois jours de navigation, l'armée débarqua sur la
plage africaine - elle y fut jointe par Masinissa
Roi Numide, à qui Sifax avait enlevé tous ses états
et qui n'amenait à Scipion que 2000 cavaliers, et
il promettait qu'à la première action qui aurait lieu, tous
ses de Sifax passeraient de son côté, ce qui arriva en
effet. Carthage à l'arrivée de Scipion, mit en avant
ses dernières ressources et une armée composée de tout
ce qu'elle put trouver de soldats disponibles fut amenée
sous les ordres d'Hannibal - il marcha au combat ou
plus tôt à la mort - la victoire des Romains fut complète.

Carthage livrée à la terreur du désespoir, tenta encore
un dernier effort - elle réunît ses garnisons, appella
Sifax, donna le commandement à son beau-frère Asdrubal
Lélie - en se défiant de ses soldats et de son grand
lui-même, voulut épayer la voie des négociations.
Scipion se tint l'air de s'y prêter pour gagner du
temps et acquiescer des informations utiles - un de ses
soldats, qui avait suivi des députés au camp de Car-
thaginois, lui rapporta que ce camp était construit
d'une espèce d'osier, matière combustible, très-facile
à enflammer - il s'arrangea en conséquence et une
belle nuit ses soldats s'élevèrent se plaçant sous la
direction du vent, lancèrent dans les camps ennemis
quantités de brandons allumés - l'incendie se propagea
rapidement - les deux camps d'Asdrubal et de Sifax
devinrent la proie des flammes, et tout ce qui leur
échappait tombait sous le fer des Romains. Asdrubal
périt ainsi - Sifax se sauva, rassembla une nouvelle
armée Numide, fut vaincu, fait prisonnier et
conduit en Sicile - il eut alors la lâcheté de riposter
vers les Romains, sur son femme Sophonisbe qui
était fille d'Asdrubal. Après cette seconde victoire
Scipion envoya Lélie et Maninpe à la poursuite
des fuyards - le dernier entra dans Syota capitale
des États de Sifax et son premier fut de courir au
Palais Royal, pour voir la Reine Sophonisbe qu'il
avait jadis aimée - elle tomba à ses pieds et implora
sa protection auprès des Romains dont il était l'allié.

92
Mafinifex qui sent renaître tout son Amour, lui
en renouveler les serments, et comme elle n'y avait
pas été insensible et que la seule politique avait
formé ses liens avec Syfax, ils obtinrent qu'elle les suivit
au Temple sur le Champ et la nomma son Epouse,
l'assurant que par ce moyen elle s'échapperait à
la honte du triumphe, à la quelle les Romains voulaient
les Rois prisonniers. Lilius représenta vainement à
Mafinifex l'infélicité de Rome, qui augmenterait
encore le nombr de fille d'Asdombah: le Prince
inquié par une Epouse égyptienne la laissa sous bonne
garde et revint voir ce qu'il avait à espérer ou à
craindre de Scipion? Le héros supérieur aux faiblesses
de l'amour resta insensible à la pitié même; il blâma
sévèrement Mafinifex, lui dit qu'un Allié des Romains
devait savoir maîtriser ses passions et qu'il lui en
avait donné l'exemple en Espagne. Mafinifex sent
préférer la gloire de celle qu'il aimait à sa vie: il
envoya du poison à Sophonisbe, qui digne de recevoir
et d'apprécier cette funeste preuve d'amour l'avalait
courageusement, en la remerciant du bienfait de la mort
et ne regrettant de la vie que la douleur de la lui avoir
Syfax cependant envoyé prisonnier à Rome y avait été
mis à mort. Carthage n'ayant plus de ressources en Afrique
avait rappelé Annibah: ils s'embarquaient grincant des
dents et promenant des regards enflammés sur ses rives témoins
de sa gloire, cette Italie qu'ils quittaient, comme le lion pour ainsi abandonner
sa proie.

L'infortune dénaturant son caractère lui fit commettre
alors des actes de barbarie et d'impétuosité. il ordonna
le massacre des soldats Italiens qui refusaient de le
suivre et pilla le temple de Junon à Tarente. Débarqué
en Afrique, il s'avança vers Zama où l'attendait l'armée
Romaine rayonnante de l'orgueil de la victoire. Annibal
demanda une entrevue à Scipion. Les deux plus grands
hommes du monde, dit Vite-Live, frappés d'admiration
l'un par l'autre, se fixèrent long-temps, dans un respec-
tueux silence. Enfin Annibal parla le premier: il invita
Scipion à réfléchir sur l'inconstance de la fortune, dont
il s'offrit pour exemple, et conseilla la paix. Scipion
répondit, que cette modération louable, n'ayant point
dirigé ses pas en Italie, il devait enlever Rome de
voulon à son tour profiter du moment. L'on se
sépara ainsi sans aucune personnel et le lendemain
on se rangea en bataille. Annibal mit sur sa
première ligne les Italiens qui l'avaient suivi, comme
des victimes sur les-quelles il ne comptait qu'ens et
qu'il lui importait peu de sacrifier - ses vétérans for-
maient sa seconde ligne, et avaient ordre d'immoler
sans pitié les fuyards de la première - la cavalerie
composait les ailes - Scipion disposa ses troupes
à peu près de la même façon et confia le comman-
dement de ses deux ailes à Lélius et Masinissa.
Elles engagèrent l'action - les Romains vainqueurs
poursuivirent au loin les Carthaginois - alors l'infan-
terie s'engagea: celle d'Annibal ne put résister à
l'impétuosité de l'attaque - sa première ligne impétueuse

La q
à att
à soc

94

massacrée par devant et par derrière. Découvrit
enfîn la seconde, à la- quelle on ne parvint qu'à
travers des monceaux de morts - là on combattit à
valeur égale et le succès fût un moment balancé
la première ligne Romaine recula - la seconde
soutint le choc, mais au plus fort de la mêlée
les victoires encore bien douteuses fût décidée par
la cavalerie victorieuse de Lélus et Massinipe
qui tombant sur les flancs d'Annibal, mit le
désordre dans son armée et occasionna une fuite.
Annibal lui-même fût un des premiers qui ar-
rivèrent à Carthage - il déclara au Sénat qu'il
ne restait plus qu'à faire la paix à tout prix.
On envoya à Scipion des ambassadeurs portant
des rameaux d'olivier : il exigea que Carthage livra-
ses galères, renvoyât les transfuges et les prisonniers
sans rançon, payât les frais de la guerre et re-
nouât à toute domination étrangère. Les dures condi-
tions furent acceptées dans le silence du désespoir.
un seul homme osa élever la voix pour s'y opposer.
Annibal le saisit par le bras et le fit descendre
de la tribune, mais s'apercevant aussitôt de l'indi-
gation générale qu'excitait cet acte arbitraire : Citoyens
s'écria-t-il, songez que sorti depuis 36 ans de vos murs,
j'ai dû oublier dans les camps les formes Républicaines. Le
dieu public, éclata sur tout à la vue de l'incendie des galères Carthage.
Scipion débarqua à Régium, d'où sa marche à Rome ne fut qu'un
long triomphe - la nouveauté lui donna le surnom d'Africain : ce fut l'an
202 avant J.C. qui termina cette guerre.

La gloire Romaine
à cette époque était
à son apogée...

Résumé de la guerre du 7 Juin.

Il ne faut revenir sur la guerre que les Romains eurent à soutenir contre Philippe de Macédoine dans le courant de la seconde guerre punique. Nous les avons vu surprendre les Députés Macédoniens qui portaient à leur Roi le traité d'alliance qu'ils venaient de conclure avec Annibal: aussitôt la guerre fut déclarée et une flotte fut envoyée en Épire. Philippe de son côté leva le masque et assiégea Apollonia ville alliée des Romains: le Préteur Valerius Lévius surprit le camp de Philippe, de façon que lui-même fut forcé de fuir sans avoir eu le temps de se vêtir, son armée fut battue et dispersée et le siège levé. Pour comble de malheur, sa flotte fut presque en même temps incendiée par une autre partie de troupes Romaines. Après cette double victoire Rome espéra de prendre pied dans la Grèce et d'y occuper Philippe en s'alliant avec ses ennemis: les plus déterminés étaient les Étoliens peuple de brigands qui vivaient de rapines sur ses voisins, et que ses succès avaient rendus puissants. Le Préteur Lévius fit avec eux une alliance offensive et défensive contre Philippe - il lui prit la ville d'Antigire - cependant cette guerre ne put être continuée que faiblement, Rome ayant alors Annibal sur les bras. Elle envoya pourtant Sulpicius remplacer Lévius - après quelques légères escarmouches qui eurent

95
bien dans le Péloponnèse, il apprit que les Étoliens avaient fait en secret une paix séparée avec Philippe - lui-même crut alors n'avoir rien de mieux à faire que de signer de son côté un traité avec ce Prince, qui laissait les choses dans l'état où elles étaient. Cinq années s'écoulèrent ainsi sans qu'on eût le loisir de penser à Philippe, quoiqu'on sût bien d'ailleurs, qu'il ne parquait aucune occasion de nuire aux Romains. Ce qui pourtant mit le comble à l'indignation qu'il amassait, ce fut de voir 4000 Macédoniens combattre à Lamia : après la Sévère, après-tôt après la guerre Punique, sans égard aux plaintes d'un peuple épuisé, qui demandait du repos, déclara la guerre à Philippe. La situation de la Grèce à cette époque était à peu près la même que celle où nous l'avons laissée : la Ligue Achéenne se divisait tour à tour opposée à Philippe, ou alliée avec lui contre les Étoliens. Sparte, quoique bien différente des anciens temps, tirannie par Machanidas et Nabis, soutenait encore - après ces deux Puissances venait celle des Étoliens, hors du Péloponnèse - celle des Péthiens leurs ennemis ainsi que tous les Peuples civilisés, était déjà bien au-dessous - au Nord la Macédoine présentait une Puissance, fort supérieure à toutes les précédentes. En Asie, entre plusieurs Royaumes le plus important était

celui de Syrie qui étendait son influence jusqu'en Europe et y avait même quelques possessions. Les petits États indépendans de la Syrie et ses ennemis naturels étaient le Royaume de Pergame, la République de Rhodes et les villes prétendues libres d'Asie. Même comme Ephèse, Milet etc, dont la plus-part pourtant étaient soumis au Roi de Syrie - plus loin les Royaumes de Bithynie, de Cappadoce, de Pont, attireront tous à tour les armes des Romains et nos regards: en Afrique l'Egypte avec la Cyrénaïque et l'Isle de Chypre qui en dépendaient, était toujours en guerre avec la Syrie, ce qui les explique pourquoi elle recherchait l'alliance des Romains contre un ennemi plus rapproché - telles étaient à peu près les forces orientales du monde.

Rome motiva sa déclaration de guerre à Philippe sur ce qu'il avait continué de l'aggraver et de l'attaquer dans ses alliés les Rhodiens et Attale Roi de Pergame et que de plus il assiégeait Athènes. Les Romains marchèrent au secours de cette ville, et leur premier succès fut la prise de Chalcis une des trois villes que Philippe nommait les entraves de la Grèce; les deux autres étaient Démétriciade et Jonction. Rome essaya de négocier avec les Etoliens - on leur envoya des Députés avec lesquels ils commencerent par négocier, attendant le succès pour se déclarer amis du vainqueur. Sans trop compter sur cette amitié de circonstance Rome employa une couple d'années en Grèce à une espèce de guerre diplomatique - la persuasion

les craintes, les espérances lui gagnèrent des alliés.
Enfin le Consul Flaminius y fut envoyé par ager
d'une manière plus décisive. Il entra dans l'Épire
et trouvant les gorges des montagnes occupées par
l'armée de Philippe, en qui rendait le passage im-
praticable, il détacha une partie de ses troupes
avec des guides pour aller s'emparer des hauteurs, avec
ordre d'allumer des feux par lui servir de signal
de réunion: lorsque ces feux brillèrent, le camp de
Philippe fut attaqué des deux parts - il fut vaincu
et le passage ouvert les Romains s'emparèrent de
plusieurs villes de Macédoine. Ils n'y restèrent pas
long-temps. Flaminius avait à cœur de se rendre
à l'Assemblée des Athéniens - là des Discours im-
portants furent prononcés par toutes les parties
intéressées et le Consul Romain rendant hommage
à la supériorité de l'Éloquence Grecque, voulut que
l'Orateur Athénien parlât le dernier: ses vœux furent
remplis - la Ligue s'allia avec Rome: deux villes
seulement Argos et Corinthe s'y étaient opposées.
Flaminius voulut les punir, mais il échoua à
l'attaque de Corinthe - il fut plus heureux en Thèbes
où il alla à la rencontre de Philippe qui amenait
une nombreuse armée - on s'approcha dans un lieu
nommé Synocréphale ou tête de Cygne: la Phalange
Macédonienne opposa seule quelque résistance aux Romains
tout le reste fut détruit ou dispersé - la victoire eût été

plus complète sans les Étoliens, qui au lieu de
poursuivre l'ennemi, s'amusèrent à piller son camp.
Il y eut des disputes sur le butin, et Flamininus pour
ménager ses alliés fut obligé de leur donner raison
contre les siens: mais par la suite leur arrogance
amena une guerre qui leur devint funeste. Phi-
lippe demanda la paix: on la lui accorda aux
conditions les plus onéreuses; il fallut évacuer
toutes les villes grecques, rendre les prisonniers,
payer les frais de la guerre et fournir ses galères.
Tous les alliés des Romains furent compris dans
ce traité - mais lorsque les garnisons Macedo-
niennes sortirent des trois villes réputées les chefs
de la Grèce, des garnisons Romaines y entrèrent
ce qui fit dire qu'on ne faisait que changer
de maître. La célébration des Jeux Istmiques
approchait - le traité était encore secret: l'espé-
rance d'en découvrir quelque chose, y amena
un concours immense. Au moment où les
spectateurs réunis attendaient impatiemment
le commencement des jeux, un héraut parut
dans le Stade et annonça la Liberté de
toutes les villes grecques, soumis jusques-là
à Philippe - le délire de la joie fut un instant
comprimé par l'incrédulité - sa bouffée trop grande

47
paroisait impossible - on n'osait en croire ses
oreilles - on demanda à grand cris une répétition
de cette proclamation - et lorsque la fureur
l'eût relâché, l'enthousiasme pour Flaminius n'eût
plus de bornes et il en reçut des témoignages si
éclatants et si universels que Titus Livius trouve
qu'il fut heureux pour lui ce jour-là d'avoir
une force physique et morale, capable de lui
faire soutenir l'enivrement qu'il inspirait. On
trouva cependant que pour couronner ses bienfaits,
il aurait dû chasser Nabis de Sparte. L'occasion
s'en présentait - Philippe se défiant des habitants
d'Argos les avait livrés à la discrétion de Nabis
qui leur fit éprouver tout le poids de sa tyrannie.
Les opprimés s'adressèrent à Flaminius et lui
ouvrirent leurs portes. Nabis effrayé demanda la
paix - on exigea pour première condition le rappel
des exilés, ce qui était pour lui s'entourer d'ennemis
et par conséquent de dangers - aussi commençait-il
par refuser, mais encore vaincu, il fallut bien
accepter : les Étoliens dirent alors que les Romains
conservaient la Tyrannie de Nabis et gardaient les villes
Grecques pour régner eux-mêmes. Mais Flaminius
avant de quitter la Grèce convoqua une Assemblée
générale à Corinthe - s'efforça d'y justifier les Romains
des reproches que leur faisaient les Étoliens, conseilla

aux Grecs la souveraineté et la paix - annonça
la sortie de toutes les garnisons Romaines qui
occupaient les villes grecques - en effet, celle de
Corinthe sortit au moment même où il partait et
toutes les autres reçurent le même ordre et le
suivirent exactement. Le Sénat autorisa cette
conduite loyale, et Flaminius accompagné des
vœux de la Grèce libre, revint à Rome où il
obtint les honneurs du triomphe. A peine
était-il parti, que Nabis recommença la guerre
contre les Achéens: Philopémène de Mégaloполиς
leur Prêteur eut la gloire de la terminer, en
tuant Nabis de sa main: ensuite, il entra
dans Sparte; y abolit définitivement les lois
de Licurgue et la fit entrer dans la ligue
Achéenne, qui embrassa ainsi tout le Péloponnèse.
Les Étoliens toujours mécontents des Romains,
et n'aspirant plus leurs alliés les Grecs, se
tournaient vers l'Asie et travaillaient à
envenimer contre eux Antiochus ^{Roi de Syrie} qui croyait avoir
à s'en plaindre; voici pour quoi. Ptolémée avait
laissé un fils en bas âge; Antiochus s'était allié
avec Philippe de Macédoine pour déposer cet
enfant Orphelin - mais les Romains avaient
donné ailleurs après d'occupation à Philippe et
avaient envoyé des Députés à Antiochus, pour le
soumettre de laisser en paix l'Egypte leur alliée. Il
avait cédé par crainte, mais non sans rancune.

les Etoliens souffrirent le feu et une circonstance
de plus rendit l'incendie très-probable. Après la
bataille de Lamea, Carthage avait confié son
gouvernement à Annibal - il l'avait choisi d'un
main habiles - les finances se trouvaient rétablies et
allaient peut-être servir à rétablir tout le reste,
quand les ennemis personnels de ce grand homme
éveillèrent lâchement la jalousie de Rome sur
son influence - on lui suscita des persécutions -
Scipion le défendit généreusement dans le Sénat -
il conseilla de respecter sa vieillesse - on ne l'écouta
point - Des Députés furent chargés d'aller s'apurer
de sa personne - il l'apprit et se sauva chez An-
tiochus: en arrivant à Antioche il ne l'y trouva
point et fut le rejoindre à Ephèse, où il était allé,
lui prouva sa haine contre les Romains, lui offrit
de le servir contre eux de ses conseils et de son bras,
lui proposa d'envoyer en Italie un corps de 10000
hommes et de lui en confier le commandement: les par-
tisans détruisirent l'effet de ses conseils en éveillant
la jalousie du Roi contre celui qui les donnait, et à
qui seule on attribuerait disaient-ils l'honneur du succès.
Antiochus se rendit à l'Assemblée générale des Etoliens
qui l'avaient appelé - leur fit un beau discours où il
énuméra et exagila ses forces ^{et ses espérances} et se promit de délivrer l'Asie
du joug des Romains. Entre autres secours il comptait sur
celui de Philippe de Macédoine qui opprimait une partie

onéreuse, mais peut-être s'en priva-t-il à
plaisir par une gaucherie. Il alla visiter
les Champs de Lynceïphala - y trouva encore
gisant les cadavres des Macédoniens qui y
avaient péri et leur fit donner la sépulture.
Philippe vit dans cette démarche une critique
de sa propre conduite, ce qui l'aliéna si bien
qu'il se déclara hautement pro les Romains.
Ces-ci mirent du soin à rechercher et
conserver leurs anciens alliés - Rhodes leur
fournit des galères, Eumene frère et successeur
d'Attale des secours d'hommes et d'argent -
Philippe enfin fit de belles promesses. - Les
Étoliens nommèrent Antiochus Généralissime
des forces grecques: telle était la position
respective des deux partis. -

Résumé de la Leçon du 8 Juin.

Deux consuls furent nommés pour diriger cette guerre, Asinius Glabrius et Scipius Nasica: on tira les Provinces au sort, et la Grèce étant échue à Asinius, il s'y rendit; mais déjà Philippe s'était mis en campagne et avait enlevé à Antiochus les villes de Thèbes dont celui-ci s'était emparé l'année précédente. — Antiochus s'était campé aux Thermopyles pour en fermer le passage aux Romains. Le consul l'y suivit: il harangua ses soldats, leur promit bon compte d'une armée amoindrie dans les détachés — en effet Antiochus avait passé l'hiver à Chalcis dans les amours et les plaisirs et son armée avait suivi son exemple. — Le combat s'engagea et les Romains victorieux, durent principalement leur succès à Fabius le censeur, qui servait en qualité de lieutenant sous Asinius, quoique lui-même eût déjà été consul. Antiochus se sauva à Chalcis avec 500 hommes — tout le reste avait été exterminé ou mis en fuite aux Thermopyles. Il fallut ensuite combattre en détail les Étoliens, qui sans oser s'aventurer en champ clos, tenaient dans leurs villes, qu'on prit d'assaut l'un après l'autre pendant que les Romains s'emparaient ainsi d'Ōtricoli. Philippe se leur jura sa soumission à Laonia, occupée par des troupes Étoliennes — le consul lui envoya dire de lever le siège, vu qu'il n'avait pas besoin de son secours. — ce qui n'empêcha pas l'humble Philippe d'aller prendre Démétrida pour la remettre aux Romains: ceux-ci continuèrent à poursuivre leurs succès sur les Étoliens prirent Lacinthe et

aprièrent leur pactes : ils implorèrent alors une
paix supportable quelconque : les Romains exigèrent
qu'ils se rendissent à discrétion - révoltés, désespérés
les Etoliens invoquèrent l'intercession de Quintus
Flaminius qui était dans le Camp Romain - il le
leur accorda et obtint que les étols en resteraient
là jusqu'au retour d'une Députation qu'ils en-
voyèrent au Sénat. - On s'occupa alors d'Antiochus
qui du retour en Asie y était dans une sécurité par-
faite : Annibal avait bien l'avertir qu'il ne
connaissait pas les Romains - qu'une fois atteints
ils les relanceraient en Asie, et ne croiraient la
guerre terminée que par sa ruine : il s'obstinait
à ne voir dans ses avertissements que des terreurs
paniques et n'y ajouta foi, que lorsqu'il vit pa-
raître une flotte Romaine sur les côtes d'Asie. Elle
était renforcée par les Galles d'Eumène et allies
des Rhodiens. Antiochus envoya contre elle son
Amiral Polyneidas, qui fut battu près de Smyrne.
Les nombreuses villes Maritimes d'Asie facilitèrent
à Antiochus les moyens de réparer promptement
sa flotte et Polyneidas ayant surpris les Rhodiens
dans un port et ayant remporté sur eux un
léger avantage, ce succès encouragea Antiochus :
il envoya son fils Séléucus apriquer Pergame - elle
fut vaillamment défendue par des Asiatiques qu'on
était parvenu à y faire entrer ; ils firent lever le
siège. Les Rhodiens de leur côté voulurent prendre
leur revanche de l'écœu qu'ils avaient essuyé et ayant
rencontré la flotte d'Antiochus, commandée par Annibal

400
auprès du Promontoire de Phasilis ils la battirent
tandis que le consul Lucius Commandant de la flotte
Romaine battait celle de Polyonidas à Myonies.
Le Sénat Romain donna audience aux Ambassadeurs
Étoliens, mais leur déclara qu'après toutes les menées
dont ils s'étaient rendus coupables, ils n'avaient rien
à espérer de sa clémence ils s'en retournèrent déses-
pérés, et l'on nomma consul pour continuer cette guerre
Lucius Scipion et Lélius, le frère et l'ami de Scipion
l'Africain, qui quelques années auparavant avait
demandé pour eux le consulat et éprouvé un refus on
l'accorda pour lors à la promesse qu'il fit de
servir comme lieutenant sous son frère pour l'aide
de ses conseils. Arrivés en Grèce, Lucius Scipion
s'arrêta en Étolie pendant que son frère alla auprès
de Philippe de Macédoine, qu'on avait traité beaucoup
trop lestement lors du siège de Larissa, négocier le
passage de l'Armée Romaine à travers ses États.
L'illustre négociateur fut très bien reçu à cette Cour
on y étala, en son honneur, une luxe qui ne lui
déplaisait pas, et les Romains en traversant la
Macédoine y trouvèrent des vivres préparés et l'accueil
le plus hospitalier. Cette Armée s'attendait à éprouver
de la résistance au passage de l'Helléspont d'autant
plus qu'Antiochus avait sur la côte d'Europe une
place forte nommée Lyimachie - mais on eut l'agréable
surprise de la trouver vide de garnison, et l'Helléspont
fut traversé sans nul obstacle. Alors Antiochus s'effraya

il envoya demander au fousuh une entrevue
pour traiter de la paix et pour gagner Scipion
l'Africain, il lui renvoya son fils qui avait
été fait prisonnier. Scipion répondit que sa
reconnaissance personnelle, toute grande qu'elle
était ne pouvait balancer les intérêts de sa
Patrie: il promit la paix si Antiochus consentait
à libérer les villes grecques d'Asie Mineure,
s'il rendait à Samos et aux Rhodiens ses conquêtes
sur eux - enfin s'il s'obligeait à payer les frais de
la guerre et à rendre les prisonniers sans rançon.
Qu'il exigerait-on de plus si l'on ne s'était vaincu
dit Antiochus, et la guerre continua: les deux
armées se rencontrèrent à Magnésie - Scipion
l'Africain malade n'assistait point au combat
et toute la gloire du succès resta au fousuh qui
avec 30000 hommes en vainquit 80000 qui à
la vérité étaient un ramas de toutes les Nations
Asiatiques, accompagnées d'éléphants, que les troupes
ligées des Romains repoussèrent dans leurs rangs,
où ils portaient le désordre et l'épouvante. Antiochus
s'enfuit à Antioche sa capitale et envoya de-
mander la paix qu'il obtint aux conditions sui-
vantes mentionnées, en y ajoutant d'avoir à
renoncer à toutes ses possessions en deçà du Mont
Thaurus, c'est à dire à presque toute l'Asie Mineure
et à livrer l'Étolien Hyas et Annibal, qui tous

101

Deux l'animaient contre Rome. Quelque-
temps avant la bataille de Magnésie, Scipion
et Annibal avaient eu une entrevue pendant
laquelle la conversation était tombée sur
l'art militaire, le héros Romain demanda
aux héros Carthaginois au quel des généraux
qui étaient signalés dans cet art, ils accordaient
le premier rang? Le Alexandre, répondit Annibal -
Et le second? - Le Pyrrhus, parce qu'il
perfectionna beaucoup l'art des Campements -
Et le troisième? - Le moi-même - Et, que
diriez-vous donc si les eussiez vaincus? -
Alors dit Annibal, je me mettrais au-dessus
d'Alexandre, de Pyrrhus et de tout autre...
Cet éloge aussi délicat que flatteur prouve
que l'Atticisme avait pénétré dans l'Afrique.
Annibal n'avait point assisté à la défaite
de Magnésie - en apprenant la demande de la
livre, il s'enfuit chez Prusias Roi de Bithynie
à qui il rendit de grands services dans une
guerre contre Eumène. La paix signée avec An-
tiochus, les deux Scipions revinrent à Rome,
où l'on avait nommé Consuls pour l'année suivante
Lucius Manlius Vulso et Fulvius Nobilior - ils
tirèrent au sort les Provinces. L'Armée d'Asie échut
à Lucius Manlius et Fulvius Nobilior marcha contre les Étoliens.

dont le Sénat avait ^{pour} la 3^e fois renvoyé
honteusement les Députés. L'armée vint à Rome
demander qu'on lui donna les Provinces cédées
à Antiochus: les Rhodiens les revendiquaient ^{pour}
eux, représentant que la puissance d'Antiochus
leur paraissait alors aussi dangereuse que celle
d'Antiochus lui-même. Le Sénat partagea
entre eux ces Provinces, sans rien garder ^{pour}
Rome de cette plus belle partie du monde:
il rendit aux villes grecques leur indépendance
et dix commissaires furent chargés d'aller en
Asie mettre à exécution ce Sénatus consultum, le
plus bel acte Diplomatique qui honore les Romains
du monde. Lucius Scipion obtint les honneurs
du triomphe et le surnom d'Asiatique. 189 ans avant J. C.
Le juste motif des refus que le Sénat Romain
avait fait trois fois aux demandes de paix des
Députés Étoliens, était le soin constant de ce
peuple ^{de} pourment des troubles en Grèce et les
secours qu'ils avaient fournis à un certain
Aminander ci-devant Roi des Attalides ^{pour}
reprendre l'Attalide sur Philippe alors allié
des Romains et qui avait reçu d'eux cette Province.
Les Étoliens avaient remporté sur lui quelques
avantages, et s'étaient emparés de la Province
d'Amphiloche - là, ils apprirent l'arrivée du
Consul Fulvius avec une armée Romaine et Épirote
qui avait mis le siège devant Ambracie. Les Étoliens

102

se hâterent de revenir au secours des assiégés
qui se défendaient vigoureusement. ils avaient
même reconstruit leurs murailles abattues par
les béliers. Cependant les Romains firent
pas s'emparer de la ville: ils salverent les
statues, les tableaux, mêmes propriétés parti-
culières: vendirent les habitants, les dépouilles
enfin abusèrent indignement de la victoire. Ils
attaquèrent et soulevèrent ensuite les Isles de
Sicilome et de Samé. Mais lorsque Fulvius
revint en Italie avec son armée et la butin
qu'elle avait fait à Ambracie, des Sénateurs
conscientieux s'opposèrent à ce que les honneurs
du triomphe lui fussent accordés: la chose fut
discutée en plein Sénat, et on déclara à la
majorité des voix le refus du triomphe et l'ordre
de rendre la liberté et toutes leurs propriétés quel-
qu'ouques aux habitants d'Ambracie.

Résumé de la Leçon du 9 Juin. —

Nous avons vu le Consul Manlius envoyé par la sorte en Asie, où le traité signé avec Antiochus avait préparé une nouvelle guerre. Le Prince avait cédé aux Romains par ce traité tout le pays situé en deçà du Mont Taurus: cette clause n'était rien moins que facile à remplir, car ce pays se trouvait occupé par les descendants des Gaulois qui étaient venus s'y établir autrefois et qui mêlés avec les Grecs, étaient appelés Gallo-Grecs. Manlius marcha contre eux sans en avoir reçu l'ordre du Sénat: il eut à vaincre successivement trois peuplades, d'abord les Tallitobogens, campés sur l'Olympe, dont trois côtés étaient inaccessibles: on y parvint, ils furent vaincus et leur camp plein de richesses qu'ils avaient enlevé aux Peuples voisins tomba au pouvoir des Romains: ils vainquirent de même la peuplade des Dactosages et celle des Trochens, et la rapidité avec laquelle ils soumirent ces Peuples réputés invincibles, leur établit une renommée si glorieuse, que toutes les villes d'Asie volèrent au-devant du joug. Les victoires de Manlius ennoblèrent Rome d'objets de luxe et de richesses. Tite-Live nous parle des lits somptueux, des tables à un pied, des bouzes, des statues qu'on vit alors se répandre dans les maisons particulières, et ailleurs on plus en plus la noble simplicité des mœurs antiques. Le triomphe fut décerné à Manlius pour avoir vaincu sans ordre de combattre — cependant on finit par lui accorder.

Rome fut alors en paix du côté de la Grèce
et de l'Asie pendant dix ans, jusqu'à la mort
de Philippe - mais la longue guerre contre Philippe
et Antiochus qui venait de se terminer ainsi, n'en
faisait pas qu'elle n'eût à soutenir à la fois deux
guerres plus rapprochées et plus dangereuses, contre l'Es-
pagne et la Gaule Cisalpine. L'Espagne, pendant la
guerre punique, avait été conquise et partagée en
deux provinces Romaines, gouvernées par des Magistrats
annuels. Trois ans après la bataille de Zama, le préteur
Semprounius Tuditanus, connu par une action d'éclat
après Cannes, avait été battu par les Espagnols. Caton
alors Consul fut envoyé pour réparer ce désastre.
avant son départ, une question que la corruption
des mœurs commençait à rendre importante fut agitée
dans le Sénat - on demandait l'abolition des lois
contre la luxu, qui défendait aux femmes les robes à
couleurs mélangées, les ornements d'or, l'usage des
chairs - les Dames Romaines, il faut l'avouer, furent
un vif intérêt à obtenir cette demande si peu conforme
à l'intérêt général de la République - elles considéraient
un tribut du peuple, probablement il en avait déjà
de galants: / de défendre leur cause, et elles-mêmes vin-
rent en foule sur la place publique interdire aux
des hommes qui s'y réunissaient pour discuter et décider
la chose. Caton s'indigna de ce spectacle avilissant
de vanité et de faiblesse, qui ravait la dignité des deux
sexes et celle du nom Romain - mais sa raison eût beau

emprunter l'argent de la Sabine - elle n'obtint
rien et la loi antique fut imprudemment abrogée.
Malheureusement Caton parut bien moins honorable
dans l'affaire de Scipion que les deux tribuns ^{Petilius} Petilius
osèrent sommer de comparaitre pour rendre compte de
sa conduite en Asie - poussés par Caton ils eurent
l'indignité de l'accuser ainsi que son père d'avoir
détourné à leur profit une partie des sommes payées par
Antiochus. Le jour du Jugement, les Petilius ayant
lu leur acte d'accusation, Scipion y répondit par
un exposé vrai, mais modeste de sa conduite - on renvoya
l'affaire au lendemain - une foule immense s'était
réunie sur la place publique - l'illustre aussi arriva
Romain, dit-il, à pareil jour j'ai vaincu Annibal
et j'ai soumis Carthage: allons au Capitole, en rendre
grâces au Dieu! que tous ceux qui aiment la Patrie
me suivent! - Tous le suivirent - l'accusateur resta
seul, fustigé par un décret sans appel, celui de l'opinion
publique. Ce jour dit Pite-lire, fut plus glorieux pour
Scipion que celui même de son triomphe après la bataille
de Zama. On le termina en rejoinsances publiques; elles
étouffèrent momentanément les clameurs de l'envie - mais
non les menées de l'intrigue - Scipion voyant qu'elles fin-
raient par l'emporter, voulut épargner au crime à sa
Patrie et se retira dans sa maison de campagne à Létum
suivi de son ami Lélius et du père Linius. L'affaire ap-
parent fut renouvelée et poursuivie à Rome - on voulut
y faire revenir Scipion pour répondre - le Tribun Tibérius Sem-
pronius Gracchus, son lauréat personnel, s'y opposa et cette
noble opposition lui valut les remerciements du Sénat et la
main de Cornélie fille de Scipion, qui fut la mère des Gracques.

1011
Son Père mourut quelque temps après dans sa retraite
et le sentiment amer de l'ingratitude de ses Concitoyens
dicta l'épithète qu'il fit graver sur son tombeau:
Ingrate Patrie, tu n'auras pas mes os. - Caton continu
à poursuivre son frère et Scipion l'Asiatique mis
en jugement, allait être traîné en prison par les
ordres d'un tribun, quand Sempronius Gracchus prévint
encore par son opposition cette nouvelle indignité
mais ne put prévenir la confiscation et la vente des
biens de l'accusé, dont la modicité prouva son inno
cence - ses amis rachetèrent ses meubles et il termina
ses jours dans une pauvreté aussi honorable par lui
que deshonorable par Rome et par Caton. Célius
avait remporté une grande victoire à Emporis en
Espagne - mais l'affaire des Scipions avait flétri ses lauriers
La guerre en Haute Cisalpine fut terrible: on y opposa
aux Romains une résistance héroïque: la première insurrection
de cette guerre fut un soulèvement en Ligurie, excité par
Amilcar: Rome en porta ses plaintes à Carthage qui se
contenta de ^{le} désavouer ~~Amilcar~~: mais les Gaulois Cénomans,
Boiens, Joubriens avaient pris part à ce soulèvement.
on envoya contre-eux le Préteur Furius qui leur livra
bataille près de Cimonæ - Amilcar et 35,000 Gaulois
périront dans cette défaite l'an 200 avant J. C. L'an 197
les Joubriens et les Cénomans se réunirent en campagne
et furent battus par le Consul Cethegus sur les bords de
Minicio, où ils perdirent 25000 hommes. Les Cénomans se
soumirent, mais la révolte parut encore si grave, qu'on
nomma deux Consuls Marcellus et Furius: la première remonte
près de l'âme une armée de Boiens et de Joubriens, dont il extermina

40000 hommes et se réunissant à son collègue ^{prêtre} avec lui en Ligurie et y défit une autre armée de Liguriens. L'an 196 les Romains prirent encore les Armes et furent vaincus par Valerius Flaccus : l'an 195 ils prirent l'offensive avec des Jambriens et attaquèrent dans son camp le Consul Scipion qui les repoussa avec un avantage décisif. L'an 193 Les Gaulois s'armèrent en Massie et Rome alarmée déclara la guerre. le Consul Minutius marcha contre-eux et remporta divers avantages : Enfin l'an 191 avant J. C. Scipion Nasica achève la soumission des Romains : toutefois en 189 le Préteur Bibius fut surpris et tué par les Liguriens - Rome envoya les Consuls Emilius et Flaminius les punir et les désarmer ; ce dernier employa ses légions à construire la voie Flaminienne qui menait de Rome à Rimini. Enfin Paul-Emile l'an 182 soumit définitivement les Liguriens, en retira plus de 40000 du fond de leurs Montagnes et les envoya au midi de l'Italie, dans les plaines du Samnium, cette diminution de population ne les empêcha pas de tenter encore quelques derniers efforts l'an 180, mais Fabius, Claudius Pulcher et surtout Popilius Lénas, qui remporta une victoire importante sous les murs de Faragota leur portèrent les derniers coups et terminèrent cette guerre de vingt années, qui avait coûté plus de 60000 hommes à la Lombardie. —

Résumé de la leçon du 11 Juin... 105

Vers cette époque les Bacchanales fêtes honteuses qui présentaient à la Juniper l'appât de la luxure par la mener aux crimes par l'habitude du vice s'introduisirent à Rome par l'Etrurie et la ^{campagne} ~~l'Asie~~ ~~l'Asie~~. La foy de corruption étendit promptement ses ravages - quantité de jeunes gens de famille y furent entraînés, et les vols, les meurtres, les enlèvements se multiplièrent d'une manière effrayante. Bientôt une fois, la main impure d'une courtisane souleva la voile qui cachait cette source de dépravation. Ipsala avait reçu chez elle un jeune homme à qui sa belle-mère fermait les portes de la maison paternelle - cette odieuse marâtre ayant commencé par vouloir le corrompre afin de le perdre plus facilement dans l'esprit de son père, l'avait envoyé aux Bacchanales certain qu'il n'en sortirait que propre à remplir ses criminels projets - mais le jeune homme déjà gâté mais pas encore profondément corrompu, eut horreur de ce spectacle de crimes et vint en confier les dégoûtants détails à la courtisane Ipsala qui se hâta de point à aller les révéler aux consuls. On assembla le Sénat et le Peuple - on posa des gardes aux issues afin de s'assurer des coupables : il en échappa pourtant qui répandirent dans Rome une alarme aussi générale que si c'eût été un jour de bataille. On chargea un Préteur de faire des informations juridiques - il fut forcé de les suspendre et fit son rapport au Sénat sur le danger de

dévoiler trop de coupables. On prit la partie plus
prudent de s'en remettre aux Pers de famille; plusieurs
furent forcés d'employer la graine des loix - des jeunes
Capitales eurent leur dans l'intérieur des Maisons.
Comme la Nature ou plu - tôt la Providence mit toujours
les antidotes à côté des poisons, elle avait produit ^{l'homme} ~~l'homme~~
dans ces jours de diffamation. Cet homme remarquable
par la sèvérité de ses moeurs, la morgue de son
Caractère, sa jalouse haine contre sespion ses talents
Militaires et Oratoires, et son immense savoir en
Jurisprudence, Histoire et Economie Domestique a
écrit plusieurs ouvrages dont il ne restait qu'un
seul sur l'exploitation des terres: il avait pour
principe qu'on ne pouvait appeler raisonnablement
à l'administration des États, que des gens qui avaient
prouvé leur capacité dans l'administration de leurs
Domaines. En côté de cette maxime pleine de sens
et de vérité, Plutarque son biographe, ne en côté
d'Orateurs, comme celle d'abandonner un Esclave
que la maladie ou l'infirmité ont rendu inutile: il
disait ne s'être jamais repenté que de deux choses
l'une d'avoir fait par mer un trajet qu'il eût pu
faire par terre, l'autre d'avoir confié sa sécurité
sa femme: il n'était point heureux en ménage, mais
sévère et vigilant il s'occupait personnellement
et avec succès de l'éducation de ses enfants. Ce
bizarre mélange de grandes qualités et de grands
défauts il joignait une figure désagréable, agitée
yeux vifs et les cheveux roux. Son origine était obscure.

Valerius Flaccus dont sa chaudière avoisinait
le Palais, jugea ses talents; la favorisa et la porta
aux emplois de plus important en quelque sorte étant
la finisse, couronnement ordinaire de toutes les
Magistratures carées et dernière charge qu'avait
exercée tous les grands hommes de la République.
Quantité de Candidats y prétendaient - ils firent parler
leurs titres - Caton fit parler ses mœurs - Romain
dit - il les mes connaître, je ne les conseille pas de
m'en être - la corruption est grande et générale et une
sévérité n'épargnera personne. Le Peuple savait aussi
regretter la vertu. Caton fut élu - il fut sévère -
il n'arrêta point le torrent, car qui peut l'arrêter? mais
peut-être contribua-t-il à ralentir sa chute - on dit
qu'il dégradait un Sénateur par avoir embrassé sa femme
en présence de sa fille Romaine non mariée - mais cet
acte digne des anciens temps devint ridicule dans celui
où il en dégradait de même un autre qui se faisait
suivre dans les champs par une courtisane, faisait bran-
cher la tête à un ^{philosophe} ~~docteur~~ dans un festin, par satisfaction
la curiosité digne d'elle que cette femme avait témoigné
de voir une incantation: ce fait était arrivé en l'honneur
d'Alcibiade à un père de Flaminius - et il était resté
impuni jusqu'à la censure de Caton, qui seule s'en
était indigné - le Sénateur l'avait pu ainsi dire oublier
car il osa demander à Caton en plein Sénat la cause
de sa dégradation - Caton la donna - il fut applaudi - mais
qui peut en voir dans ces applaudissements, qu'un reste de

sentiments humains, qu'il ne dépend point de
l'homme de gradé de disposer tout à fait. Un
des services réels que l'aton rendit dans cette cause
fut d'évaluer dans la quotité des impôts et les
objets de luxe, comme meubles richement, bijoux, etc.
riches des Dames et sur-tout les jeunes Esclaves que
la corruption de mœurs faisait rechercher et qui
jusques-là ne payaient rien jusqu'à 20 ans - ils leur
fit payer le double ou plu. tôt à leurs maîtres.
D'un autre côté il interceptait les conduits par les
quels les fabriques de Rome faisaient venir dans
leurs maisons l'eau des fontaines publiques, au lieu
de servir gratuitement, qui émerge par le pouvoir
devient une barbarie capricieuse. Enfin il construisit
à sa place une Basilique espèce de Bourse où
l'on venait se promener et traiter d'affaires.
Annibal mourut à cette époque chez Prusias Roi
de Bithynie; Rome qui ne cessait point de per-
secuter ce grand-homme, elle avait demandé au
faible Roi de lui livrer et Annibal prévoyant l'effet
de cette demande, prit du poison et inspira en
maudissant Rome. Dans le même temps Scipion
l'Africain lui refusait de rendre et celles de Philo-
pemen le dernier des Grecs, ^{apparaît à l'empire} ~~obtenant son asyle~~ ^{par la}
~~la modeste foyer d'une femme de Mégare.~~ Philopemen
avait marché sur la Thracie, révoltée contre la ligue
Achéenne - vaincu, fait prisonnier, jeté dans un
cachot, il y avait eu avec une froide insipidité la prison

101
qu'on lui apportait: son mort avait réveillé le courage
des Achaïens - ils vainquirent les Messéniens, s'emparèrent des
funérailles de Philopémène, et le jeune Polybe porta son
urne funéraire. Une loi remarquable portée à Rome à
cette époque, excluait les femmes du droit d'héritier: respec-
tables dans les beaux jours de la République, elles étaient
respectées - le mariage par elles mené par tout de front avec
la corruption des mœurs - il en durait la jeunesse incertaine
la saine nécessité et la juste punition.

Revenons aux guerres, qui font toujours les neuf dixièmes
de l'histoire Romaine: nous avons l'après aller d'Espagne
illustrée par la victoire de Scipion à Emporion: depuis Scipion
Lélie avait été battu en Lusitanie, mais lui-même avait
repris cet échec, par un succès important, qui n'empêcha
pas qu'on se mit à réprimer pendant 20 années les con-
tinuelles révoltes des Celtibériens et des Lusitaniens.
Le Général qui se distingua le plus dans cette guerre
fut Publius Flavius, qui remporta une grande victoire
près d'Ebora, et prit la ville de Conturbia. après les
Sempromius Gracchus, le noble Défenseur des Scipions
opprimés, remporta quatre victoires sur les Celtibériens.
Les Lusitaniens soulevés battirent Posthumius, et furent
battus par le Rictus Flaudius qui leur tua 15,000 hommes.
Une nouvelle révolte suscitée par un soldat fanatique qui
prétendait avoir reçu du Ciel une javeline d'argent à
l'appui de sa Mission contre les Romains, fut promptement
réprimée. Les événements nous mènent à l'an 160 avant J.
En Macédoine Philippe au quel l'appoint de Laina lui
toujours du bien dans le cœur, faisant des pieux efforts
de vengeance; il garnissait ses arsenaux, équipait ses
Galères, incorporait des barbares à son Armée, inquiétait sur

la liberté des villes grecques alliées de Rome
celles de Thrace et de Thypatie, Eux et Maronie
s'en plaignirent et Philippe étouffa leurs plaintes dans
le sang de leurs habitants, ce qui causa à Rome
une indignation générale. Le Roi de Macédoine voulut
en atténuer les effets y envoya son fils Démétrius,
qui fit son possible pour excuser son Père et lui con-
server l'alliance des Romains, mais les ennemis du
jeune Prince profitèrent de son absence pour le noier
aux yeux de Philippe - on l'accusa de trahison - on
produisit une fautive lettre, comme lui étant adressée
par un Romain - Philippe prit l'ouïe à ces calomnies
et ordonna la mort de son fils par la poison. Le
forfait consommé, il s'aperçut trop tard avoir été
le jouet des trames odieuses de Persée son second fils
l'horreur de ce ^{crime} ~~souffron~~ et le chagrin qu'il en eut
hâtèrent sa mort et l'affreux soupçon d'un parricide
planait sur son coupable infortuné. —

Résumé de la leçon du 14 Juin. —

Persée ne fut pas plutôt sur le trône que redoutant la colère des Romains, il envoya une ambassade chargée de renouveler l'alliance. De son côté, Rome n'étant pas pour le moment en mesure de combattre y consentit — mais Persée lui-même travailla à rendre cette paix peu durable en s'efforçant de gagner les Grecs et de les attirer aux Romains. Titus-Livius dit même, qu'il poussa l'art jusqu'à gagner les cœurs de ses sujets — les légions lui furent acquies par la ruine de leurs transfuges. Les peuples Grecs penchaient en sa faveur — l'Aristocratie seulement tenait encore pour les Romains — l'Asie Mineure restait fidèle — quant à l'indépendance nationale on n'y rêvait plus en Grèce et ceper de la volonté c'est ne la plus mériter. L'homme qui avait à se plaindre personnellement de Persée, était l'Allié le plus dévoué de Rome — il y vint accuser son Roi et demander qu'on lui déclarât la guerre. Le Sénat délibéra sur son rapport, mais vainement Lumen prolongea & il son séjour à Rome pour tâcher de pénétrer le secret de cette délibération — il fut bien gardé, rien ne transpara et Lumen fut obligé de repartir incertain du succès de sa démarche. Mais Persée en ayant été informé — il quitta le retour de son ennemi et chargea Evandre un de ses courtisans, instrument habile de ses crimes de la défaire de son Lumen. Evandre sachant qu'Lumen allait à Delphes consulter l'Oracle, vint avec des Achapiens occuper le défilé qui y conduisait.

ils roulerent des rochers sur le Roi de Pergame
et s'enfuiront croyant l'avoir tué; mais il n'était
que blessé - on le porta à Thibes où il guérit: cette
nouvelle excita l'indignation à Rome, elle fut
portée à son comble par le rapport que fit au
Sénat un Maître d'Hôtellerie à Brindes, chez
qui les Ambassadeurs Romains logaient ordinairement et au quel Persée avait offert une somme
considérable pour empoisonner tous les Sénateurs Romains
qui descendraient chez lui. La guerre fut décidée
les consuls nommés - Licinius fut envoyé en
Macédoine - des garnisons Romaines occupèrent
les villes d'Epire et de Grece qui appartenait aux
Romains - des flottes furent équipées dans les ports
d'Italie - Persée apprit ses préparatifs avant de
recevoir officiellement une déclaration de guerre:
il envoya en demander la cause - les Députés Romains
Marcius et Attilius qui lui portèrent la réponse
lui donnèrent à entendre qu'il n'était point irrésolu
et que Rome pourrait encore se laisser divarquer
par des soumissions. Leur motif en tenant ce
langage, était de gagner du temps pour achever
les préparatifs - ils s'en vantaient à leur retour,
mais le Sénat blâma hautement cette adresse déloyale.
Persée cependant prit l'offensive et commença la
guerre en entrant dans la Thessalie et s'y emparant
de plusieurs villes: alors Licinius arriva en Epire -
Persée alla à sa rencontre; les éclaireurs des deux armées
se livrèrent au premier combat dont le succès resta

Don tuez. Un second combat de javalerie eut lieu
près de Sicurum: les Romains furent vaincus, mais
Perse lors du profit de sa victoire, s'offraya de
la lutte et demanda la paix aux conditions du
Status quo. Rome répondit qu'elle n'avait point
commencé la guerre, mais qu'elle avait pu principa-
lement à en terminer que par la victoire - la guerre continua.
Les Romains entrèrent en Biotie, dont les villes
s'étaient soulevées contre-eux: ils assiégèrent Thabiste
et Corone et les deux armées firent leurs quartiers
d'hiver. De nouveaux consuls furent nommés - la
Macedoine échut à Hostilius, qui ne fit rien de
mémorable pendant son année de commandement. Après
la nomination des consuls, le Sénat donnait audience
aux Ambassadeurs des Provinces soumises - les abus
de la tyrannie, les horreurs de l'oppression y pénètrent
la corruption s'y étendait de Rome où les progrès étaient
effrayants - le Sénat seul surveillait - les antiques vertus
Romaines, tenaient encore dans cet âge la rivière - des
plaintes graves lui furent portées contre les gouverneurs
par les Espagnols, les Biotiens, les habitants de Chalcis
en Lucie, d'Abdère en Thrace, les Istriens etc. il fit justice
à tous - permit aux députés Espagnols de se choisir
un défenseur dans Rome - l'estime publique leur désigna
Laton - ils le choisirent - et les coupables ne manquèrent pas
d'être rigoureusement poursuivis et punis. - On nomma de
nouveaux consuls; Marcus marcha en Macedoine - Perse
avait profité de l'inaction d'Hostilius pour faire de grands
progrès en Myrie - il y avait vaincu le Briton Appus (Caudus

La rigueur de Marcins répara ces échecs: son Armée
campée en Thessalie n'était séparée de la Macédoine
que par la chaîne du Mont Olympe - elle fut franchie
malgré tous les périls, et quand Persée vit cette dernière
barrière rompue, il s'abandonna à une terreur panique
qui ne lui laissa plus la capacité de réfléchir: il fit
jetter à la mer tous ses trésors déposés à Amphipolis et
Thessalonique - cet ordre fut exécuté sur le champ - mais
Marcins, faute de vivres, ne put mettre à profit la
terreur qu'il inspirait - il fut obligé de retrograder
pour en aller chercher en Thessalie et la campagne
se termina ainsi. Persée revenu de sa frayeur eut
honte de l'avoir montrée - il ordonna la mort de
ceux qui avaient exécuté ses ordres en voyant ses
trésors, et employa d'habiles plongeurs à en retirer
une bonne partie. Il se retrancha ensuite sur les
bords de l'Eufrate et y attendit les Romains: fort
humblement pour eux, Paul Émile fut nommé Consul
et un sort propice lui destina la Macédoine. En
attendant son départ on envoya le Préteur Anicius
en Illyrie pour combattre Gentius Roi de cette contrée
qui avait embrasé le parti de Persée. Ce dernier se
donnait beaucoup de mouvement - il avait gagné Gentius
et osa même espérer de gagner lui-même - au même point
à le reprendre par les Romains par le sentiment de
l'intérêt général des Rois de mettre un terme à leurs
loquacités. Antiochus Roi de Syrie, celui qui fut le
persécuteur des Juifs, se laissa persuader plus facilement
encore et promit à Persée d'inquiéter les Romains du côté

100
De l'Egypte par les obliques à partager leurs terres.
malgré ces mesures si bien prises, Persée se vengeait à
lui-même par son avarice : Gentius ne put tenir
tête aux Romains faute d'argent. Persée lui en
avait promis, même en voyage, puis fait rebrousser chemin
par l'adulter. Paul-Émile au moment de quitter
Rome harangua le Peuple pour lui demander de ne
point bavarder sur son compte et d'attendre les
événements pour en juger : comme il rentrait chez lui
sa fille encore enfant accourait toute en larmes, lui
dire que Persée était mort : il s'agissait d'un chien.
L'année accepta l'augure ; s'écria Paul-Émile, en embrassant
son enfant et le Peuple Romain l'accepta comme lui.
Arrivé à son Armée, il y trouva la discipline militaire
fort relâchée ; son premier soin fut de la rétablir.
ensuite il délibéra s'il franchirait les Montagnes
où attaqueraient les retranchements du fleuve Égypte.
L'un et l'autre parti offraient de grandes difficultés.
Paul-Émile se décida pour le premier : il envoya de Scipion
Nasica avec un corps de troupes surprendre
les Macédoniens qui gardaient les Montagnes : Scipion
les culbuta, les mit en fuite et descendit après eux dans
la plaine : Persée épouvanté abandonna ses retranche-
ments et s'enfuit vers Pydna, où le Consul le suivit
à peine l'eurent-ils joint les Romains demandèrent la
bataille. Paul-Émile s'y refusa pour leur donner du repos
il attendit le lendemain - une Éclipse de Lune devait
avoir lieu cette nuit-là : un tribun Militaire vint dans

l'astronomie l'annonça aux Romains et les représenta
contre le phénomène dont il leur expliqua la nature
tandis qu'il porta l'effroi dans l'armée Macédonienne
qui jeta des hurlements de terreur : il est remarquable
que cette supériorité de lumières se soit trouvée du côté
des Romains que les Grecs traitaient encore de barbares.
Le combat s'engagea avec le jour - on y déploya
de part et d'autre un grand courage - sur-tout
l'attaque de la phalange, Paul Émile se crut
perdu - mais il répéta le stratagème d'Épaminondas
forma une de ses légions en bataillon pointu et
parvint ainsi à enfoncer la phalange. Percin fut des
premiers à fuir - il laissa 20,000 hommes sur le champ
de bataille et 11,000 prisonniers ; les Romains ne perdirent
que 100 hommes. Paul Émile au milieu des félicitations
qu'on lui prodiguait éprouvait l'inquiétude paternelle
la plus déchirante - son fils qui était à la poursuite
de l'ennemi ne revenait point : enfin la nuit il reparut
et la joie du Père fut complète - il avait fait adjoindre
son fils par la famille des Scipions, et un autre par celle
des Fabius - l'aîné fut le 2nd affreux destructeur
de Numance et de Carthage. -

Résumé de la leçon du 14 Juin.

Persée avait fui de Pydna à Amphipolis et de là par plus de soixante lieues jusqu'à Samothrace; le Consul l'y poursuivit, il prit Pella et Thessalonique sans résistance et la brèche, Octavien, commandant de la flotte, vint Persée à Samothrace - il s'y était retiré dans un temple que avait droit d'asile; Octavien dit que les habitants sur la place publique, leur imputaient les crimes d'Évandre, et leur ordonna de ne point permettre que la présence de ce monstre souille la plus belle de leur temple - les Magistrats convaincus on effrayés envoyèrent demander à Persée de leur livrer son confident et alors craignant les révolutions de l'empire, il se décida à aller en l'air demander un asile à Antiochus. Il s'arrangea avec un Préteur commandant d'une galère et y fit transporter ses trésors, mais à force sur son bord, le traître les trouva de bonne prise, mit à la voile abandonnant Persée qui priva de cette dernière ressource, se vit forcé de livrer à l'Amiral Romain. Celui-ci en ayant prévenu le Consul, l'Amiral vint au devant de lui pour de l'humiliation de son prisonnier. Le Consul le reçut sous sa tente avec humanité, lui demanda les motifs de son acharnement contre les Romains et lui voyant garder l'attitude et le même silence de l'abaissement la plus absolue, il égaré quelques phrases solantes sur la générosité de Rome ne s'apercevant pas que lui avait parlé au Roi captif, mais apostrophant les siens qui l'entouraient, leur dit-il cet exemple frappant des infirmités humaines ne doit pas leur faire perdre l'esprit et ils les apprendra à ne point abuser de la prospérité. La nouvelle que cette guerre était terminée répandit la joie dans Rome: on envoya dix commissaires régler les affaires de la Macédoine, et de l'Épire. Les instructions avaient pour base que les deux pays seraient réduits en provinces Romaines, en leur conservant toutefois autant que possible leurs usages, leurs lois, une apparence de liberté. En attendant les commissaires, Paul-Émile voyagea dans la Grèce, prit à Athènes des septuaginaires pour ses enfants et de retour à Amphipolis, il y trouva des commissaires et on régla le partage de la Macédoine en trois Royaumes sans aucune communication entre elles; elle même des mariages fut ordonnée: on leur laissa leurs Magistrats, on diminua les impôts: on adjoignit aux Grecs les jeux et les spectacles, qu'on savait être un grand plaisir de leur plaisir. Les Épirotes, alliés des Romains, les avaient vaincus

trahis et abandonnés au moment d'un revers - Rome ayant
indiquée ordonna la destruction de leurs villes et la vente de
habitans. Paul. Lucile exécuta cet ordre barbare avec une
exactitude féroce - rasa de fond en comble 72 villes et vendit
150000 hommes comme esclaves. Revenu en Italie, il donna
et obtint un triomphe qui dura quatre jours - des Amphithéâtres
phitthéâtres furent construits dans toutes les Ruës de Rome
d'abord on vit défiler les prisonniers, les Armes, les
Couronnes d'or offertes par les Alliés, les trisors du butin
puis l'Armée, les Magistrats, enfin les enfans de Persée, traînés
sur un fûet avec leur Gouverneur, qui leur enseignait à
tendre les bras au Peuple Romain par un plier sa pitié -
peuple lui accorda quelques larmes, mais leur Père
qui les suivait revêtu d'un manteau noir et dans le dèfilé
du désespoir, n'obtint que du mépris. Paul. Lucile tourna
la voie sacrée pour monter au Capitole, tandis qu'on en traînait
Persée dans une prison où on le laissa mourir de faim -
vainqueur lui avait insinué de prévenir cette destinee par une
mort volontaire; il n'en eut pas le courage - en prison, comme
il criait et pleurait pour avoir du pain, un de ses Compagnons
lui tendit un fer, mais trop lâche pour s'en servir il expira lentement
dans des tourmens vintés - un de ses fils fut par la suite transféré
à Rome. Depuis ce triomphe les Romains ne payèrent plus
d'impôts, tant cette guerre les avait enrichis. Quelques jours
avant son triomphe Paul. Lucile avait perdu un de ses fils
et un autre quelques jours après: les deux aînés étant entrés
par adoption dans des familles étrangères, il ne lui restait que
sa fille qui avait épousé Tubéron, modèle des vertus antiques.
Ce malheureux Père en haranguant le Peuple au dernier jour de son consulat
lui dit: qu'ayant toujours demandé aux Dieux, que si il fallait que sa Patrie

ayant par quelque malheur la prospérité de ses armes, ils de-
vinrent à coup sur lui seul, la mort de ses deux fils lui
faisait croire qu'il avait été évadé et le tranquillisait de-
vant sur les destins de Rome. ^{Il mourut même la même année} Il se retira dans sa campagne
dit y mourut pauvre 167 ans avant J.C. Tite-Live termine son
histoire à cette époque. ^{1^{er} Scipion l'ancien son fils revint à son héritage en faveur de}
Rome le Sénat Romain était parvenu à l'apogée de sa puissance
Rome peuples et les Rois s'humiliaient devant lui et la fatigue
de leurs batailles. Poursuivi Roi de Bythynie qui avait sa résidence
dans l'Asie mineure, s'était tenu sur la réserve pendant la
guerre - après la victoire, il vint demander grâce de sa neutralité
à prostrer, en habit de deuil, et la tête rasée comme un esclave
appelant les Sénateurs ses Dieux sauveurs, il en fut renvoyé con-
vaincu qu'il méritait, et l'on déclara de l'écarter et de le
punir. Maffius envoya un de ses fils féliciter le Sénat de
sa victoire sur Persée et demander la permission de venir
même sacrifier au Capitole - on le refusa durement, en
renvoyant à ses propres temples. Les Rhodiens s'étaient retirés
à Rome pendant la dernière guerre et Antiochus en avait
profité pour envahir l'Egypte dont le jeune Roi Ptolémée avait
été mis sous la tutelle des Romains. On envoya des Commissions
d'abord à Rhodes, où on se hâta de réunir leurs
dres, en faisant juger et exécuter en leur présence ceux qui
avaient conseillé cette neutralité perfide. C'est l'acte de soumission
ici, les Commissions allèrent en Egypte, où Antiochus n'avait
plus que la ville d'Alexandrie à soumettre: ils la soumettent au
nom du Sénat d'évacuer l'Egypte sur le champ. Il y répliqua
poussé Antiochus: alors Popilius Lénas traça un cercle autour de
lui, en exigeant une réponse décisive avant que d'en sortir. Antiochus

effrayé protesta de son obéissance aux volontés du Seigneur.
L'ancien Roi de Perse avait eu aussi des reproches
à se faire; malgré sa haine contre Persée, il avait
prêté l'oreille à ses persuasions et gardé la neutralité.
Le sort de la guerre décidé, il fit partir Démetrios sur
Démetrios se excusa sa conduite et finit par les sa-
luer-mêmes: mais le Sénat ayant appris qu'il était
en route, rendit à cette occasion, ce fameux décret,
qui interdisait l'entrée de Rome à tous les Rois de l'Asie.
Une autre décret remarquable fut rendu par le Sénat
à la demande de Caton: ils chassèrent de Rome les
Rhéteurs et les Sophistes grecs, son-disant philosophes
qui y étaient accourus. Cette race dangereuse eût rapi-
ment propagé la corruption qui commençait à s'étendre.
Vers ce même temps, Scipion Nasica vainquit les Dal-
mates et les Romains passèrent les Alpes pour défendre
les Marseillois contre quelques peuples des Gaules qui les
attaquaient et qu'on repoussa dans leurs foyers. —

Dixieme Cahier
d'Histoire
pour mon Anna —

Résumé de la Leçon du 10 Juin.

Nous arrivons à la troisième guerre Punique, époque du Despotisme de Rome qui fut le tombeau de ses vertus Républicaines. Depuis la bataille de Zama Carthage se trouvait partagée entre deux parties, celle qui tenait pour les Romains et celle qui soutenait encore l'indépendance nationale. Rome avait donné à Massinisse tout le territoire qu'elle avait enlevé aux Carthaginois, sur lesquels il exerçait ainsi une sorte de surveillance bien faite pour le rendre odieux. Il en résultait de fréquents démêlés de part et d'autre on envoyait des Députés porter des plaintes à Rome, où ceux de Massinisse avaient presque toujours gain de cause. Les injustices finirent par lasser les Carthaginois; ils chassèrent de leur ville les partisans de Massinisse et se mirent en campagne contre lui - on se livra un grand combat dans le voisinage de Carthage dont Scipion l'Africain fut témoin: il vit le vieux Roi monter à crêpe sur un Cheval blanc y faire des prodiges de valeur, qui l'emportèrent sur la bonne cause. Les Carthaginois vaincus rentrèrent dans leurs murs: la crainte du ressentiment des Romains augmentait leur désespoir: ils prirent la parti humiliant d'un bannir Asdrubal et les 20000

144
Soldats qui avaient combattu Mafienfe et d'envoyer
à Rome s'excuser de cette guerre. Le Sénat sacrifia
la justice à l'occasion de satisfaire à la formule
vaincue de Caton, que terminait tous ses discours
par cette phrase qu'il répétait à tout propos:
"Il faut détruire Carthage". On répondit aux
Députés que leur prétendue soumission serait bien
tôt mise à l'épreuve, et une guerre à outrance
fut décidée dans une délibération secrète du Sénat
dont on ne informa ni amis, ni ennemis. Un Consul
fut chargé de passer en Sicile avec une armée.
Carthage envoya de nouveaux Députés, aux-
quels on enjoignit que si elle voulait remettre au Consul
300 otages choisis de ses premières familles, on verrait
ce qu'il y aurait à faire: les 300 infortunés baiguant
des larmes de leurs proches, reçurent leurs adieux
sur le rivage et abordèrent en Sicile où le Consul
les garda, en déclarant aux Députés que les armées
amies, que lui-même allait les suivre en Afrique
et y dicter de nouvelles conditions. Lorsque ils arrivèrent
de nouveaux Députés vinrent lui demander ses ordres
et la paix. Il exigea que Carthage livre ses machines
de guerre, ses galères, ses armes offensives et défensives
ses infortunés embrassèrent ses genoux pour implorer
des conditions plus supportables: ils ne furent point
écoutés. Carthage consternée s'attendait à tout et obéissait
machinalement dans la stupeur du désespoir: la honte

une file de charriots remplis d'armes, sortit de la
ville - on les disposa toute une journée dans le camp
du consul et quand les députés chargés de les lui
remettre crurent avoir tout fini, il leur déclara que tous
leurs consilios eussent à abandonner Carthage pour
se retirer à 3 lieues dans les terres, afin de les priver par
là de tous les avantages du commerce. Cette nouvelle porta
au comble la désolation dans Carthage - l'indignation
y succéda - on résolut de mourir en se défendant, les portes
de la ville furent fermées - les doubs et les 20000 Compagnons
d'armes furent rappelés - tous les Métiers des Maisons furent
convertis en armes - on démolit leurs charpentes pour construire
une flotte - les femmes couvraient leurs cheveux pour en faire
des cordages, enfin un désespoir héroïque prêtes une force
fictive aux malheureux Carthaginois. Les Romains les assi-
gèrent - de petits combats peu significatifs eurent lieu avec
des succès balancés. Scipion Emilien n'étant encore que
tribun légionnaire, s'y distingua par sa bravoure. L'année
suivante, le nouveau consul Calpurnius Pison ne fit rien
de remarquable - la guerre se continuait faiblement - seulement
les Carthaginois se résouraient en voyant rendre leur patrie.
Mais l'année d'après, le jeune Scipion étant allé à
Rome demander l'Edilité, après laquelle la Préture et la
Questure restaient encore entre lui, et le Consulat, le Peuple
Romain persuadé qu'un arrêt du destin réservait Carthage
aux Scipions, le nomma Consul avant l'âge et malgré les
formes usées et lui confia le commandement de l'Afrique.
Polybe son instituteur, philosophe et historien l'y accompagna.
A l'arrivée de Scipion le Lieutenant Mancinus se trouvait
enveloppé par l'ennemi; il le dégagna, rétablit la discipline
militaire et poussa vigoureusement le siège. La ville était
bloquée par terre et par mer au moyen d'une digue qu'on

415

avait construite: les Romains s'attendaient à réduire insensiblement les Africains par la famine - quel fut leur étonnement en voyant une flotte cartthaginoise sortie d'un nouveau port ouvert au moyen d'une langue de terre - ce fut malheureusement les cartthaginois ne s'imaginant point profonds de la première surprise de leurs ennemis et se engageant le combat qu'après que les Romains eurent eu le temps de se rassembler - ils ne furent pourtant ni vaincus ni vainqueurs; mais leur flotte n'ayant pu rentrer avant la nuit dans le nouveau port qu'ils avaient creusé, une tempête qui survint la détruisit. Le blocus continua tout l'hiver, pendant le-quel l'unique et triste exploit de Scipion fut d'exterminer ~~fit d'exterminer~~ une armée de 6000 paysans cartthaginois qui s'étaient livrés en otage. Pendant les trois années que dura cette guerre, Carthage se dépeuplait et l'armée romaine se recrutait toujours de troupes fraîches: Scipion résolut de donner un assaut décisif il pénétra facilement dans la ville - les Africains se sauvèrent dans la citadelle. Pour y atteindre il fallait traverser une rue à picque gardée de maisons pleines de soldats: ce passage dangereux et meurtrier dura sept jours et sept nuits; il coûta cher aux Romains plusieurs fois ils eurent à débayer leurs cadavres - enfin ils virent arriver des députés l'olivier à la main. On exigea d'eux qu'ils se rendissent sans condition 5000 furent conduits dans le camp romain pour être vendus comme esclaves; la citadelle n'était plus défendue que par les transfuges Romains, qui n'avaient point de grâce à espérer et par quelques cartthaginois héroïques. Asdrubal se montra assez lâche dans ses soumissions, qu'il avait été barbare dans ses cruautés envers

les prisonniers Romains qu'il se plaisait à torturer. Il vint se prosterner aux genoux de Scipion - sa femme parut alors au haut du Temple d'Esculape, qui était dans la Citadelle, ses deux enfants sur les bras; elle prononça des imprecations contre son mari, dit à Scipion qu'il ne la verrait point avoir son triomphe, lança ses deux enfants dans les flammes qui consumaient la Citadelle et s'y précipita après eux. Les transfuges périrent dans ces mêmes flammes - la ville fut pillée - les statues, les tableaux enlevés jadis aux Siciliens leur furent rendus, entre autres le Tabernacle de Phalaris fut remis aux Agrigentins. Dix commissaires vinrent de Rome, firent raser Carthage et passer le soc de la charrue sur ses murs en prononçant des malédictions contre quiconque tenterait de la rebâtir. Caton n'avait pas joui de ce désastre dont il fut l'instigateur, sa mort l'avait précédé. Les honneurs du triomphe furent décernés à Scipion - il versa dans Rome des richesses immenses, fruit des dépouilles de l'Afrique - on lui donna aussi le surnom d'Africain - cela se passa à l'an 146 avant J.-

Résumé de la leçon du 19 Juin. 111

Pendant cette dernière guerre punique, Rome en faisait deux autres en Grèce et en Espagne. Un certain Andronicus qui se donnait pour fils de Persée voulut soulever la Macédoine - il n'y réussit pas, fut pris et envoyé à Rome où on le tint en prison : mal surveillé, il s'échappa, vint en Macédoine et parvint à y opérer une Révolution. Le Pays reprit son ancienne forme et Andronicus fut proclamé Roi : vainqueur dans un combat, il ne se contenta point de se saisir et voulut s'emparer de la Thessalie, d'où il fut chassé par Scipion Nasica. Ensuite un Préteur Romain nommé Junius vint l'attaquer en Macédoine et fut encore vaincu. Rome alors envoya contre lui le Consul Quintus Cécilius Metellus - plus heureux il vainquit Andronicus qui se sauva en Thrace ; on le tira aux Romains qui le firent mourir. La Macédoine paya elle sa courte gloire : elle fut ruinée et réduite en Province Romaine. Une autre guerre éclata dans la Péloponnèse entre Sparte et les Achéens : les Spartiates se plaignirent aux Romains, qui envoyèrent des Commissaires régler cette affaire, avec ordre d'affaiblir les forces de la ligue et d'en détacher les principales villes - ils exigèrent que Corinthe, Argos et plusieurs autres prisent ce parti - l'indignation éclata

elle gagna promptement, la Péloponnèse, la Bœotie.
Les Achéens donnèrent le commandement à Critolus,
Métellus qui était alors en Macédoine et qui
devait sincèrement pacifier la Grèce, envoyant
Députés sur Députés en République. Il l'engagea à
se soumettre aux Romains : voyant toutes les nég-
ociations inutiles, il marcha contre Critolus, le-
quel se fit de l'armée en Bœotie et lui livra
batailles. Les Achéens montrèrent peu de courage,
ils savaient mieux fuir que résister - leur général
périt - et la prise de Thèbes et de Mégare fut
la suite de cette victoire. Le Consul s'approcha
de Corinthe, espéra encore la voie des négociations
il tenait fort à terminer cette guerre avant l'ar-
rivée de son Successeur, ne se souciant guère
de lui en voir recueillir le fruit - mais les Achéens
ne voulurent rien entendre - le Consul Mummus
étant venu remplacer Métellus, ils voulaient se
remplacer Critolus. Thibius qui n'était pas plus
habile et au lieu de se tenir renfermé dans
leurs murs, ils osèrent malgré l'infériorité du
nombre, et du courage, présenter la bataille au
Consul à Leucopatra. Mis en fuite dès le com-
mencement du combat ils se précipitèrent vers
Corinthe où les Romains entrèrent avec eux : leur
Chef seul montra de l'énergie - il tua de sa main
sa femme, ses enfants et lui-même se échappa aux
Romains. Ceux-ci condamnèrent Corinthe à subir le sort

De Carthage, barbares encore plus impardonnables
vivement blâmée par Scipion. Avant de brûler
la ville, on enleva les tableaux et les statues qui
la décoraient. Mommius connaissait si peu le prix
de ces chefs d'œuvres des arts, ouvrages des Vhe-
diens, des Praxitèles et qu'en les recommandant
aux entrepreneurs qui s'étaient chargés de les
emballer, il les avertit que s'il s'en trouvait
d'endommagés, ils seraient tenus d'en fournir d'
semblables. Un tableau d'Apollon servit de
tapis aux soldats par jour aux Dieux, et sou-
mises ne fut divine du Consul, que par le prix
considérable qu'en offrit Attale Roi de Pergame.
Alors il la fit enlever et portée à Rome : la Grèce fut
réduite en Province Romaine sous le nom d'Asie.
En ces tristes jours d'agonie, elle trouva au moins
deux de ses enfants : Polybe Asien, quitta Carthage
où il était avec Scipion Émilien pour voler au
secours de ses concitoyens : ne pouvant changer leur
sort, du moins il s'épargna rien pour l'adoucir. tenant
des mesures les plus rigoureuses, par tout il s'appliquait
à atténuer, à réparer le mal qu'ils avaient produit.
On lui dut jusqu'au bienfait des souvenirs : toutes les
statues avaient été renversées. Polybe plaida hautement
pour obtenir la permission de relever celles d'Anaxagoras et
de Philopon : il l'obtint et les Asiens lui en élevèrent
à lui-même. — Mommius et Metellus triomphaient les

Struons d'Asiatiques et Macedoniens payèrent
leurs conquêtes. les Chef-d'œuvres des arts de la
Grec captive embellirent Rome et le triomphe
de Momius - de corinthe celui de Flaminius ont
été plus glorieux! Les événements datent aussi de
l'année 146 avant J.C. -

Une loi somptuaire réglant les dépenses de la table
et une autre contre les concussions furent faites à
cette époque; elles sont remarquables en ce qu'elles
signalaient les abus de la corruption aux- quels il
fallait porter remède: ils éclataient de toutes parts.
Rome toute-puissante n'était plus que Rome
dégénérée et ~~on~~ allons voir sa conduite autant
et plus odieuse encore dans la guerre d'Espagne
que dans celle d'Afrique et de Grèce. -

Résumé de la leçon du 20 Juin

Les venations des Prêteurs Romains firent tenter à l'Espagne un nouveau effort pour recouvrer son indépendance. La révolte commença en Lusitanie. Calpurnius Piso et Titinius Varro son Questeur y furent battus l'un après l'autre - ces succès ne tardèrent pas à communiquer l'esprit de soulèvement à la Celtibérie où l'Espagne quatraine - le Consul Fulvius Nobilior y fut vaincu sous les murs de Numance - en même temps le Prêtreur Mummus éprouvait des revers en Lusitanie, environ dix ans avant ses victoires en Grèce : ces revers furent réparés par le Consul Marcellus qui obtint des avantages décisifs et fonda la ville de Cordoue sur les bords du Bétys. Il ramena les Celtibériens par sa modération et engagea plusieurs de ces peuplades révoltées à envoyer demander la paix à Rome. Le Sénat affecta de les renvoyer à Marcellus, mais en donnant à celui-ci l'ordre secret de continuer la guerre. Elle continuait avec vigueur en Lusitanie où le Prêtreur Attilius ne put parvenir à réprimer la révolte. A Rome, on avait du la peine à décider les Citoyens à s'enrôler pour l'Espagne - il fallut que Scipion proposa d'y aller servir comme volontaires avec le grade qu'il plairait au Consul de lui donner cet exemple entraîna la jeunesse Romaine. Elle partit

sous les ordres du Consul Lucullus. Il trouva
l'Espagne pacifiée par Marcellus, mais avide de
gloire personnelle il chercha et trouva les moyens
de renouveler la guerre. La ville de Lauce fut
assiégée, elle se défendit vaillamment, mais enfin
ses habitants cédèrent à des offres de capitulation
raisonnables et à la promesse du Consul, de ne
point faire entrer de soldats dans la ville - mais
à peine bien en ouvrit-ou les portes, qu'il entra
avec son armée et fit massacrer tout ce qui s'y
trouvait. De là il marcha sur Interacien et voulut
la tromper de même, mais elle ne voulut ouvrir
ses portes qu'à condition que Scipion se donnerait
pour garant de la bonne foi du Consul. Pendant
ce temps le Préteur Sulpicius Galba était battu
en Lusitanie, et redoutant que sa Province ne
fût bien-tôt conquise et pacifiée par le Consul
qui songait à s'y rendre, il représenta aux Lusitaniens
que la guerre de vie qu'ils avaient menée
jusqu' alors les rendait malheureux - qu'il valait
mieux pour eux descendre de leurs montagnes et
accepter les terres fertiles dont ils leur offrait la
propriété dans les plaines. Facilement convaincus,
ils acceptèrent avec joie et reconnaissance : le Préteur
les partagea en trois corps de 10000 hommes, auxquels
il donna des cantonnements séparés - exige ensuite
qu'ils lui remettent leurs armes, afin de leur ôter
dit-il toute tentation de soulèvement désormais inutile.

et quand ces malheureux se sont ainsi livrés à
lui, le Monstre les fait tous massacrer. Un petit
nombre échappa à cette boueherie - parmi eux,
était le berger Viriate qui se mit à leur tête.
il battit quatre Préturs Romains l'un après
l'autre, et non content du soulèvement de la
Lusitania entière, il alla en Celtibérie et
suscita contre Rome les belliqueux Arvaques.
Telle était la situation de l'Espagne l'an 148
avant J. C. Le Consul Fabius Lucilius, le
fils de Paul Émile adopté par les Fabius, fut
envoyé contre le berger Viriate, instrument simple
mais redoutable que la Providence employait à
châtier l'injustice. Le premier soin de Fabius
fut de rétablir la discipline militaire dans
son armée - il fut obligé d'en chasser jusqu'à
deux mille prostituées qui suivaient le camp: cette
première année se passa en règlements de tout
les sortes pour ramener l'ordre: la seconde, il fut
continué dans le commandement comme Proconsul
et remporta quelques avantages sur Viriate, tant
que Titellus Masdonicus remportant de grandes
victoires sur les Celtibériens, et leur prenant la
ville de Contrie. L'année suivante Fabius Lu-
cilius fut remplacé en Lusitania par Fabius Ma-
ximus Servilius qui Viriate battit si complète-
ment qu'il le força à signer des conditions de paix.

humiliantes. Le Sénat refusa de ratifier
le traité et décida que la guerre serait conti-
nuée par la force ou la fraude - telle fut la
teneur précise des ordres que le Sénat jadis si
loyal, donna au Consul Servilius Sulpicius
en Espagne : il s'y conforma fidèlement ; gagna
quelques Officiers de l'armée et promit une
somme considérable à celui d'entre-eux qui
lui apporterait sa tête. Les traitres pénétrèrent
sous la tente de leur Général et l'assassinèrent
sa tête fut portée au Consul et envoyée au
Sénat qui en récompensant l'assassin avoua
hautement le partage de son crime et de sa
honte. Il ne restait plus qu'à achever de
soumettre les Celtibériens, qui occupaient encore
Metellus - celui-ci ayant appris que le suc-
cesseur qu'on lui avait nommé à Rome, était
Pompeius son ennemi personnel, fit jeter à
la mer, les provisions de vivres, armes et matériel
de guerre qu'il avait préparés à son armée.
Lorsque la Patrie n'existait plus pour ses Romains
dignifiés. Pompeius à son arrivée éprouva d'at-
teindre l'humanité - il fut repoussé avec force - les
Humaniens le poursuivirent et l'enfermèrent
dans un défilé, où il fut obligé de signer une
paix onéreuse. Des Députés allèrent à Rome en
chercher la ratification et là Pompeius eut le

front de les démentir et de nier la trahison.
Le Sénat qui le déclara non avenue et
ordonna la continuation de la guerre. Il envoya
en Espagne Popilius qui n'y fut pas plus heureux
et Mancinus, que les Numantins enfermèrent éga-
lement dans un défilé; obligés de demander la
paix, les Romains ne l'obtinrent qu'au moyen
de la garantie de Tibérius Gracchus, Quintus
de Sempronius et de Cornélius - ainsi l'on comptait
plus sur la bonne foi d'un seul, que sur celle
du Sénat et du Peuple Romain. Rome justifie
cette outrageante méprise en disavouant encore
la trahison - on voulut lier Mancinus aux Numan-
tins; ils le refusèrent et le renvoyèrent au camp
Romain qui refusa également de le recevoir. De-
sorta qu'il resta ainsi plusieurs jours ballotté
entre les deux Armées. Enfin Scipion Émilien
fut nommé Consul contre Numance: il s'occupa
activement de la discipline militaire - ses soins
furent secondés par Marcus et Jugurtha qui servaient
sous ses drapeaux. On bloqua la ville par des lignes
de circonvallation et on jeta des ponts d'infanterie
de fer dans la rivière qui la traversait pour empêcher
les barques et les plongeurs d'y apporter des vivres.
Numance implora le secours des villes voisines - la
terreur du Nom Romain les rendit impitoyables - une
seule, la petite ville de Lucina refusant une noble

Junius qui vouloit se dévouer aux infortunés
humains - encore la pénible prudence des Vénus
s'opposa t'elle à cette ardeur généreuse. Scipion
ne rougit point de la punir: il se rendit de-
vant Lucius et déclara qu'il alloit la mettre
à feu et à sang, si on ne lui livrait cette
Junius dont les desirs héroïques lui eussent
jadis valu l'estime et les bienfaits de son légat.
Ils se livrèrent eux-mêmes pour sauver leurs familles
et la barbare leur fit couper la gorge à tous.
Ils eurent auprès de Numance et en poussa-
vigoureusement le siège; le manque de vivres
la forçant à se rendre, ses habitants demandèrent
à Scipion un délai de trois jours - ils les employè-
rent à s'entreégorger les uns les autres pour ne
pas se livrer vivans aux Romains. La ville fut
détruite comme Carthage et Corinthes et son des-
tructeur obtint les honneurs du triomphe 133 ans
avant J.-

Résumé de la Leçon du 21 Juin. 1811

Plusieurs événements importants coïncident avec cette guerre de l'humanité, comme celle des Esclaves de Sicile et d'Italie, celle de la succession d'Attale et les soulèvements opérés par les Grecs. — Une des plaies de la République Romaine était la grande quantité d'Esclaves qu'il fallait entretenir pour la culture des terres en Italie et en Sicile, les mauvais traitements qu'on leur faisait infliger, les droits barbares qu'on s'arrogeait inhumainement sur eux, les excitèrent à la révolte. La première éclata dans la ville d'Enna en Sicile, où un Citoyen fort riche et fort mauvais maître possédait beaucoup d'Esclaves qu'il rendait fort malheureux. Un d'entre-eux nommé Eunus se faisait passer pour sorcier au moyen de différents tours d'adresse qu'il savait faire, comme de tenir une noix couverte de feu dans la bouche et de faire semblant d'en vomir des flammes. Ses compagnons lui donnaient par plaisanterie le titre de Roi — il agréait de même ce titre et promettait sa protection en tous temps et lieu. Il se mit à même de tenir parole en commençant la révolte et s'adjoignant les 400 Esclaves de son maître, aux-queles beaucoup d'autres vinrent se joindre. Ils s'emparèrent de la Maison où servait Eunus, mirent son Maître en jugement et le condamnerent à mort, ainsi que sa femme.

encore plus méchante que lui - ils respectèrent
leur fille qui était bonne et avait souvent intercé-
dé pour eux; ils la renvoyèrent avec honneur à Agrigente
où elle avait des Parents: une seconde révolte
éclata dans cette île sous la conduite d'un
autre esclave nommé Glicon, qui fut proclamé
Roi ainsi qu' Eunus. On se flatta qu'une guerre
civile ne tarderait pas à diviser les deux Monarques
et terminerait leur règne effrayant: mais l'on
se trompa - l'intérêt public qu'on espérait de
consulter à Rome, fut consulté par Glicon, et
il obéit sans balancer à l'ordre que lui envoya
Eunus de venir le rejoindre. - Déjà leurs armées réunies
montaient à 20000 hommes. Un Préteur Romain
qui se trouvait alors en Sicile, assembla à
la hâte des troupes contre eux et fut com-
plètement battu. Cette victoire eut pour
conséquences et fit croître journellement leur
armée, qui fut bien-tôt de 200000 hommes.
La réaction fut terrible - les vengeances per-
sonnelles, les cruautés gratuites ensanglantèrent
la Sicile. Rome s'alarmant de la défaite de son Préteur
et envoyant successivement contre eux quatre
armées qui furent toutes vaincues. Ce qui mit
le comble à la terreur, c'est que les esclaves d'
Italie se révoltèrent aussi: on envoya contre eux
le consul Rutilius, un des honnêtes gens de

130
cette époque où on commençait déjà à les compter.
Il remporta une victoire qui appaisa l'Italie.
Le Consul Calpurnius Piso alla en Sicile; il
rencontra l'armée des esclaves près de Messane
et y eut un combat où il fut vaincu. Bientôt
Rupilius le remplaça, s'empara de Tau-
rominum et de Lani, deux villes qui étaient
les foyers de la révolte et ne tarda pas à l'é-
touffer dans le sang des conjurés. On prit
les armes à la main - l'un s'enfuit dans les
montagnes, avec ce qu'il appelait ses ministres
qui étaient son cuisinier son barbier, son boulangier
il finit par être pris et condamné à mort.

Attale Roi de Pergame était mort et avait institué
le peuple Romain son héritier: on soupçonna ce
testament d'avoir été fabriqué et plus tard Mithra-
date enoua gardaient ce soupçon outrageant
quoiqu'il en soit de son plus ou moins de vérité
Aristonique fils naturel d'Attale avait intérêt
à la croire fautive - il le crut tel, rassembla une
armée et tenta de s'emparer du Royaume. Il
vainquit le Consul Licinius Crassus - Perseus
répara cette défaite - il fut remplacé dans le commande-
ment par Aquilius qui réduisit les états de Pergame
en province Romaine d'Asie l'an 130 avant J.C.

M. Jumeau

Résumé de la Leçon du 29 juin. —

L'Époque où l'histoire Romaine est ensanglantée par les querelles domestiques dont les Gracques furent cause et victimes, et je puis dire le prélude de maux bien plus affreux que nous verrons éclore par la suite. Sempronius Gracchus, leur père, homme d'un mérite distingué, avait été deux fois consul, une fois censeur et avait obtenu les honneurs de triomphe. Leur mère, Cornélie fille de Scipion l'Africain fut digne de son père et de son époux — elle s'occupa de l'éducation de ses enfants avec autant de soin que de succès. Une Dame Campanienne étant venue la voir, s'amusa à lui faire l'étalage de ses bijoux et demanda à voir les siens — Cornélie éluda sa prière en changeant de conversation, et la prolongeant jusqu'à ce que ses enfants ne reviennent de l'école — alors les montrant à la Dame : voilà, dit-elle, mes bijoux et mes plus chers ornements. Ses deux fils Tibérius et Caius Gracchus, distingués entre toute la jeunesse Romaine de leur temps se ressemblaient parfaitement en grandeur d'âme, en noblesse, en générosité — mais ils différaient essentiellement en caractères et en humeurs. Tibérius plus âgé de 9 ans que son frère, était grave, posé, plein d'une judicieuse réserve; Caius était vif, impétueux.

irascibles; tous deux étaient doués du talent de
l'éloquence, mais elle suivait l'impulsion de leur
caractères; celle de Tiberius était grave, ^{insinuant} persuasive
celle de Caius impétueuse, entraînée: il s'emportait
souvent à la tribune et connaissant son faible
se faisait suivre par un joueur de flûte, chargé de
ramener la calme dans son âme par des airs doux
et mélodieux. - Fort jeune encore, Tiberius fut
agréé au collège des Augures, moins par égard
par égard pour sa naissance, que pour ses rares qua-
lités - elles étaient déjà si connues qu'un des premiers
citoyens de Rome Appius Claudius, s'honora de
lui prouver le cas qu'il en faisait, en lui offrant
sa fille en mariage, pendant la fête du sacrifice
qui fut offert à l'occasion de son entrée en
charge - l'offre fut acceptée avec reconnaissance et
Appius Claudius rentrant chez lui, dit à sa femme
qu'il venait de disposer de la main de sa
fille. "La chose n'était point prévue, lui répondit
la mère, à moins que tu n'aies trouvé moyen de
lui faire avoir Tiberius. Gracius prêche." Il servit
dans la 3^e guerre punique sous Scipion Emilien,
se distingua par son intrépidité dans les dangers,
sa patience dans les fatigues, et cette modestie aimable
charme si touchant du premier âge et augure pour
quel certain du vrai mérite: vivant sous la tutelle de
Scipion, il s'instruisait à son école, et lors de

L'ayant donné à Carthage, il monta le
premier sur ses murs. Qu'est-ce, il fut envoyé
à Numance sous les ordres du Consul Mancinus
dont l'expédition fut une suite de revers: lui,
comme à Carthage, il se fit estimer de ses supé-
rieurs, admirer de ses égaux et aimer des ennemis
même. Ayant perdu dans une action désastreuse
ses tablettes, dont il avait besoin pour rendre
ses comptes à Rome, il alla les chercher jusqu'
dans le camp des Numantins, qui lui prodiguèrent
les fêtes et les honneurs. Lorsque le Consul vint
à Rome, sa conduite y fut généralement blâmée
et celle de Tiberius fut généralement vantée.
Devenu tribun du Peuple, les conseils de ses amis
et plus encore un mot échappé à l'ambition
maternelle, évallant la sienne: Cornélie se plaignit
à lui de s'entendre nommer fille de Scipion et
non mère des Gracques. Tiberius ne rêva plus que
les grandes choses - la justice sur-tout lui parut
grande - et il résolut de faire revivre la loi
Agraire de Licinius Stolon. S'il faut en croire
son frère Caius, l'ambition n'eut rien dans
ses projets - l'amour du bien public fut son seul
moteur. En revenant de Carthage, il avait trouvé
la Toscane, et vu avec peine ses terres abandonnées
partiellement cultivées par des esclaves étrangers,
les propriétaires, les ayant quittés forcement pour

104
faire la guerre : ce Spectacle de désolation et
cet abandon de la glorieuse terre natale d'Italie
à un ramas d'esclaves étrangers, opprime sou-
leur - il le répandit devant le temple en discours
virulents qui agitaient fortement les esprits. Hier
il pas honteux, disait-il, que les bêtes sauvages
aient leurs taniers et que la plu-part des citoyens
Romains n'aient ni feu, ni lieu ? De quel droit
les engageait-on à combattre pour leurs prétendues
propriétés, eux qui n'avaient eu partager que l'in-
digne et la misère, accrue par le spectacle de
l'insolente opulence italienne par quelques riches ?
Les discours faisaient effet, et le Sénat désolé
désespérant d'arrêter Tibérius par la force, eut
recours à l'adresse en lui opposant le tribun Marcus
Octavius son rival en Eloquence et en bonnes
qualités - il estimait Tibérius et en était cotisé, mais
le désir de se distinguer, l'examen d'un rôle
secondaire, enfin les cajoleries des grands de Rome
l'engagèrent dans leur parti et il mit opposition
au projet de loi de son collègue, qui se retira
forcé d'y renoncer pour le moment. L'esprit de
modération dominait pourtant jusque-là, dans la
loi proposée ; on y faisait rendre aux riches les
terres qu'ils avaient usurpées, mais on devait leur
en payer l'indemnité : toutefois cette loi, juste en
apparence, ébranlait l'ordre public, car les abus

étaient de vieille date et ces terres plus ou moins
justement acquises en différents temps, avaient
passé de main en main. - Tibérius ne tarda pas
à la reproduire sous une forme plus rigoureuse.
Octavius s'y opposa ensuite - la chaleur de leurs
disputes ne les entraîna jamais hors des bornes de
la décence et de la modération - Tous deux surent
toujours s'abstenir de toute personnalité offensante.
Une seule fois Tibérius dit à Octavius qu'il savait
trop les grandes pertes qu'il avait à faire à l'éta-
blissement de la loi Licinia; mais que tout moi-
que fût son patrimoine il le lui offrait volontiers
en indemnité. L'offre fut repoussée avec indignation.
Tibérius déclara enfin que toute affaire serait
suspendue jusqu'à ce que la loi eût passé; lui-
même alla apposer son sceau au Temple de Saturne
dépôt des Archives, des deniers publics. Le jour
où on devait prendre les suffrages étant venu, les
Patriciens furieux enlevèrent les Arues, et répandirent
les bulletins sur la place publique - le Peuple s'ap-
prêtait à venger ce mépris de ses droits, quand deux
vieillards, personnages consulaires, Mallius et Fulvius
s'approchèrent de Tibérius, lui prenant la main et
le suppliant au nom de la Patrie de mettre fin
à ce désordre: son respect pour leur âge et leur carac-
tère le déterminèrent à plier et à résigner l'affaire au
Sénat: mais voyant qu'il n'obtenait rien de cette

corruption, il reprit le cours de ses desirs, et résolut
de faire déposer Octavius son collègue, dont il ne
pouvait vaincre l'opposition. Il assembla le Peuple
pour décider lequel des deux avait à renouer au
tribunat: toutefois avant d'en venir à cette entre-
prise qui était sans exemple, il employa même toute
son éloquence à essayer de persuader Octavius - il
n'y réussit point. Le jour de l'Assemblée, sur les
35 tribus qui composaient le Peuple Romain, 17
ayant déjà voté la déposition d'Octavius, une seule
allait la décider - Tibérius suspendit la délibération
du scrutin et renouvela ses prières - larmes, suppli-
cations il n'éparqua rien pour fléchir son Antagoniste
Octavius resta inflexible, mais vivement ému, il laissa
couler quelques larmes, il parut même ébranlé, mais
un regard porté sur le Sénat lui rendit sa fermeté
et le désir de conserver l'estime de ce Corps respectable
prévalut. La 18^{me} tribu donna ses suffrages; Octavius
fut déposé et la Loi passa sans obstacle: on nomma
des triumvirs, chargés de faire des recherches sur les
terres usurpées - ces triumvirs furent Tibérius lui-même
Appius Claudius son beau père, et Caius Gracchus son
frère. Le Sénat ne négligea aucun moyen de se
venger de Tibérius - il était vexé, tourmenté jusques
dans les plus petites choses: il eut même lieu de craindre
de sa vie, sur-tout depuis la mort d'un Romain
qui probablement ~~supérait par poison~~ ^{avait été empoisonné}. Un jour il se
rendit sur la place publique, recommanda au Peuple

sa femme et ses enfants, ajoutant que par lui
son attachement à la cause commune ne lui
laissait aucun espoir de salut personnel. Cet attachement
était payé par l'enthousiasme populaire
qu'il ne négligeait pas d'entretenir en proposant
toujours de nouvelles lois favorables à la multitude.
La mort d'Attale Roi de Pergame qui avait
institué le Peuple Romain son héritier lui fournit
une nouvelle occasion d'exercer son rôle: il proposa
de distribuer les trésors qu'il laissait à cinq des
Plébéiens qui obtiendraient des terres en vertu de
la Loi agraire, afin de leur fournir de quoi les
mettre en valeur: il voulut aussi que le Peuple
seul délibérât sur la destinée des villes dépendantes
de Pergame, sans que le Sénat se mêlât de cette
délibération. il obligea le temps du service militaire
et obtint qu'on appellerait au Peuple de tous
jugements quelconques: enfin il fit entrer les Plébéiens
en partage avec le Sénat pour rendre la justice en
nombre égal. Toutes ces lois eurent lui gagnant de
plus en plus l'affection du Peuple, aigrissant le
haine du Sénat et ses amis craignant pour sa
sûreté s'il venait à quitter une charge qui rendait
sa personne inviolable, lui conseillaient de se faire
continuer dans le tribunat. Il entra dans leurs vues
mais la cabale des Patriciens était plus puissante qu'il
ne croyait, et au jour de l'élection il s'aperçut

que les mesures avaient été prises du façon qu'il
allait être enclues: une grande partie des citoyens les
plus dévoués à sa cause étaient absents: il espéra
à gagner du temps et parvint à faire remettre l'assem-
blée à un autre jour. Il arriva: des prodiges de
mauvais augure ^{pour} l'effrayèrent - il parut balancer un
moment s'il se rendrait sur la place ou non?
Mais un de ses amis s'étant récrié sur ce que de
semblables puérilités n'étaient point faites par un homme
le petit-fils de Scipion l'appréhensif, Tibérius reprit
sa constance et se rendit en chemin. Il trouva une
multitude immense assemblée au forum; les cris
les vociférations l'empêchèrent de se faire entendre
sur ces entre-faites on vint lui donner avis que le
Sénat allait prendre les armes et qu'on attenterait
à sa jours. Ne pouvant se faire comprendre soudain
au peuple au moyen de la parole, il eut recours au
geste et porta les mains à sa tête pour marquer qu'
elle était menacée. Ses ennemis interprétèrent ce mou-
vement d'une manière favorable à leurs coupables
desseins - ils coururent au Sénat, dirent que Tibérius
demandait le Diadème et que le peuple lui en avait
tout accordé. Les sénateurs alarmés, ou fuyant
de l'être, trouvèrent bon de croire à cette nouvelle si peu
probable: Scipion Nasica interpella le Consul et lui
dit de veiller au salut de la République. Il refusa
noblement à donner la mort à un citoyen non jugé.
Scipion Nasica n'écoutant plus que sa fureur, s'écria
Puisque le Consul qui doit défendre la République la trahit

que ceux qui l'aiment me suivent. Quantité de
Sénateurs et de jeunes Patriciens le suivirent
l'épée à la main: les partisans de Tibérius sans
autres armes, que quelques débris de bases romaines
furent dispersés - lui-même prit la fuite aban-
donnant son manteau à ceux qui le poursuivaient
mais bien-tôt atteint, il tomba sous leurs coups.
Trois cent des siens furent massacrés, d'autres
jugés, bannis, mis à mort: on refusa la sépulture
à ses restes qui furent jetés dans le Tibre, d'où on
les retira secrètement. Aucun pirit ce jeune Citoyen
que l'Ambition égara peut-être mais à qui on
ne refusera point les qualités les plus brillantes et
les plus solides vertus. L'attachement qu'il inspira
fut de l'enthousiasme: Blossius un de ses partisans
ayant été arrêté et traduit devant les consuls, on
lui demanda ce qui l'avait engagé à prendre part
aux événements arrivés le jour de la mort de Tibérius.
Mon Amitié pour ce tribun, répondit-il. - Et s'il
avait exigé que les brûlés le Capitole? - Jamais
Tibérius ne m'eût donné un ordre nuisible à sa
Patria - Mais enfin, s'il te avait donné celui-là?
J'aurais obéi, car Tibérius ne pouvait vouloir que le
bien du Peuple - Le dévouement si entier fut respecté
dans son principe - on n'osa condamner Blossius à la mort
il ne fut que banni et vivement regretté du Peuple.
Le Sénat ne put pas trop aigrier le mécontentement public
ne mit plus d'opposition à l'exécution de la loi

121

triumvir

Agraire, et nomma pour remplacer Tiberius, Cælius
brave-Père du Peuple. On éloigna de Rome Scipion
Nasica devenu odieux à la multitude, et on l'envoya
en Asie sous prétexte d'arranger les affaires de
Pergame qui n'étaient point embrouillées: il y mourut
peu après consumé du regret de vivre loin du foyer
natal. — Carbo, tribun du Peuple, orateur éloquent
et fougueux s'efforça de rallier la partie de Tiberius
et fit porter un règlement qui décidait que la sentence
serait désormais rendue par les lois, comme il l'était
par l'élection des Magistrats — secondé par l'impétueux
éloquent de Cælius Gracchus, il voulut encore faire
accorder au Peuple, le droit de continuer ses Magis-
trats dans leurs fonctions, aussi long-temps qu'il lui
semblerait. Cette loi rencontra une opposition
plus forte, sur tout de la part de Scipion Emilien
et de Lélius, cet ami chéri du premier Africain.
Cette opposition acheva de rendre Scipion odieux au
Peuple qu'il s'était déjà aliéné en paraissant
approuver la mort de Tiberius: absent de Rome,
lors de cette mort, il avait regretté en l'apprenant un
qui disait: Perisse ainsi quiconque lui ressemble! —
Les commissaires chargés des recherches relatives à
la loi Agraire, trouvaient des difficultés journelle-
ment croissantes à poursuivre leur travail — les riches
jettaient les hauts cris et exhortaient Scipion à se
prononcer contre la loi — il parla et mit au jour les
dangers qu'elle multipliait. Le Peuple lui reprocha son

ingratitude - deux fois il l'avait nommée
l'oubli par acclamations : Carbon l'acabla
d'invectives - Scipion répondit avec force - l'assem-
blée terminée, les premiers personnages de l'état
l'accompagnaient jusqu'à sa maison - et
honneur ^{rendit} fut comme le pressentiment d'un dernier
adieu : le lendemain, il fut trouvé mort dans
son lit. La faction des Grecques et surtout Fulvia
et Carbon furent soupçonnés de cet attentat.
Le peuple n'en suivit point la procédure, crainte
qu'elle ne compromît Caius Gracchus : on alla
jusqu'à répandre le bruit odieux, que Scipion
sœur des Grecques et femme d'un second asprequin
avait introduit les lascivités dans l'appartement
de son mari. Leur méintelligence était connue
mais suffisait - elle pu faire supposer le crime
le plus affreux ? - Voilà les hommes, toujours prompts
à croire le mal, lents à se persuader le bien - c'est
qu'on se sent supérieur à ce qu'on blâme et que
l'amour-propre redoute la comparaison avec ce
qu'on loue. Ah si une âme pure ne procurait que
le plaisir de louer avec abandon et de se blâmer
qu'avec peine et mesure, elle serait déjà un bien
véritable : or, de combien de façons ne l'est-elle pas
encore indépendamment de celle-là.

Résumé de la Leçon du 2 Juillet.

Caius Gracchus vivait dans la retraite, soit par les justes craintes que lui donnait la mort de son père, soit par mieux se préparer à l'imiter et le venger. Quelques uns crurent même qu'il différait d'opinions avec Tibérius et dédaignerait toujours le rôle orageux d'un chef de parti - en effet la pureté de ses mœurs, lui faisant plus tôt faire que recevoir la République Romaine, livrée à la licence - tout adonné aux études sérieuses il n'avait pas encore appris percer cette éloquence entraînante, dont l'amitié obtint les premières et fit briller tout l'éclat. La première fois qu'il monta à la tribune, ce fut pour plaider la cause d'un Ami: le Peuple l'accueillit avec enthousiasme, croyant voir revivre en lui Tibérius - et son plaidoyer fut si beau dit Plutarque que tous les Cratons parurent des enfants auprès de lui. Dès-lors les alarmes du Sénat égalèrent les transports du Peuple - on ne rêva plus qu'à l'éloigner de Rome et par cela on l'envoya comme Questeur en Sardaigne sous les ordres du Consul Brutus - la gloire des armes lui manquait - il saisit volontiers l'occasion de l'obtenir il s'attacha même à la carrière militaire où il débute par des succès, elle convenait mieux à son caractère et figurer on dit qu'il l'aurait probablement suivi sans l'effet que produisit sur lui un songe, où il vit l'ombre de son père lui dire: Pourquoi ne me suis-je pas

l'homme n'échappa point à sa destinée : la nôtre
à te deux, ut de vivere et mourir en défendant le
Peuple." La réputation de Cains s'accrut en
Sardaigne, comme elle de son frère à Carthage
et Numance : il gagna l'estime et l'affection
des siens et celle des ennemis mêmes. Dans un
hiver rigoureux, les Soldats manquant de vêtements,
le Consul Creste ordonna aux Villes alliées d'en
fournir : elles portèrent leurs plaintes au Sénat que
les accueillit et ordonna au Consul d'employer d'
autres moyens de pourvoir aux besoins de son
armée. Il n'en avait guère et son embarras fut
extrême, mais l'adresse de Cains y remédia : il
parcourut les Villes alliées et se fit tellement s'in-
siner dans les cœurs, qu'il en obtint volontaire-
ment des habits et de plus des vivres et autres bes-
oins du Soldat, qui méprisèrent lui en soit gré.
D'un autre côté Mithridate Roi de Numance, que
d'anciens vœux d'hospitalité et de reconnaissance
attachaient à la mémoire de Sempronius Gracchus,
fut si enchanté de son fils, qu'il envoya au Peuple
Romain une quantité de bled en faisant déclarer
au Sénat par ses Ambassadeurs, que c'était en
honneur de Cains Gracchus qu'il offrait ce don à
ses Concitoyens. Le Sénat refusa avec indignation et
ordonna aux Ambassadeurs de quitter Rome sur le
champ. Mais Cains allait y rentrer - le temps de sa
Questure expirait - on continua le Commandement de la

Sardaigne à Brète per y retenir saims - il partit
secrètement et parut au forum au moment
où on s'y attendait le moins. Mis en jugement
comme déserteur, il plaida si bien sa cause, et
prouva si bien qu'il n'avait eu rien de rebelle
aux loix, le temps de son service étant expiré, qu'il
se fut obligé de l'absoudre. Enfin, tout il
brigua le tribunat - l'ardeur du Peuple à le
lui donner fut telle, qu'on vit accourir l'élite
entière par le nombre par acclamation - la place
entière ne suffisant point à ce concours immense
tous les toits furent couverts de votans - Cepen-
dant l'intrigue du Président parvint à ne le
nommer qu'au quatrième - il harangua le
Peuple et doubla l'intérêt de son discours, en
l'interrompant par parler de la manière la plus
touchante de la mort de son frère et de ses étres
regrets. La première loi qu'il porta fut que
tout Magistrat qui aurait banni un Citoyen sans
jugement serait cité devant le Peuple: elle avait
pour but d'attendre Popilius, qui Questeur, lors
de la mort de Tibérius avait banni ses partisans.
Popilius s'exila lui-même et saims abroqua sa
seconde loi qui défendait la réélection d'un Magis-
trat, que le Peuple aurait dépouillé de ses fonctions
à la prière de son frère sa Mère, qui s'intéressait
à Octavius par qui il l'avait faite. - Allant plus
loin il transporta tout ce fait aux Chevaliers les
fonctions judiciaires aux-quelles Tibérius les avait

seulement après : le Sénat ne s'y opposa
que faiblement, car son vénalité qui rendait la
justice au plus offrant, était déjà si facile à
prouver, qu'il était de force à en venir
là. Jusqu'ici ces lois n'avaient pu but, que
des vengeances personnelles ou l'augmentation
du pouvoir populaire - l'amour du bien public
dicta les suivantes à Cains. Il obtint que les
soldats seraient vêtus aux frais du trésor - qu'
on ne pourrait leur retenir leur paye pour aucune
raison - qu'on n'entrerait point avant l'âge
de 17 ans. Tous ces bienfaits acquiescent à Cains
une telle puissance sur les Cains que le Sénat
sans plus oser lui résister, agissait et souvent
même réclamait ses conseils - il n'abusa point
de cet honneur insigne - ses avis donnés avec
modestie et respect furent toujours d'accord avec
la gloire du Sénat et l'intérêt du Peuple. Le
Procenseur Fabius ayant envoyé d'Espagne de
grains extorqués aux Alliés, Cains conseilla de les
distribuer au Peuple, mais en payant les Villes
qui les avaient fournis et faisant subir à Fabius
un blâme public de la dureté et de l'injustice
de son administration. Pour soulager la misère
d'une population trop nombreuse, Cains fit
oblir des colonies en divers lieux et construire de
routes publiques - il ne dédaigna point de surveiller

130
lui-même ses constructions utiles - toujours entouré d'artisans et d'ouvriers, accessible à toute heure, parlant à chaque un de ses intérêts personnels avec cette disposition bienveillante qui inspire la confiance et la gratitude, cette sollicitude cette bonté universelle le faisant adorer: il était Roi de fait. Un jour on le vit monter à la tribune et demander une grâce au Peuple en preuve de l'attachement qu'il lui portait: ses ennemis s'alarmèrent, croyant qu'il voulait réunir la dignité de Consul à celle de tribun ou sa rasura, quand au jour des Comices Cains présenta au Peuple son ami Fannius pro candidat au consulat - il fut élu unanimement Cains continua tribun, eût le déplaisir de se poursuivre promptement qu'il n'avait fait qu'un ingrat. Cela le porta à de nouveaux efforts pour entretenir l'affection du Peuple par de nouvelles lois populaires. Il proposa d'accorder le droit de suffrage à tous les Peuples d'Italie - le Sénat ne pouvant directement contre lui, revint à son ancienne ruse et gagna par là lui opposer son collègue Lucius Douus, jeune homme riche et distingué par son talent oratoire; il se donna aux intérêts des Sénateurs et tous les votes furent en faveur de ce corps et dictés par lui - par une tactique savante, il attaqua et vainquit souvent Cains.

avec ses propres armes. Cains proposait-il
une loi favorable au Peuple, Douus en pro-
posait une autre plus favorable encore où ren-
chérissait sur les avantages qu'offrait la loi
proposée. Cains aurait bien pu renoncer à
son tour, mais il ne voulut point sacrifier le
bien public qu'il affectionnait sincèrement à
cette lutte qu'il trouvait indigne de lui de
soutenir par obstination ou intérêt personnel. Il
ne tarda point à s'apercevoir du refroidissement
du Peuple à son égard - il augmentait à mesure
que la populace se blâmait sur des fautes non
demandées, qu'on lui jetait par aussi dire à la
tête. Un autre tribun du Peuple voulant aussi
se distinguer fit décréter qu'on relèverait l'artifice.
Cains fut chargé de présider à l'établissement de
cette nouvelle colonie : il quitta Rome et ce fut
une faute, car son crédit déclinant, ses partisans
avaient besoin de sa présence pour ranimer leur zèle.
Fulvius était à leur tête, mais son caractère impétueux
et toujours contribua à décréditer le parti de Cains.
Celui-ci s'acquitta de ses fonctions avec autant
de zèle que de célérité et revint à Rome au bout
de deux mois, mais il trouva son parti encore affaibli
et ses ennemis encore plus puissants. Il quitta alors
sa Maison du Mont Palatin, et vint habiter plus
près du forum, dans le quartier occupé par les pauvres
pour être mieux à portée de se ménager leur faveur.

131
La Loi de suffrage allait être débattue.
les Peuples d'Italie accoururent à Rome pour la
soutenir - le Sénat ordonna au Consul Fannius
de chasser cette multitude de la ville. Fannius fit
afficher des placards pour s'en plaindre et promettre
sa protection à ceux qui resteraient; mais il
ne tint pas parole et vit les dictateurs entraînés
un de ses amis sans essayer de le défendre, soit
qu'il ne voulait pas compromettre une autorité
éclatante, soit qu'il craignait d'entraîner une
guerre civile. Son tribunal allait finir - il en
brigua un troisième et malgré la majorité des
suffrages se vit exclus par la perfidie du Prési-
dent qui scâta en celer le nombre. Pour comble
de malheur Opimius qu'il avait fait exclure du
Consulat par y élire Fannius, y fut nommé.
Dis- lors Fannius se vit perdu: un butin aux sarcas-
mes et aux railleries amies de ses ennemis, il leur
répondait avec énergie, que ces rires sardoniques
ne prouvaient rien et qu'ils mêmes ignoraient
quelles barrières son administration leur avait
opposé d'avance. Voyant qu'Opimius tentait
d'abolir ses lois et de détruire sa naissante
Colonie de Carthage, il réunit ses partisans et se
tint en mesure de défendre un jour d'Assemblée
publique, comme le Consul entouré d'une foule
immense offrait un sacrifice au Capitole, Antyllus

un de ses Licteurs portant les entrailles des
victimes s'écria en s'adressant au Peuple: "Mauvaises
Citoyens, faites place aux honnêtes gens!" L'insolent
fut massacré par le populace indigne, que l'air
ne put ni contenir, ni calmer. Epurius la harangua
pour demander vengeance - mais un orage vint dépar-
tir l'assemblée. Le lendemain pendant que le
consul haranguait le Sénat, on vit des hommes
portant le corps d'Antyllus traverser lentement
la place publique en la faisant retentir de gémiss-
sements et de sanglots - à cette vue les Sénateurs
allèrent en corps au devant du cortège en
s'abandonnant à toute la douleur qu'une grande
calamité publique aurait pu occasionner. Cela
fit effet sur les cœurs qui font par-tout le grand
nombre: les gens sensés levaient les épaules en
songeant que ^{le gémiss.} Tiberius était tombé sous les coups
de ce même Sénat si pitoyable dans cette misérable
occasion. Revenu dans la salle des délibérations,
le Sénat ordonna au consul de veiller au salut
de la République: cette formule l'investissait
du pouvoir souverain; il commanda aux Sénateurs
et aux chevaliers de se réunir le lendemain au
point du jour amenant chacun un deux gens armés.
Tulvius de son côté rassembla les partisans de Caius.
Caius lui-même, privoyant trop le sombre avenir,
le portait déjà dans son cœur. on le vit traverser seul
la place publique, s'arrêter devant la statue de son Père,

et y verser des larmes - on voulut les attribuer
au repentir de la carrière orageuse qu'il avait
suivie - il est plus probable qu'un attendrissement
bien naturel sur les siens et lui-même les fit couler.
Fils, époux, père, jeune et plein de gloire, engagé
à la fleur de ses ans, il put souffrir; mais ne
recula point devant la mort. Plusieurs citoyens
le voyant dans cet état, se reprochèrent leur
ingratitude pour le bienfaiteur du peuple, le suivirent
dans sa maison et y firent la garde toute la
nuit dans le plus profond silence. Il n'en fut
pas de même chez Tiberius où la nuit se passa
dans les débauches, de sorte qu'on eût peine à
le réveiller à la pointe du jour: toutefois il rassembla
les siens comme il put et ils marchèrent en armes
au Mont Palatin. L'honneur obligeait Caius à suivre
des partisans qui son estime méritait, qui par con-
séquent ne lui inspiraient nulle confiance - il ne
prit qu'une courte épie et se mit en devoir de
sortir de chez lui. Sa femme Licinia l'arrêtant
d'une main, de l'autre lui présenta son jeune fils.
"Caius, lui dit-elle, ce n'est plus comme tribun, ^{autrefois}
d'un caractère inviolable, ce n'est plus comme général
que vous courrez à une mort glorieuse, à des dangers
qui pourraient honorer mon veuvage si le sort voulait
que vous succombiez. Vous le savez, la fureur seule règne
dans Rome, les lois y sont foulées aux pieds. Rappelez-
vous le sort de Tiberius: heurtez s'il avait succombé sous

les murs de Carthage ou de Numance. Son Corps
au moins ne eût été rendu et n'eût pas été privé
des honneurs funèbres. Voulut-ils que j'allais plain-
tivement et désolée supplier les fleuves et les mers de
me restituer vos restes par leur rendre les derniers devoirs.
Caius oppressé de cette douleur mortelle qui n'a ni
larmes, ni soupirs, se dégagea doucement et en silence
et continua sa route. Scipion essaya de le saisir
encore par son manteau - mais cet effort fut le dernier
que le sentiment lui rendit possible - elle tomba in-
nommée et ses suivantes la transportèrent chez son
frère Scipion. Son Epoux ayant rejoint les siens,
vint à bout de persuader à Fulvius d'envoyer pro-
poser la paix au Consul et d'employer à ce usage
son jeune fils dont l'âge tendre, les pleurs, la touffe-
te blanche, eussent été des loeurs moins corrompus.
Il supplia le Consul avec toute l'éloquence du
sentiment et de l'ingénuité d'épargner le Sang Romain
mais le barbare Opimius en étant averti; il renvoya
durement le jeune homme avec défense de reparaitre.
Caius conservant des entrailles paternelles pour ce
Peuple ingrat qu'il avait tant servi, voulut encore
se dévouer pour lui et se livrer lui-même au combat.
Fulvius lui déroba la gloire de cette action sublime
en s'y opposant de toutes ses forces - il envoya une
seconde son fils au Consul, qui fit jeter l'enfant
dans les fers. Le combat s'engagea: les partisans de
Caius ne purent soutenir le choc de leurs adversaires; ils
furent rompus et dispersés. Fulvius se sauva dans un bain

430
où il fut mis à mort avec son fils aîné. Lains ne
tira point l'épée - il se réfugia dans un temple
et voulut y terminer ses jours: un de ses amis l'en-
campcha et l'engagea à fuir - l'égarement du dé-
sespoir lui arracha une imprecation qui venait s'at-
tacher au joug de la tyrannie. Tout ce qu'il
rencontrait dans sa fuite l'engageait à l'assister
mais il n'obtint ni un cheval, ni un secours offe-
ciel quelconque - arrivé à un pont les deux amis
qui le suivaient se firent tuer par lui donner le
temps de la traverser - il se jeta avec un seul
Esclave dans un bois consacré aux furies et lui
donna ordre de le tuer - le malheureux Esclave obéit
et se tua lui-même sur le corps de son Maître
La tête de Lains avait été mise à prix - Septen-
tius un de ses indignes amis osa la porter au
Sénat, et comme elle devait être payée son poids
d'or, sa lâche cupidité la lui fit vendre et recueillir
du plomb. Trois mille cadavres de citoyens égorgés fu-
rent jetés dans le Tibre - on défendit aux femmes, aux
enfants de porter le deuil des époux et des Pères - l'in-
fortunée Lavinia fut privée de sa dot - une action
atroce se fit remarquer parmi ces raffinements de
barbarie, ce fut la mort du jeune Fulvius, qui n'avait
pris aucune part aux hostilités, et que sa jeunesse et son
Caractère d'envoyer du paix, devaient rendre inviolable.
Le Peuple éclata en regrets superflus - il érigea des statues
aux Grecs, dicta sacrés les lieux où ils avaient péri, leur
offrit même des sacrifices - le Sénat lui laissa faire et ne

s'occupa que de l'espérance, se fût d'abolir peu à peu leurs loix et d'effacer jus qu'aux traces de leur administration. forcé après leur mort se retira à Mivien et y vécût dans la société des philosophes et hommes illustres dans tous les genres que la clarté de sa conversation attirait autour d'elle. En aimant à l'entendre contes les grandes actions de son père et sur tout celle de ses fils - son éloquence naturelle intarissable sur ce triste sujet, la fit soupçonner d'insensibilité, probablement par ceux qui ne considéraient pas que la gloire allège le malheur: ils ignorèrent dit Plutarque quelles ressources un jeune naturel, cultivé par une éducation soignée, peut trouver contre l'infortune. —

Epimachus envoyé à la cour de Jugurtha Roi de Numidie se laisse corrompre par ce Roi barbare. à son retour à Rome il fut jugé et condamné à mort ^{sa supprime nota} chargé du mépris et de l'incivilité publique qu'il avait bien mérités les événements ne vinrent à l'an 121 avant J. —

Résumé de la leçon du 5 Juillet.

131

Jusques-là les Romains n'avaient point d'établissement fixe au-delà des Alpes. Des incursions dans les Gaules momentanées et sans suite avaient eu lieu trente années avant l'époque dont on parle. La colonie de Marsille, fondée dans le pays des Salluvies, avait toujours été un mauvais œil par ses Vexilles - fréquemment exposé à des ravages, elle avait imploré le secours des Romains, et le consul Fulvius Placcus, ami de Cicéron avait été chargé de cette guerre par le Sénat aussi charmé de l'occasion de se débarrasser d'un de ses citoyens turbulents, qu'il le fut lui-même de celle d'aller cueillir des lauriers dans les Gaules. Il y remporta quelques avantages et les honneurs du triomphe lui furent décernés par le Peuple et non contestés par le Sénat qui acceptait volontiers l'honneur présumé d'un triomphe sur les Gaulois. L'année suivante Caius Sertus Salvidienus fut envoyé pour continuer cette guerre qu'il trouva très-peu avancée - il remporta une victoire glorieuse sur le territoire qu'occupe maintenant la ville d'Agde qu'il y bâtit et nomma les eaux de Sertus, à cause des nombreuses sources qui l'environnent: il repoussa les Barbares et étendit les frontières des Marsaillais, après avoir pris d'assaut une des principales villes du pays dont il fit vendre tous les habitants. Peu de temps après l'un d'entre-eux s'approcha de lui et se plaignit amèrement d'un traitement que sa constante amitié pour les Romains et les persécutions qu'elle lui avait attirées de la part des naturels du pays, aurait dû lui épargner. Le consul s'étant assuré de la vérité du fait le libéra, ainsi que 900 de ses compagnons en sa faveur et à son choix. Lucius Domitius Ahenobarbus vint remplacer Sertus dans les Gaules. Elle commençaient à nuire, les malheurs des Salluvies avaient excité l'intérêt des autres Gaulois - soit pitié pour eux, soit crainte du même sort, ou leur

apportant desile et secours. les Cellobroges sur-tout Nation
puissante et guerriere, établie entre le Rhône et l'Isère, les
Arverniens Habitans de l'Auvergne, se distinguèrent par
une continence hostile. Bituitus leur Roi envoya une Am-
bassade à Domitius pour le supplier de rétablir dans leur pays
les principaux d'entre les Salluviens, aux quels il avait accordé
asile dans ses états. On fit un spectacle nouveau pour les Romains
l'Ambassadeur magnifiquement vêtu étant suivi d'une escorte
nombreuse et d'une suite de Syens plus nombreux encore. Des
Bards l'accompagnaient en chantant les exploits des Syens. De
reste cette Ambassade ne produisit rien que d'aigrir les esprits
de plus en plus. Les Romains trouvèrent des alliés dans les
Keltes Gaulois qui s'honoraient du nom de Syens que les Decrets d'Asie
leur donnaient: on fit de grands préparatifs de guerre de part
et d'autre. L'Armée Gauloise parut devant Arignon et
perdit 20,000 hommes dans un premier combat. ce revers n'a-
battit point leur courage - au contraire leur valeur redoubla pour
des préparatifs nouveaux et plus imposans, et Fabius Maximus
Cellobrogetes, envoyé dans les Gaules l'année suivante se mit
en tête une Armée de 20,000 hommes: il n'en avait que 20,000
mais profitant du moment où cette multitude traversait le
Rhône en désordre, il tomba sur elle à propos, et si l'on en
croit les Historiens, leur tua 12,000 hommes. Cette sanglante
défaite ne leur laissa plus d'espérances et de vœux que pour la
paix - ne sachant à qui s'adresser de Fabius ou de Domitius qui
n'avait point encore quitté les Gaules, ils crurent devoir traiter
avec leur vainqueur et en obtinrent la paix qu'ils désiraient. Mais
le caractère Gaulois de Domitius le fit s'offenser de cette prié-
rence - il appella à lui Bituitus Roi des Arverniens sous pré-
texte de conférence et l'envoya lâchement prisonnier à Rome.
Le Sénat Romain indigné, blâma le Consul, mais profitant
de l'absence et ordonna même d'arrêter Longinatus, fils de Bituitus
et de le conduire à Rome, où il fut livré - par la suite on le renvoya
dans ses états et attaché aux liens où il avait passé son enfance il resta ainsi.

183
Des Romains. Les Allobroges furent soumis et leur pays
réduit en Province Romaine. L'histoire n'offre plus
de détails sur cette guerre - cependant des consuls furent
encore envoyés dans les Gaules, et trois années après on
vit Marcins Rex fonder Narbonne, que l'Égérie nomme
la Clé de l'Empire.

La guerre des Îles Baléares suivit de près celle de la
Gaule Transalpine. Les Îles étaient habitées par des
sauvages de mœurs douces et pacifiques - ils vivaient dans
des grottes qu'ils creusaient dans leurs rochers vêtus en
laine seulement de peau de brebis, ils aimaient le vin
de préférence à tout. Les Carthaginois en enlevant beau-
coup dans leurs troupes et quand les guerres étaient finies
ces sauvages employaient tout l'argent qu'ils avaient gagné
à acheter du vin, d'autant plus que cet argent leur de-
venait inutile chez où l'or et l'argent étaient proscrits
parce que, disaient-ils les richesses attirent les ennemis
et si l'Égérie n'avait pas été si riche, Hannibal ne serait
pas venu l'attaquer. Ils avaient une habileté remarquable
à manier la fronde, exercice au quel ils étaient soumis
dès l'enfance, les Mères n'accordant à leurs enfants que
le pain qu'ils abattaient à une branche d'arbre où
on l'avait suspendu. Quoique ces Insulaires fussent
naturellement pacifiques, quelques uns d'entre eux s'unirent
à des corsaires et enlevèrent quelques rapines sur les côtes
d'Italie, ce qui fournit au Consul Metellus l'occasion
de les conquérir. Ils voulurent empêcher la descente de
Romains sur leurs côtes, mais le Consul annula l'effet
de leurs frondes en couvrant ses galères de peau qui en
amortissaient les coups - alors ils se dispersèrent, et se cachèrent
dans les creux de leurs rochers, où ils furent plus difficiles à

trouver qu'à vaincre. Metellus établit chez eux deux
petites colonies pour constater la conquête et prit le surnom
pompeius de Balericus. Un de ses parents Metellus
Salvus, suivant Appien, obtint le surnom de Dalmatien
plus gratuitement encore, car il ne livra aucun
combat en Dalmatie et ne fit qu'y passer l'hiver
dans la ville de Salona. —

Alors commença la guerre de Jugurtha. Non de Numide
Mafinisa son agent, ancien allié des Romains et ami
du premier Africain eut une véritable longue et
vigoureuse — comme sa fin approchait, Scipion l'ancien
second Africain vint la voir et Mafinisa le nomma
tuteur de ses trois fils Mispes, Gulafsa et Monastabab
en le priant de partager entre eux ses états. Scipion
fit ce partage avec une scrupuleuse équité — mais Mi-
sipes ne resta point à rester seul maître de la
Numidie par la mort de ses deux frères. Il gouverna
triste ans avec sagesse, s'entourant de savants et
d'artistes qu'il aimait et protégeait. Monastabab
avait laissé un fils naturel nommé Jugurtha que
Mispes fit élever avec ses propres fils Adherbal et
Hiempsal. ce jeune homme avait un extérieur
agréable, beaucoup de force et d'adresse, qu'il
augmentait par des courses à cheval et des exercices
de toutes espèces. La chasse des lions et des tigres
était son plaisir favori — il en imposait à ses jeunes
compagnons par sa supériorité et s'en faisait aimer
par sa modestie. Mispes lui voyant tant de talents
et de qualités, fit à l'avenir avec inquiétude : il connaissait
les hommes, il savait que l'ambition corrompt les plus honnêtes

naturels - il craignoit d'élever dans son sein, l'ennemi qui pour-
rait un jour ravir le trône à ses enfants. Comme Scipion
affligé alors Numance et lui demandait du secours, il
donna à ^{Jugurtha} ~~Numance~~ le commandement des troupes qu'il y envoye
espérant que le bouillant courage du jeune prince pourrait
l'en débarrasser mais sa prudence égalait son courage - son
activité, son sang-froid dans le danger, son exacte obéissance
le firent aimer du Chef et des soldats - il déploya dans les
conseils une maturité qui le fit souvent charger par Scipion
des entreprises les plus difficiles : son talent de s'insinuer
dans les esprits lui acquit l'amitié des principaux officiers
de l'armée Romaine - il y avait parmi eux des Patriciens
avaris et turbulents, qui cherchaient par leurs intrigues à
se faire au delà des lois et des alliés propres à servir leur
ambition - ces hommes avides entourèrent Jugurtha et enflam-
mèrent par leurs flatteries ses ambitieuses espérances - ils firent
briller à ses yeux la couronne de Numidie au moyen de l'ap-
pui de Rome où tout était venant et faisable. Après la
prise de Numance Scipion licencia les alliés - il loua beaucoup
Jugurtha, mais n'ignorant point ses liaisons dangereuses, il
le prit en particulier et lui dit, qu'il faisoit bien sans doute
de rechercher l'affection des Romains, pourvu que ce fût en
suivant une bonne voie, ce qui lui vaudrait l'amitié de la
République plus désirable que celle des particuliers, et qu'en
continuant d'être vertueux une couronne ne lui manquerait
point et rendrait plus tôt le chercher. Jugurtha prit cet avis
avec tant de docilité et de reconnaissance que Scipion en le
quittant le munir d'une lettre par Missippa dont voici le contenu.
"Notre Neveu Jugurtha s'est distingué dans cette guerre, cela ne
peut manquer de lui faire plaisir : sa conduite me l'a rendu cher et
je ferois en sorte qu'il le devienne au Sénat et au Peuple Romain."

et je me crois en devoir de vous féliciter d'avoir un lieu digne
de vous et du grand Maximilien votre Père." - Mispas voyant
la réputation de Jugurtha, confirmée d'une manière assez
flatteuse par Scipion lui-même, changea d'avis à son égard
et résolut de se l'attacher par des bienfaits: il l'appela à sa
succession conjointement avec ses fils. - Au lit de la mort
il les fit venir tous trois et après leur avoir recommandé l'union
et la concorde qui feraient leur force, il dit à Jugurtha qu'étant
l'aîné il comptait sur lui pour servir à ses frères de guide
et de protecteur, engageant ses fils à la confiance et à la
obéissance envers lui. Jugurtha l'apura que ses volontés
lui seraient sacrées; il mourut; les trois Princes lui rendirent
les derniers devoirs et s'assemblerent pour délibérer sur leur avenir.
Hiempsah d'un caractère fier et orgueilleux reprocha hautement
à Jugurtha la honte de sa naissance du côté maternel et
prit les droits d'Adherbal que celui-ci eût grande peine
à l'engager à céder à son cousin par égard au droit d'aînesse.
On agita diverses questions, parmi lesquelles Jugurtha risqua
la proposition d'abolir les Actes des cinq dernières années du
régne de Mispas, prétendant qu'ils se repentiraient de la
faiblesse de l'âge. "Vous avez raison," s'écria Hiempsah, car
il n'y a pas cinq ans qu'il les a adoptés." Ce mot fut le
germe d'une haine mortelle, et d'un désir de vengeance que
Jugurtha ne tarda point à éprouver, en faisant assassiner
Hiempsah dans la courant de l'année. Adherbal voulut
le venger à son tour et assurer sa propre vie par la mort
du meurtrier: il le combattit fut vaincu et s'enfuit à
Rome, laissant par sa retraite Jugurtha seul maître de la
Numidie.

Buziema Cahier
d'Histoire
pour mon Anna.

Résumé de la Leçon du 9 juillet.

Jugurtha envoya des Députés à Rome pour contrebalancer par des largesses l'impression fâcheuse que les malheurs d'Adherbal pouvaient produire sur les esprits: sa cause en parut sous un jour plus favorable. Lorsque Adherbal se présenta au Sénat et fit valoir l'attachement de ses Peres aux Romains pour réclamer leur protection, les Députés de Jugurtha se fiant à leur coffre-fort plus qu'à leurs arguments, répondirent en peu de mots, qu'Hiempsal avait été assassiné par les Numides à cause de sa cruauté - qu'Adherbal avait été l'agresseur et que Jugurtha ne l'avait chassé de ses États qu'à son corps défendant. Le Sénat envoya dix Commissaires faire un nouveau partage entre les deux Princes, à leur tête était Opimius, qui la mort de Caius Gracchus et de Fulvius, recommandant aux faveurs Patriciennes. Jugurtha l'acheta ainsi que ses Collèges et il en résulta que le partage fut tout à son avantage, on lui assigna les Provinces les plus fertiles et les Maritimes échurent à Adherbal: son perfide Cousin enhardi par l'impunité lui laissa à peine 5 années de repos; après quoi il tomba sur lui à l'improviste, ravagea ses terres et revint chez lui chargé d'or et de butins. Le pacifique Adherbal se contenta de porter ses plaintes à Rome.

et ne reçut qu'une réponse desobligeante: il put
encore, mais poussé à bout de plus en plus, et se
voyant au moment d'être déthroné, il se décida
enfin à la guerre. Les deux armées s'étant remon-
trées de l'isthme; Jugurtha tomba de nuit sur Ad-
herbal, le tailla en pièces, et le força à chercher
un asile dans l'isthme où il le poursuivait, et s'en-
ferma sans l'opposition qu'y mirent les
Romains et Italiens qui étaient dans la ville.
Il fit son possible pour s'en rendre maître, avant
que l'ambassade qu'Adherbal avait envoyée à
Rome n'y produisît son effet: l'isthme résista et
Rome envoya aux deux princes ordre de mettre
les armes - Les envoyés Romains se présentèrent
d'abord à Jugurtha, qui protesta de son respect
pour le Sénat, réclama d'être jugé sur l'avis de l'arbitre
dont il avait mérité l'estime à Numance, remettant
au reste d'envoyer ^{un représentant} l'explication de sa conduite à
Rome. Enfin il fit de façon, qu'ils se retirèrent
sans avoir vu Adherbal: alors Jugurtha ne songea
plus qu'à presser le siège, intimidant ou corrompant
la garnison: la famine qui commençait à se faire
sentir, acheva bientôt de réduire Adherbal à
l'extrémité - il obtint de quelques Numides de tra-
verser le camp ennemi pour porter une lettre à Rome:
elle fut lue au Sénat et contenait une touchante
peinture des maux et des dangers de l'infortuné Adherbal.

il ne demandait que la vie et abandonnait ses
Etats au Peuple Romain. Quelques Sénateurs, même
non étrangers à tout sentiment d'humanité,
s'écrièrent qu'il fallait envoyer une armée contre
Jugurtha! Mais ses amis détournèrent le coup:
on se borna encore à envoyer des Commissaires.
Leurs Princes du Sénat fut choisi par l'un
de l'Ambassade. Fier et inflexible en apparence,
il cachait une âme basse et sénile sous les dehors
d'une vertu austère: il somma Jugurtha de com-
paraître devant lui et ses Collègues - son embarras
fut extrême en recevant cette sommation: il ne
voulait ni abandonner son entreprise, ni s'obli-
ger hautement aux Romains - dans cette alternative
il donna un assaut général à Cirta, mais ayant
échoué, il prit le parti de comparaître, d'excuser
le retard de son mieux - enfin d'écouter patiemment
les reproches et les menaces qu'on lui fit. Quoiqu'il
en soit sa justification resta ignorée et l'on
apprit que les Commissaires revenaient à Rome
sans avoir rien conclu, tandis que Jugurtha était
revenu devant Cirta. Cette ville n'ayant plus de
vivres, les Romains qui y étaient obligèrent ad-
herbar à traiter avec son cousin - il se rendit à
condition d'avoir la vie sauve - mais à peine Ju-
gurtha l'eut-il entre ses mains, qu'il le fit périr
dans les supplices les plus atroces. Cette nouvelle

indigna le Peuple Romain, mais Jugurtha ne manqua pas de partisans; qui s'efforcèrent de l'excuser, et peut-être auraient-ils réussi à la vengeance du Peuple, si Memmius un de ses tribuns, ne l'eût réchauffé par ses harangues, qui intimidèrent les uns et le forcèrent à déclarer la guerre à sa Prince. Il ne l'apprit point sans effroi, mais connaissant la vicinité de Rome, il y envoya son fils et des Ambassadeurs, chargés de répandre l'or à pleines mains, mais le Sénat leur défendit l'entrée de la ville s'ils venaient livrer Jugurtha. Le Consul Calpurnius chargé de cette guerre, avait les talents capables de la terminer glorieusement - mais l'argent lui tenait plus à cœur que la gloire et il eût soin de choisir ses Lieutenants parmi des Personnages éminents, capables de partager et de couvrir par leur crédit ses malversations: de ce nombre étoit Scorus qui retourna en Numidie pour achever de s'y deshonorer. Le Consul entama la guerre avec vigueur: il s'empara de plusieurs places - Jugurtha ne lui opposa nulle résistance; il envoya seulement des Ambassadeurs, qui représentaient à Calpurnius, que cette guerre serait longue et difficile, qu'on avoit les moyens de la soutenir, qu'enfin le succès en serait douteux, tandis que la récompense de la paix qu'on feroit obtenir à leur Maître seroit grande et assurée. Le Consul et ses Collègues entendirent ce-

langage et entamerent cette honteuse négociation. Jugurtha demanda et obtint une entrevue et même un otage pour sa sûreté; il vint au camp des Romains: on assembla le Conseil de guerre devant lui. Quel il se déclara prêt à lier sa personne et ses états à la République. Le lendemain il se retira - Calpurnius et son Conseil décidèrent qu'on accéderait à ses propositions, et il lier aux Romains comme en vertu de ce traité 30 éléphants, quantité de chevaux et d'armes. Le Consul vint à Rome pour assister à l'élection des Magistrats - le Peuple l'accabla de mépris, le Sénat le menaça. Le Tribun Menius parla encore - il soutint l'honneur du Nom Romain, en dévoilant la turpitude et la corruption des grands, et obtenant de l'indignation publique qu'on enverrait le Préteur Cassius sommer Jugurtha de venir à Rome, afin de juger sur ses lieux les partisans que son on lui avait gagnés. Pendant ce temps les généraux que Calpurnius avait laissés en Numidie suivaient son exemple, et rendaient à Jugurtha ses éléphants, ses armes, ses chevaux, ses transfuges, en les faisant chèrement payer. Cassius fut incorruptible: il persuada à Jugurtha de se rendre à Rome, en lui offrant sûreté au Nom du Sénat et au sien propre, ce qui influa principalement sur sa détermination, car l'irréprochable loyauté de Cassius était connue.

Jugurtha parut à Rome en suppliant; ses terreurs
 ne tardèrent pas à se calmer par la facilité qu'il
 trouva à gagner Bibulus tribun du Peuple, homme
 d'une impudence extrême, capable de nier l'évidence
 au besoin. Lorsque le Roi Numida comparut de-
 vant l'Assemblée du Peuple, des cris s'élevèrent
 pour le traîner en prison et le traiter en criminel
 d'état: alors le tribun Minucius, par respect pour la
 foi publique s'y opposa, mais il monta à la
 tribune, énuméra les crimes de l'accusé et le
 somma de répondre à ses questions: alors le tribun
 Bibulus se leva, et défend à son digne protégé
 de répondre à l'interrogatoire; le Peuple aussi in-
 sulté par son propre Magistrat punit, mais respecta
 les droits dont il abusait si indignement et l'As-
 semblée se sépara sans rien conclure. Ce triomphe
 du crime en eurent l'audace: il y avait alors
 à Rome un Prince Numida, de la famille de
 Masinissa, nommé Masinissa: il avait fui sa
 patrie pour échapper à la cruauté de Jugurtha.
 Ce lui inspira la pensée de demander son trône
 à peine Jugurtha l'eût-il appris, qu'il le fit assas-
 siner. L'esclave coupable de ce crime fut arrêté
 et déclara l'avoir commis par ordre de Bomilcar
 confident intime de Jugurtha. On voulut le mettre
 en jugement cinquante des partisans de son Maître
 le cautionnèrent, ce qui ne l'empêcha pas de le faire
 évader: enfin le Sénat lui ordonna de quitter Rome.

et il s'écria en partant: Ville vénale, tu perdras
bien-tôt ta liberté, si tu trouvais quel qu'un d'ap-
rès pour t'acheter." Le Consul Albinus fut
envoyé en Numidie - il n'avait que peu de
temps à y rester, celui de son consulat étant
près d'expirer; il était donc dans ses intentions
de terminer la guerre le plus promptement
possible. Jugurtha sut éluder ses attaques et
gagner du temps Albinus fut obligé de revenir
sans avoir rien fait d'important: il laissa
le commandement à son frère Annus, dont l'a-
ge n'était égalait l'incapacité; le désir de s'enrichir
lui fit attaquer Sutula, ville où Jugurtha avait
déposé une partie de ses trésors - mais celui-ci
parvint à l'en éloigner et à l'entraîner à sa
suite par la promesse de traiter secrètement
avec lui. En attendant il eut l'art de débrouiller
toutes les troupes auxiliaires ^{troupe de} du Consul et même
des Romains, força son camp de nuit, de sorte
qu'il n'eut que le temps de se retirer sur une
hauteur, où il capitula le lendemain et Jugurtha
fit passer l'armée Romaine sous le joug. Le
Sénat refusa de ratifier une paix si honteuse.
Albinus fut envoyé en Numidie, mais il trouva
l'armée en si mauvais état qu'il ne put rien
entreprendre. Vers ce temps le Tribun Manilius
Lincetanus fut nommé une Commission pour juger ceux

qui s'étaient laissé corrompre. Parmi l'un de
ces prévaricateurs les plus coupables fut admis
au nombre des juges: ils condamnerent Calpurnius
Piscinus, Albinus et Gaius Sutor. Enfin l'on
confia la guerre de Numidie à Metellus qui
accomplit les espérances, qui donnait son caractè-
re estimable, son distinguement connu, son
expérience et ses talents militaires, il choisit des
lieutenants capables de le secourir dans Rutilius
et Marcius. Son premier soin fut de réorganiser
l'armée qu'il trouva dans un état pitoyable:
la discipline fut rétablie, le bagage retranché - les
soldats reprirent l'habitude d'une vie laborieuse.
Mugurtha averti du caractère de son nouvel Enné-
goniste changea de batteries avec lui - il envoya
des députés chargés de promettre au consul son
entière soumission - celui-ci, loin de se fier à ses
belles promesses, se crut permis de se servir contre
lui de ses propres armes et corrompit ses ouvrages
pour les engager à lui livrer leur maître. L'antique
vertu Romaine n'existait plus même dans ce qui
restait de gens vertueux. La mesure que Metellus
avançait dans la Numidie, tout lui offrait l'aspect
d'une paix profonde - les magistrats des villes en-
sortaient pour venir offrir des provisions aux Romains.
Le consul ne comprenant rien à cette absence de
toutes mesures défensives se dirigea sur Balca - par un

souder les dispositions du Roi. Il y laissa
une garnison et suivit Jugurtha qui s'était
enfin décidé à lever une armée et lui avait
fait prendre un poste très-avantageux, où
il attendit les Romains de pied ferme. Mais
malgré les désavantages du lieu, l'y attaqua
et remporta une victoire complète, pendant que
Rutilius son lieutenant battait de son côté
Bonitæ. Jugurtha se retira alors, dans des
lieux presque inaccessibles et s'y occupa activement
à refaire son armée.

Résumé de la leçon du 13 juillet.

112

Cette nouvelle armée de Jugurtha était composée de Payans indisciplinés; elle ne pouvait guère opposer une résistance réelle à l'armée aguerrie de Metellus qui mettait la main à feu et à sang - les villes frappées de terreur, se soumettaient l'une après l'autre. Jugurtha effrayé de sa défaite prochaine tenta de la prévenir par un camp de diversion - il tomba à l'improviste sur l'Armée Romaine et fit prisonniers quantité de soldats épars dans la campagne et se retira en bon ordre sur les hauteurs voisines, avant que le camp tout entier eût eu le temps de s'élever par la poursuite. Rome regardait Jugurtha comme un adversaire tellement redoutable qu'on y fit éclater tous les transports de la joie à la nouvelle de la grande victoire de Metellus - mais celui-ci sachant trop que l'œuvre n'est toujours de près la gloire et averti de plus par l'écueil qu'il avait de vaincre, déploya une circonspection plus prudente; et prit plus de précautions que jamais pour s'assurer la victoire. Il partagea son armée en deux corps, garda le commandement de l'un et confia l'autre à Marcius. Jugurtha ne s'endormait point et harcelait les deux armées Romaines jour et nuit, sur tous les points. Metellus fatigué de cette petite guerre si nuisible aux siens, résolut d'aller assiéger Lama par forcer le Roi à lever le siège par la défense. Mais Jugurtha pénétra son dessein prit les devants entra à Lama, renforta la garnison et engagea les habitants à sa défense de leur mieux, promettant de leur envoyer de prompts secours: ils étaient en général bien disposés en sa faveur. Un jour que Marcius allait chercher des vivres avec quelques cohortes, Jugurtha en fit aussitôt l'attaque, mais l'habile lieutenant avait pris ses mesures de façon à ne lui laisser aucune prise. Metellus

ordonna un assaut général : Jugurtha au plus fort de
l'action força le camp des Romains et mit en fuite les
Soldats qui le défendaient : Metellus averti par les cris
des fuyards, envoya sa cavalerie à leur secours, et ordonna
à Marius de marcher avec son infanterie contre Jugurtha
qui à son approche, regagna ses montagnes. Le lendemain
Metellus rangea sa cavalerie en lignes, et fit tous préparatifs
de façon, à n'être plus interrompu dans un nouvel
assaut : aussi tôt l'attaque recommença, Jugurtha repa-
rut - on se battit avec acharnement - les assiégés firent
témoins des efforts héroïques que leur Roi faisait pour
leur délivrance - Marius ordonna à ses Soldats de ra-
lentir les leurs, pour détourner toute l'attention des ha-
bitans sur Jugurtha - puis tout à coup, faisant pleu-
voir les échelles, ils tentèrent l'escalade : les Romains y montèrent
résolument ; les assiégés firent pleuvoir sur eux une grêle
de traits, de pierres et de dards enflammés. Enfin la nuit
sépara les combattans. Metellus voyant alors la saison
trop avancée, leva le siège et prit ses quartiers d'hiver.
Il les employa en préparatifs de guerre - et dans
une entrevue qu'il eut avec Bomilcar, parvint à
l'engager à lui livrer son Maître. Le traître l'aborda
les larmes aux yeux, le conjurant d'avoir pitié de
ses Hamides et de lui-même : il en fit tant que
Jugurtha prit la parti de se rendre ; il commença
par livrer aux Romains ses trésors, ses éléphans, ses
chevaux et ses armes. Le Consul exigea de plus les
transiges. La plus part se sauvèrent chez Bomilcar
Roi de Mauritanie - tous ceux qu'on rendit à Metellus
périront dans les tourmens. Il ne restait plus à Jugurtha
que sa personne - mais au moment de se livrer lui-même
ses crimes s'offrant à sa mémoire, il prit, tremblant, l'avis

145

Disormais sans ressources par la guerre, l'espoir
du pardon lui paraissait impossible - il passa ainsi
plusieurs jours dans de mortelles angoisses et finit
par se décider à reprendre les armes à tout risque.
Ils parcoururent les villes de l'Asie, implorèrent leur pitié
et obtinrent des secours de plusieurs, entre autres de l'un
où Metellus avait laissé une garnison: elle fut égorgée
toute entière, excepté son chef, Turpilius qui prit la
fuite. A cette nouvelle, Metellus rassembla les soldats qu'
il trouva sous sa main, vola vers Varrus, s'en empara
et la mit à feu et à sang. On accusa Turpilius
d'avoir livré aux barbares la garnison qu'il commandait.
On le cita devant le conseil de guerre, on le condamna
à mort et fut condamné à mort, malgré les efforts
de Metellus son hôte et son ami. Cette raison seule
lui avait attiré l'active inimitié de Marius - son
assassin qu'on découvrit plus tard, lui fut pardonné
et regretté généralement. Marius sent sa réputation
tomber de sa porte, espérant, disait-il, qu'elle
attirerait sur le conseil la couronne des deux royaumes
de l'hospitalité: là commença leur implacable inimitié.
Marius était originaire d'Arpinum, où naquit plus tard
Cicéron, qui félicite modestement cette ville d'avoir produit
un sauveur de Rome. Sa naissance était basse - quelques
uns pourtant l'ont prétendu être de l'ordre des chevaliers -
ce qu'il y a de sûr c'est que ses parents gagnaient leur
vie par un travail manuel et que lui-même avait été
long-temps au service d'un maître: il avait reçu une
éducation conforme à son état - sachant à peine lire et
écrire, méprisant les sciences, les lettres et les arts comme
professes par les gens esclaves des Romains. Tourmenté de
la guerre d'inquiétude ordinaire à ceux dont les talents ne

la condition, il quitta la charrière par l'Espér et fit sa
première campagne sous Scipion l'asien, au siège de
Numance. Il s'y fit admirer par sa patience, sa fer-
meur, son courage et une simplicité antique qui
lui faisait approuver toutes les réformes qu'on tentait
contre le luxe et donna toujours l'exemple de la plus
prompte obéissance au seigneur. Scipion l'ayant remarqué
qui tenant un officier romain à ses côtés, se l'attacha
et apprécia ses bonnes qualités au point, qu'un jour
les chefs de son armée lui ayant demandé à table le
quel d'entre eux il croirait propre à le remplacer si
Rome avait le malheur de la perdre, il frappa sur
l'épaule de Marins, en répondant. Celui-ci fut élu
de retour à Rome Marins fut élu tribun des soldats
et de la manière la plus flatteuse, car il était unanime
de tous ceux qui lui donnaient leurs suffrages. Plus
tard il fut nommé tribun du Peuple, par le crédit
d'un membre de la famille Metellus, à laquelle la
siège était depuis long-temps attachée: il se condui-
sit avec dignité dans cette charge et proposa une loi
d'opposition aux primes, ou ruses et intrigues dont
les candidats remplissaient les élections. Le Sénat se
prononça contre cette loi. Le consul Cotta fit sommer
Marins d'y comparaître pour rendre compte de sa conduite.
Le tribun comparut mais plus en Maître qu'en sup-
pliant: il blâma hautement le Sénat, menaça le consul
de la prison. Metellus ayant voulu défendre Cotta, Marins
ordonna à son huisseur de l'y mener lui-même: le Sénat
intimidé laissa passer la loi. Le Peuple enchanté de
Marins le crut propre à servir tous ses caprices, mais
il ne tarda point à s'apercevoir qu'il s'était trompé, en
voyant le tribun s'opposer à des largesses immenses qu'un

4111
De ses collègues avant proposé de faire à la popu-
lage. Cette franchise lui valut l'estime des deux parties.
il brigua l'Édilité plébéienne, et loin de se décourager
en voyant combien le peuple était peu disposé
à la lui accorder, il demanda aussi tôt l'Édilité
curule et éprouva deux refus en un jour. Rien de
tout cela n'arrêta l'essor de son ambition - il se
mit sur les rangs pour la préture et y parvint avec
difficulté. On l'envoya en Espagne où il donna la
chasse à quelques brigands - De retour à Rome il y
resta cinq années oisif, mais tout en endormant avec
l'ivresse, il continua à mériter l'estime publique, qui
lui valut un mariage avantageux avec Julia tante
de César. Le Consulat était l'objet de ses vœux secrets
mais il ne se dissimulait pas la difficulté qu'il y avait
à y parvenir, car dis-long-temps les Patriciens en avaient
fait leur patrimoine. Enfin le Consul Metellus lui
ouvrit la carrière en le nommant son lieutenant,
personne ne se distinguant plus que lui dans cette guerre
du Numidien - il y acquit une popularité immense et
demanda alors un congé à Metellus pour aller briguer
le Consulat. Celui-ci lui répondit avec bonté mais
d'un ton de protecteur qu'il ne lui conseillait
pas d'aller s'exposer à la honte d'un refus : cette
mortification ne le rebuta pas et Metellus lui voyant
renouveler sa demande avec obstination, lui répondit
avec ironie que la chose n'était point pressante, et qu'il
serait temps pour lui de briguer le Consulat, quand son
fils de Metellus serait en âge d'y prétendre : or son fils
n'avait que 10 ans et il fallait en avoir 43 pour être
légalement élu Consul. Cette espèce de persiflage lui arriva
pour jamais : dis-lors il se relâcha de sa sévérité.

les Soldats et s'efforça de discréditer auprès d'un leur
Général. Il persuada aussi à la quantité de commer-
çans Italiens qui étaient en Numidie, que Mitellus ne
traitait la guerre en longueur que pour faire durer son
Commandement, et qu'il se ferait fort de la terminer
avec la moitié moins de troupes et d'argent. Ces
propos se répandaient à Rome au moyen des corres-
pondances; ils n'y restaient point sans effet. Cependant
Jugurtha n'ayant pas suivi le conseil de Bonulus
commença à suspecter sa fidélité - celui-ci voulut
prévenir sa perte par une conspiration - son Maître
la découvrit et fit tomber sa tête, mais ne comptant
plus sur personne, il devint lui-même la proie des
soupçons, des méfiances les plus tourmentantes, chan-
geant continuellement de lieu; de lits et de chambres.
Au moment de rentrer en campagne, Mitellus n'espéra
plus qu'en être bien secondé par Marius, qu'il voyait
profondément offensé, lui permit imprudemment de
se rendre à Rome, où une réputation colossale l'attendait
devant: il y fut nommé Consul tout d'une voix et
chargé de la guerre de Numidie. Pendant ce temps,
Mitellus attaquait Jugurtha, dispersait ses Numides,
le poursuivait jusqu'à Thala à 15 lieues du champ de
bataille. Malgré la difficulté des chemins et le manque
d'eau, Jugurtha s'enfuit encore dans ses déserts et les
transfuges aux-quels il avait confié la défense de Thala
y combattirent en désespoir et voyant le bétail char-
ger leurs murailles, préparèrent un immense bûcher
et s'y brûlèrent avec leurs trésors. Jugurtha se retira
chez les Gétules peuple sauvage, qui ignorait jusqu'au
nom Romain - il les forma en troupes, les disciplina

115
De son vicaire et les entraîna à sa suite. Jhalles
ensuite chez Boecchus Roi de Mauritanie et per-
vint à l'attirer dans son parti, en lui représentant
les Romains insatiables de conquêtes et l'univers
juris de tous les Rois. Metellus cependant en-
apprenant qu'on lui avait nommé Marius pour
successeur, se livra à l'affliction la plus vive, et
il versa des larmes, et sentit se rallentir toute son
ardeur à poursuivre un succès dont un autre allait
lui dérober la gloire. Cependant il envoya encore
des Députés à Boecchus pour tenter de le détacher de
Jugurtha, mais ce Prince refusa^{ut} toutes propositions
qui ne lui seraient pas communes avec son allié.

Résumé de la leçon du 14 Juillet.
Pendant ce temps Marius s'occupait à Rome
des préparatifs de la guerre: les citoyens accoururent
en foule sous ses drapeaux - ils les admettaient tous
eux même qui n'avaient pas encore porté les
armes. En son arrivée en Numidie, ce fut Rutilius
qui lui remit le commandement, car Metellus
avait quitté le camp pour s'éparquer le sabbat
de voir celui qui venait lui arracher le fruit
de ses travaux. Il s'attendait à être mal reçu
à Rome et fut agréablement surpris d'y trouver
le peuple aussi bien disposé en sa faveur que le
Sénat lui-même - un tribun cependant osa
de lui refuser le triomphe - la voix du peuple fut
taire la sienne, ce qui n'empêcha pas ce même
peuple de mettre peu après Metellus en jugement
comme soupçonné de concussion: ses juges rendant
un témoignage éclatant à sa probité, en refusant
même de jeter les yeux sur ses livres de comptes qu'il
leur avait soumis, et disant que l'incontestable preuve
de son innocence était sa vie entière.

Marius cependant après avoir exercé ses nouvelles lois
ouvrit la campagne par le Siège de Capua, ville
bien défendue par des routes presque impraticables et
une multitude de serpents: il mit tant de secret dans
sa marche, que les habitants n'en firent instruits qu'à
son arrivée sous leurs murs - la ville fut prise et tous
ceux qui pouvaient porter les armes furent massacrés
beaucoup d'autres villes furent traitées de même - Marius

1116
mit la Humidité à feu et à sang - on l'y regarda
comme un génie malfaisant envers qui toute résis-
tance devenait impossible. Le hazard le rendit maî-
tre d'un Château réputé imprenable et où Jugurtha
avait déposé ses trésors - il était situé près de la
rivière de Malucha - Marius l'assiégeait en vain depuis
après long temps, quand un légionnaire de son camp, en
s'amusant à ramasser des Limaçons, découvrit une
sentier praticable - il vint l'indiquer - au Général -
qui ne manqua pas de le mettre à profit - en même
temps il fit donner un apanage général, dont les
assiégés trop sûrs d'eux - mêmes commencent par
se moquer, mais la consternation fit place aux rail-
lées, quand ils se virent entourés et soumis. Jugurtha
n'avait point de forces suffisantes à opposer à Marius
et Bocchus balança à lui permettre d'employer
les siennes - il se laissa déterminer par l'offre d'un
tiers de la Humidité si l'on parvenait à en chasser
les Romains. Les deux alliés entrèrent donc en
campagne précisément à l'époque où Marius
voyant la Saison avancée, ne songait plus qu'à
prendre ses quartiers d'hiver. L'apparition inat-
tendue de l'ennemi jeta le désordre dans son camp
on n'eut pas le temps de s'y ranger en bataille
et l'infanterie se trouva mêlée avec la cavalerie -
le danger ne fit rien perdre à Marius de son sang
froid habituel - il se jeta au fort de la mêlée et
ne pouvant se faire entendre de ses soldats, employa
les gestes pour ranimer leur courage - le sien, ainsi que
son habileté parvinrent à les retirer du mauvais pas

on fit une retraite savante vers deux collines où
l'on se retrancha par la nuit. Marius ordonna le
plus profond silence, tandis que les Numides fai-
saient la nuit en réjouissances et s'endormaient
à la pointe du jour. Alors Marius fait descendre
ses troupes à la dérobée et tomber sur les barbares
qui sont tués ou dispersés sans avoir même eu
le temps de saisir leurs armes. Marius après cette
victoire, continua sa route pour prendre ses quartiers
d'hiver, mais Jugurtha et Bocchus ayant rassem-
blé leurs fuyards ne furent encore à sa poursuite, et
l'atteignirent le même jour près de Lyte: on ne
surprenait pas deux fois un tel homme. Marius les
attendait de pied ferme. Le combat fut opiniâtre.
Jugurtha y fit des prodiges de valeur. Tout à coup
ayant tué un Romain, il eut l'idée de brandir
son épée sanglante en leur criant que la résistance
était inutile, puisqu'il venait de tuer Marius. Cette
imposture fut effét. Marius et Sylla qui servait sous
lui eurent peine à rallier leurs troupes effrayées,
mais enfin ils y parvinrent, et Jugurtha combattant
toujours acharné, finit par rester presque seul
sur le champ de bataille, et ne songea qu'à
faire retraite. Après ce désastre Bocchus s'occupa
sérieusement à séparer ses intérêts de ceux de Jugurtha.
il envoya des Députés demander à Marius deux hommes
de confiance avec lesquels, ils pût parler à l'ennemi.
Marius lui envoya Sylla et Manlius. —
Les voilà donc promenant ensemble ces deux hommes qui
semblent couvrir d'un crêpe funèbre les destinées de Rome.

117

Sylla était d'une famille patricienne, appartenant à une branche tombée dans l'obscurité à cause de la mauvaise conduite de Publius Cornélius Rufinus un de ses ancêtres, chassé du Sénat par un décret des censeurs. L'état de fortune de Sylla était vicié de l'indigence - plus tard comme il vantait sa conduite dans la guerre de Mithridate un Citoyen recommandable lui répondit: "Si vous étiez honnête homme, comment seriez-vous si riche, vous à qui vos Pères n'ont rien laissé." Son éducation fut soignée; versé dans les lettres et les arts il parvint à un degré imminent le talent de la parole. Jamais personne ne fut plus porté à la débaucherie et à la mollesse - mais l'ambition l'emportait sur l'amour des plaisirs et les plus rudes fatigues lui devenaient faciles par s'agrandir. Nommé Questeur et envoyé en Mithridate, il amena à Marius un corps de cavaliers ressemblés en Italie - arrivé au camp, il s'y conduisit avec autant de circonspection que d'adresse, remplissant ses devoirs avec une scrupuleuse exactitude, et n'omettant rien pour gagner les cœurs des Chefs et des Soldats, par sa déférence pour les premiers, sa douceur envers les seconds, sa modestie et sa complaisance envers tous. Ne se permettant jamais un mot de censure envers son Général il obtint son affection et une confiance qu'il lui prouva par sa victoire à la Cour du Bosphore. Il représenta habilement à ce Prince déjà entraîné dans son alliance avec Jugurtha que son honneur exigeait qu'il se séparât promptement de la cause de celui d'un homme souillé de tant de crimes, et Bocchus lui promit d'envoyer incessamment des Députés au Camp de Marius. Il tint parole, mais en route ses Ambassadeurs tombèrent aux mains de brigands Gétules, qui les dépouillèrent et les maltraitèrent indignement.

Arrivés au camp, ils se présentèrent dans l'état
le plus pitoyable à Sylla, qui pendant l'absence
de Cœsur, occupé alors à assiéger une forteresse
éloignée les reçut et les traita avec la plus grande
considération. Lors que Marius fut de retour il dit
qu'une partie des Ambassadeurs iraient directement à
Rome, se présenteraient au Sénat et diraient que
leur Maître avait été trompé par les artifices de Ju-
gurtin, mais qu'il se repentait de sa conduite et
prieait le Peuple Romain de lui accorder son Amitié
et son alliance. Le Sénat répondit que le Peuple
Romain n'oubliait ni les injures, ni les services - qu'il
pardonnerait les fautes de Bocchus à son repentir, mais
ne lui accorderait son Alliance et son Amitié que
quand il les aurait mérités. Cette réponse reçue,
Bocchus pria Marius de lui envoyer Sylla pour con-
férer avec lui; il croyait qu'il lui suffirait pour
gagner les Romains. D'abandonner la partie de
Jugurtin, mais Sylla lui représenta qu'ils ne se
contenteraient point de cette sorte de neutralité
qu'ils voulaient des services effectifs et que la fortune
lui présentait la plus belle occasion de leur en
rendre un en livrant Jugurtin. Bocchus
alléqua les liens de parenté et d'hospitalité qui l'at-
tachaient à ce Prince, mais Sylla revint à la charge
et finit par faire consentir Bocchus à tout ce qu'il
voulait. Le Roi força et força, traitant à la fois avec
Jugurtin, par un Ambassadeur que ce dernier avait
envoyé à sa Cour, et auquel il promettait aussi de
lui livrer Sylla: ils concertèrent pour cela une entrevue
entre eux trois - la veille du jour fixé on vit Bocchus

108
agitée d'une inquiétude violente - son visage,
ses gestes, ses paroles annonçaient sa perplexité.
Enfin il se décida à lier la Rou. Humide, fit
appeler Sylla, et prit avec lui toutes les mesures
nécessaires pour faire réussir ce grand attentat. Quel-
ques-uns arrivés flattés de l'espérance qu'on va lui
livrer Sylla - il tomba dans une embuscade
préparée - on égorga sa suite, on le chargea de
fers et on le tira à Sylla. Celui-ci parvint
ainsi au comble de ses vœux, eut dès lors de
sa contraindre, et déposa la feinte modestie qu'il
avait si bien jouée. Loin de reporter à son génie
l'honneur succès de sa négociation, il s'en attribua
tout l'honneur, et fit faire par lui servir de
seing, un anneau où il était représenté relevant
Jugurtha des mains du Bouc. Marius ne lui
pardonna point cet outrage, et tel fut le commen-
cement de cette haine implacable et féroce qui ensan-
glanta Rome et l'Italie. - Après avoir réglé les
affaires de Numidie, Marius revint à Rome et y
obtint les honneurs d'un triomphe éclatant. Jugurtha
et ses deux fils suivirent la char du triomphateur
après quoi ce coupable et malheureux Prince, fut
jeté dans un cachot - en y entrant, il eut ses veti-
ments et même ses ongles déchirés par la brutale
avidité des geôliers qui se disputaient sa dépouille
et ses riches pendans - il y mourut misérablement après
avoir lutté pendant six jours contre la faim. -

Résumé de la Leçon Du 23 Août

Pendant la guerre de Numidie les Cimbres et les Teutons Nations Germaniques originaires des bords du Jutland et des environs de la Mer Baltique, vinrent avec femmes et enfants inonder les provinces méridionales, et soumettant tous les pays qui se trouvaient sur leur passage, arrivèrent dans la Noricum aujourd'hui haute Autriche et Bavière. Là ils rencontrèrent les Romains aux- quels ces Peuples étaient alliés : le Consul Carbo fit sommer les barbares d'évacuer les terres des Alliés de la République : ils répondirent à ses lavogis que le Nom Romain était connu et respecté parmi eux - que les Alliés de Rome n'éprouveraient point leurs ravages et qu'ils se demandaient que des villes et des terres pr y habiter et les cultiver paisiblement. Le Consul parut accéder à leur demande et leur donna des guides chargés de les conduire aux terres qu'il leur accordait, mais par la plus insigne perfidie, il attaqua ces barbares qui tranquilles sur la foi de ses promesses se trouvaient alors dispersés dans une porte désavantageuse. Quoique surpris, ils firent bonne contenance et taillèrent en pièces l'armée Romaine. On ignore ce qui devint ces Peuples pendant les quelques années qui suivirent cette Victoire : après quoi on les voit redemander des terres au Consul Silanus et sur son refus lui livrer une bataille où ils furent encore victorieux. Ils se dirigèrent ensuite vers l'Helvétie ; les Tigurins (aujourd'hui Canton de Zurich) et les Jugurins, (Canton de Zug) se joignirent à eux

pour avoir part au butin - une armée de 20000 légionnaires
rencontra le Consul Cépion et lui tira un combat
où il fut défait et tué: les restes de son armée vaincue
furent forcés de passer sous le joug. Toulouse une des
plus puissantes villes des Gauls profita de cette cir-
constance pour mettre aux fers la garnison Romaine
qu'elle avait dans ses murs et embrasser la partie
des Barbares. Cépion fut envoyé de Rome par ap-
peler Toulouse qu'il prit et traita impitoyablement - il fit
partir par Rome sous escorte l'immense butin de cette
ville, mais cette escorte fut attaquée et dévalisée en
route par des gens sarrasins par le Consul lui-même.
Voilà donc où en étaient les Romains d'alors: leurs soldats
devenaient des voleurs de grands chemins. Mallius fut
envoyé dans les Gauls - il n'avait ni talents, ni mérite
et la discorde entre Cépion et lui amena seulement
un mal de plus. Leurs armées campaient séparément.
Aurélius Sévère lieutenant de Mallius ayant été
vaincu, celui-ci demanda du secours à Cépion - les
armées se réunirent, mais leurs chefs ne s'entendaient
point entre-eux les exposèrent à une défaite complète.
Dans les plaines d'Orange, où 60000 Romains suc-
combèrent: dans le petit nombre de gens qui échappè-
rent au massacre, un homme Sertorius, qui passa
le Rhin à la nage. Les Barbares fiers de cet
éclatant succès ^{délibérèrent-ils} marchaient sur Rome? Aurélius Sé-
vère chargé de fers fut amené dans leur conseil - on
lui demanda quelle distance les éloignait de Rome et
quels obstacles on aurait à surmonter par la frontière?

Aurélius plus attentif au salut de sa Patrie qu'à
son propre honneur, écrivit tellement la longueur et
les difficultés de la route et leur fit un tableau
si effrayant de la puissance Romaine que Boiorix
un des Rois Germains indignés, lui plongea son
épée dans le cœur. Il fut difficile de prendre
l'alarme qui répandit dans Rome la nouvelle
de cette marche des Barbares. Rutilius alors
consul s'occupa activement de tous les moyens de
défense; il rassembla et forma des soldats et au
lieu de garder auprès de lui son propre fils,
comme la coutume l'y autorisait il le fit enrôler
comme simple légionnaire. Le Voz public appela
Marius au commandement et le désignait comme
le seul sauveur possible de Rome: il fut nommé
consul pendant son séjour en Afrique, où il
était encore occupé à régler les affaires de cette
province; malgré tout l'empressement qu'il mit à
se rendre en Italie, son retour eût peut-être été
trop tardif, si les Barbares avaient su profiter de
leur premier succès. Mais au lieu de franchir propre-
ment les Alpes, ils se séparèrent et les Germains tournèrent
du côté de l'Espagne, qu'ils ravagèrent et où ils éprou-
vèrent quelques défaites. Sylla avait vaincu les Fœdes
sages peuple des environs de Toulouse. Marius faisait
ses préparatifs et rassemblait des troupes de toutes
parts. Ce n'était plus le général si doux, si complaisant

150

même par le soldat - c'était au Chef serein pour
les moindres fautes avec rigueur - son austérité excita
d'abord quelques murmures, mais les effets en firent
bientôt apprécier l'utilité : on jugea que son regard
farouche, son ton menaçant, son attitude ferme, intimi-
dait l'ennemi, comme ses propres soldats. Il employa
leurs loisirs à creuser le canal du Rhône, / Sophia
Mariana /; il donna les revenus de ce canal aux Mar-
sitains en qui devint par eux une source de richesses
immenses. Homme lousé quatre fois de suite, parce-
que l'armée ne voulait marcher aux Barbares que
sous ses ordres, il eût pour collègue la 4^{me} année. C'était
bon futoyer, mais mauvais guerrier : il fut chargé d'
aller combattre les Sombres dans le Noricum, tandis
que Marins faisait face aux Teutons dans la Province.
Tous les jours ces Barbares insultaient son camp,
par l'amener à une bataille décisive. Marins l'évita
prudemment, attendant le moment favorable et aug-
mentant ses soldats à la vue de cet ennemi nouveau
dont l'effrayant aspect, n'était pas une des moindres forces.
Il employa tous les moyens de maîtriser les esprits, jusqu'à
la superstition, en faisant croire par une prophétie
nommée Martyn, dont il semblait prendre en tout les airs.
Un Chef Teuton l'appela en combat singulier. Marins
lui répondit que s'il était las de vivre, il pouvait s'aller
pendre... Les Barbares ennuyés de leur inaction forcée
 finirent par reprendre le chemin des Alpes : en passant
devant le camp des Romains, ils leur demandaient par

dérision des permissions par leurs femmes et leurs enfans
promettant de leur en rapporter fidèlement des nouvelles.
Marins se mit à leur poursuite et les atteignit près
d'Aliz: il campa sur une hauteur où son Armée se
trouvait privée d'eau; il lui montra une rivière qui
coulait au bas et séparait les deux camps. "Voilà de
l'eau, leur dit-il, mais il faut l'acheter avec du
sang." Les Soldats demandèrent le combat avant que
la soif eût épuisé leurs forces - incapables de la sup-
porter plus long-temps, ils s'élançèrent sur l'ennemi
avant d'en avoir reçu l'ordre - 30000 Ambrois sor-
tirent du camp des Barbares pour s'opposer à leur
choc - ils furent repoussés et taillés en pièces - leurs
femmes désespérées s'élançant au devant des vainqueurs
arrachent leurs boucliers, s'emparent de leurs armes
et les Romains reculent, soit que tant d'audace les
eût intimidés, soit que la journée leur parût trop
avancée pour entreprendre une action générale. Peu de
jours après Marins remporta sur les Barbares une
victoire décisive: l'immense butin qu'elle produisit
lui fut offert par ses soldats - il le fit revendre à
bas prix pour n'être point en reste de générosité. Les
armes brisées et défonnées endommagées composèrent
un énorme bûcher au-quel Marins revêtu de ses
habits consulaires allait mettre le feu, lors qu'on
vint au secours à toute bride des cavaliers chargés de
lui annoncer un 5^{me} consulat - ses troupes partageant
sa joie et l'augmentèrent par les plus bruyantes transports.

Catulus son collègue avait été siéger avec
 contre les Gimbres; n'ayant pu les empêcher de
 pénétrer en Italie, il s'était campé sur les bords de
 l'Adige par leur in-disputé le passage - mais les
 Barbares fondirent à l'improviste sur le camp des
 Romains et les mirent en fuite: le Consul n'ayant
 pu arrêter les fuyards se mit à leur tête, sacrifiant
 ainsi sa réputation personnelle à l'honneur du nom
 Romain. Marius fut appelé à Rome - on lui offrit
 la triumphe - il s'y refusa tant que la Patrie était
 en danger - fit venir ses troupes de la Gaule Narbon-
 naise et alla se joindre à Catulus: Les Gimbres voy-
 ant les deux Consuls réunis députèrent vers eux pour
 demander des terres pour eux et leurs frères les Teutons.
 "Laissez-les, vos frères, dit Marius - ils sont en possession
 des terres que les Romains ont données et les posséderont
 éternellement." Les Barbares répondirent qu'ils avaient
 tout de les insultés et qu'ils pourraient s'en repentir.
 "C'est possible, ajouta Marius, mais en tout cas, il
 n'est pas juste que les parties sans avoir salué et
 embrassé vos frères." Et il fit paraître devant eux
 les Rois Teutons chargés de fer. - Boiorix s'approcha
 alors du camp Romain avec un corps de cavalerie
 et appelant Marius lui demanda de fixer le jour
 et le lieu où leur querelle serait vidée. Le Consul
 y consentit - la plaine de Verceil fut désignée pour le
 lieu du combat - au jour marqué les deux armées s'y
 rencontrèrent et les Barbares furent taillés en pièces.
 Leurs femmes députèrent vers le Consul pour demander

à être traitées d'une manière convenable à leur
Sexe, qui était fort honoré dans leur pays, où si on
leur refusait la liberté, elles exigeaient la promesse
de n'être employées qu'au service des Vestales. Cette
demande ayant été rejetée, ces infortunées n'écou-
rent plus que leur désespoir : elles étouffaient leurs
enfants, les jetaient sous les roues des Chariots et
se poignardaient après. Lorsque Marius fut de retour
à Rome, le Peuple lui décerna deux triumphe : il
n'en accepta qu'un seul et y associa Catulus qui
on avait voulu en exclure. Pertinax rendit de grands
services dans cette campagne : deux cohortes d'Ombriens
se signalèrent par un exploit militaire que Marius
récompensa en leur accordant les droits de Citoyens
Romains. On lui représenta que la loi ne permettait
pas cet acte de libéralité. Le bruit des armes, répondit-
il, m'a empêché d'entendre la loi. -

La guerre des Barbares avait encouragé quelques soulèvements partiels d'esclaves en Italie - le plus significatif fut excité par Vétius Chevalier Romain qui avait perdu tout son avoir par sa mauvaise conduite; il avait acheté pour 20000 livres un jeune esclave qu'il aimait et ne pouvant les payer, il se jeta dans la révolte pour échapper aux poursuites de son créancier. Il arma 400 de ses propres esclaves et ouvrit son camp à tous les voleurs et brigands d'Italie. Le Sénat envoya contre lui Lucullus qui commença par épurer un légion considérable, mais étant parvenu à gagner Apollonie, un des principaux chefs de la révolte, il réduisit Vétius à se donner la mort. Ce soulèvement ainsi étouffé, ne fut que le prélude de la révolte qui éclata peu après en Sicile et qui fut bien plus longue et plus sanglante. Voici quelle fut son origine. Lorsque Marius faisait lever des troupes chez les Alliés contre les barbares, Nicomède Roi de Bithynie lui en refusa, alléguant que ses Villes et ses Campagnes se trouvaient dépeuplées par les exactions des Publicains de Rome pour avoir ainsi les revenus d'impôts: les quels avaient réduit une grande partie de ses sujets en esclavage. Le Sénat faisant droit à de si justes plaintes, ordonna la mise en liberté de tous les Alliés esclaves par d'elles contributions. En vertu de ce décret, Licinius Mervas Gouverneur de Sicile, fit relâcher 800 esclaves, mais les grands du pays employèrent les prières et les présents à l'empêcher de pousser plus loin la stricte exécution du Sénatus Consulte. Le Gouverneur

ferma dorénavant sa porte aux esclaves ayant des plaintes ou des réclamations à faire et prodigua les monnaies aux plus importuns. Les malheureux se rassemblèrent au nombre de 6000, et élurent pour Roi Salvinus l'un d'entre eux, le quel justifia ce choix en déployant autant d'habileté que de sagesse dans ses préparatifs de guerre : il envoya dès lors saisir dans toute la Sicile et eût bien-tôt 20000 hommes d'infanterie et 2000 cavaliers sur pied. D'un autre côté côté Attyrius, un de ses compagnons d'infortune levait aussi 10000 hommes et acquiesçait de l'ascendant sur les siens par ses prétendues connaissances en Astrologie. Cependant Salvinus lui ayant donné ordre de venir le joindre, il obéit sans hésiter et trompa ainsi l'espoir que les Romains avaient fondé sur leur discord présumé. Le bruit de ces armements et l'approche du danger réveillèrent enfin le Préteur Licinius qui refusait d'y croire - il s'obstinait même à penser encore que sa seule présence dissiperait les rebelles, quand une défaite complète vint le tirer d'erreur, en lui coûtant une grande partie de son armée. Celle des esclaves au contraire se fortifiait de plus en plus et s'emparait de quantité de places fortes. Le Sénat envoya de nouveaux contre eux Lucullus qui vainqueur en Italie le fut de même en Sicile dans une bataille où Salvinus malgré des prodiges de valeur perdit 20000 hommes et fut forcé de retirer à Trivolles où Lucullus l'assiégea et le serra de près, mais les efforts

133

désespérés des esclaves rendirent les siens inutiles
et lui firent lever le siège. Salvinus mourut peu
après et fut remplacé par Aethyrius qui rétablit
promptement les affaires des rebelles et les remit sur
un pied plus formidable que jamais. Le danger par
après passant au Sénat, on y envoya le Consul
Aquilinus avec une nombreuse armée. Il livra bataille
à Aethyrius et après un choc sanglant le tua de sa
main dans la mêlée et tailla en pièces l'armée des
esclaves qui se moururent en combattant excepté un
seul corps de 1000 hommes qui se rendit sous promesse
de vie sauve, mais après qu'ils eurent servi à orner
le triomphe d'Aquilinus, on les enferma dans un
cercle les destinant à combattre les bêtes féroces par
les menus plaisirs du Peuple-Romain qu'on appelle
Peuple-Roi - mais ses infortunes prévinrent cette mort
cruelle et honteuse en s'entretenant les uns les autres.
Cette révolte d'esclaves avait coûté la vie à plus de 100,000
d'entre-eux. -

Nous avons laissé Marius couvert de gloire - son ambition ne
tarda pas à le couvrir d'opprobre - il brigua un 6^{me} Consulat
et s'avilit par la flûte et les basses qu'il employa pour séduire
l'argent toutefois le servit encore mieux que ses sollicitations
les tribuns du Peuple corrompus par ses largesses le firent élire
et il choisit entre eux pour son associé Saturninus, vif débiteur
implacable ennemi du Sénat, devenu factieux pour avoir été
destitué d'un emploi qu'il remplissait avec négligence et mal-
versations. Devenu tribun, il se livra à tous les excès - pour-
vint à main armée le censeur Metellus jusques dans le sein du
Sénat qui fut forcé de prendre les armes pour le défendre - maltraité

les ambassadeurs de Mithridate - l'usage était en pareil cas de livrer le coupable à la Nation outragée dans ses représentants - le Sénat voulut le suivre - la licence du Peuple sauva le coupable et sa témérité s'en augmenta. Son but comme celui du Marius était de perdre Metellus l'année de son tribunat étant au moment d'expirer il voulut se le faire continuer - sur 10 tribuns, à moins qu'il n'était déjà - Nonius lui disputait la tour place et l'emporta. Saturninus fondit sur lui avec ses sicaires et le massacra, ce qui ne empêcha pas ce Peuple dégoûté de le nommer le lendemain à sa place. Il proposa une nouvelle loi Agraire et l'établissement de plusieurs colonies en faveur des Soldats du Marius: pendant qu'on les discutait les adversaires du tribun annoncèrent qu'on entendait grand tonnerre - l'usage en pareil cas était de dissoudre l'assemblée. "Si vous ne restez en repos, vous verrez bien-tôt venir la grêle" s'écria Saturninus - à ce mot, comme à un signal les pierres volent de toutes parts - la faction du tribun resta maîtresse du champ de bataille et ses lois passent. Il a soin d'y insérer une clause qui prépare la perte de Metellus - elle portait que dans 5 jours le Sénat jurerait l'exécution de la loi sous peine de bannissement: or Saturninus comptait d'avancer sur la fermeté de Metellus à s'y refuser - Marius secondant sous main ce complot, feignit par une lâche perfidie de s'opposer lui-même à cette clause comme injurieuse au Sénat et déclara qu'il ne consentirait jamais à prêter ce serment. Metellus en fit autant. Peu de jours après Marius retourna au Sénat, y sema l'allarme, annonça que le Peuple était en train de se livrer à tous les excès et que l'unique moyen de les prévenir était de jurer à la hâte par l'apaisement, quitta à s'en dédire en temps et lieu. Les Sénateurs effrayés et entraînés prêtèrent l'un après l'autre le serment exigé; Metellus seul s'y refusa constamment.

résista à toutes les supplications de ses amis et y
répondit par ces paroles remarquables: "Faire le mal
et le fait d'un cœur corrompu; faire le bien sans
danger est le mérite d'un probité ordinaire; mais le
faire en bravant les plus grands périls, est la propre d'
une vertu véritable." En conséquence Saturninus provoqua
l'indignation de Metellus qui sortit de Rome accompagné de tous
les gens de bien, disant, "qu'il gâterait quand les officiers
changeraient ou si elles ne changeaient pas, il se trouverait
heureux d'être éloigné du théâtre de tant de crimes".
Les crises de Saturninus continuèrent: le Préteur Glaucia
quoique son ami, rendant un jour la justice sur la place
publique, pendant que le tribun y haranguait, celui-ci
s'en trouva offensé et toujours prêt à céder à son premier
mouvement de fureur, il s'élança vers la chaire du Préteur
et la mit en pièces. Peu de temps après, il voulut élire sa-
même Glaucia au consulat; Metellus soutenu par les gens
de bien ayant emporté l'élection, Saturninus lui détacha ses
brigands et le fit assassiner sur la place publique. Le
dernier attentat le perdit: le Sénat indigné le déclara
ennemi de la République, et chargea les consuls Marius
et Placcus d'armer le peuple contre lui - la lutte fut
courte: Saturninus et ses complices se réfugièrent dans le Capitole
et comptant sur l'indulgence de Marius, ils se rendirent
à lui. Celui-ci fit de vains efforts pour les sauver - le peuple
mit le tribun en pièces, jeta son corps déchiré dans le Sénat
et donna sa mémoire à l'insécration publique et condamna à
mort un homme qui avait gardé son portrait. Le respectable
Metellus semblait devoir être une conséquence nécessaire de la
mort de son ennemi - mais Marius ne manqua pas de le
retarder par mille obstacles - la partie filiale du jeune Metellus
l'emporta sur ses intrigues - il alla de porte en porte conjurer les
citoyens de lui rendre son père - le peuple l'exécuta et lui donna
le surnom de Pieux. Marius partit pour l'étranger afin de ne pas être témoin de
sa vaine gloire. -

Résumé de la Leçon du 26 Août.

Nous avons vu le Consul Aquilius terminer la guerre des esclaves d'une manière brillante: on donna de justes éloges à son courage, mais comme la probité manquait, il fut accusé de concussions et on dut son salut qu'à l'éloquence de son défenseur Marc-Atellus un des plus grands orateurs de Rome au jugement de Cicéron lui-même. Cependant son triomphe fut un malheur pour cette fois, car il encouragea les rapines des partisans que les magistrats Romains se permettaient dans les provinces. Les Publicains (ou Receveurs d'impôts) exerçaient une tyrannie révoltante sur les Sujets de la République pour en tirer de l'argent, tandis que les Consuls et Prétors qui devaient réprimer ce désordre, formaient les yeux sur leurs malversations, les uns pour en partager le produit, les autres par crainte des Equivars qui étant en possession de la Judicature faisaient cause commune avec les Publicains qu'on tirait de leur Corps. Au milieu de cette corruption universelle on aime à citer avec éloges la conduite de Mucius Scaevola ^{Proconsul} et de son lieutenant Rutilius, les- quels envoyés en Asie y poursuivirent sévèrement les Publicains et leur firent restituer leurs exactions. Les Villes d'Asie par reconnaissance établirent en son honneur des Jeux annuels nommés Jeux Muciens et il fut cité depuis comme le modèle des Gouverneurs de Province. Rutilius partagea sa gloire et la sienne s'augmenta des honneurs du triomphe au- quel la condamnation des Equivars - on confisqua ses biens - mais

in en retrouva d'autres dans la reconnaissance des
villes d'Asie et se fixa à Smyrne. Comme on était
alors au moment de voir éclater la guerre entre
Marins et Sylla, un de ses amis voulut consoler
son départ par l'espérance que les troubles publics
ne tarderaient pas à le ramener dans sa Patrie.
"Quel mal, ~~vous~~ ais-je fait, lui répondit Rutilius
pour me souhaiter un aussi funeste retour?" Plus tard
il refusa de suivre à Rome Sylla vainqueur de
Mithridate afin de n'être pas témoin des calamités
qui allaient fondre sur sa Patrie. Un de ses amis
lui demandant un jour une faveur injuste et
ne pouvant l'obtenir, s'écria "Quel besoin ais-je
de votre amitié si vous ne voulez pas faire ce que je
demande?" "Et moi," répondit Rutilius, "qu'ais-je besoin
de la vôtre, si pour la conserver, il faut s'écarter
du chemin de l'honneur?"

Sempronius Arrelle se comporta en Sicile comme
Mucius et Rutilius avaient fait en Asie: il était d'a-
sage que les gouverneurs nommasent des tuteurs aux
veuves et aux orphelins. Arrelle voulut leur en servir
lui-même et administra leurs affaires avec plus de
zèle que les siennes propres.

L'année 98 avant J. C. le Sénat défendit les sacrifices
humains et à la honte du temps le Sénatus consultum
qui supprimait cette coutume barbare, ne suffit pas pour
l'abolir entièrement.

L'année 92 avant J. C. les Censeurs Crassus et Domitius

chassant de Rome les Rhétiens Grecs leur repro-
chant leur ignorance et la folle et présomptueuse hardiesse
qu'ils inspiraient aux jeunes gens : mais ils ne tardèrent
pas à se relever de cette chute et les écoles grecques et
latines se partagèrent depuis l'instruction publique.
Les guerres sociales eurent lieu à cette époque ; voire
quelles en fut l'origine. Les Peuples d'Italie avaient
desiré de tous temps le titre de Citoyens Romains :
ils avaient droit au fond à partager les avantages
d'une Ville dont ils faisaient la puissance, puisqu'ils
fournissaient autant d'infanterie que les Romains
et la double de cavalerie : l'occasion se présenta
bien-tôt de soutenir leurs prétentions les armes à
la main. Le Sénat regrettant toujours la Judicature
dont les Grecs l'avaient privé et désirant en
déposséder les ^{les intendants} Privaturs, fut puissamment secondé
par Douce fils de celui qui avait ruiné le crédit
populaire de Gaius Gracchus. Il suivit par cela exac-
tement la même marche que son Père, proposant
quantité de lois Populaires et en rapportant tout
le mérite au Sénat. Les largesses qu'il fit au Peuple
furent si grandes, qu'il disait lui-même : "Si mes
lois passent il ne restera plus rien à accorder au Peuple
si ce n'est la fable ou la boue." Il offrit aux Alliés
le titre de Citoyens Romains pour les attirer dans
son parti. Le Consul Philippe et Cépion lui oppo-
sant une vigoureuse résistance, il fit mettre le premier
en prison et menaça le second de la Roche Tarpéienne.
Le Consul ainsi emprisonné avait été tellement

156

maltraité que le sang lui sortait par les narines.
Domus eût la barbarie d'en plaisanter disant que
ce n'était là que du sang de grives pour faire allusion
au penchant de Philippe à la bonne chère. Ses loix
sur les distributions à faire au peuple et les colonies
à partager aux soldats pérorant, mais il ne parvint
à faire rendre au Sénat qu'une faible partie de ses
droits à la Judicature. Cette mauvaise réputation rendit
sa position très difficile - les Alliés le sommaient d'
une part d'accomplir ses promesses - de l'autre
le Sénat mécontent, l'abandonnant. Les Alliés ne
tardèrent point de recourir à la force; ils résolurent
d'engager les deux consuls aux fêtes Latines, fêtes où
les Romains se réunissaient à eux pour offrir des sa-
crifices en commun au mont albain. Domus ayant
découvert ce complot, en avertit le Consul Philippe
qui se fit garder de se rendre au lieu désigné. Les
Latins s'y rassemblèrent au nombre de 10000 hommes
sous la conduite de Pompeius Marsus de Nation
qui les conduisit vers Rome dans le dessein d'offrir
le Sénat. Domitius les ayant rencontrés en route,
mit en œuvre tous les moyens de persuasion pour
les arrêter, leur assurant que le Sénat était plei-
nement disposé à faire justice à leurs réclamations.
Il y eut à cette occasion de grands troubles à Rome
pendant lesquels Domus fut assassiné et ses loix
abolies. Cépion et Philippe furent soupçonnés d'avoir

eut part à cet assassinat. Les Alliés profitèrent des
troubles de Rome pour lever des troupes contre elle. Les
Marses se distinguèrent entre eux par leur force et
leur courage. Pompéius fut nommé général en chef.
Le premier sang versé fut celui du préteur Servius
que les habitants d'Asculum égorgèrent par leur amour
parti pour l'honneur. Le Sénat déclara la rébellion
lève en Marses - toutes les affaires furent suspendues.
Les tribunaux furent fermés - chaque citoyen devint
militaire. Le consul Rutilius Lupus se dirigea contre
les Marses et son collègue Julius César contre les Samnites.
Rutilius s'étant obstiné à livrer bataille malgré les
conseils de Marius qui lui servait de lieutenant fut
défait et tué. Marius qui campait après loin de lui
fondit sur le camp ennemi, s'en empara et empêcha
même les vainqueurs de profiter de leur succès. Julius
César plus heureux car plus habile remporta une victoire
signalée qui rendit la sûreté à Rome et y fit repa-
raître la toge abandonnée par la cavalerie. Marius se
tenait sur la défensive - attaqué par les Marses, il les
mit en fuite mais au lieu de poursuivre son succès, il
fit sonner la retraite. Sylla qui se trouvait dans les
environs tomba à l'improviste sur les fuyards et le
corps qu'il commandait acheva leur défaite. Pompéius
voyant Marius s'obstiner à ne point combattre crut
insister son amour propre blessé en lui faisant dire : « Si
vous êtes un grand général, osez me livrer bataille. » Mais
lui-même, lui répondit Marius, si vous êtes si habile, pour-
suivez à combattre. » Bien-tôt après il parut quitter le service
donnaient par cause que sa mauvaise santé et ses douleurs

rhumatismales ne lui permettaient plus les fatigues
militaires. Sertorius, Metellus Pius et Murina se
distinguerent particulièrement dans cette guerre. -- Pompéius
Strabon remporta une grande victoire dans le Picennum.
Les Toscans, les Ombriens jusqu' alors fidèles ayant fini
par se joindre aux Alliés, Rome consentit enfin à accorder
les droits de Citoyens Romains aux Peuples qui n'avaient
point abandonné sa cause. Sylla vainquit plusieurs fois
les Samnites et soumit une grande partie des Pays alliés.
Pompéius prit Asculum une de leurs plus fortes places
et par comble d'infortunes ils perdirent Pompéius l'année
de leur ligue qui fut vaincue et tué dans une bataille.
Dans cette extrémité les Alliés eurent recours à Metellus
Dater, qui leur promit son assistance lorsqu'il aurait
mis ordre à ses propres affaires. En attendant la guerre
sociale languit faute de moyens et même de raisons
pour la continuer et finit par se confondre avec les guerres
civiles, car à mesure que les Alliés se soumettaient Rome
les relevait en grâce et leur accordait ce droit de
Citoyens Romains pour lequel ils avaient vainement combattu.

Résumé de la leçon du 28 août.

Nous allons voir les passions long-temps enchaînées par une suite d'habitudes de respect pour les lois, ensuite comprimées par le manque de liberté, soit par la force des événements, rompra enfin leurs digues et inondera Rome de maux et de crimes. Quelque temps avant la guerre sociale, les haines de Marius et Sylla avaient été au moment d'en causer une civile à l'occasion des tableaux que Bocchus envoyait à Rome et qui le représentaient livrant Jugurtha à Sylla. Les amis du 1^{er} dernier, portèrent les tableaux en triomphe au Capitole: ceux de Marius voulurent les en arracher et les mettre en pièces. Déjà on s'attendait à voir couler le sang, quand les dangers de la guerre sociale vinrent suspendre momentanément celui des haines privées. Deux ans après elles se ranimèrent à l'occasion de la guerre contre Mithridate. Sylla dans la force de l'âge, venait de rendre comme formerly de grands services dans la dernière guerre: il était donc utile et juste qu'il obtînt le commandement de la guerre d'Asie. Marius chargé d'ans et d'infirmités lui disputa cet honneur. On le vit s'exposant aux risées publiques, descendre au champ de Mars pour y prendre part aux jeux et aux exercices des jeunes gens, et montrer qu'il avait encore la vigueur et l'aplomb nécessaires pour conduire un cheval. Il s'agit entièrement au triomphe Sulpiciens faction méprisable qui faisaient gloire de prendre Saturnin pour modèle. Cependant le Sénat donna le commandement à Sylla, qui partit pour la Campanie où il y avait encore quelques troubles à apaiser. Marius et Sulpiciens mirent à profit son absence pour chercher à faire annuler son élection: Sylla fut obligé de revenir pour appuyer ses droits - mais la faction de Sulpiciens étant en force, disposa

ses partisans - on dit même qu'il fut forcé de chercher
 un refuge momentané dans la maison de Marius,
 et que celui-ci, qui généralement une fois, respecta les droits
 de l'hospitalité et lui sauva la vie. De retour à
 son armée, il apprend que Sulpicius avait assemblé
 le Peuple et fait dégrader le commandement à Marius
 qui envoya deux tribuns en campagne, pour le remplacer
 provisoirement. Sylla prit alors le parti d'aller jusqu'à
 lui, assembla ses Soldats, se plaignit à eux de l'injustice
 de ses ennemis, et tâcha de les intéresser à son sort, en
 leur représentant que Marius mènerait une autre armée
 en Italie et qu'ils seraient ainsi frustrés des richesses déposées
 que leur procurait cette guerre. Il n'osa s'expliquer plus
 clairement, mais l'Armée l'entendit à demi-mot et le pria
 de la faire marcher sur Rome. Les Officiers Généraux ne
 purent se familiariser aussi facilement avec l'idée parvenue
 de tourner leurs armes contre la Patrie - presque tous alors
 donnèrent Sylla. Le Sénat soumis à Marius lui ordonna
 de s'arrêter; deux prêteurs Boutius et Servilius chargés de
 porter cet ordre dans son camp, parlèrent aux Soldats avec
 hauteur; ils furent maltraités et leurs robes furent déchirées.
 Une seconde Députation arriva; Sylla affecta la plus
 grande respect pour l'autorité du Sénat et promit de
 ne point aller plus loin - mais à peine les Députés
 furent-ils partis, qu'il se mit en marche et parut inopinément
 aux portes de la Ville. Marius et Sulpicius res-
 semblèrent leurs partisans à la fête - un combat s'engagea
 on fit pleuvoir du haut des toits et par les fenêtres une grêle
 de pierres sur les Soldats de Sylla, qui ordonna de mettre le
 feu à la Ville et donna lui-même l'exemple de l'attiser.

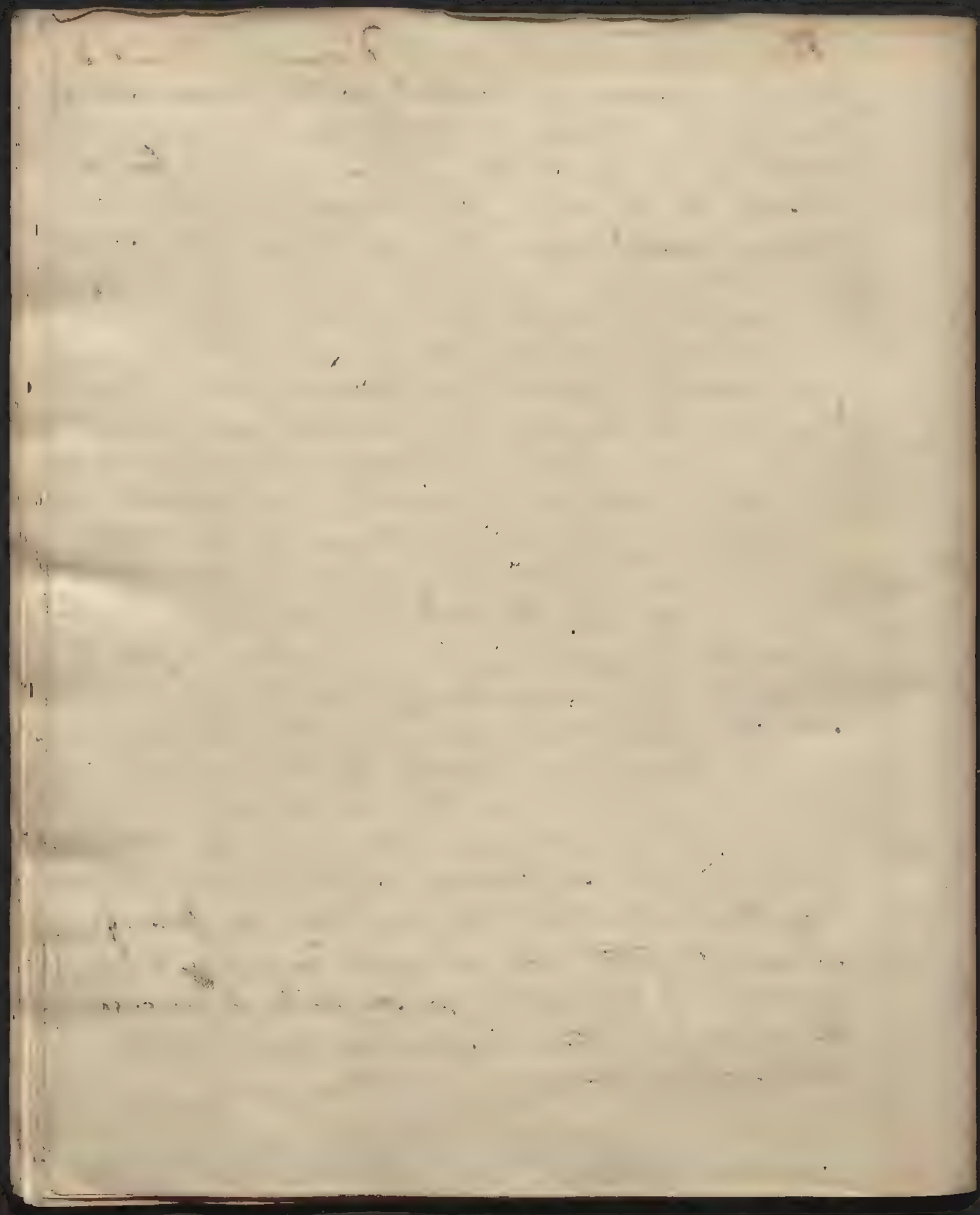
Marius eût le desous et quitta Rome. Sylla
s'occupa alors à relever l'autorité du Sénat,
en rabaisant celle du Peuple; dépendant de soumettre
au jugement de la multitude toute affaire qui n'aurait
pas été préalablement décidée dans le Sénat et réglée
que le Peuple opinerait désormais par centuries et
non plus par tribus. Les deux Marius Père et
fils, Sulpicius et leurs principaux partisans furent
proscrits et leurs têtes mises à prix, et la liberté
fut promise aux esclaves qui les livreraient. Sulpicius
fut livré ainsi et Sylla après avoir dégagé sa
parole en faisant revêtir le bouffeur de la liberté
à l'esclave perfide, lui fit trancher la tête. Marius
et son fils se cachèrent dans leur campagne de
Lanuvium, mais faute de provisions pour vivre, ils furent
se séparer et le jeune Marius alla à la campagne
de Scivola son beau-Père: il pensa y être saisi
par un corps de cavalerie envoyé à leur poursuite,
mais un fermier de Scivola réussit à le
sauver en le cachant dans un chariot chargé de
foies, au quel il fit prendre hardiment le chemin
de Rome - par cet ingénieux moyen il se trouva en
sûreté dans sa propre maison et lorsqu'il en sortit
emporta tout ce qu'il lui fallait. Marius Père s'entendait
que avec Gracius son gendre, mais la tempête et le
manque de vivres l'ayant obligé à relâcher sur les

159
côtes de Terracine, Des bergers qu'il rencontra l'avertirent
de pourvoir à sa sûreté, vu qu'une troupe de Cavaliers
le cherchaient: ceux de sa suite, mourant de faim
perdaient toute espérance - le vieux guerrier se butte
aux coups de sort trouva encore en lui-même après
du courage pour ranimer celui de ses compagnons - il
osa leur présenter la perspective, alors si peu probable
du septième Consulat que lui avaient promis les
Destins. Ils leur conta qu'étant encore enfant un nid
d'aigles tomba dans sa robe et comme ils étaient
sept, nombre dont la possibilité est contestée par les
Naturalistes, les Devins consultés prédirent que Minus
serait 7 fois Consul. Comme il parlait encore après
sur la rive, on vit arriver les Cavaliers: l'unique
chance de salut qui restait aux malheureux fugitifs
était de gagner à la nage quelques vaisseaux marchands
arrêtés à une certaine distance - ce fut à qui courrait
le plus vite - Gracius et ses compagnons gagnèrent
des premiers un des Vaisseaux - Mavins porté par deux
Esclaves qui le soutenaient en nageant en aborda au
bâtiment. Les Cavaliers arrivés au rivage et témoins de
leur fuite, sommèrent l'Équipage de leur livrer Minus
mais les Matelots touchés des malheurs de ce grand homme
de ce grand-homme ne purent se résoudre à y accéder
la comble et s'éloignèrent à force de rames. Bien-tôt
cependant la réflexion vint refroidir ce beau mouvement
de générosité en quelque façon inhérent au cœur de
l'homme: ils finirent de s'exposer aux conséquences

De courroux de Lylla et résolurent d'abandonner
son linceul à la première occasion favorable. Ils abor-
dirent à une prairie et comme Marius s'y reposait de
ses fatigues et de son effroi, sans se douter du nouveau
danger qui le menaçait, il vit le Vaisseau lever l'ancre
et mettre à la voile. - Abandonné du Monde entier,
il ne s'abandonna pas lui-même - se traîna péné-
blement à travers des Marais humides, franchit des
fossés bourbeux et arrivant à la cabane d'un Bûcheron
le supplia d'accorder un asile ~~pour un seul jour~~ à un
suppliant, que les Dieux pouvaient mettre un jour
à même de reconnaître en service. "Si vous ne craignez
que du repos, lui dit le Bûcheron, goûtez-en dans ma
cabane; mais si vous fuyez vos linceuls, ^{comme} je vais les
indiquer une retraite plus sûre." et il le conduisit
dans une Caverne profonde située au bord d'un Marais.
Les cavaliers arrivant sur ses pas, forcèrent le Bûcheron
à leur découvrir son asile - Marius tenta un dernier
moyen de salut en s'enfonçant dans les Marais, mais
on l'en retira avec des cordes et on le mena à Minturne.
Pendant que les Magistrats de cette ville délibéraient
sur son sort, il fut livré aux soins d'une femme
nommée Fauna, qui quoiqu'elle avait à se plaindre
de lui la traita avec les plus grands égards - les fureurs
du désespoir lui étaient impossibles - elles de la supersti-
tion alimentaient son courage et ses forces - un âne qu'il
avait entendu traîner gaiement au moment de son entrée
dans cette maison, ravivait ses espérances d'en sortir et il
les fit partager à sa généreuse hôtesse. Cependant les

100

Magistrats avaient résolu d'exécuter l'arrêt du
Sénat: personne ne voulant porter la main sur le
sauveur de l'Italie, on choisit pour lui donner la
mort un de ses esclaves chéribes, qui sans lui en
eussent été les Maîtres. On l'envoya chez Dania où
Marius reposait alors dans une alcôve très-sombre.
au bruit des pas de l'esclave, il se réveille, le fixe
et s'écrie d'une voix de tonnerre: „Quoi Barbare, tu oses
tuer Marius? L'esclave jette son arme et fuit épouvanté.
Cette nouvelle se répand dans Minturnes, ses habitants
rougissent d'être plus cruels envers ce grand homme
qui un barbare réduit à l'esclavage par ses exploits. On
se porte en foule vers sa maison - on le conduit en
triomphe au port, où il s'embarque sur un vaisseau
qu'on charge à l'envie de provisions de toutes espèces.
Jusqu'à alors du destin de son fils il eût la
consolation d'apprendre qu'il s'était réfugié auprès d'
Himpsah Roi de Numidie qui devant le trône à
son père l'avait reçu avec distinction. Cela engagea
le ring Marius à se rapprocher des côtes de Carthage:
Comme il se reposait au milieu des ruines de cette
antique cité le Préteur qui y commandait lui envoya
ordre d'évacuer sa Province. Saire de douleur et d'in-
dignation le Vieillard garda long-temps un farouche
silence et jettant enfin un regard de mépris à l'envoyé
qui réclamait une réponse par son Maître, il prononça
ces paroles frappantes: „ Vas lui dire, que tu as vu -
Marius assis sur les ruines de Carthage. ” -



Deuxième Cahier
d'Histoire
pour mon Anna. —

Résumé de la Leçon du 29 août.

Marinus ne se put point d'obtenir aux ordres barbares du Préteur de Carthage - il donna le temps à son fils de venir l'y rejoindre en échappant à la surveillance du Roi du Numidie qui tout en le comblant d'honneurs le gardait comme otage à ses ordres. Le père et le fils passèrent l'hiver dans les îles d'Afrique, attendant une occasion favorable de retourner dans leur patrie. Sylla gouvernait Rome et y déployait une grande modération parce qu'il avait intérêt de ne point aigrir les esprits au moment où il était dans la nécessité de s'éloigner. Lorsque on procédait à l'élection des Consuls, il laissa au peuple la liberté de voter de cette dignité l'un partisan connu de Marinus. Seulement il eut soin de lui donner pour collègue Octavius son ami. Une grande partie du peuple qui avaient à craindre les vengeances de Marinus, suivirent Sylla en Asie où il allait terminer l'année de son Consulat. Lucius Pompéius Strabon son collègue, voulant aussi pourvoir à sa sûreté, se rendit à l'armée commandée par Pompéius Ratus: le Général quoique son parent, excita ses soldats contre lui et le fit assassiner - attentat jusque-là sans exemple sur la personne sacrée d'un Consul. - A peine Sylla eut-il quitté l'Italie que Cinna mit tout en œuvre pour y faire rappeler Marinus. Octavius son collègue à la tête des Patriciens lui opposa une vigoureuse résistance - on se livra bataille sur la place publique et après y avoir perdu 10000 de ses partisans, se vit forcé de quitter l'Italie. On nomma

à se faire. Horatius en tête. Les autres suivirent et l'un
se rampanant; et entra sans le camp. Les soldats romains
à la bayonnette et l'abandonnant sa robe son casque et son
abandonner de la main. Les ennemis ne virent d'abord
rien et les autres m'en ont été surpris, c'est vers 44 ans et après l'abandon
les soldats touchés de son esprit et de son courage et de son
courage, de l'ennemi. L'abandonner se reprendra sa robe son casque et son
à son retour. Il parcourut ainsi plusieurs contrées d'Italie
qui n'étaient point pacifiées et les peuples vinrent à
foule sa rangée sous ses drapeaux. Marius ne tarda point
à débarquer en Italie. Il y ramena 6000 hommes, la
plupart esclaves ou brigands: ou délibéra dans le
camp de Cinnus si on l'y recevrait ou non.
Sertorius opinait pour la négative, redoutant pour sa
patrie les cruautés d'un Vercingétorix vindicatif, aigre par
de longs malheurs. Son avis l'emporta, Cinnus
fut obligé de déclarer que lui-même avait appelé
Marius. "Que ne le disiez-vous d'avance," lui répondit
Sertorius, et pourquoi ne pas exposer aux dangers de
cette dilibération inutile?" Marius entra donc dans
le camp, où Cinnus lui offrit le titre de Proconsul
et lui céda ses lieutenants. "Saut d'hommes," dit-il
avec une modestie feinte, ne sont pas faits pour un
malheureux proscrit." Octavien du son côté assembla
des troupes, mais il ne put arrêter les progrès de
Cinnus. Rome se vit bien-tôt assiégée et privée
à toutes les honneurs de la famine: le Sénat députa
alors vers Cinnus, mais il fit arrêter les députés en
leur demandant si d'abord ils le reconnaissent pour
Proconsul? Comme ils n'avaient aucune instruction à

ils se virent obligés de rentrer dans Rome sans succès. La vertu de Mirula se voyant devenue un obstacle à la tranquillité publique, abdiqua généreusement le consulat: les portes de la Ville furent ouvertes et l'on se contenta de faire jurer à Marius et Cinna qu'ils épargneraient la vie des Citoyens. L'Armen étant entré dans les murs de Rome que Marius se tenait encore en dehors, répondant avec une ironie amère aux invitations qu'on lui faisait d'entrer dans la ville, qu'il n'en avait point le droit, tant que l'arrêt de son exil ne serait point révoqué. Le Peuple s'assembla d'abord à la fête, mais à peine commençait-on à recueillir les suffrages, que Marius s'élançant dans la Ville à la tête de ses brigands, en fit fermer les portes, la livra au pillage et y fit couler des flots de sang. Cétrius n'ayant pu se résoudre à abandonner Rome dans ce pressant danger, on envoya contre lui toute une compagnie, qui le trouva tranquillement assis sur sa chaise où il attendait et reçut la mort, revêtu de toutes les marques de la dignité consulaire. L'Orateur Marc-Antoine trouva son asile chez un de ses amis où il ne tarda pas à être découvert: son hôte desirant le régaler dignement, avait envoyé un esclave chercher du vin - celui-ci en demanda du meilleur et dit au Marchand que c'était pour un hôte de grande importance. Le sort de Marc-Antoine fut ainsi traité. Marius était à table

quand on lui annonce cette nouvelle - il batit
 des mains, se livre aux transports d'une joie rivoltante
 et ses amis eurent grand' peine à l'empêcher d'aller
 l'égorger lui-même - cédant à leurs représentations
 il y envoya une troupe de ses sicaires - à leur
 arrivée, le fameux orateur célebre à son éloquence
 et ses touchantes paroles attendrissent ses bourreaux
 le tribun qui les commandait, survenant d'attendre
 à la porte, monta et les trouva prosternés aux pieds
 de leur victime. "Et de ces Asaphus, ce grand homme vertueux
 "Semblait un roi puissant de son peuple adoré -"
 le farouche tribun plus indigné que touché de ce
 spectacle, plonge lui-même son glaive au cœur
 de Marc-Antoine, lui coupe la tête et la porte à
 Marius, qui la contemplant avec délices et fait sonner
 de cet odieux trophée la tribune aux harangues qui
 avait si souvent retenti des nobles accents de son
 illustre victime. Catulus ancien collègue de Marius
 ne fut point épargné - le monstre ne répondit aux
 priers ou aux amis qui imploreraient sa radiation
 de la liste des proscrits, que ces mots: qu'il aie
 Murela réfugié à l'autel de Jupiter s'y ouvrit les
 veines. - Outre ces victimes marquantes, il y en eut
 une infinité d'autres - pendant 5 jours et 5 nuits Rome
 fut livrée au pillage et noyée dans le sang - il en fut
 de même de l'Italie entière où les partisans de Marius

imitèrent ses fureurs. Un des Grands de Rome
étant venu le saluer, et Marius ne lui ayant pas
rendu son salut, il fut massacré sur le champ et
ce fut depuis une coutume, qui rendit Marius telle-
ment redoutable que tout fuyait à son approche
et que ses amis les plus intimes tremblaient de l'aborder.
Au milieu de ce chaos de crimes et de désordres, on
ne peut s'empêcher d'admirer la modération d'un Romain
à qui il restait des traces de ses anciennes vertus: les
biens des Proscrits étaient abandonnés au pillage
universel - leurs maisons restaient ouvertes et pas un
Citoyen n'y entra - la malheur les avait par ainsi
désconsacrés. Mais ce qui fut le plus digne d'éloge
c'est la conduite de Sertorius qui déroba une quantité
de victimes à la rage des bourreaux et se fit même
mettre un frein à la fureur des satellites du tyran par
un acte de vigueur des plus hardis. Il en enveloppa
4000 et les fit massacrer par ses soldats. Marius
qui en avait déjà tiré tout le parti qu'il souhaitait
ne fit qu'en rire et se souciait aussi peu de leur
mort, que de toutes celles dont ils avaient été les
instruments. Il se fit nommer Consul avec Cinnatus
sans même daigner prendre pour cela les suffrages du
Peuple. mais leur prospérité ne laissa pas que d'être
troublée par les craintes que leur inspirait Sylla et les
nouvelles qu'ils recevaient d'Aoine. Un soir que Marius
donnait une fête à ses amis, il leur raconta l'histoire
de sa vie, les étonnantes vicissitudes qui l'avaient signifié

164
et finit par leur demander s'il ne faudrait pas
être insensé par s'exposer encore à son âge aux
caprices du sort? Pour remédier donc à ses terreurs
il se plongea dans tous les excès de la débauche,
qui ne tardèrent pas à lui causer une fièvre violente.
Dans son délire il était encore poursuivi des idées
ambitieuses qui avaient torturé son existence antérieure.
Se croyant en guerre avec Mithridate, il s'agitait,
se tourmentait, ordonnait la bataille et expira baigné
de ces vives saignées à l'âge de 40 ans. Sa mort ne
mit point terme aux assassinats qu'il avait organisés.
pendant ses funérailles, Timbria un de ses plus féroces
partisans, détacha ses satellites contre le Pontife. Sans
quoique blessé, il parvint à se sauver. Timbria finit
la cité en jugement. "De quoi m'accusez-vous, lui de-
manda Servola?" "De ne avoir pas reçu après avoir
dans la cour le poignard que j'ai dirigé contre lui."
lui répondit le monstre.

•Résumé de la Leçon du 30 août.

Nous allons parler d'une des guerres les plus importantes que Rome eût à soutenir, celle de Mithridate. Son Père Mithridate Evergète fut le premier Roi de Pont qui s'allia aux Romains, leur prita son secours dans plusieurs guerres contre ses voisins et en obtint la Phrygie en récompense. Quelques Seigneurs de sa cour conspirèrent contre lui et l'assassinèrent à Sinope. Mithridate Eupator son fils n'avait alors que 12 ans; il fut exposé à de grands périls par la malveillance de ses tuteurs: ils l'obligeaient à monter les chevaux les plus fougueux, à lancer le javalot en courant à toute bride et sa force et son adresse s'en augmentèrent; ils eurent alors recours aux poisons. Le prudent jeune homme se fit une habitude de l'usage des antidotes, dont il connut tellement l'emploi que plusieurs ont conservé son nom. Enfin il fut forcé de se cacher dans des déserts où il vécut sept années n'ayant pour lit que la terre, pour toit que le feu, des fruits sauvages et sa chasse pour nourriture. Une vie si dure développa ses forces physiques, mais en même temps elle endurcit son cœur et à peine remonté sur le trône, il se signala par des crimes, sacrifiant sa mère, et son frère aux soupçons plus ou moins justes qu'on lui inspira contre eux. L'ambition, qui était sa passion dominante, ne lui permit pas de se contenter long-temps du Royaume de ses Pères; il soumit une partie du Pays des Scythes et de l'Asie Mineure, s'allia avec Tigrane, Roi d'Arménie.

et d'Élyvone. Du concert avec lui Nicomède Roi de
 Bythynie allié des Romains. Les premières conquêtes
 n'étaient que des épees par les-queles-ils prélaient
 à son projet favori, d'abattre la puissance Romaine
 en Asie. Il haïssait ce peuple oppresseur des Rois,
 et plusieurs des Prêteurs d'Asie ayant voulu arrêter
 ses progrès, il les battit et fit même prisonnier Agrippa
 l'un d'eux. Il n'y eut sorte d'indignités qu'il
 ne fit souffrir à cet infortuné, l'obligeant à traverser
 les villes monté sur un âne et criant: je suis Agrippa.
 Enfin il termina son supplice par un dernier tour-
 ment en lui faisant verser de l'or fondu dans la
 gorge par faire allusion à l'insatiable avarice des
 Romains. Prévoyant bien qu'il allait ainsi s'attirer
 la puissance Romaine sur les bras, il forma une ligue
 menaçante avec un grand nombre de peuples, qui
 prirent volontiers les armes pour se soulever contre un joug qu'ils
 détestaient. Le Sénat lui envoya une déclara-
 tion de guerre dans toutes les formes et Sylla fut
 chargé de la conduire, mais les troubles d'Italie ayant
 retardé son arrivée, coûtèrent la vie à 20000 Romains
 répandus dans les différentes villes d'Asie et que les
 ordres de Mithridate firent égorgés un même jour. La
 Grèce embrassa son parti; Aristotele Sophiste d'Élyve
 à qui son charlatanisme avait acquis un grand ascendant
 sur l'esprit des Athéniens, les entraîna dans cette ligue
 et fut revêtu du souverain pouvoir. Pendant les guerres

de Mithridate avaient conquis presque toute la
Thessalie: Brutus Sura lieutenant du Préteur de
la Macédoine les vainquit dans plusieurs rencontres
et leur eût même fait évacuer toutes leurs conquêtes
si Lucullus Questeur de Sylla, ne lui eût fait
valoir par une bape civile une Province où il n'a-
vait point d'autorité légale. Sylla arriva enfin
et ouvrit la campagne par le siège d'Attyrines: la
ville était forte et pourvue d'une garnison nombreuse.
On lui conseilla de la bloquer, mais les nouvelles
qu'il recevait d'Italie, pressant son retour, il résolut
de l'emporter de vive force: cependant les assauts
furent repoussés - le siège traîna en longueur et Sylla
manquant d'argent demanda aux Amphictions le
trésor du Temple de Delphes, alléguant qu'il serait
plus en sûreté dans son camp. Il chargea le Grec
Caphis d'aller en prendre possession - celui-ci à qui
l'exécution de cet ordre répugnait, rapporta à Sylla
que les sous-défenseurs d'une lyre se faisaient entendre
dans le sanctuaire. "Fort bien", dit Sylla - la lyre
exprime la joie - prenons donc les richesses du Dieu
qui ne les abandonne avec plaisir." L'aveuglement
présomptueux des Attyriniens était au comble - du haut
de leurs murs, ils prodiguaient à Sylla les railleries,
les plus amères et y mêlaient même le nom de sa
femme Metella, une des plus respectables dames
Romaines. Architaüs le plus habile des généraux de

Mithridate s'était renfermé dans le Pyrée - Différents
sortis qu'il tenta eurent des succès différents - au
jour que ses Soldats avaient été mis en fuite, sachant
il s'obstina tellement au Combat, que les portes
ayant été fermées sur lui, on fut obligé de le
hâter avec des cordes au haut des remparts. La
famine commençait à se faire sentir dans Athènes
les gens s'en parlaient de se rendre - mais Aristion
tout en insultant à la misère générale, par une
vie de jeûne et de festins, intimidait par ses menaces
quiconque osait faire entendre une plainte ou un
conseil prévoyant. On finit pourtant par envoyer des
Députés à Sylla - mais ce furent des Rhéteurs qui
parlèrent longuement par un vain discours. Titus
Lodrus ne se parant de l'ancienne gloire d'Athènes
dont ils étaient si loin. Sylla leur répondit briève-
ment qu'il n'était pas venu là pour apprendre leur
histoire et les renvoya. Peu après il découvrit qu'un
des côtés accessibles de la ville était mal gardé et
ne l'était point du tout - il la fit attaquer pendant
la nuit et se rendit ainsi Maître d'Athènes. Son
projet était de la détruire, mais les prières de quel-
ques Athéniens réfugiés dans son camp dès le commen-
cement du siège, le fléchirent. "Je pardonne aux vivants",
dit-il, en faveur des Morts. Archilais tenait encore
dans le Pyrée. il en rebâtit jusqu'à six fois les murailles

que les Romains détruisaient à mesure: enfin
il abandonna sa porte que Sylla fit raser. L'autre
général de Mithridate, arrivait en Grèce
à grandes journées avec une armée de 125,000
hommes; Archelaüs le rejoignit et partagea le
commandement. Sylla avec 16,000 Romains leur
lira bataille dans les plaines de Chéronée et
fut victorieux. Mithridate avait en réserve une
autre armée équivalente toute prête - il la fit
partir sur l'heure sous les ordres de Dorylaüs - Sylla
se trouva alors dans une position aussi périlleuse
que singulière, obligé de faire face à la fois à
l'armée des barbares, et à une armée Romaine
ennemie, car Flaccus élu au consulat après la
mort de Marius, venait d'être envoyé en Asie par
l'empereur pour continuer la guerre contre Mithridate
en remplaçant Sylla, dont la tête était prosignée.
Sylla voulut marcher d'abord contre Flaccus, mais
apprenant que Dorylaüs entrait déjà en Grèce, il
revint sur ses pas et combattit contre lui et
Archelaüs dans les champs d'Orhomené. Ses troupes
ayant été enfoncées par la cavalerie ennemie,
il saisit une ensigne et se précipita dans la
mêlée, en criant: "Fuyez! et si l'on vous demande où
vous avez abandonné votre général, dites, à Orhomené!"

167
Les paroles ranimèrent leur courage et l'armée
de Mithridate fut taillée en pièces. Le Roi qui
du fond de l'Asie dirigeait cette guerre, s'y étant
allié un grand nombre de villes par ses envois
cette considération et la défaite de ses armées le
désistèrent à poursuivre ses projets contre Rome
à demander la paix à Sylla. Archilaüs chargé de
conférer avec le Consul, employa toute son adresse
à lui persuader d'abandonner le Pont, pour
s'occuper tout entier des affaires d'Italie, bien au-
trement importantes pour lui et pour l'arrangement
desquelles il lui offrit de la part du son maître
des secours suffisants pour triompher de tous ses ennemis.
Sylla lui offrit à son tour de se déclarer Roi,
promettant de le soutenir contre Mithridate.
Archilaüs s'écria que jamais il ne trahirait son Maître.
"Eh quoi donc, lui dit Sylla, un Cappadocien, l'Esclave
d'un Roi barbare, croirait acheter trop cher un
trône par la honte d'une infidélité, et il ose
proposer une trahison à un Général Romain, et à
Sylla!" Écrasé par cette réponse foudroyante, Ar-
chilaüs tomba à ses pieds et demanda la paix
à tout prix. Sylla imposa les conditions les plus
dures, exigeant que Mithridate livre sa flotte. Celui-ci
ne se hâta point de ratifier le traité, car il savait
que Flavius approchait et espérait en obtenir une

composition plus favorable. Le Consul ignorant
le métier de la guerre, était de plus d'une avarice
insatiable et d'une extrême dureté par le soldat.
Son lieutenant Fimbria, guerrier plus habile, sédui-
sait le soldat par une indulgence sans bornes, comme
la violence et la témérité de son caractère ^{ce} qui le
rendait très-dangereux. La discorde ne tarda pas à
se mettre entre eux et elle éclata sous les murs
de Bixanum. Le Consul déposa son lieutenant et
celui-ci gagna ses soldats et les engagea à l'ap-
paiser: il eut ainsi le commandement en chef de
l'armée. Mithridate renouvela alors son ambassade
à Sylla offrant d'en payer par toutes ses conditions
excepté de livrer sa flotte et de céder la Paphlagonie.
"J'aurais cru", dit fièrement Sylla, que Mithridate
viendrait me remercier à genoux de lui avoir lâché
cette main qui signa la mort de 80000 Citoyens Romains.
On se disposa donc à la guerre des deux côtés:
le fidèle Archélaüs tint encore une fois en bride
les genoux de Sylla: "J'irais auprès de mon Roi", lui
dit-il, "j'en obtiendrais la ratification de ce traité
où je me donnerai la mort sous ses yeux". Fimbria
cependant ne s'oubliait pas et pouvait intervenir
la guerre: il vainquit le fils de Mithridate et l'empêcha
lui-même dans la ville de Pitane, où il aurait bien
pu s'emparer de sa personne si Lucullus Amiral
de la flotte de Sylla avait voulu le secourir; mais

celui-ci ayant refusé sa coopération laissa
 Mithridate tellement effrayé du danger qu'il avait
 couru, qu'il se hâta de signer sa paix avec Sylla
 telle ouïeuse qu'elle fût. Dans l'entrevue qu'ils eurent
 à cette occasion, Sylla ne voulut donner la
 main au Roi, qu'après qu'il eût répété plusieurs
 fois, qu'il acceptait sans réserve toutes les conditions
 dictées. Libre alors de cette guerre étrangère, Sylla
 se dirigea contre l'imbria, qui se faisait détestée
 dans l'Asie Mineure par ses monstrueuses cruautés :
 il envoya mille vexations à l'Égrie que l'avait ruiné
 en Arménie ; il y fit briser une quantité de Croix, et
 ne ayant pas trouvé après de condamnés par les Romains
 il y fit attacher tout ce qui lui tomba sous la main
 il détruisit Illion sans y laisser pierre sur pierre. Toutes
 ces atrocités donnaient beau jeu contre lui à Sylla ;
 ses troupes même sur les-quelles il comptait l'abbreu-
 donnaient et il se tua. Sylla alors mit ordre aux
 affaires de la Grèce, punit sévèrement les villes qui
 avaient déserté le parti des Romains et se disposa
 à passer en Italie. —

Résumé de la Leçon du 31 Août.

Rome avait respiré pendant l'absence de Sylla - les Massacres y avaient cessé ou du moins ils étaient suspendus: quelques assassinats particuliers avaient bien lieu d'un jour à l'autre, mais cela ne comptait pas dans ces temps de désolation. Cynna s'était permis dans le Consulat et avait choisi Carbon pour collègue: sur ces entrefaites le Sénat reçut une lettre de Sylla - par laquelle il lui représentait ses services passés et présents d'une part, et de l'autre les cruautés et persécutions exercées contre lui et les siens - il terminait en annonçant son départ pour l'Italie et sommait fièrement le Sénat de chasser de Rome ses ennemis. Les Sénateurs répondirent par une députation chargée de l'engager à se réconcilier avec ses adversaires - ils en étaient alors entourés et ne pouvaient par conséquent tenir un autre langage. Les consuls avaient mis sur pied une armée de 20000 hommes commandée par plusieurs généraux. Cynna s'avance lui-même dans la Dalmatie pour y faire embarquer ses troupes, mais elles se mutinèrent, et comme il leur parlait avec hauteur, on se mit à lui lancer des pierres et il fut forcé d'avoir recours à la fuite: poursuivi et atteint par un centurion, le consul tomba à ses pieds et demanda la vie et lui offrit une bague d'un grand prix: "Je ne suis pas venu signer un acte," répondit le centurion, "mais débarrasser l'Italie d'un tyran," et il l'égorgea sans pitié. Resté seul le consul, Carbon ne se pressa point de se donner un collègue et achève de s'aliéner les esprits par ses cruautés et ses violences. Sylla cependant avait reçu les députés du Sénat et leur avait répondu que jamais il ne consentirait à une réconciliation avec des hommes souillés de tous les crimes, mais qu'il leur laisserait la vie s'ils voutaient abdiquer le

pouvoir suprême et la remettre en possession de ses
dignités. Le Sénat délibéra sur cette réponse: quelques
uns de ses membres furent d'avis de satisfaire aux
volontés de Sylla, mais le parti du Carbon qui dominait
encore l'emporta et la guerre fut résolue. Des mouvements
se manifestèrent en faveur de Sylla sur divers points de
l'empire: un des plus significatifs fut celui exécuté en
Espagne par Crassus - il s'était retiré dans ce pays après
avoir perdu son père et son frère par les ordres de Marius
et il y vécut huit mois au fond d'une caverne, grâce
à la bienveillante amitié de Vibius qui lui envoyait chaque
jour des provisions pour nourrir lui et ses esclaves. Il sortit
de sa retraite lorsqu'il apprit la mort de Cinnus, leva
des troupes et alla en Afrique se joindre à Metellus
qui armait aussi pour Sylla: mais la discorde s'étant mise
entre eux Crassus se rendit auprès de Sylla lui-même
et obtint un accueil favorable. Bientôt Metellus chassé
d'Afrique par un partisan du Carbon, se trouva obligé
d'en faire autant. Les forces de Sylla quoiqu'augmentées
comme restaient encore bien inférieures à celles de ses adversaires
mais l'estime et l'affection du soldat y suppliait: craignant
que ses troupes ne se débandassent à leur rentrée en
Italie, il obtint d'elles spontanément et sans l'avoir de-
mandé un serment de ne jamais quitter leurs drapeaux et
leur attachement alla jusqu'à se cotiser pour lui procurer
l'argent dont il manquait - il refusa cette offre. A son
débarquement en Italie, le Consulat du Carbon était expiré
mais il avait eu soin d'en revêtir deux hommes qui lui
étaient dévoués, Scipion Asiaticus et Norbanus. Sylla ayant
envoyé des Députés à ce dernier, ils en firent un traitement
de la manière la plus indigne, mais il paya cher cette brutalité
car son armée fut taillée en pièces dans la Campagne.
Vers ce temps Cithiques qui avait été un des plus grands partisans
de Marius et ensuite prosrit par lui, passa dans la partie d'Afrique

Scipion Asiaticus, campé en face de Sylla, venait
de conclure une trêve avec lui: Sertorius l'avertit
vainement de se tenir sur ses gardes, ayant à faire
à un homme encore plus redoutable dans la paix
que dans la guerre. Le consul l'en crût et rompit
la trêve, mais trop tard pour éviter le malheur qu'il
redoutait avec raison, car déjà ses soldats débanchés
par Sylla passaient en foule dans son camp, et Scipion
resta seul avec son fils dans le sien. Sylla eut la
générosité de le laisser échapper. Sertorius voyant
que l'incapacité des généraux du parti qu'il avait
embrasé le détruisait à vue d'oeil, partit par l'épée
dans le dessein d'y fonder un empire, où du moins
les pros crits trouveraient un asile. D'autre part
Pompée à peine âgé de 23 ans, levait, de son
autorité privée, une armée dans le Picenum, rem-
portait plusieurs victoires et venait triomphant se
joindre à Sylla, qui se levant à son approche, le
salua du nom d'Imperator. L'armée suivante
Larbus et le jeune Marius furent nommés consuls;
le dernier craignant qu'en cas où Sylla se rendrait
Maître de Rome, ses ennemis n'échappassent à sa
vengeance, se hâta d'envoyer une liste de proscrip-
tions au Préteur Quintus Damasippus qui gouvernait
Rome: il excita cet ordre avec empressement, fit
craindre le Sénat par ses satellites et égorga bon
nombre de ses Membres les plus illustres. Marius
porta bien tôt la peine de ce crime odieux: Sylla battit
complètement son armée dans les plaines de Sacripont
et l'obligea à se réfugier dans Brundisium: il chargea
Lucius Offella du siège de cette ville et lui-même se

170

dirigea vers Rome, où il lui tardait de rendre
la vengeance à la main. Ses ennemis firent chasser
leurs trins vendus à l'ennemi après quoi il affecta
beaucoup de modération, promettant au peuple que
rien-tôt on verrait la République rétablie sur son
ancien pied. Les généraux du parti de Marius, après
bien des tentatives inutiles par les délices, toujours vaincus
par Sylla où ses lieutenants, perdirent courage et aban-
donnèrent l'Italie. Norbanus se retira à Rhodes et
Carbon en Afrique: ils laissèrent pourtant derrière eux
des forces encore très-séduisantes. Pompée et Scipion com-
mandait une armée nombreuse, composée de Samnites:
voulant tenter un dernier effort pour délivrer Marius, ils
approchèrent de Brindisi, mais Pompée et Sylla les en avaient
déjà coupés les chemins: ils résolurent alors de marcher sur
Rome, tromper ses adversaires par une tactique savante
et parut tout-à-coup sous les murs de la ville - la terreur
des Romains fut inexprimable - Pontius parcourait en foule
les rangs de son armée, en criant: "Ici est venu le jour de
nos défaites de ces temps ravissants en détruisant leur réputation."
Mais Sylla l'avait suivi de près - il arrivait sur ses pas
le combat s'engagea - l'aile que commandait Crassus fut
victorieuse et repoussa les ennemis bien loin de Rome,
celle de Sylla moins heureuse fut rompue et entraînée
par les fuyards qui entraînaient Sylla lui-même qu'on
entendit se plaindre des destins qui après tant de triomphes
lui présentaient la défaite et la mort aux portes de sa
Patrie. La nuit entière se passa à combattre, et quelques
furent les détails de cette action, qui sont restés ignorés,
on sait que le lendemain Pompée et Scipion furent trouvés parmi
les morts et que Sylla demeura vainqueur. —

Résumé de la Leçon du 1^{er} Septembre.

La victoire de Sylla produisit dans ses mœurs un changement funeste; jusq' alors sa conduite avait ^{par} toujours offert un contraste frappant avec celle de ses ennemis et ce contraste était tout à son avantage. Mais devenu tout-puissant et n'ayant plus rien à redouter il cessa de se contraindre et lâcha la bride à toute la férocity d'un caractère long-temps comprimé par la crainte de l'opinion. Désormais il la foula aux pieds et commença la longue série de ses malices, par celle de braver les sommités qui s'étaient rendus sous promesse d'avoir la vie sauve. Les malheureux enveloppés par ses ordres poussaient des cris affreux, qui parvinrent aux oreilles du Sénat que Sylla présidait en ce moment au Temple de Bellone. Les sénateurs se regardent et frémissent - la pâleur couvre leurs fronts. "Ce n'est rien, leur dit-il froidement, que quelques misérables esclaves qui ont été tués par mon ordre. Cette première bouffée fut suivie d'une quantité d'autres, et le jour comme la nuit entièrement retentissait des cris des bourreaux et de ceux de leurs victimes. Plusieurs d'entre les sénateurs ne purent contenir leur indignation et le fils de Catulus éleva la voix en plein Sénat et dit: "Avez qui prétendez nous vivre, si pendant la guerre vous tuez ceux qui ont les armes à la main et pendant la paix ceux qui ne les ont plus?" Un autre jeune homme du nom des Metellus alla plus loin et s'adressant à Sylla lui-même, il lui demanda de désigner au moins ceux qu'il voulait épargner? - Je ne sais pas - répondit

1. Le mot affreux le Monstre. - Eh bien, s'écria-t-il, nommez du moins ceux que vous condamnez. - Il daigna se prêter à ce van du désespoir, et se hâta, sans prendre l'avis de personne, d'appa-

*Je ne suis pas sûr que
quiconque au
s'entendit d'aller
la leçon suivante.*

171
ses listes de proscription : la première contenait 80
des principaux partisans de Marius : le lendemain parut
une seconde qui en contenait 220 - la troisième jout
même nombre encore et ainsi de suite. Sylla harangua
le peuple à ce sujet ; il dit froidement que ces noms étaient
les seuls qui pour le moment se faisaient présents à son
esprit, mais qu'à mesure qu'il s'en présenterait d'autres
il ne manquerait pas d'en grossir la liste ; "car, ajouta-t-il,
je ne prétends faire grâce à aucun de ceux qui ont favorisé
mes ennemis." La peine de mort fut portée en conséquence
contre quiconque donnerait asile aux proscrits et des ré-
compenses furent promises à ceux qui apporteraient leurs
têtes. Non content de verser ainsi à grand flot le sang
de ses ennemis, il poussa le raffinement de la barbarie
jusqu'à vouloir les frapper dans leur postérité, en défendant
par une loi expresse que leurs fils ou petits-fils fussent
admis à l'exercice d'une magistrature quelconque. Les
amis du Tyran proscrivaient à leur tour à l'abri de
son nom, et non contents d'apporter leurs propres parti-
culiers, ils égorgaient encore des citoyens paisibles, étrangers
à tous les partis, pour s'enrichir de leurs dépouilles. On
cite un certain Lucilius, qui avait toujours vécu éloigné
des affaires et que la seule curiosité porta à lire une
liste de proscrits : il y trouva son nom et s'écria : "Mal-
heureux que je suis ! c'est une campagne d'Alba qui fait
mon crime." Il fut reconnu et égorgé à quelques pas de
là. Catilina jeune se distinguait parmi les boureaux ;
après la mort de son père, il se mit à l'abri de la
vengeance des lois en le faisant inscrire après sa mort
sur la liste des proscrits et en témoigna sa gratitude à Sylla
en se chargeant du supplice de Gratianus, leveu de Marius.

qu'il conduisit sur le tombeau de Catulus où il
lui arracha les yeux et la langue, lui brisa les
os et fit ainsi précéder sa mort par de longs et
cruels tourments. Un Sénateur, qui assistait à cette
barbare exécution, s'étant trouvé mal, fut sur le
champ mis à mort par les satellites du jeune tyran.
Aucun Sylla donna le commandement de siéges en
récompense. En ces temps d'horreur, Caton s'agitant
dans son lit et sa famille ayant des liaisons avec celle
de Sylla, son Précepteur Sarpédon le tenait souvent
chez le Tyran. Au vu des têtes sanglantes suspendues
aux portes de sa demeure, le jeune homme indigné lui
demanda pourquoi les Romains se laissaient ainsi
par un tel monstre? — C'est, lui répondit Sarpédon,
que Sylla est encore plus craint que détesté. — Que
ne me donnez-vous un poignard? s'écria Caton!
L'énergie de son accent et le feu de son regard
en prononçant ces paroles, firent trembler le
Précepteur, qui se hâta d'emmener son élève pour
prévenir la tentation. César était bien jeune aussi
à cette époque — il n'avait que 17 ans — Jules sa
sœur étant femme de Marius, l'avait entraîné dans
son parti et de plus il avait épousé la fille de
Pompeius, que toutes les menaces du Tyran ne firent
l'obliger à répudier. Mais il prenait soin de se
cacher et changeait journellement de retraite: reconnu
une fois par les satellites de Sylla, il se tira de leurs
mains en donnant beaucoup d'argent. Son nom avait
été inscrit sur la liste fatale, mais ses amis ayant

vivement importuné Sylla pour en obtenir la
grâce: „ Qu'il vive donc, jusqu'à ce que les Romains
s'écrient le Tyran impatient, mais Rome un jour
accusera ma clémence! Je vois en lui plusieurs défauts.
Il a beau se étaler sa ceinture large et ses ans
effeminés, il n'est nullement ce qu'il veut paraître.
Pendant le consulat Marcius était toujours enfermé
dans Préneste; les habitants apprenant enfin que
son parti était écrasé dans toute l'Italie, ouvrirent
leurs portes aux assiégeants: il tenta de s'échapper par
des souterrains, mais voyant que toutes les issues étaient
gardées, il soutint un combat corps à corps avec le jeune
Petellius frère du Général Samnite, le tua, et n'ayant
reçu lui-même qu'une légère blessure, se fit enlever
par un de ses esclaves. Sylla se rendit en personne
à Préneste: il en fit partager les habitants en trois
troupes, Romains, Prénestins et Samnites: il fit grâce
aux Romains en gros et se mit à examiner les plus
ou moins de culpabilité des autres, mais ces discussions
lui prenant trop de temps, il trouva plus court de les
faire massacrer tous, à l'exception d'un Prénestin, chez
qui il était logé; mais cet homme généreux repoussa avec
mépris la prétendue clémence du bourreau de ses Concitoyens.
Il se jeta au milieu des condamnés et partagea leurs
malheurs. On fut alors que Sylla prit le nom d'heureux et donna celui
de Faustus et Fausta à son fils et à sa fille: aussi par aug-
menter la somme de ses félicités, il ne se borna plus à pres-
crire des particuliers, mais des Villes entières, dont tous les
Citoyens étaient égorgés et leurs Maisons rasées. D'autres
furent réduites en esclavage et vendues en détail avec leur ter-
ritoire. L'imagination rendue devant ce spectacle d'horreurs et de longues
durs et une cruauté que la bassesse des Romains Vénitiens peut seule rendre.

Résumé de la Leçon du 2 4bre. —

Pompeii que Sylla avait envoyé en Sicile pour y étouffer les restes du parti de Marius, n'y fut pas exempt de reproches — Carbon était venu d'Afrique espérer d'arrêter ses progrès : il fut vaincu et fait prisonnier — on vit avec un douloureux étonnement le jeune vainqueur ajouter à son supplice par d'indignes outrages. Sa lâche oubli de lui-même, relive la conduite noble et généreuse de Stépinus Citoyen d'Hymera, ville qui avait embrasé la cause de Marius — comme Pompeii voulait le détruire, Stépinus vint le trouver et le conjura de ne point punir tant d'innocents, du crime d'un seul coupable. — Quel est-il donc ? lui demanda Pompeii : — C'est moi, répondit Stépinus, moi seul qui par la persuasion et même la violence ais entraîné mes concitoyens à la guerre. — Pompeii se fit apprécier tant de grandeur d'âme : il fit grâce à Stépinus et épargna la ville. —

Jusqu'à cette époque qui remonte à l'an 82 avant J. C. Sylla tout en exerçant dans Rome une autorité absolue n'y était revêtu d'aucun pouvoir législatif. Il songea alors à se faire nommer Dictateur — on l'éleva sans discussion à cette dignité en y ajoutant même le droit de faire mourir sans jugement quiconque lui paraissait digne de mort. Il faut convenir que Rome préjudait dignement dès lors à l'esclavage abject où elle allait tomber sous les Césars. Lorsque Sylla parut pour la première fois sur la place publique entouré de 24 lieutenants, armés de haches et de faisceaux, le peuple fut glacé d'effroi, car nul contemporain n'avait vu ce spectacle, personne n'ayant exercé la Dictature depuis

Cent vingt années. Sylla usa sans ménagement
du pouvoir sans bornes qu'on lui avait confié.
Lucrétius Othella fort du service signalé qu'il
lui avait rendu par la prise de Praeneste, s'étant
mis sur les rangs pour le consulat, le Dictateur lui
ordonna de se démettre de ses prétentions - il négligea
cette défense, comptant que les lites de rigueur ne
s'étendraient pas jusqu'à lui - il se trompa. Sylla
le fit assassiner au moment où il demandait les
suffrages des tribus. Le peuple indigné se saisit
du meurtrier et le traîna au tribunal du Dictateur.
"Qu'on laisse aller cet homme, dit-il; il n'a agi
que par mon ordre." En travers ses atrocités il fit
des règlements fort sages en matière de Religion
et d'administration publique, et ses lois furent
suivies encore long-temps après lui. Les proscrip-
tions ayant diminué considérablement le Sénat,
Sylla fit entrer 300 chevaliers dans ce corps, et lui
rendit la judicature. Il abolit le tribunal en
ôtant aux tribuns le pouvoir de faire des lois
et en ordonnant que quiconque aurait exercé cette
magistrature ne pourrait plus être élu à de
plus hautes emplois. Tout cela était bon et fut
après généralement approuvé: mais ce qui révolta
les gens du bien, c'est l'usage qu'il faisait des
fortunes confisquées aux proscrits - il les vendait ou

Donnait du haut de son tribunal, à des affreux,
des brigands, des comédiens, car ils eurent toujours
beaucoup de penchant pour les derniers - c'était
avec eux qu'il passait ses moments de loisir,
s'abandonnant alors à toutes les sortes de débâcles,
et faisant assaut de plaisanteries obscures et de
plattes bouffonneries avec des hystriens et des
bâtisseurs. Cet homme si fier et si cruel envers
les premiers personnages de la République, deve-
nait doux, facile, affable aux plus vils de tous
les êtres. - Crassus se distingua alors par son avidité:
il acheta à très-bas prix une très-grande quantité
de terres confisquées et se fit la triste source de
ses richesses, qui ne tardèrent pas à surpasser
celles de tous ses concitoyens. Un nommé Roscius
d'Arimine fut assassiné par des partisans de
Sylla, qui en voulaient à ses biens. Chrysogonus
affranchi du Dictateur se rendit l'adjudicataire
de cette fortune et donna pour 250 francs des
propriétés qui en valaient bien 200,000. Mais
Roscius avait laissé un fils qui pouvait un
jour réclamer ses biens: Chrysogonus osa aussin
cet infortuné du meurtre de son père, et de
tous les crimes de Rome, Cicéron, très-jeune
encore eut seul le courage de défendre l'accusé:
La puissance de Sylla ne put lui fermer la bouche.

il dévoila hardiment ce mystère d'iniquité
reprocha avec force à Clysagoneus sa mollesse, ses
monstrueuses voluptés, ses cruautés, ses rapines et
parvint à sauver son client, en précédant dignement
à l'aurole de gloire qui devait un jour s'attacher
à son nom. Quelque temps après Verbaeus qui s'étais
refugié à Rhodes fut réclamé par Sylla et se donna
sa mort pour lui échapper. En Afrique Domitius sou-
tenu par un prince du pays était parvenu à lever
une armée nombreuse. Sylla envoya Pompée contre lui.
Débarqué sur les côtes d'Afrique il y fut arrêté par
un incident ridicule: un de ses soldats ayant trouvé
une bourse remplie d'or dans un champ, l'armée s'i-
magina que les Carthaginois dans le temps de leurs
malheurs avaient enfoui leurs richesses dans ce lieu; et
sur cette conjecture la mita toute fouillant et creu-
sant de toutes parts. Pompée ne pouvant parvenir
à les arracher à cette recherche si avanie, prit le parti
d'en rire et d'attendre patiemment qu'ils y renoncassent
d'eux-mêmes. Ils ne tardèrent pas à le faire et revinrent
tous confus vers leur chef, le suppléant de les mener
contre l'ennemi: ils lui en rendirent bon compte. Domi-
tius fut vaincu et tué. Les conquêtes de Pompée en
Afrique s'étendaient tellement que Sylla jaloux de
sa gloire lui ordonna de licencier son armée. Pompée
quoique piqué au vif se fit cacher son dépit, mais il n'en
fut pas de même de ses soldats, qui s'élevaient en murmure
et refusant de se séparer de leur général, voulurent même

le forcer à les mener contre le Dictateur. Celui-ci voyant combien l'opinion publique se prononçait en faveur du jeune guerrier, tant à Rome que dans les Provinces reprit le ton caressant et lui fit l'accueil le plus gracieux à son retour en Italie. Cependant il lui refusa le triomphe alléguant que les lois ne l'accordaient point à son âge. Pompée insistant vivement pour l'obtenir osa lui dire : " Songez que le soldat a plus d'adorateurs que le soldat combattant. " Le Dictateur ou ne l'entendit point d'abord, ou crut n'avoir pas bien entendu, mais remarquant l'effroi et l'étonnement se peindre sur toutes les figures, il ordonna qu'on lui répétât ce que Pompée avait dit et l'ayant entendu il demeura un moment stupéfait de tant de hardiesse et puis s'écria s'écria plusieurs fois de suite : " qu'il triomphe qu'il triomphe. " Il récompensa largement les soldats de Pompée en leur faisant distribuer quantité d'argent. Cet exemple funeste ne fut que trop suivi et comme la remarque Montesquieu toute liberté fut dès lors anéantie : les soldats s'habituaient à l'idée funeste que leur intérêt particulier et celui de la Patrie ne faisaient deux contraires et les armées ne vivaient depuis que de la dépouille de leurs concitoyens. Tant que Sylla avait eu des rivaux à combattre, la haine de ses ennemis, ou la crainte qu'ils ne l'emportassent sur lui, lui fit vaincre son penchant pour les plaisirs : mais du moment où regardant autour de lui, il ne vit plus de rivaux et se trouva par ainsi dire seul dans Rome, tant il méprisait tout le reste, il s'enorgueillit des grandeurs, et monta jusqu'au fait, aspira à descendre.

Mais voulant d'abord baser et affermir toutes ses institutions, il élève 10000 esclaves à la dignité de Citoyens. Puis après il procède à l'étonnante cérémonie de son abdication : elle fut des plus simples. Il parut sur la place publique entouré de ses gardes et de ses lieutenants, déclara qu'il abdiquait la Dictature et était prêt à en justifier tous les actes. Ensuite, il renvoya ses Lieutenants, disposa tout l'appareil de la Suprême Puissance et descendant de son tribunal, il se mit à la tête du Peuple et se promena tranquillement sur la place publique entouré de ses amis et d'une multitude effarée, que ses seuls regards glaçaient encore d'effroi. Un seul homme, un jeune homme osa lui reprocher ses cruautés : Sylla l'écouta sans émotion et se contenta de lui dire : "Pensez-y jeune homme, vous empêchez que mon exemple ne soit suivi." Il vivait depuis en simple particulier, employant seulement une grande partie de ses richesses à donner des festins, des jeux et des prix au Peuple.

Résumé de la Leçon du 3^e rhe...

Un moment même où Rome retentissait du bruit de ses fêtes, données par Sylla redevenu Citoyen, sa femme Mitella tombant dangereusement malade: comme on croyait que les cérémonies de la Religion seraient souillées par des images de souffrance et de deuil, Sylla qui affectait toujours de la pitié, pris l'avis des Consuls, se rendit à sa femme et la fit transporter mourante hors de sa maison, avec du pitié bien digne de lui. Un jour qu'il se trouvait au Théâtre, une jeune et belle Dame nommée Valeria, Sœur de l'Orateur Hortensius, se glissant derrière lui, arracha une frange de sa robe: Sylla se retourna brusquement: "Laisse-moi, dit-elle, et un songe me vient d'être étonné que je veuille m'approprier quelque chose du plus heureux des hommes, afin de partager s'il est possible à son bonheur." Cette menace fut très-bien agréée; les coup-d'oeils d'intelligence suivirent tout le long de la pièce: on finit par parler de mariage et par en conclure un. Sylla se retira alors dans sa maison de campagne de Cumis, voulant disait-il y jouir du repos après lequel il avait toujours soupiré. Il y passa son temps entre la chasse, la pêche et la débâche; du reste on n'eut pas fâché d'apprendre que le repos qu'il s'était promis, fut tel qu'il le méritait. Bientôt atteinte d'une maladie pécuniaire, la femme qui s'engendrait dans ses chairs, le rongea vivant.

176
Tous les soins de ses serviteurs pour rétablir
de la propreté autour de lui, devenaient inutiles
par l'incroyable rapidité des progrès du mal
qui le dévorait: son linge, son bain, sa nourriture
se couvraient de cette urinaire dégoûtante. Pour
trouver quelque distraction à ses maux, il s'occupait
à rédiger un Code de loi pour les habitants de
Pouzzoles qui ne pouvaient s'accorder entre eux.
Il écrivait aussi les Mémoires de sa vie, que nous
avons perdus; ce ne doit pas être le moindre de ses
tourments et il est inouïable qu'il aye voulu se
l'infliger. La force et la durée de ses souffrances
n'avaient pu dompter la féroce habitude de son
Caractère: la veille même de sa mort, apprenant
que certains de Pouzzoles, Débiteurs d'une somme
d'argent envers sa Commune, se attendaient que sa
fin, pour frustrer ses créanciers de ce qu'il leur
devait, il la fit amener devant lui et étrangler
par ses esclaves. L'agitation qu'il se donna à
cette occasion, lui fit crêver une Vésicule dans le
corps: il rendit beaucoup de sang et expira le
lendemain. — Le Consul Lepidus voulut mettre
obstacle à ses funérailles, mais son collègue Catulus
l'en empêcha de concert avec Pompée. — Le Corps
fut transporté à Rome sur un magnifique lit de
parade, revêtu des ornements de la Dictature
et entouré de 24 Dictateurs. Le Sénat, les Equites

le Peuple, les Pontifes, les Vestales et les Légi-
ons suivirent le pouvoir et les Dames Romaines four-
nirent les parfums et les aromates, dont on fit
une statue de Sylla et une autre d'un dictateur mar-
chant devant lui, qu'on brûla toutes deux en son honneur.
Lépidus n'ayant pu troubler les funérailles du
Dictateur, s'efforça de faire casser ses lois et de
relancer le parti vaincu. Ses vœux pouvaient être
bons en ce qu'il voulait faire rendre leurs terres
aux proscrits et rétablir le pouvoir des tribuns le-
quel était dit-on un désordre organisé qui valait
même ^{de moins} que l'anarchie ou le Despotisme qu'elle
entraînait. Mais casser les lois de Sylla, c'était replonger
Rome dans de nouvelles guerres civiles; or, elle
avait besoin de repos et tous les gens sensés et
paisibles se joignirent à Catulus pour le convaincre.
Lépidus alla lever des troupes en Toscane, y
rassembla tout ce qui avait pu échapper aux
proscriptions de Sylla; mais le Sénat interposa
son autorité, fit jurer aux deux consuls de ne
point se combattre et donna à Lépidus le gouver-
nement des Gaules. Il revint bien-tôt à la tête
d'une armée nombreuse brigueur un second consulat.
pour cette fois le Sénat prit des mesures énergiques,
déclara Lépidus ennemi de la Patrie et envoya
contre lui Catulus et Pompée qui le vainquirent
aux portes de Rome et l'obligèrent à se retirer
en Toscane. Pompée se dirigea vers la Gaule pour

117
y combattre Brutus lieutenant de Lépide et
Père du second des Brutus si fameux depuis par
la mort de César et la défense de la liberté ex-
pirante de Rome. Son Père se tira à Pompée
qui le fit mettre à mort. Le fils eut besoin dans
la suite de tout son patriotisme pour pardonner
au meurtrier paternel. - Lépide vaincu une seconde
fois par Catulus en Toscane, se retira en Sardaigne
où ayant appris les infidélités de sa femme, il la
répudia, mais comme il l'aimait tendrement, la chagrin
qu'il en ressentit, le conduisit au tombeau. Perpenn
son Lieutenant rassembla les débris de son Armée
et les mena en Espagne où Sertorius se soutenait
encore en résistant à tous les efforts du parti victorieux.
Pendant toutes ces guerres, Rome eut beaucoup à
souffrir de la disette occasionnée par les pirates.
Les brigands originaires de la Libye où ils avaient
établi leur repaire, s'étaient beaucoup multipliés
à la faveur des guerres d'Égypte et de Syrie. Mithridate
les prit à son soldat et augmenta considérablement
leur puissance, de sorte que pendant les guerres
civiles de Rome, ils ne se bornèrent plus à enlever
quelques particuliers, mais s'emparèrent d'un grand
nombre de places fortes, et ennoblirent tellement
leur profession par leurs exploits, que des Citoyens
riches et des Officiers de distinction ne rougirent
plus de s'enrôler parmi eux. De grandes villes ne
désaiguèrent pas leur alliance. Rome se vit enfin.

obligé d'envoyer contre eux le Préteur Servilius
qui les vainquit, les poursuivit jusques dans leurs
montagnes, rasa plusieurs de leurs forteresses,
et leur fit pendant trois années une guerre très
active. César se distingua beaucoup dans ces
différentes expéditions. Servilius revint à Rome
porteur d'un triomphe mérité, mais il n'avait
point coupé la racine du mal, et bien-tôt les
pirates reparurent plus terribles que jamais.
Marcus Antoine fils de l'Orateur et Perse de Tinnaris
fût envoyé avec des forces imposantes pour
arrêter leurs ravages. Mais ce général sans expé-
rience de la guerre et d'une prodigieuse enflure
pilla les alliés pour y satisfaire et laissa échapper
l'ennemi. Il se borna à attaquer les Critons qui
le vainquirent et l'obligèrent à signer une paix
ignominieuse. On lui donna par dérision le surnom
de Criticus, et ce hautain sobriquet et les reproches
universels dont il étoit l'objet, le firent mourir
de honte et de chagrin.

178

Résumé de la Leçon du 15 Oct. Mr. Rio.

Nous voyons se perpétuer depuis les Grecques cette lutte sanglante de la Démocratie contre l'aristocratie, qui hâta la fin de la République et se compliqua avec les guerres étrangères, qui l'entravèrent souvent, mais ne l'éteignirent jamais. La plus importante de ces guerres fut celle de Mithridate qui déploya contre Rome toutes les ressources de la haine et du génie. Entre les guerres civiles nous avons parlé la moins connue, celle du moins où le caractère du Christ est resté le plus ignoré et celle de Lépide - quelques discours dans Salluste jettent seuls une faible clarté sur ce tableau resté dans l'ombre - seulement la vertu reconnue de Caton adversaire de Lépide, fait mal presumer des vices et intentions de ce dernier. - Nous avons vu la guerre des Pirates. - Cicéron nous a dignement apparue dans la défense de Roscius où l'on voit ensuite Questeur à Lilybée, administrer sa Province avec autant de sagesse que de rectitude; c'était une chose assez rare alors, pour que la vertu même put malheureusement devenir un moyen de sédition. - Cicéron que la soif d'un nom commençait déjà à tourmenter avait fait là-dessus son petit calcul de vanité - en débarquant à Bourges ils demandèrent à quelques personnes ~~person~~ ^{personnes} connues qu'il y rencontrait, ce qu'on disait à Rome, espérant bien que la réponse serait qu'on y parlait beaucoup de lui et de sa ^{belle} conduite à Lilybée. - Eh bien venez-les pas, lui répondirent ses interlocuteurs. - Comment vous ignorez que j'étais Questeur - Eh oui à Syracuse, s'écria un autre. - Cicéron déconcerté se promit bien de ne plus quitter Rome, d'où on ne l'avait pas le

loisir de regarder ^{et écouter} ailleurs, tandis que le besoin d'être
vu et entendu le dévorait. Nous avons dit que Sertorius
s'était retiré en Espagne. il y était très-aimé et son
Camp devint l'asile de tous les partisans de Marius.
Aucun fut envoyé contre lui par Sylla alors tout-puis-
sant et il le réduisit à passer en Afrique et à s'y mettre
à la solde d'un Roi barbare. Sertorius avait été forcé
de renoncer à des plus nobles projets: ayant entendu
parler à l'admirable des folles fortunes, qu'on croit être les
sahariens, le tableau séduisant que lui en firent les
navigateurs lui inspira le desir d'y aller vivre en paix
mais ses partisans et ses auxiliaires s'y étant opposés
il combattit avec eux pour les intérêts du Roi barbare
dont ils doubleront les états, mais qui leur fut utile
à son tour, car les Lusitaniens opprimés par les
préteurs Romains ayant appelé Sertorius à leur
secours, son hôte lui prodigua les siens avec lesquels
il vainquit plusieurs préteurs et revint en Espagne
pour en soumettre la plus grande partie. Rome lui
opposa alors Metellus Pius, à la tête d'une armée
nombreuse - un combat s'engagea entre des Romains
de part et d'autre - Sertorius guerrier plus expert
et connaissant mieux les localités du pays en eut tout
l'avantage - il poursuivit Metellus, lui fit repasser
les Pyrénées et maître alors de l'Espagne entière,
soumit la Gaule Narbonnaise et s'avança jusqu'aux
Alpes. Mais redoutant l'impression que pourrait produire
sur ses soldats la vue d'Italie, il commença par établir
en Espagne une espèce de gouvernement Romain et s'efforça
de faire croire que le Sénat, les tribuns, Rome, enfin n'était

120
plus dans Rome, mais renaisait autour de lui.
En même temps son adresse, sa sagesse et la modéra-
tion de son gouvernement achevaient de lui attirer
les peuples de l'Espagne - il s'occupa de leur ins-
truction, établit des écoles publiques. A cette
époque Perpenna ayant ramassé les débris de l'armée
de Lépidus mort en Sardaigne, les conduisit en
Espagne - ses soldats subjugués par les exploits de
Sertorius, l'obligèrent à se rendre à lui. L'Aristocratie
Romaine doublement menacée par la réunion involon-
taire de ses deux chefs, épuisée ses ressources et voyant
Pompée lui-même mettre un frein à leurs succès. Il
reprit bien-tôt la Gaule Narbonnaise et Sertorius
ne songea plus qu'à défendre les Pyrénées : il y envoya
un de ses lieutenants, étant lui-même occupé à
assiéger Laurone - mais celui-ci se laissa surprendre
par Pompée qui passa les monts sans coup férir : il
se vantait hautement de faire tout aussi faci-
lement le siège de Laurone à Sertorius, que ses braves
indignaient particulièrement - il lui tendit un piège,
laissa une partie de son armée devant la ville et
retrancha d'autre dans un camp, de façon à ce que
Pompée s'étant avancé, se trouva enfermé entre les
deux. La bataille de Laurone s'ensuivit - Pompée
y fut vaincu et l'eût été plus complètement encore
si Metellus Pius n'était venu à son secours, ce qui fit
dire à Sertorius qui le traitait de petit écolier de Sylla -
"Sans cette ville qui est venue se jeter à travers j'aurais
bien fouetté cet enfant". Les deux armées firent des quarts

ce qui n'empêcha pas que les opérations militaires
ne continuassent de côté et d'autre. Metellus marcha
contre Hyrtulenus lieutenant de Sertorius qui occupait
la moitié de l'Espagne - il y fut battu et lui-même
Pompeii remporta une victoire marquante sur Perperna
près de Valence et ces deux avantages l'encouragèrent
à livrer une bataille générale à Sertorius près de
Maceron: ce qu'il y eut de singulier dans cette affaire
c'est que les deux ailes de Sertorius y firent tour à
tour vaincus et victorieux, toujours uniquement
par sa présence ou son éloignement qui animait
ou décourageait ses soldats - les succès furent donc
balancés. Cependant Pompeii ayant renforcé son
armée de celle de Metellus, engagea une nouvelle
action près de Segontia et cette fois sa victoire fut
complète. Metellus s'en appropriait la gloire et la
tête lui en tourna - il étala dans toute l'Espagne
et sur-tout à Cordoue ses ridicules triomphes, se fit
donner le titre d'Impérator - jusques-là ce n'était
qu'extravagance, mais il fit pire et donna dans
une baffe cruaute en mettant à prix la tête de
Sertorius. Ce chef infortuné en était aux réponses
et malheureusement toutes ne furent pas honorables,
il se vit obligé de liquer les Espagnols, en leur
faisant promettre de revenir à son appel - il ne
négligait point de prendre sur eux jusque à l'ascendant
de la superstition - ayant perdu dans ce dernier combat
une biche apprivoisée qu'il aimait beaucoup et prétendait
être un don de Diane, on la lui ramena - il paya largement
ce service à condition qu'on lui en garderait le
secret - alors il déclara à son armée que Diane lui avait

180

promis en songe le retour de sa biche - il
l'appella - à un signal convenu on lâcha l'animal
qui s'élança vers son maître et laissa l'armée
plus convaincue que jamais qu'il était en complot
avec Diane. Il trouva une ressource plus effective -
mais moins honorable encore - dans la députation que
lui envoya Mithridate en lui offrant son alliance
et ses secours à condition que maître de Rome il
lui abandonnerait l'empire de l'Asie. Sertorius
répondit noblement par un homme Marinus qu'il
ne lui laisserait que le Pont l'héritage de ses aïeux.
Mithridate étonné s'écria : "Que fera-t-il donc dans
le Sénat Romain ?" Toutefois il accepta le traité
après le quel la guerre traîna encore deux années -
Sertorius était réduit à l'extrémité - mais son génie
et sa constance luttèrent contre l'adversité et empor-
tèrent souvent la balance - malheureusement son
caractère s'aigrit par les trahisons - comme il en
éprouva sur-tout de la part des Romains, il se
livra de préférence aux Espagnols, leur prodigua
sa confiance, ses faveurs, et s'aliéna aussi de plus
en plus l'esprit de ses concitoyens, qui désertèrent
peu à peu un parti qu'ils commençaient à trouver
alors anti-national. Perpenna qui n'avait jamais
obéi qu'à regret à un chef en qui l'orgueil d'un
grand nom ne lui faisait qu'un plébéien parvenu,
usurpateur de ses droits médita alors la plus odieuse perfu-
die - au moment de la célébration d'un sacrifice il se fit
apporter par des courriers apostés la fausse nouvelle d'une

victoires qu'il feignit de vouloir célébrer par un
festin au-quel il invita ^{virtuellement} celui-ci ne s'y rendit
qu'à regret, sa modération habituelle lui inspirant
de la répugnance et du mépris pour les vices de
table et de débauche aux-queles on se livrait en
pareil cas, dans ces temps corrompus - en effet le dégoût
des propos licencieux qui circulaient autour de lui
l'ayant fait se coucher sur son lit par crainte d'y
prendre part, au moment des libations les conjurés
se jetèrent sur lui et l'asphyxièrent. Perpenna
prit le commandement de l'armée, mais les Espagnols
l'abandonnèrent et il vit avec étonnement Pompée
qu'il s'attendait à voir récompenser son crime, marcher
contre lui et ne vouloir entendre à aucun accommodement.
Battu, il eut la lâcheté d'offrir à son vainqueur
les papiers de Sertorius prouvant la complicité d'une
quantité de sénateurs et de particuliers, mais Pompée
ne fit mourir loin de ses yeux par s'épargner toute
dilatation et fit brûler généreusement ses papiers d'argent.
Après quoi il parcourut l'Espagne, achève de la
pacifier, écouta les plaintes des peuples opprimés, y
fit raison et ayant rétabli par-tout l'ordre et
la justice, il revint en Italie où tout s'embrouillait
de plus en plus. Autre la guerre de Sertorius qu'elle
venait de terminer, Rome avait sur les bras celle
de Mithridate et de Spartacus: quoique la guerre avec
Mithridate eût commencé plu-tôt nous parlerons d'abord
de celle de Spartacus parce qu'elle désola le sein de l'Italie
voici quel fut son principe: on avait réuni une compagnie

Des esclaves destinés à combattre dans l'Arène
70 d'entre-eux se sauvèrent emportant pour-
toutes armes des ustensiles de cuisine qui s'étaient
trouvés sous leur main: ils rencontrèrent sur leur
route des chariots d'armes défensives destinées aux
gladiateurs et s'en emparèrent - bien-tôt quantité.
D'esclaves échappant à leurs maîtres vinrent se-
joindre à eux et ils atteignent au nombre de quel-
ques centaines se postent sur la Visuva. Appelés
Glandius Pulcher les y bloqua de tous côtés, hors
un sent où le rocher étant à pic, semblait rendre
la descente impossible: rien ne l'ôt au désespoir
armée pour la liberté - ces malheureux conjurent
des vagues, firent des échelles avec des sarments
entrelacés et descendant ainsi tout armés et sans
bruit ils surprirent le Préteur, le battirent et
s'emparèrent de toutes les armes du camp, capture
qui fut pour eux de la plus haute importance.
Leur nombre s'accrut journellement de plus en plus
jusqu'à 20,000 hommes. Spartacus les commandait
au courage il joignait les talents militaires et
défit le Préteur ^{Vatinius} qui accourait pour réprimer l'insur-
rection. La désobéissance suivit de près les succès de
cette armée: quoique chef général, Spartacus com-
mandait particulièrement les Thraces et Crépus les
Gaulois - voulant se signaler seul, il se sépara de
son général, et s'avança au devant du consul
Gellius, que Rome effrayée avait jugé nécessaire d'en-
voyer contre les rebelles. Il rencontra Crépus près du

Mont jargon en Apulie, le vainquit et lui tua 40000 hommes.
On eut alors Spartacus pendu sans ressource. Deux légions
consulaires et trois prétoriennes l'enfermaient de tous côtés
il eut l'art étonnant de battre ses cinq armées en détail
et enivré de ses succès il marcha sur Rome, faisant combats
comme gladiateurs à leur tour, les Romains qu'il avait
fait prisonniers. Les terreur panique qui avait suivi la bataille
de Canus se répandit dans Rome. Tout y était frappé de stupeur.
heureusement Crassus nommé Préteur et envoyé contre Spartacus
fut un adversaire digne de lui. Vainement ce héros esclave méditant
le projet le plus important, tourna tout à coup vers le midi de
l'Italie: il savait qu'une étincelle de révolte jetée en Sicile
y produirait le plus vaste incendie - voulant y envoyer un mille
d'hommes il fit l'impossible par obtenir que les pirates lui
fournissent des galères - la crainte des Romains leur fit refuser
ou éluder ses offres. Crassus le voyant ainsi arrêté au bout
de l'Italie l'y enferma par un fossé tiré d'une mer à l'autre
garni de palissades et de retranchements. Dans cette position
désespérée, Spartacus sans passer le temps en vains discours
parla aux gens - il fit mettre un esclave en croix et montrant ainsi
aux siens le sort inévitable qui les attendait, s'ils ne parvenaient
à s'y soustraire, la peur double leur courage, tous les obstacles furent
forcés et l'armée de Crassus victorieusement traversée. Ainsi saisi
Spartacus voulant gagner le nord de l'Italie, licencia ses troupes
et reprendre une vie tranquille, mais Crassus ne lui en laissa point
le loisir - il le suivit de près, surprit deux corps d'esclaves séparés
du gros de l'armée et leur tua 20000 hommes. Spartacus tenta un
nouveau combat en Apulie - au moment de charger, il renvoya
son cheval par que le danger lui fut commun avec le combattant à
pied, fit des efforts inouïs par joindre Crassus, le mit plusieurs fois en
danger et succomba après des prodiges de valeur: un germe de révolte
subsistait encore dans les débris de son armée dispersée. Lors de l'évasion
partie de Spartacus du Bruttium, Crassus avait jeté un cri d'alarme qui
de Rome avait retenti en Espagne et en Asie - on avait rassemble les légions
et Pompée - le dernier arriva comme tout était fini - il dit une de ces belles
épures qui erraient encore çà et là et eut le front d'écrire à Rome que lui seul
avait terminé cette guerre - le chemin de Capoue à Rome fut baigné de sang où
étaient attaqués les derniers traîtres que l'on faisait prisonniers: cela arriva à 24 ans avant J.C.

Sylla lors qu'il quitta l'Asie avait donné à Murina le commandement des troupes qu'il y laissait; à peine fut-il parti que Mithridate eut aux Romains quelques places dans la Cappadoce. Murina lui livra une bataille dont les deux parts s'attribuèrent la victoire — il parait cependant que celui de Mithridate fut plus sûr, puisque Sylla alors Dictateur ordonna à son jeune lieutenant de se tenir tranquille: ces événements insignifiants appelés la seconde guerre de Mithridate datent de 86 ans avant J.C. et la troisième guerre dont nous allons parler est de 83.

Elle commença par une ligue entre Mithridate et le Roi de Bithynie, pour l'envahissement de la Cappadoce. Des négociations croisées avec le Sénat lui laissèrent le temps de terminer sa conquête et même d'en faire une autre sur son allié, qui l'avait abandonné pour se soumettre aux Romains et qu'il en put aussi-tôt en se rendant maître de ses états. Le Sénat prit alors des mesures énergiques, mit sur pied une armée nombreuse et en donna le commandement à Lucullus, connu par son luxe et ses richesses et qui avait de quoi l'être par des qualités plus réelles. On lui donna pour lieutenant Aurélius Cotta qui était déjà sur les lieux et n'avait nulle envie d'attendre son Chef pour se mettre en campagne. Mithridate de son côté ne voulut point laisser l'offensive aux Romains; il s'avansa à la tête de 200000 hommes pour défendre l'entrée de la Bithynie. Cotta

et lui se rencontrant à Chalcédoine et le premier battu
sur terre et sur mer se retira en abandonnant à Mithridate
les villes alliées aux Romains - plusieurs d'entre-elles lui
résistèrent et particulièrement Cyrène qu'il assiégea
avec toutes ses forces, résolu d'en faire un exemple capable
d'intimider les autres. Lucullus arriva alors avec une
armée de 20000 hommes, faiblement renforcée de ce qui
restait encore de troupes Romaines en Asie - il osa
approcher de Mithridate avec des forces si inférieures, mais
se pliant aux circonstances il résolut de n'agir qu'avec
une sage lenteur. Cependant Mithridate pressait le siège
de Cyrène et y déployait toutes les ressources de l'art
que lui avaient enseigné les officiers Romains du parti
de Marius qu'il avait recueilli dans ses armées - mais l'habi-
lité de la défense répondait à celle de l'attaque. ^{Fort}
Les assiégés allaient se rendre faute de vivres, quand
Lucullus ranima leur courage en les faisant avertir par
des plongeurs qu'il allait les secourir : fort heureusement
pour Mithridate de son côté n'ayant pas songé à se
rendre maître de la mer, de façon à se procurer une quan-
tité de vivres suffisante à cette armée immense, il fut obli-
gé d'en détacher un grand corps pour bien aller chercher des
vivres. Ce corps fut intercepté et exterminé par Lucullus
ce qui obligea Mithridate à lever le siège et à reprendre
le chemin de ses états - c'est là que Lucullus l'attendait
il attaqua au passage de Granique cette multitude disor-
ganisée, la défit complètement et força Mithridate à fuir
avec une faible escorte. Tout alla se passant au moment
où Spartacus faisait trembler l'Italie : Mithridate conçut le hardi
projet d'employer la flotte qui lui restait à y faire une diversion
importante

en envoyant Marins qui la commandait au secours de Spartacus.
 D'après les ordres une partie de cette flotte qui mouillait à Ténédos,
 avait déjà pris le chemin de Lemnos, quand Lucullus eut un songe
 qu'il prit pour un avertissement céleste, d'après le-quel il prit
 des informations qui le mirent sur les voies de ce projet dangereux.
 Ses solus le firent échouer; il se rendit maître des deux parties
 de la flotte et fit subir un supplice affreux à Marins en qualité
 de déertene. Mithridate abandonnant alors la Province d'Asie
 reprit le chemin du Pont et comme il passait par Nicomède, il
 y fut bloqué par terre et par mer par Cotta, mais il fut quitté par
 la peur, son chef mal-habile n'ayant pas su prévenir son infir-
 mité. Lucullus traversa la Bithynie et la Paphlagonie, laissant sur
 sa gauche les colonies grecques occupées par les armées de
 Mithridate - les plus considérables de ses villes étaient Nicomède,
 Synope, Amysus et Lupatoria - il fit asiéger ses deux dernières
 et continuant à poursuivre Mithridate il s'avance jusqu'à
 Thermodon où cet indomptable ennemi était encore parvenu
 à rassembler une nouvelle armée très-forte sur tout en
 cavalerie - il se retranchait le jour et marchait la nuit.
 Lucullus le suivait avec précaution, en qui ne l'empêcha
 pas de tomber dans un piège que le vieux Roi lui tendit,
 et où l'ignorance des localités et le manque de cavalerie
 lui donna un désavantage, d'après le-quel il résolut de
 ne plus en venir à aucune action en rase campagne, cherchant
 les montagnes et les défilés afin de s'aider de la position
 des lieux. Il fut ainsi victorieux dans trois combats et une
 révolte qui éclata dans l'armée de Mithridate, mit le
 comble à ses disgrâces. Il fut forcé de fuir hors du Pont
 presque seul, laissant après lui ses femmes, ses sœurs et ses frères,
 dans des forteresses encore gardées par ses soldats - les plus part
 de ses femmes se donnaient la mort à l'approche des Romains
 mais peu le firent spontanément et de plein gré - presque toutes

La brigande
d'âge du rapin
et d'oppression intéressante fut Monima Grecque de naissance - son
me se consola
pas. Sylla avait
condamné l'acte odieux que lors qu'on lui donna le choix entre la
à payer ou
Mithridate
l'espérance de servir du Diadème et l'employa à se pendre - mais
de son nom
par ordre de
Mithridate
indignation en s'écriant - "Miserable Diadème, tu ne peux
les restes de
cette soumission
même se payer
vaient encore
lors de l'arrivée
de Lucullus: les- quels on trouva son traité sur les poisons. Lucullus
les traitant
forçant les
pers à vendre
leurs enfants
comme esclaves
par satisfaction
des deux villes dont il avait ordonné le siège. - il vou-
ait cependant
les sauver de la destruction par respect pour le nom
grec - l'état grec; malheureusement il arriva trop tard pour Eupalie
de désolation
de cette contrée
qui s'empres-
sa à lui-même
qu'il en avait
un traité
se fit adorer. Lucullus envia noblement le destin de Sylla qui avait pu
sauver Athènes; il fit rebâtir Amisus par ses soldats et
ses habitants dispersés ne tardèrent pas à revenir prendre
possession de leurs nouveaux foyers.

Cette campagne avait fait recueillir à Lucullus une ample
moisson de gloire militaire; il en acquit une plus desirée
en réprimant les vexations des Romains et traitant
l'Asie respirer de leurs rapines et la reconnaître lui-
même tous les fœurs. Ne perdant pas de vue Mithridate,
il envoya Appien Claudius sommer Tyrrane Roi d'Arménie

1811
De lui livrer son beau-Père qui s'était retiré à sa
Cour. L'Arménie s'était considérablement agrandie
par la conquête d'une grande partie du Royaume de
Syrie toujours déchiré par les discordes des Séleucides et
Tigrane résidait pour lors à Antioche dont il avait
fait sa Capitale: il y reçut apprenant avec un orgueil et
répondit à la sommation de Lucullus avec une fermeté
méprisante, à laquelle la fierté Romaine n'était nulle-
ment accoutumée - Tigrane appuya ses paroles d'une
étroite alliance avec Mithridate, dont le dévouement
de son gendre releva les espérances. Lucullus avant de
pénétrer dans le cœur de l'Arménie voulut apurer ses
dormiers par la prise d'Héraclée et de Synope - lui-même
se rendit maître de cette dernière et elle fut épargnée -
mais Héraclée prise par Cotta fut pillée, ses habitants vendus
comme esclaves, enfin il poussa la barbarie de la
victoire après l'avoir traduite en justice à Rome et
condamnée. Lucullus entra alors en Arménie avec 12000
hommes seulement et presque sans cavalerie - Tigrane
avait quitté Antioche pour accourir à la défense de ses
anciens états - la terreur habitait tellement cette Cour-
esclave, qu'on avait été long-temps sans oser annoncer
au despote l'invasion de l'ennemi et celui qui prit
sur lui d'en donner la première nouvelle fut puni de
mort: cependant Mitrobarrane qu'on avait envoyé contre
Lucullus et à qui il avait passé sur le corps, vint dire
hardiment à Tigrane que tout était perdu s'il ne trouvait
moyen de mettre toutes ses forces sur pied pour les opposer aux
Romains qui marchaient sur ses pas. Le Roi quitta avec
précipitation Tyganeorte, franchit les Monts d'Arménie,

fit un appel général à ses Sujets et eût bien-tôt
une armée innombrable, dont la cavalerie se montoit
à 50,000 hommes. Lucullus sans s'arrêter à Tigranocerta
le suivit, ce qui parut à Tigrane et à Mithridate
lui-même une témérité inconcevable: atteint par les
Romains au bord d'une rivière qu'on appelle Tigrane s'écria
après avoir considéré leur petit nombre, "Que me veulent
ces gens-là - ils sont trop si ce sont des Ambassadeurs,
et trop peu, si ce sont des Soldats!" La rivière qui
séparait les deux Armées, formait à cet endroit un
coudé qui obligea les Romains à tourner le dos à l'ennemi
pour venir à un passage qu'on appelle de Tigrane les
eurent en fuite et porta des cris de triomphe, mais
la ^{surprise} consternation suivit de près quand on les vit déployer
leurs rangs et attaquer les Cavaliers Arméniens bardés
de fer dont la déroute se communiqua bien-tôt à
toute l'armée qui fut débandée et vaincue sans avoir
combattu - les Romains leur tuèrent dit-on près de
100,000 et ne perdirent que 12 ^{hommes} dans cette bataille.

Quatorzieme cahier
d'Histoire
pour mon Anna. —

7 juil 1825.

Résumé de la Leçon du 7^e jan.

Nous avons vu Crassus partant pour sa province de Syrie avec le projet de faire la guerre aux Parthes: cette belle province était en proie aux troubles et guerres intérieures depuis le départ de Pompée. Gabinus qui la commandait fit deux fois la guerre aux Juifs, que ses tyranniques conceptions soulevaient contre Rome - non content de tout le pillage dont il s'y gorga, il attaqua les Arabes peuple que les Romains avaient jusque-là laissé en repos - cette agression n'eût aucune suite. Une autre plus importante occupa Gabinus - Ptolémée Aulète, ainsi nommé, parce qu'il jouait très-habilement de la flûte, avait lassé les Egyptiens ses sujets par ses vices et sa nullité, et ils l'avaient honteusement chassé du trône - ce roi fugitif fit long-temps antichambre chez les Sénateurs et les tribuns de Rome - Pompée le protégea et voulut même être chargé de cette guerre - mais on falsifia des passages des Livres Sybilliens pour l'y faire renoncer. Ptolémée s'adressa alors à Gabinus et les grandes promesses qu'il lui fit le tentèrent au point que sans le consentement et même contre l'express volonté du Peuple Romain, il s'embarqua pour l'Egypte et y rétablit le joueur de flûte sur son trône. Son commandement expiré, il fallut revenir à Rome, mais il n'osa y entrer, dans la

180
crainte d'un jugement à subir et resta dans les
environs. Crasus vint lui succéder en Syrie. Le roy
ennemi des Parthes dont il méditait la ruine, remon-
tait à 250 ans avant J. J. Il avait eu Arsace
pour fondateur et ses conquêtes sur Antiochus Roi
de Syrie s'étaient successivement étendues depuis
l'Euphrate jusqu'à l'Euphrate. Les Parthes, excellents
cavaliers et habiles tireurs d'arc, combattaient
en fuyant: leurs mœurs étaient un mélange de
luxe, de barbarie, de firocité et de dévergondage -
un courage intrépide ne les empêchait pas de fuir
car leur fuite était aussi dangereuse à l'ennemi
que l'attaque la plus impétueuse. Crasus passa
l'Euphrate à la tête d'une armée de 20000 hommes
tous très légionnaires, accoutumés à vaincre - il
entra en Mésopotamie - n'y trouva point de Parthes
et soumit facilement les villes, y laissa des garnisons
et la saison se trouvant avancée l'Armée Romaine
eut à passer l'Euphrate en Syrie. On fit de grands
préparatifs de guerre pour l'année prochaine et comme
ils exigeaient beaucoup d'argent, le temple d'Hierapolis
et celui du vrai Dieu à Jérusalem furent pillés. Le
Grand-Prieur Bias avait cru prévenir cette profanation
en offrant pour s'en racheter un immense lingot d'or
qui se trouvait enclavé dans une des portes du
Temple - l'offre fut acceptée et le pillage n'en eut
pas moins lieu. Sur ces entrefaites le jeune Crasus
Compagnon des exploits de César dans les Gaules, ayant

amené à son Père un Corps de Cavalerie Gauloise
ils se mirent en Campagne et passèrent l'Euphrate.
Le Roi d'Arménie envoya des Ambassadeurs offrir
à Crassus le secours important de trois hommes de
Cavalerie organisés comme celle des Parthes - ils y joignirent
le sage conseil d'entrer par l'Arménie, pays allié
qui présentait aux Romains tous les genres de secours
au lieu de s'enfoncer dans les déserts ignorés de la
Mésopotamie. Mais Abgar Roi d'Edesse combattit
cet avis, sous prétexte que la longueur du chemin
découragerait les légions et qu'il était de leur
dignité de prendre le chemin le plus court pour aller
à l'ennemi. Malheureusement l'avis du bon traître
soudoyé par le Roi des Parthes, prévalut: ce Prince
marcha lui-même contre le Roi d'Arménie et envoya
contre Crassus, son Lieutenant Suréna. Par une
singulière fatalité, les présages malheureux s'accrois-
saient autour du combat - ses mains laissaient échapper
les entrailles fumantes des victimes - son pied glissait
au passage de l'Euphrate, et quoiqu'il présentât avec
célérité à son armée, comme une prise de possession du
pays ennemi, la superstition y voyait une suite des
malédictiones solennelles d'Attilius et la menace d'un
sombre avenir. La peine s'étant-elle engagée dans les
sables arides de la Mésopotamie, qu'on s'aperçut avec
effroi de la défection d'Abgar, qui alla avertir Suréna
de la marche des Romains: celui-ci prit ses mesures
en conséquence: bien-tôt les éclaireurs de Crassus virent

187
lui annoncer qu'on apercevait quelques Cavaliers
Parthys dispersés - on les crut en fuite; mais on ne
tarda pas à découvrir l'armée entière du Surina-
rangin en bon ordre. En l'approche des Romains
elle s'ébranla et leur lançait en fuyant une grêle
de dards énormes, dont tous portaient coup. Crasus
désespérant de ne pouvoir les atteindre, détacha son
fils à leur poursuite - les Cavaliers Gaulois les
joignirent, engagèrent le combat et firent des prodiges de
vaillance - les Soldats Gaulois se glissaient sous les
Chevaux des Parthys et les éventraient; cependant ils
furent vaincus: et le jeune Crasus se donna la
mort, pour échapper à l'esclavage. Les Parthys ayant
trouvé son corps, envoyèrent sa tête sanglante au
bout d'une pique à son malheureux Père, qui soutint
ce Spectacle affreux avec une constance digne de
l'ancienne Rome et qui ranima le courage des siens.
La nuit étant venue sépara les combattants, les Parthys
s'éloignèrent et les Romains allèrent chercher un abri
dans la Ville de Charis où ils avaient garnison.
Mais la quantité de vivres qui s'y trouvait, n'était
point en proportion avec les besoins de cette armée;
il fallut donc songer à la retraite. Crasus s'étant
confié imprudemment aux guides du Pays, se mit
en marche la nuit et égaré par ses traîtres qui
faisaient tourner l'armée sur elle-même, il se retrouva
le lendemain, au même point d'où il était parti.

Craspus son Questeur, qui lui avait vainement
prêché la confiance, avait ^{pris} le parti de s'échapper
avec 300 hommes, qui furent les seuls sauvés du
désastre. -- Craspus cependant partagea son armée
en deux - donna le commandement de l'autre moi-
tié à Octavius et les deux corps se suivirent en
s'appuyant à une chaîne de Montagnes qui les
protégeait contre les attaques de l'ennemi. Surina
les suivait et ne les perdait point de vue: il leur
tendit un piège en laissant échapper des prisonniers
Romaines, devant les- quels on avait dit à dessein
que si Craspus traitait en pourparlers avec Surina
il le laisserait se retirer sain et sauf à des conditions
honorables. Le bruit se répandit dans l'armée,
qui désespérant de sa position força son chef à
une conférence avec le Général ennemi. Craspus ne
se fit point illusion: il protesta contre cette violence
et prit généreusement sur lui la responsabilité
de la démarche dangereuse, à la- quelle ses soldats
l'obligeaient et dont il voulait leur sauver la honte.
Ils allèrent à pied au devant de Surina qui était à
Elyat - les barbares eurent l'air de remarquer cette
inconvenance et lui en présentèrent un - mais au
moment où il le montait, un Parthe frappa violam-
ment l'animal pour le faire emporter et prendre ainsi
Craspus vivant - mais son léger l'arrêta; le défendit
quelque temps et enfin sur son ordre lui donna la mort par

188
lui épargner des fers. Surina fit de sa tête un
ornement par la cour du son Cheval. L'armée Romaine
toute entière fut exterminée ou faite prisonnière
dans le désert, 54 ans. avant J.C. - Cette mort de
Craspus devenait funeste à la liberté Romaine;
elle rompait l'équilibre qu'il entretenait encore
entre Pompée et César, et la guerre civile devenait
inévitabile.

Les Parthes devenus agresseurs à leur tour virent
par trois fois attaquer la Syrie - ils furent repous-
sés la première et encore la seconde année par
Cassius, qui y commandait provisoirement; cette
seconde fois leur armée avait été immense et
commandée par Pacorus fils d'Artaban leur Roi.
Mais à la troisième, Bibulus que Rome avait
envoyé pour remplacer Craspus en Syrie, se laissa
enfermer par les Parthes à Antioche avec autant de
résignation qu'il en avait mis jadis à s'enfermer
lui-même dans sa Maison durant huit mois,
pendant son consulat et celui de César.

Rome que nous avons laissée gouvernée par Pompée
avait vu les troubles de son consulat suivis de
celui d'une anarchie complète: le triumvir était
sorti de charge avec la ferme résolution d'empêcher
qu'on ne lui nomme un successeur, au moyen de
troubles fomentés et renouvelés à chaque élection. Les
Aristocrates voulaient élire au consulat Melior, ou

Metellus Scipion: ils ne purent y parvenir et la République resta six mois sans Magistrats - on vit bien alors que Pompée aspirait à la Dictature; ses partisans firent des motions très-claires à ce sujet, mais ayant trouvé une opposition presque égale dans le Sénat et le Peuple, Pompée se rapprocha de plus en plus de César, qui mit son amitié à une forte épreuve, en lui demandant une de ses Légions pour remplacer celle qu'il avait perdue dans le pays des Ibériens. Elle lui fut accordée et Caton s'écria à ce sujet: "Où en sommes-nous Romains, si nos Citoyens se prêtent des Légions, comme autrefois on se prêtait des manteaux?" Cette époque fut marquée par l'aspersion de Clodius - cet homme d'un caractère naturellement bouillonnant était l'instrument que les Triumvirs et principalement Pompée employaient à mettre en feu la République par la force à se jeter entre les bras d'un seul: il s'était composé une armée de satellites en enrôlant les corporations composées depuis Numida cette partie la plus pauvre de la Population, qui n'avait rien à perdre et tout à gagner: Le parti Aristocratique qui était par lors le parti Républicain, opprimé par cette multitude armée, n'avait trouvé, comme on l'avait dit plus haut, d'autre remède à opposer à l'excès du mal, que le mal même et il avait autorisé Milon, un de ses Membres les plus distingués, à enrôler à son tour la partie la plus saine de cette même population, afin de se mettre en mesure de repaquer la force par

189
la force. Rome et ses environs durèrent ainsi le
théâtre déplorable de rixes journalières et de combats
sanglants. L'élection projetée d'un magistrat, la
proposition d'une loi, enfin toute affaire publique
quelconque et souvent même les affaires particulières
mettaient les deux partis aux mains - les rues, les
places publiques, souvent même l'intérieur des
maisons étaient ensanglantés - on y attaquait les bons
citoyens avec le fer et la flamme et ils ~~étaient~~^{avaient} à
soutenir des sièges en forme. Au milieu de cet
affreux désordre, Milon ayant un voyage à faire
à Lanuvium, où les devoirs de sa charge l'appelaient
à offrir un sacrifice, partit dans une voiture avec
son épouse, ses enfants, et une suite pacifique de
femmes, d'esclaves etc. Clodius lui tendit une embuscade
sur la route - monté à la légère et suivi d'une
troupe bien armée, il attaqua Milon avec tout
l'avantage ^{de la surprise} du nombre et de la position - toutefois
le courage y supplia - le cocher de Milon fut tué
en se défendant - lui-même mit pied à terre et
vaillamment secondé par sa faible suite, il repoussa
celle de Clodius qui fut même grièvement blessée et
emportée par les siens dans une hôtellerie: Milon tira
par l'occasion et l'amour du bien public qui le
poussait à se débarrasser d'un homme dont l'existence
était un malheur général, se décida à poursuivre
sa victoire - Clodius fut attaqué et massacré dans son
asile. Son corps fut porté à Rome: l'acte de violence

qui terminait ses jours, prêtait beau jeu à toute
alla de Fulvia sa femme; elle exposa le corps
dans le vestibule de sa maison, et s'abandon-
nant à tous les transports d'une douleur contagieuse
n'éparqua rien pour exalter les regrets d'une populace
avide et corrompue à qui cette mort ravissait un
salaire apuré et les gains fréquents d'un pillage
journalier. Elle s'assembla tumultueusement pour rendre
les derniers devoirs à son idole et la fureur populaire
fut portée au point que des brandons furent lancés
sur le Palais Hostilia où s'assemblait le Sénat et qui
devint la proie des flammes. Les bons citoyens, désespi-
rant alors de la cause publique se virent forcés de
la confier à Pompée - Caton lui-même lui donna sa
voix pour le consulat et répondit froidement à ses re-
mercîments: "ce n'est pas de vous, c'est de Rome qu'il
s'agissait." Milon qui avait été revu à Rome pour
y briguer encore le consulat avait été exilé à Mar-
seille - Cicéron avait tenté de le défendre, mais les
menaces, les vociférations du peuple l'avaient entraîné
de au point de lui couper la parole - il bigaya
quelques mots inintelligibles et descendit de la tribune.
Plus tard il écrivit l'éloquent playdoyer qu'il n'avait
pu prononcer et l'envoya à Milon, qui lui répondit:
"Je dois me réjouir, que vous n'ayez pu parler comme vous
avez écrit, car je n'aurais probablement jamais goûté
de l'excellent poisson que je mange à Marseille." -
Cependant Pompée satisfait et flatté d'avoir enfin forcé
la confiance de l'aristocratie, s'y rattacha désormais, s'éloigna
peu à peu de César, soutint ni du parti Démocratique, rétablit

110
le calmer dans Rome et pousser la modération jusqu'à
se donner lui-même par collègue Metellus Scipion.
au reste ses mauvaises mœurs le rendaient peu digne
l'estime publique ne pouvant devenir son partage.
Pompée fit renouveler la loi contre la trigue et
la viola la première en soustrayant aux Juges
son collègue Metellus justement accusé d'en avoir
fait usage : un service plus essentiel vu qu'il
était encore possible, fut de réformer et abréger
les procédures judiciaires. César quoiqu'absent,
demanda à son tour un second consulat : Pompe
n'eut pas le courage de lui résister et prépara
sa perte.

Résumé de la leçon du 10^e bre. —

La guerre civile ne tarda point à éclater entre César et Pompée — us en avons vu les causes ^{éloignées} ~~préparatoires~~. Depuis que ce dernier s'était rapproché du Sénat, il avait laissé plusieurs fois parvenir au consulat des familles aristocratiques ennemies de César — les Marcellus, sur-tout s'étaient distingués par leurs motions hostiles contre lui; une d'elles tendait à lui ôter le commandement des Gaules avant l'expiration du terme des dix ans. Pompée comme à son ordinaire avait eu l'air de s'y opposer publiquement pour la mieux appuyer en secret. Il avait demandé à César de lui restituer sa légion et avait trouvé moyen de l'y forcer en quelque sorte. La perte de l'armée de Crassus en Asie, obligea le Sénat à y envoyer de nouvelles légions: Pompée et César en offrirent chacun une, mais Pompée désigna justement celle qu'il avait prêtée et ainsi César en fournit deux; mais ne voulant point se brouiller avec le Sénat, il se soumit sans peine, à cette diminution sensible de ses forces. L'année suivante les nouveaux consuls furent choisis de même parmi ses ennemis et ce fut encore un Marcellus qui atte-

qui cette fois insista hautement sur sa destitu-
 tion. César se rendit dans la Gaule cisalpine
 pour appuyer de plus près ses partisans : il négocia
 avec le Sénat et prouva ou du moins témoigna
 beaucoup de modération pour le mettre dans son
 tort. Il offrit de renouer au gouvernement
 de la Gaule transalpine, se contentant de celui
 de la cisalpine et de l'Illyrie ; le Sénat n'en
 dut que plus exigeant - César se borna enfin
 à l'Illyrie et une seule Légion - mais ce fut son
 dernier mot. Or ces pourparlers avaient duré
 près de 3 ans, pendant les-queils il continua
 à parcourir et organiser les Gaules et parvint
 à y faire aimer l'administration Romaine. Fort
 de l'affection de ce peuple guerrier, de celle de
 ses huit légions qui lui étaient dévouées, enfin
 de sa proximité de Rome, il restait tranquille
 et attendait les événements. Pompée les accibla
 en levant le masque ; il s'engagea vis à vis du
 Sénat à le défendre contre César : comme d'abord
 on lui témoignait quelques craintes sur le peu
 de forces disponibles : "Ne craignez rien, dit-il, je
 n'ai qu'à frapper du pied la terre d'Italie pour
 en faire sortir des Légions." Or l'en crut sur
 parole et sa présomptueuse sécurité endormit le
 Sénat et lui-même sur les dangers qu'ils se préparaient.

Marcellus proposa d'envoyer ordre à César de
licencier ses troupes - un Sénatus Consultum fut
porté à ce sujet - l'influence que le vainqueur des
Gauls quoiqu'absent exerçait sur les élections
avait fait nommer tribuns son Questeur Mare-
luttinus et Quintus Cassius - tous deux opposèrent
leur veto au Sénatus Consultum - mais on ne tint
compte de leur opposition et les partisans de
Pompeii s'étant assemblés, la vie même des deux
Tribuns fut menacée et le camp de César devint
leur asile. Cette violation des lois les plus sacrées,
lui offrait une trop belle prétexte d'insolence pour
ne pas la saisir avec empressement - toutes les
classes du peuple étaient en sa faveur - ses par-
tisans ruinés par la huz, corrompus par les troubles,
étaient sans doute la lie du Peuple Romain, mais
c'était le grand nombre - on pouvait compter la route.
Cependant César fit encore des avances au Sénat
et à Pompeii; il parut tenir à rejeter sur lui
tout l'odieux de la guerre civile: on la provoquait
inévitable depuis le départ des tribuns. Pompeii
avait fait mine de se retirer à sa Campagne où
le Sénat lui envoyait une invitation solennelle et
une épée pour venir défendre la République. "J'en
userai, répondit-il, si je ne puis faire autrement."
Le Sénat le laissa faire et paraissant ignorer où avait
oublié quel était César, garda son étouffante sécurité.

142.
César apprit ces événements à Ravenne - il
n'avait pour le moment qu'une seule légion sous
sa main - il l'appela, la harangue, lui montre
les deux tribuns déguisés et fugitifs - la violation
des lois, celle d'une magistrature garantie sacrée
de la souveraineté du peuple les indique - César
les échauffe et les fait marcher secrètement sur
l'heure vers Rimini - il envoie ordre aux autres
légions de l'y joindre - lui-même pour mieux cacher
son jeu, resta encore à Ravenne, assista au
spectacle du soir, y disputa des plans d'archi-
tectures qu'on lui présente, les corrige, sort
enfin comme si de rien n'était, part, voyage
toute la nuit et rejoint le lendemain sa légion
au bord du Rubicon. Un Sénatus Consultum
fort ancien défendait le passage de ce ruisseau
à tout général Romain à la tête d'une armée
afin que la force militaire ne pût jamais troubler
la liberté des délibérations du Sénat. Un respect
inné, les impressions ineffaçables de l'enfance,
arrêtaient un moment César - absorbé dans ses
méditations il contemplan long-temps cette faible
barrière avec une hésitation religieuse... enfin
il s'écria : "Le sort en est jeté" c'est eux qui
l'ont voulu. " Le ruisseau fut franchi et l'empire
du monde ^{caché} ~~se~~ pour quelques temps le perquard de
Boutus. —

Labiennus le ~~premier~~ Lieutenant et l'ami de
César lui en montra le premier la pointe, en
refusant de servir sous ses ordres aussi-tôt après
le passage du Rubicon. César parut mépriser
sa défection et avec sa générosité accoutumée, il
lui renvoya ses bagages, ses esclaves, ses propriétés
quelconques, disant qu'il ne voulait rien garder
d'un traître. —

Rome apprit à la fois l'arrivée des tribuns dans
le camp de César, son harangue aux soldats, son
passage du Rubicon et sa marche sur Corfinium
où l'on avait envoyé Domitius Ahenobarbus avec
un corps de troupes. Le Sénat perdit la tête —
il alla en corps chez Pompée réclamer les secours
qu'il avait promis. Caton portait la parole
et lui rappela celle, qui avait inspiré une
confiance non moins aveugle que la présomption
qui la dictait — mais Pompée n'avait rien prévu,
rien préparé. il envoyait çà et là des personnes
Consulaires pour rassembler des troupes — figurer
eût une telle mission en compagnie, mais on s'y
était pris trop-tôt et trop tard — toutes les ressources
manquaient à la fois — il n'y avait dans l'Italie
que deux Légions dans le midi, et encore n'étaient-elles
point ^{disposées à agir} ~~employables~~ contre César, car c'étaient les
siennes, qu'il avait données bien malgré lui, pour l'Asie.

scut
l'in
d'un
suc
la d
pre

Domitius marcha pourtant contre lui, mais
50 de ses Coureurs, suffirent pour disperser atten-
dant toute armée : Domitius s'enferma dans Corfinium - ^{l'importance} ^{d'un premier} ^{succès et tout} ^{le danger d'un} ^{premier revers,} résolut de s'en emparer à tout prix - il ferma la
ville en un clin d'oeil et lui coupa tous moyens
de communications - ses légions la rejoignaient
successivement - son armée creusait journellement
en foras et en sautage - elle de Domitius finit
par envoyer une députation à César pour lui offrir
de lui ouvrir leurs portes et de lui livrer leur
Chef mort ou vif. Le collègue de Domitius dans
le commandement, Lenthulus Spenther, vint
alors lui-même au camp de César, se livrer à
sa clémence : Domitius commanda à son Médecin
de lui préparer du poison et l'avaler - mais Len-
thulus étant revenu plein d'admiration pour ^{celui}
qui l'avait reçu on ne peut pas mieux et l'avait
laissé libre de servir encore contre lui, Domitius
se repentit lâchement, fondit en larmes et fut
consolé, ^{par} ^{qu'il ne l'avait avalé} ^{trist} à propos par son Médecin qui lui
apprit qu'une potion soporifique ; il ne put
donc point se part de la clémence du vainqueur
Rome désormais ouverte à César, ^{tôt évacuée par} ^{provoquant une}
émigration générale - tous les Magistrats en sortirent
après avoir proclamé le tumulte - Pompée était
abreuvé des outrages de l'ironie la plus amère -

Par-tout on lui criait ^{qu'il était digne} de frapper du pied et
de crier des légions. Caton était sombre comme
l'avenir de la Patrie. César en sortant de forgi-
nium écrivait à son ami Balbus cette lettre fameuse
qui dévoilait son système politique, basé sur sa
grandeur d'âme: "Ne croyez pas, dit-il, que je veuille
imiter Marius et Sylla: Rome et l'Italie ont été
après eux sanglantes: épargnez maintenant si la clémence
et l'humanité ne pourront pas éteindre la même flamme
sur le cœur des hommes." Cæsar avait-il parodié d'une
façon bien séduisante le mot de Pompée: "Quiconque
n'est pas ~~pe~~ pour moi et contre moi", en disant: "Quiconque
n'est pas contre moi et pour moi." Ainsi tout se
calmait et se groupait autour de lui - arrivé
près de Rome, il n'y entra point et poursuivait
Pompée qui s'était sauvé à Brindes - arrivé devant
la place, les ouvrages qu'il commanda par la terre
par terre et par mer, s'élevèrent avec une célérité
magique, Pompée craignant de se trouver enfermé, s'em-
barqua sur le peu de galères qu'il avait et s'en-
voya vers l'Épire. César alors maître de l'Italie marcha
vers Rome; il rencontra sur son chemin Ciceron qui
revenait de Campanie après d'inutiles efforts pour y rassembler
des troupes à lui opposer. César le combla de témoi-
gnages de respect et d'estime et le conjura de revenir
à Rome, présider le Sénat qu'il voulait y rassembler.
"Et pourrais-je dire librement ma pensée dans ce Sénat?"

lui demanda Césaire: "Es y appellerais-je s'il en
était autrement s'eria Césaire! - Eh bien, sache
que j'y enverrai Pompée jusqu'aux nues - que je
prouverai évidemment la légalité de sa cause
et l'injustice de la vôtre!" Eh bien, je vous en
dispense, dit Césaire en riant, et il le laissa pro-
mener librement ses chagrins dans l'Italie.

Au milieu des prospérités le besoin d'argent se
faisait sentir à Césaire - il ordonna qu'on lui
ouvrit le trésor public: le tribun Metellus s'y
opposa - mais de la mort il persista dans son
refus: Sache lui dit Césaire qu'il lui en coûte plus
de menager que d'exécuter un menage: Metellus,
^{intimidé}
~~vaincu~~, se dévota...

La possession de la Sicile et de la Sardaigne
étant absolument nécessaire pour nourrir Rome
Césaire y envoya ses Lieutenants; furieux l'un
d'un chef Varus de Sicile où il commandait
et l'obligea à se sauver en Afrique.

Résumé de la Leçon du 12 gha. -

César n'avait eu son pouvoir que l'Italie et les Gaules; le reste de l'Empire Romain relevait encore de Pompée ou plus tôt du Sénat: il fallait en faire la conquête et commencer par celle de l'Espagne comme plus rapprochée de l'Italie: elle était gouvernée par Pétreius et Afranius lieutenants de Pompée et la Lusitania par Varro. Ils avaient 8 Légions sous leurs ordres. César marcha contre eux avec une Armée très-inférieure en nombre, mais ayant franchi les Pyrénées, il se trouva enfermé par l'ennemi entre l'Ebre et la Sègre, manquant de provisions et dans l'impossibilité de communiquer avec les Gaules. La nouvelle de cette position désespérée s'étant répandue à Rome, beaucoup de Sénateurs restés neutres jusque-là, allèrent rejoindre Pompée: Cicéron fut du nombre - ils firent mal ressembler comme ayant attendu le dernier moment pour se décider entre les deux partis - celui de l'Aristocratie se berçait alors des plus brillantes espérances - déjà, ^{ou y formait des listes de proscriptions} on se partageait sur le papier les dépouilles des partisans de César et les uns même et pendant qu'on disputait à qui s'emparerait de ses beaux jardins sur le Tibre, il se tirait du mauvais pas où il était tombé, par une manœuvre tellement savante que le grand Coudé alla l'étudier sur le lieu, ses Commentaires à la main.

191
Il avait trompé l'ennemi par une fausse marche
et traversé le Sègre ayant de l'eau à mi-corps
une fois libre ^{sa position lui permettait d'agir dans la nuit} ~~il se dirigea vers le camp de combat~~
et à quoi ses adversaires se refusaient obstinément
il résolut alors de les enfermer dans des lignes
de circonvallation. Mais ils se tirèrent avec prudence, mais
toujours sans combat. Les soldats de César le
demandaient à grands ^{voix} ^{criant} - ils opposaient à leur ardeur
la fermeté la plus généreuse... "Ce sont nos
concitoyens, leur dit-il; ne serons-nous pas trop
heureux si nous pouvons terminer cette guerre sans
effusion de sang?" Appianus ayant été obligé
d'aller dans la nuit de l'Espagne, les deux camps
restèrent en présence - Des travaux communs rap-
prochaient les soldats - ils ne tardèrent pas à
fraterniser - ceux de Pompée savaient que César
les avait menagés et par ainsi dire sauvés dans
leur retraite - tous les cœurs penchaient vers lui.
Appianus à son retour, furieux de cet état des
choses, crut y porter remède par un coup violent
et barbare - il commanda le massacre de tous
les soldats de César qui se trouveraient dans
son camp - l'amitié, l'hospitalité en sauva quel-
ques uns; les autres périrent. César fit saisir à son tour
les soldats d'Appianus qui se trouvaient parmi les
siens - il était naturel de s'attendre à de sanglantes

reprisailles - mais la vertu et plus habile - César
rassembla ses prisonniers, leur conta le crime
d'Appianus et leur rendit la liberté. Continuant
à résister au vœu des siens, il persista à
ne point vouloir combattre et poussant seulement
l'ennemi devant soi, il parvint à l'acculer à
une Montagne, où l'eau leur manquait. Alors
Pétrius et Appianus furent forcés de capituler;
César les laissa libres - exigea seulement que l'Es-
pagne fût évacuée et les légions conduites au
Var et Liguriens, sans les empêcher de prendre
service où elles voudraient - mais déjà elles lui
étaient dévouées; l'Espagne était pacifiée et
Varron s'était soumis sans combattre -

Cet éclatant succès avait été balancé par des
revers épouvantés sur d'autres points; Marseille avait
refusé d'ouvrir ses portes à Trebonius - le siège
continuait et n'avancait pas - les assiégés avaient
brûlé les machines qu'on avait élevées contre eux.
L'Égypte avait été perdue par Dolabella et Caius
Antonius Lieutenants de César - Varrus l'ancien gou-
verneur de Sicile secouru par Juba Roi de Mauritanie
avait battu Curion en Afrique, et celui-ci
s'était donné la mort par n'avoir point à reparaitre
vaincu devant César: toute la Province d'Afrique était
ainsi retombée au pouvoir de Pompée. César courut au
plus pressé - il se rendit devant Marseille, fit réparer
les machines et livra l'assaut, mais les assiégés intimidés

195

par sa présence se soulevèrent. César qui déjà allait
marcher contre Pompée ayant appris que sa que-
l'égion venait de se révolter à plaisir y accourut
en toute hâte: la rébellion avait une caractère
effrayant de légitimité - les dix années de service
du soldat étaient expirées - ils exigeaient hautement
sa retraite et refusaient son obéissance à des pou-
voirs qu'ils traitaient d'illégaux puisqu'ils n'étaient
point émanés du Sénat. César sentit le danger
et paya d'audace pour l'étouffer dans sa naissance.
Il assembla la légion, monta sur une espèce
de tribunal et demanda fièrement aux soldats
ce qu'ils voulaient? - "Notre loyer", s'écrièrent-ils.
"Vous l'aurez - mais d'abord vous serez déclarés com-
me rebelles." Consternés, ils se jetterent à ses pieds,
implorèrent son pardon et le supplièrent même
de les reprendre à son service. Il se fit bien
long temps pour y consentir et ne fit point grâce
de la décimation, seulement elle fut dirigée sur
les plus coupables et les plus mauvais sujets de la légion.
César revint à Rome où le Préteur Lépide le
nomma Dictateur, les consuls à qui ce droit appar-
tenait étant au camp de Pompée. Le peuple
lui ayant demandé l'abolition des dettes, il en
accorda la quart, signa une Amnistie générale et
rétablit dans leurs biens et dans leurs droits les dépouillés
des proscrits de Sylla, à qui toutes les Magistratures avaient

ités formés jusques là. - Il donna ensuite rendez-
à toutes ses troupes à Brindes par passer de là
en Epire et pendant qu'elles s'y rendaient, il nomma
des consuls à Rome, y organisa un gouvernement
un Sénat à lui, nomma Lépide son lieutenant
et se rendit lui-même à Brindes. - Pendant ce temps
Pompée en Epire, mécontentait l'aristocratie réunie
autour de lui, par son orgueil et sa présomption
qu'on tournait impitoyablement au ridicule. - Faisait
lui-même un lui éparquait par ses bons mots. - Sepen-
dant le simulacre de Rome y allait son train -
on avait consacré à Hyphalonique une ensuite des-
tinée à représenter le Capitole et l'on y nommait
les consuls, les tribuns, les Magistrats, sous la supé-
rieure direction de Pompée. La jeunesse patricienne qui
l'entourait, ne respirait que luxe et arrogance - les
forces de l'Orient étaient à sa disposition - Bibulus
commandait sa flotte dans l'Adriatique et croisait
devant Brindes pour en former la sortie à César. Mais
l'hyver approchait - César comptait sur les tempêtes.
elles ont une sorte d'affinité avec les génies turbulents
et ne leur manquent guères au besoin - à la faveur
d'un gros temps il embarqua 20,000 hommes sur des
bâtiments de transport, sans une seule galère pour les
défendre et cette folle témérité fut justifiée par le
succès. Ayant débarqué avec ses soldats en Epire, il
renvoya aussi-tôt les mêmes bâtiments lui en amener
d'autres, mais cette fois ils furent rencontrés et pris par
Bibulus qui fit égarer tous les matelots, et continua sa

croisière devant Brindes. Le reste de l'Armée de César
un bordait les côtes afin de l'empêcher de s'y pourvoir
d'eau douce: enfin il tomba malade, ce qui l'obligea
à se faire mener à Corfou où il mourut. Dans l'in-
tervalle César écrivait lettre sur lettre à Marc-Antoine
à Brindes pour presser leurs jonctions, mais les moyens
de transport n'existant plus, il fallait en chercher
de nouveaux et César impatienté, ne recevant point
de réponse à une dernière lettre qu'il avait adressée
non plus aux Chyts, mais aux soldats pour les autori-
ser à venir le rejoindre seuls, fit engager un batelier
à passer de nuit un esclave à Brindes, et cet
esclave prétendu, c'était lui-même. Le vent était
violent et contraire - on ramait toujours et on
avançait lentement; mais déjà tout près du port,
l'embouchure d'un fleuve contrariait la direction
du vent rendit la mer impraticable en cet endroit
C'est alors qu'il rassura le Batelier effrayé par ce
mot si connu: "Ne crains rien, tu portes César et sa
fortune!" Cependant tous les efforts furent vains - César
et sa fortune recubèrent devant une mer en furie -
il fallut revenir en Epire - heureusement quelques
jours après, ses soldats, profitant du trouble que
la mort de Bibulus avait répandu dans la flotte,
trouvèrent moyen de la rejoindre et les deux parties
vont désormais être en présence. -

Résumé de la Leçon du 14 ghr. —

Celui-ci. — Dès que César eût réuni son armée, il résolut d'attaquer Dyrrachium, port situé vis à vis de Brindes, où Pompée avait ses Magasins. Mais celui-ci informé de ses démarches avait quitté Hydruntum et s'était rapproché à marches forcées de Dyrrachium où il entra avant que César eût eu le temps de la servir. L'immense supériorité de forces de son adversaire, lui faisait espérer qu'il ne demanderait pas mieux que de combattre — les légions de la Grèce, de l'Asie mineure et de la Syrie amenées par Metellus Scipion, composaient à Pompée une armée de plus de 80,000 hommes. César n'en avait pas 30,000 — cependant Pompée refusa la bataille qu'il osa lui présenter. Des troubles, des divisions venaient d'éclater dans son camp. quantité des principaux personnages qui l'accompagnaient, insistaient pour qu'on abandonnât la Grèce et César pour se rejeter sur l'Italie qu'il avait laissée sans défense. Ce parti eût été le plus sûr — mais le plus timide convenait mieux à Pompée; il resta, espérant que Maître de la Mer et de toutes les voies de communications qu'il conquies, il ne tarderait point à affamer le camp de César.

198

César - mais César avait déjà formé l'inconcevable
projet d'affamer le Sui - avec ses 20000 hommes
il entreprenait une ligne de circonvallation, dis-
tance à enfermer un camp de 20000, d'une
étendue immense - Pompée eût bien étendu ses
lignes - César étendit les siennes et à force de
génie et de patience il vint à bout de sa
gigantesque entreprise: après qu'on lui eût attendu
patiemment l'effet - de légers combats s'engageaient
de temps en temps avec une alternance de succès
et succès également insignifiants. Cela dura quatre
mois, pendant lesquels César ne discontinua
d'envoyer députations sur députations à Pompée
pour entamer des arrangements pacifiques - on
attribua cette modération à la peur et on
patienta sur la famine qui commençait à se
faire sentir dans l'espérance, que les flottes de
Pompée fermant la mer à César il serait
affamé le premier. Mais ses vingt soldats étaient
fertiles en ressources - ils avaient découvert une
plante dont les racines broyées avec le lait
composaient une espèce de pain très-palatable.
Ils jetaient de ces pains dans le camp ennemi
en leur criant: tant que la terre nous en fournira
nous resterons - là. Pompée, s'écia à cette nouvelle
"Nous avons à faire à des bêtes féroces!" et il se

Déclara à une attaque générale. Au premier moment les troupes du César les repoussèrent victorieusement, et celles de Pompée reculerent découragées; mais Caton^{le} harangua et les mots de Patrie et de liberté agirent encore sur les âmes - on revint à la charge, les lignes du César furent forcées et il se vit contraint de battre en retraite - cependant la défense avait été héroïque, une de ses cohortes composée de 200 hommes et commandée par le centurion Siva avait soutenu pendant une demi-journée la choc de deux légions, le chef de ces braves avait eu un œil crevé, une épaule et une jambe cassées, avait reçu une blessure à la tête et 230 coups dans son bouclier. César en récompensant sa bravoure, épargna les reproches à ceux des siens qui n'avaient pas si bien fait - au contraire les voyant marcher dans un sombre silence, il s'efforça de relever leur courage, en leur présentant la perspective d'une revanche glorieuse en Thysatie où ils se dirigeaient pour y rejoindre les lieutenants - mais ils avaient été obligés de passer en Macédoine - les villes de Thysatie aussi - tôt après la nouvelle de la défaite de Dyrrachium s'étaient déclarées pour Pompée: César n'apprit tous ces changements que sur la frontière, par le refus que les habitants de Gomphi firent de le recevoir dans leurs murs. Indigné, il commanda l'asaut et en une demi-journée la ville

499
et prise: on trouva les corps de ses principaux
citoyens entourant la table du festin au-quel
ils s'étaient tous empoisonnés, désespérant de la
clémence du vainqueur. On échappa promptement
à ce spectacle d'horreur et on se cantonna en
Thysatie, pays fertile, où les soldats de César
recourus à Gomphe reprirent courage et atten-
dirent l'ennemi au sein de l'abondance. Le
projet si sensé de marcher sur l'Italie avait
été remis sur le tapis dans le camp de Pompe-
une foule de partisans nouveaux que venait
de lui crier la victoire de Dyrrachium étaient
accourus de Rome et y pressaient son retour:
mais la présomptueuse jeunesse patricienne, qui
formait la cavalerie de Pompe, l'entraîna en
Thysatie où y frapper disait-on le dernier coup.
Long-temps les deux armées ne firent que
manœuvrer - César occupait la plaine et Pompe
les hauteurs - plusieurs fois il refusa la bataille
qui lui était offerte, et désespérant enfin de le
forcer à combattre, César allait quitter les environs
du Pharsale pour chercher un pays moins épuisé,
lorsqu'il vit tout à coup l'armée ennemie s'ébran-
ler et descendre dans la plaine. Au comble de
ses vœux il s'occupa à préparer une victoire que
d'avance il voyait certaine - sa petite cavalerie compo-

De 1000 hommes seulement fut placé à son aile
droite en face des 2000 cavaliers de Pompée et
César posta derrière elle quelques uns de ses mi-
lieux cohortes d'infanterie avec ordre de ne pren-
dre part au combat que dans le fort de la
mitraille et de lancer alors tous leurs javalots
au visage de l'ennemi. Pompée tint son armée
immobile; connaissant l'impétuosité de César, il
comptait que ses soldats s'épuiseraient en courant
à l'attaque - César la commanda en effet, mais
il arrêta leur course et les fit reposer à la portée
du trait. Toutefois lorsque les deux cavaleries en-
vièrent aux mains, l'avantage ne fut point d'abon-
der celle de César trop inférieure en nombre, mais
quand les cohortes de retraite s'ébranlèrent et sui-
vant l'ordre qu'elles avaient reçu ne frappèrent
qu'au visage, cette jeunesse citadine efféminée, ~~second~~
tant la difformité plus que la mort, fut mise en
faute en fuite en un clin d'œil - elle entraîna
l'infanterie - la déroute devint complète et César
après les plus nobles efforts pour sauver les fuyards et
ménager le sang Romain, resta maître du champ
de bataille que Pompée avait quitté des premiers pour
se retirer dans son camp. Il s'y croyait en sûreté quand
on accourut pour lui dire que déjà le camp est attaqué;
il se précipita à la porte opposée et fut avec une faible
escorte, abandonnant son armée au hasard. César entre-

Dans le camp et le trouva paré par une victoire plus
jugée certaine - les tentes sont ornées de guirlandes
de fleurs et de laurier - les tables sont servies, les
festins préparés - et les vainqueurs jouissent des
appâts d'une fête qui ne leur était point destinée.
Brutus, que César avait sur-tout recommandé
d'épargner, s'était retiré sur une montagne voisine
avec les débris de l'armée vaincue ou plu-
tôt dispersée : il y fut servi dès le lendemain et obligé
de capituler. César lui laissa la liberté ainsi qu'à
tous les siens, et la Grèce entière reconnut les loix
du vainqueur de Pharsale. -

Quand le parti Républicain délibéra sur ses
tristes destinées, Cicéron qui n'y voyait plus de
remède, conseilla la soumission - le fils de Pompée
indigné, appuya la pointe de son épée sur son sein
et l'Orateur laissa de son parti se retirer tranquille-
ment à Brindes et y songea à faire sa paix parti-
culière. Caton décida à s'enveler sous les ruines
de la République alla prendre le commandement
de la flotte. Pompée fugitif suivit le cours du Pénée
jusqu'à la mer, et y passa la nuit dans une cabane
de piqueur, une nuit cruellement agitée. Il vint re-
joindre à Lesbos, sa femme Cornélie - cette illustre infor-
tunée veuve du jeune Crassus, se reprochait d'avoir porté
au grand Pompée le malheur qui semblait la suivre.
Ils agitaient en commun le parti qui restait à prendre
et Pompée se décida à aller en Egypte où il semblait

Devoit compter sur la reconnaissance du jeune Pto-
lémée dont il avait soutenu les droits contre les
intrigues de Cléopâtre sa sœur. Il se fit donc
annoncer au Roi d'Egypte et au lieu de l'ami
distingué au-quel sa propre gloire et celle du
nom Romain l'avait habitué une simple barque
lui fut envoyée par le river à terre. En cette vue, un
sombre pressentiment le saisit, mais il était trop tard
pour reculer et en prenant congé de son épouse disant
il prononça un vers d'Euripide dont le sens était:
"qu'on sait le moment où l'on entre dans le Palais des
rois, mais qu'on ignore celui où l'on en sortira." En
effet sa perte avait été décidée dans le conseil du
jeune Roi - Ptolem son Ministre, Archias son général
et Thiodore savant en crédit à sa cour avaient lâchement
voué cette grande victime à la fortune de César. Quand
Pompeii fut dans la barque, il y aperçut un centurion
Romain qui avait jadis servi sous lui - il voulut lui
parler, mais le centurion se détourna en gardant un
sombre silence - Pompeii toujours plus troublé s'agit et
se mit à corriger la harangue qu'il avait préparée pour
Ptolémée - ayant fini, il s'appuya sur un esclave pour
se lever et dans cet instant le centurion le frappa par
derrière et lui passa son épée à travers le corps - Pompeii
s'enveloppa dans sa robe et tomba mort sans proférer une
parole. L'infortuné Cornélie le vit expirer et sa gaine s'é-
loigna à force de rames pour échapper à la flotte Egyptienne. Le
vif Thiodore coupa la tête de Pompeii et la fit embaler soigneusement
pour la présenter à César - son corps fut abandonné sur le rivage et resta
devant le port des flots, sans un vif soldat Romain resté en Egypte depuis l'expé-
dition de Catilina qui vint aide d'un esclave l'ensevelir sous une terre modeste telle fut
la fin et la sépulture de grand Pompeii -

Résumé de la Leçon du 17 gher. —

César avait passé en Asie - il y avait reçu les hommages des Gouverneurs et Rois alliés ou tributaires - il distingua celui d'Hérode Roi des Juifs qui lui fit un discours loyal, où loin de s'encreuser de la fidélité qu'il avait gardée jusqu'à Pompée, il le présentait comme garant de celle qu'il promettait désormais à César : cette noble franchise plut à la générosité du Dictateur, il accepta ses offres d'amitié et le laissa régner en paix. Lui-même ignorant encore la catastrophe de Pompée le suivit de près en Egypte et sans attendre ses légions il arriva à Alexandrie avec 3000 hommes seulement et s'y cantonna dans un quartier séparé. Ptolémée et Cléopâtre s'occupaient alors à régler leurs différends à l'amiable - le premier hommage qu'ils envoyèrent à César, fut la tête de Pompée que lui présenta le rich Théodore. César, en voyant cet odieux trophée verser des larmes qui l'honorèrent bien plus que sa victoire et accabla de reproches Théodore, lequel piqué au vif d'une réception si différente de ce qu'il se croyait en droit d'attendre alla communiquer ses chagrins, son mécompte et ses projets de vengeance à Ptolémée et tous deux réunis firent soulever le peuple d'Alexandrie contre César. Cléopâtre avait éprouvé une singulière aventure : on lui apportait un jour un paquet volumineux - on le déballa et c'était la belle Cléopâtre Reine d'Egypte qui s'était servie

De cette ruse pour parvenir jusqu'à lui et qui tombant à ses pieds, employa ses pleurs, ses charmes et son éloquence à demander et obtenir sa protection contre son père... Ptolemée étant venu à la tête d'une armée secourir le soulèvement qu'il avait suscité à Alexandrie, César choisit un quartier qui touchait à la mer pour s'y enfermer et s'y défendre. On se livra un combat acharné - les Alexandriens se s'efforçant d'incendier la flotte de ~~Alexandre~~ César, projet que la valeur des siens fit échouer, perdirent une partie de leur fameuse Bibliothèque, que les flammes gagnèrent malheureusement. Le plus fort de l'action eut lieu sur la Chaloupe qui joignait Alexandrie à l'Isle de Pharos - les Romains ne purent tenir sur cette chaloupe - il fallut battre en retraite et la foule qui s'y pressait était si grande, que beaucoup furent culbutés dans la mer et César fut du nombre - on dit qu'il nagea d'une main, tenant de l'autre ses commentaires et ayant de plus sa cotte d'armes entre les dents, ce qui le rendait si reconnaissable que cette cotte d'armes devint le but d'une grêle de flèches - César les lâcha - on continua à tirer dessus, tandis que nageant toujours il aborda heureusement. Ses troupes affaiblies gagnèrent aussi la ville, mais les Légions n'arrivaient point et ne pouvaient arriver parce qu'elles étaient occupées dans l'Asie Mineure. Un Chef de Gladiateurs nommé Mithridate brava tous les dangers et traversa l'Asie pour amener des secours à César : il

927
se crût alors en mesure de tenter le sort des armées
et sortant d'Alexandrie il engagea la bataille à
l'origine du Delta - sa victoire fut complète - Ptolé-
mée fuyait sur le Nil, et sa galère se trouva
tellement chargée, qu'elle enfouira - il fut noyé et
Cléopâtre déjà protégée par César, resta reine
seule Reine d'Egypte. César s'oublia auprès d'elle
il y vécut pris d'une amie dans une inaction
complète; enfin, ayant appris que Pharnace Roi
du Bosphore avait profité de la guerre civile
et de son éloignement pour reconquérir les états
de son père Mithridate, il se réveilla de sa langueur
marcha en Asie, régla en passant les affaires de
la Judée et à son arrivée en Asie Mineure, apprit
que Pharnace avait été vaincu par Domitius Corbulo.
Mais cette défaite ne l'avait point abattu - il fallut
que César l'attaqua avec une forte armée et cette
bataille termina la guerre, car Pharnace y fut vaincu
et tué. Il rendit compte de cette victoire à Rome
par ces trois mots: "je mis venu, j'ai vu, j'ai vaincu".
Déjotarus Roi des Galates, partisan de Pompée, perdit
une grande partie de ses états qui furent distribués
aux amis de César: après quoi il vint à Rome.
Marcus Antonius son gendre de cavalerie avait indignement abusé
du pouvoir et de son absence; il avait ^{surpris des lettres de sa femme} parcouru l'Italie
traîné par des lions, entouré d'une foule d'hystériques et de
prostituées étalant tout ce que la débauche a de plus crapuleux.
Dolabella avait soufflé le feu en leurant le peuple de l'espoir de
l'abolition des dettes - enfin les deux avaient ou fait des listes de proscription

Résumé de la Leçon du 19 9 br. —

Le retour de César mit fin à ses désordres — il réprimanda sévèrement Dolabella, d'avoir osé prendre sur lui de promettre des réformes dans l'état et Marc-Antoine de s'être donné en spectacle par ses orgueilleuses folies; plus indigné encore de ses déprédations, peu s'en fallut qu'il ne le forçât à les restituer. César vit alors le peuple, le Sénat, Rome entière voler au devant d'un joug, qu'enoblissait en quelque sorte une juste admiration — et il n'en fallait pas tant pour rendre l'esclavage supportable aux Romains avides. Les Sénateurs proposaient à l'envie les motions les plus ridicules pour étendre un pouvoir déjà ^{absolu} ~~puissant~~, le noble usage qu'en faisait César rendait leur abjection moins dégradante; il ouvrait les Magistratures aux amis de Pompée et pour contenir les siens il en inventait de nouvelles, comme les Consuls substitués, abus qu'introduisit son excessive libéralité. Il semblait n'avoir conquis le monde que pour le donner; cependant les restes du parti de Pompée s'agitaient encore dans l'Afrique — il résolut de s'y rendre pour les étouffer, quand toutes les légions d'Italie, sans en excepter sa dixième siégeant se révoltèrent, exigeant leur congé et les gratifications qui leur avaient été promises: César commença par leur envoyer l'historien Salluste pour les pacifier — il

revint blépi et fit le rapport le plus effrayant
de la sédition; elle était en effet à son comble. - les
Légions révoltées marchaient sur Rome: elles virent
planter leurs drapeaux sur le Champ de Mars et
menacer le Capitole - César indigné ne les trouva
en vain ses amis tentent de l'arrêter - l'audace
n'est dans les grandes âmes, que le sentiment inné
de leur force - il entre dans le Camp le premier ob-
qui lui en barre la porte et le Corps d'un Officier
fidèle à son devoir, voulant y ramener ses Soldats -
César les harangue - il répond à leurs cris sédition-
de congé et de gratifications - vous aurez l'un et
l'autre - mais vous n'aurez plus de part à ma gloire -
après d'autres la partageront - je vous casse - vous n'êtes plus
mes Soldats - les paroles font un effet magique ou
l'entoure, ou le pousse - ou implore son pardon - ses
amis lui conseillent de profiter du coup qu'il a frappé
il le redouble en reprenant la parole: Citoyens, dit-
il - et ce mot qui leur semble un arrêt amiable ses
Soldats; ils embrassent ses genoux, demandent à le suivre
au bout du monde - long temps il se refuse aux suppli-
cations de leur repentir - enfin il accorde un pardon, un
oubli dont la toute légion est la seule exception - infir-
mité bien naturelle d'une grande âme, au dessus de
l'offense, tant que ce n'est pas la cause qu'on a blépi-
Je marche alors vers la Sicile d'où il comptait s'embar-
per l'Afrique - les Vents lui étaient contraires - il drape-
sa tente sur la rive et saisissant le premier moment
favorable, s'embarque - ses galères d'abord dispersées se
rejoignent. Depuis Pharsale, Caton commandait la flotte

Républicain - Metellus Scipion s'y était rendu
auprès de lui et Varrus occupait encore l'Afrique
avec des forces considérables - Pétreius y avait joint
les siennes, et Juba Roi du Mauritanien les avait
augmentés d'une nombreuse cavalerie. César se
voyant en tête cette armée formidable, changea
de système, et renouant à la rapidité ordinaire
de ses attaques, il traîna la guerre en longueur:
peu à peu il réunissait ses renforts et de légers
escarmouches qui eurent lieu malgré lui, ne lui
furent point avantageuses. Voyant que les éléphants
du parti ennemi effrayaient ses soldats, il en
fit venir d'Italie et les incensa à percer ces animaux
en se glissant sous leurs ventres. Sur ces entrefaites
sa 10^{me} Légion, désolée d'être dans sa disgrâce,
vint spontanément en Afrique lui offrir ses
services - César touché de cette preuve de dévouement
les accepta - enfin la bataille de Tap^{us} fut gagnée
par les siens sans sa participation - Plutarque
nous dit qu'une attaque d'épilepsie l'empêcha d'y
assister. Les chefs du parti Républicain se
donnèrent la mort. Caton seul résistait encore dans
l'Afrique capitale des provinces Romaines en Afrique
et dont il était gouverneur, car les habitants de
cette ville étant attachés à César, on leur avait con-
fié par mesure préventive une defection. Mais elle était
inévitable et l'on en eut la preuve lorsqu'après la

261
bataille de Tapyus, un Corps de Cavalerie en droite
se présenta aux portes de la ville pour y chercher un
refuge - les Citoyens les repoussèrent malgré les efforts
des Partisans de Pompée, et Caton ne parvint
à prévenir un Massacre, qu'en décidant les Cavaliers
à s'éloigner. Après quoi, n'ayant plus d'espérance
de tenir plus long-temps, il pourvut au salut
de tous ses compagnons d'infortune, fit préparer
des Galères pour leur fuite et ne songea pour
lui-même, qu'à échapper par une mort volontaire
à la clémence de César. Au souper, il causa
avec l'esprit le plus libre, seulement les éloges
qu'il fit du suicide faisaient entrevoir son projet.
La soir s'étant couché, il lut le traité de Platon
sur l'immortalité de l'âme, puis chercha son
épée et ne la trouvant point, se douta qu'on
la lui avait soustraite, ce qui le mit dans une
telle colère, que les coups qu'il porta à l'esclave
qui le servait ensanglantèrent sa main - son fils
accourut au bruit et maltraita lui-même. Fut
forcé d'obéir et de rendre à son père l'épée qu'il
demandait si impérieusement. Plutarque les ré-
vult les couleurs de ce tableau de désolation
il ne peint une affreuse tempête, qui bouleversant
les éléments semblait les mettre en rapport avec
l'agonie de la liberté Romaine expirante dans Caton.
Son inquiétude pour ses amis livrés à la fureur des soldats

troublait ses derniers moments - Platon fut
son consolateur - il relut encore deux fois son
sublime traité - après quoi il se frappa de son
épée, mais sa main blessée le servit mal - il
tomba - on accourut, on le releva et l'on pansa
sa blessure - il se laissa faire - mais à peine l'eût
on laissé seul qu'il arracha l'appareil et de ses
propres mains déchira ses entrailles. L'ésar arrivait
au même instant à Utique; il se plaignit vivement
qu'on lui eût ravi la gloire de pardonner, aller
peut-être de gagner Caton - mais la guerre était
terminée; il faut croire que cela le consola. La
Numidie fut réduite en Province Romaine et
il en donna le gouvernement à Sallustius qui
après avoir si bien foudroyé les concupiscentins
de sa plume, les imita et les surpassa même par
des rapines qui lui valurent une fortune immense
et un mépris bien mérité. —

Résumé de la leçon du 22 Oct. —

Les hommages, les adulations du Sénat avaient
prévenu le retour de César à Rome. la Dicta-
ture lui avait été déférée pour dix ans: on
avait placé au Capitole sa Statue portant
l'inscription: à César Demi-Dieu. Un triomphe
éclatant lui fut décerné; il dura quatre jours.
la première fut consacrée à ses victoires dans les
Gaules; Verquenter dans les fers en fut le
principal ornement. Des tableaux du Rhin, du
Rhône, de la Loire, de la Saône, de l'Océan
enfin étaient étalés comme images des nouvelles
possessions Romaines: la seconde célébra la Con-
quête d'Alexandrie - la troisième y paraissait enchaîné
la troisième fut donnée à la victoire sur Pharnace
le mot fameux, Veni, Vidi, Vici en était l'insigne.
la quatrième enfin montra les enfants de Juba
Roi de Mauritanie suivant la char du vainqueur.
tous les ornements de ce triomphe étaient en ivoire,
bois d'ébène, de citronnier et de cèdre. - César toujours
également généreux pour ses ennemis les rappela
tous de l'exil et la réunion de tous les partis fut
le constant objet de ses efforts: on compte parmi
les bienfaits de son administration la réforme du
calendrier: depuis que Numa Pompilius avait établi des
mois solaires de 30. jours, les différences survenues à la

longue dans les comptes de l'année les avaient totalement embrouillés - elle était en arrière de près de deux mois. César fit venir d'Alexandrie un philosophe habile dans la science de l'Astronomie, le-quel fixa l'année à 365 jours, avec la révolution biennale de tous les quatre ans. - Entre tous les incidents aux- quels la démesure de César avait ouvert les ^{portails} foyers, on ne voyait point reparaitre Marcellus. Le digne Citoyen, son ennemi le plus actif, comptait sur une haine implacable et s'espérait des tentatives inutiles: cependant son frère osa un jour en plein Sénat intercéder pour lui - César voyant les regards de tous les Sénateurs appuyer les paroles du suppliant, se plaignit doucement d'une méfiance outragée et accorda son rappel. Alors Cicéron, ami intime de Marcellus, emporté par l'élan de la reconnaissance et de l'admiration, rompit pour la première fois le silence obstiné qu'il gardait depuis plusieurs années et prononça spontanément une harangue, reconnue pour son Chef-d'œuvre. L'affaire de Marcellus fut suivie de près, par celle de Ligarius, que Tibéron avait mis en accusation, comme ennemi de César, que lui-même avait combattu à Pharsale: quoiqu'il en soit le Dictateur était tellement prévenu contre Ligarius qu'il vint à l'Audience sa condamnation à la main: mais le plaisir d'entendre Cicéron lui fit retarder de publier sa décision et après l'avoir entendue, l'arrêt fut échappé.

216
ses mains et Ligarius fut absous. Ciceron rendait tellement justice à la grandeur d'âme de César, qu'il publia sans crainte un éloge de Caton, au-quel le Dictateur ne répondit que par un combat de plumes, en écrivant son Anti-Caton, qui ne lui est point parvenu. Les événements divers datent de 46 ans avant J.-C. César alla encore une fois en Espagne pour écraser les restes du parti de Pompée qui venaient de se relever sous les bannières de ses deux fils Lucius et Sextus Pompée. Sa toute L'égion le suivit et en route sa dévorante activité lui fit employer ses loisirs à la composition d'un poème que nous avons perdu. Arrivé sur les lieux, il résolut de brusquer une action décisive, mais Lucius Pompée se tint dans les montagnes de la Bétique (aujourd'hui l'Andalousie) et profita des localités pour se refuser à combattre. César se vit contraint en assiégeant Munda qu'il fut obligé de venir défendre - les deux armées se rangirent en bataille - celle des deux Pompées était très-supérieure en nombre et de plus animée par le courage du désespoir. Aussi la victoire fut-elle long-temps douteuse et César courut un danger imminent - ses soldats après d'abord être mis en déroute, ils payèrent de sa personne et s'avancèrent à 12 pieds de l'ennemi - la vue du péril qu'il courait électrisa sa toute L'égion, qui se précipita en avant pour le défendre, et rétablit le combat. Cependant son succès fut presque l'affaire du hasard : Bogut, Roi

de Mauritanie Auxiliaire de Pompée, ayant reçu de
Lui l'ordre de se détacher pour aller déborder une des
ailes de César, celui-ci profita du mouvement rétrograde
qu'il faisait pour cela, en criant aux siens que l'ennemi
était en fuite - ce cri circula dans l'armée et ranima telle-
ment son courage, que la victoire devint complète et
qu'on tua plus de 20000 hommes. Juvénus Pompée s'étant
cassé la jambe en fuyant fut atteint et mis à mort par
les soldats de César. Scatus se cacha dans les montagnes
de la Celtibérie et y vivait misérablement de fruits sau-
vages et de racines. A cette époque César fit venir de
son camp son petit-neveu Octave, qu'une saute
toujours échevelée avait empêché de prendre part à
la guerre - son oncle le présenta à ses soldats et lui ouvrit
le chemin des faveurs par la permission de sauver tous ceux
des vaincus qui réclameraient son appui. A son retour
à Rome, le Sénat lui décerna encore le triomphe et il
ne sût point se refuser à cet honneur dangereux - il en
fut justement puni, par la froideur avec laquelle le
Peuple accueillit ce triomphe honteux à la suite d'une
guerre civile - le Sénat seul s'agitait par des démonstrations,
dont César ne fut pas la dupe et qui ne firent le
dédomager de l'enthousiasme universel qui avait couronné
ses premiers triomphes. —

Résumé de la leçon du 24 gbr. —

209

Nomme Dictateur à vie et Empereur par le Sénat, César n'en recherchait pas moins Cicéron, qui voyant les délibérations de ce Corps devenir rares, et n'avoir plus pour objet que de nouvelles flatteries, se consolait d'un silence forcé, en écrivant ses Tusculanes, ses questions Académiques et autres ouvrages. On trouve dans ses lettres à Atticus les détails d'une visite que lui fit César, dont la nombreuse escorte militaire avait métamorphosé sa maison et ses jardins. Il y reçut la nouvelle que le Consul Fabius nommé par lui, ayant été annoncé au Théâtre de Marcellus, le peuple refusant cette nomination illégale avait crié: "il n'y a plus de Consul." On avait écrit sous la statue de Brutus: "Premier Consul pour avoir chassé les Rois, comme César premier Roi pour avoir détruit les Consuls." Cet évènement de l'opinion publique contraria vivement la Dictature - les petits événements qui en sont de grandes preuves s'accumulaient autour de lui - il avait demandé chez Cicéron un recueil des poésies de Catulle et y avait trouvé de fortes épigrammes dont il était l'objet - vivement piqué il dissimula son mécontentement parce que Catulle était le protégé et l'ami intime de son hôte - il ne fit que répondre par une épigramme contre Catulle, accompagnée d'une invitation à dîner chez lui. Dans une des conversations littéraires qui apaisaient les repas de Tusculum il eut le plaisir d'entendre Cicéron vanter la noble simplicité de ses Compagnons et voulant louer à son tour, il se mit à parcourir les Tusculanes, et tomba sur un magnifique éloge de Pompée et des regrets si touchants sur sa mort, que l'émotion dont il ne put se défendre, fut pour l'auteur, la plus flatteuse des approbations. Au son retourné à Rome, César fit replacer au Sénat la statue de Pompée, et arrêta les jugements contre ses ennemis. Malheureusement l'usage du pouvoir en amena l'abus - César crut en état de tout oser impunément - il permit aux Provinces de lui élever des temples, de nommer des Prêtres pour les dévotion: un jour que le Sénat délibérait devant lui, il ne se leva point à son approche et fut oublié des bruyantes claque fortiment des hommes, qui lui pardonnaient plus volontiers de faire

arbitrairement des senatus-consultes, qu'il signait des premiers
noms de sénateurs qui lui venaient en tête. Au quelques jours de là
en revenant du Mont-Alban où l'on avait célébré les *feriae latinae*
et où une ovation lui avait été décernée, un de ses partisans
laisse échapper le nom de Roi et César voyant les murmures
qu'excitait ce mot, se hâta de répondre, que les Romains n'avaient
d'autre Roi que Jupiter. Cela ne l'empêcha pas de concertier une
autre tentative avec Antoine pendant la célébration des fêtes
saliennes : Antoine qui était un de ses prêtres saliens, qui con-
sacrait alors les rues de Rome demi-nues, en frappant dans les
mains des femmes stériles pour les rendre fécondes, s'élança vers la
tribune où siégeait César une couronne à la main - un cri
unanime d'indignation retentit de toutes parts - César repoussa
la couronne et imagina de faire diversion à cette scène inqui-
tante en ajoutant à sa gloire. Il projeta d'aller en Asie
venger sur les Parthes la mort de Crassus et achever la con-
quête du monde connu. La valeur de ses vétérans et les im-
menses préparatifs qu'il fit en Grèce et en Asie, rendaient le
succès très-probable. Il se fit élire par Octave et nomma
pour plusieurs années tous les magistrats de Rome, afin de
prévenir toute occasion de troubles en son absence. Cependant
une conjuration menaçante se formait - Cassius en avait fait le
plan - Républicain dès l'enfance, il avait répondu par de
vigoureux coups de poing à un éloge que le fils de Sylla, alors
son condisciple avait fait de son père - celui-ci s'en étant plaint
au prêtre et Cassius interrogé répondit qu'il était prêt à
recommencer si on s'avisait encore de vanter Sylla devant lui.
Ce patriotisme téméraire, n'excluant pourtant pas chez lui, l'am-
bition, la cupidité et les vices qui en sont la suite. Il gagna
à son parti plusieurs des amis de César comme Cimber, Lars et
qui avaient été les compagnons de ses exploits; sur-tout il n'épar-
gna rien pour gagner ^{Bontus} tout ce qui consistait à son ap-
partenance à la conjuration. "César, lui dit-il, va se faire couronner aux
Jdes de Mars : que ferez-vous?" - Je ne m'y rendrais point, répondit Bontus.

201
"Et si l'on vous y force?" Je saurai mourir pour
la Liberté! — "Ih ne s'agit pas de mourir pour elle,
il faut la faire revivre!" — et lui montrant alors
tout le plan de la conjuration, il excite son enthousiasme,
l'enflamme et reçoit sa parole: d'autres causes
contribuaient à l'animer — émerquant par lors l'emploi
de Prêtre, des voix secrètes s'élevaient par l'insulte — Des
billetts trouvés sous la Statue du Consul Libérateur de
Rome sous les Tarquins invoquaient un Nom cher à la
Liberté: "ih ne faudrait un Brutus" disait l'un: "tu dors
Brutus!" disait l'autre. Brutus réveillé, convenait avec
les conjurés de frapper ^{la méditation de} leur coup en plein Sénat le jour
des Jours de Mars. Mais ce grand coup qu'il croyait un
devoir, au-quel ripugnait son cœur, avait ^{déjà} ~~espéré~~ ^{signifié} son
caractère — sa femme, la noble et vertueuse Porcia voyait
l'aménité, la douceur habituelle d'un époux chéri, se changer
en humeur sombre et soucieuse: elle comprit qu'un projet
dangereux l'occupait et voulut avant d'arracher son
secret ^{l'appeler en} ~~espérer~~ ^{essayer} elle-même ses forces contre la douleur: elle
se fit une large blessure à la cuisse et vint la montrer
à son ^{mari} ~~époux~~. "Ne m'as-tu donc épousée, lui dit-elle, que
pour me faire partager ton lit et ta table? n'ai-je pas droit
également au partage de tes sentimens, de tes actions, de ta
vie ou de ta mort?" Brutus saisi d'admiration, pressa sa
femme contre son sein, lui dit tout et retrouvant dans son appa-
bation et son mâle courage, l'appui de cette autre moitié de
lui-même dont il s'était privé. — D'un autre côté, Calpurnie
de César, vivait son apaisement et la conjurait de ne point aller au
Sénat ce jour-là, que d'autres avis déjà annonçaient devoir lui être fatal. Le
grand homme allait ^{à l'influence du sentiment} ~~à l'influence du sentiment~~, quand plusieurs de ses amis qui étaient de

^{complet}
~~notable~~ Des conjurés lui firent sentir tout le ridicule d'une telle raisonnement
donner au Sénat: il s'efforça de calmer son épouse et sortit de chez lui
pour n'y plus rentrer. Parmi les pétitions qu'on lui remit sur la route,
il lui fut instamment recommandé d'en lire une sur la chaise - c'était
plan de la conjuration, mais un Démon l'aveuglait - il ne lut pas. Cependant
une rumeur sourde, l'attente de quelque événement sinistre, circulait dans
le public. Les conjurés s'étaient réunis sous les portiques du Sénat pour y
attendre César - l'inquiétude les dévorait - ils ne s'étaient point confiés à leur
redoutant la faiblesse de son caractère - la vertu de Brutus lui avait fait
dédaigner l'assassinat projeté d'Antoine. Au moment où César arrivait
aux portes du Sénat les terreurs paniques s'accumulaient autour de ses pas.
"Je sais tout, vous le cachez en vain, avait dit un de ses suivants à Cassius: le sénat
sait: lui ajouta-t-il, vos soins, vos démarches, l'argent que vous répandez pour l'élection d'Antoine
tout est connu." Cassius respire, se pâle, se désespère; quand Popilius Lénas que
fait de la conjuration venait de dire tout bas à Brutus - "Dépêchez-vous" s'approche
de César, comme il descendait de sa litière, et l'entretient mystérieusement et
d'un air animé: déjà les conjurés portent la main sur leurs poignards afin de
s'en frapper eux-mêmes - mais César ne change point de figure - il entre avec
sécurité au Sénat - les conjurés l'entourent - Casca lui demande une
grâce - et au moment où il s'apprête à l'abattre avec son épée, ce
qui était le signal convenu - Mais c'est involontaire et non plus prié dit Casca
Casca le frappe faiblement - il se défend et le blesse - mais reçoit en même
temps 22 coups de poignards, dont un seul est mortel - Et toi Brutus après
dit-il et se sentant expirer il s'enveloppe dans sa robe et tombe aux pieds
de la statue de Pompée. Les conjurés agitent leurs poignards en criant
Liberté - mais tous les sénateurs sont en fuite - on se précipite aux portes
aux fenêtres et ce tumulte épouvantable se communique au dehors où
d'adroits parleurs avaient arrêté Antoine pour priver César de son secours.
Les conjurés s'élançant dans la place publique en criant vive la liberté
un morne silence répond à leurs cris - le peuple frappé de stupeur, détourne
ses regards de leurs bras ensanglantés - ils s'attroupe et fixe avec terreur
et pitié la litière où des esclaves emportent le corps de César. Qu'ils
furent cruellement punis ces conjurés qui dirent voir alors, que
puisque il fallait un maître à Rome, il était criminel de l'avoir privé
du grand César. -

Quinzieme Cahier
d'Histoire
pour mon Anna. —

26 jan 1825

Résumé de la Leçon du 26^gbre.

Les conjurés commencèrent par se diriger vers le Capitole afin de s'en emparer comme garantie contre les troupes dont le dévouement pour César n'était que trop connu. Les partisans ayant à leur tête Antoine et Lépide s'étaient hâtés de rejoindre les Légions et les avaient amenés à Rome où leur entrée acheva d'étouffer les faibles restes de l'enthousiasme Républicain, dont la catastrophe que les vœux de Cicéron avait rallumés quelques étincelles. La guerre civile devenant certaine et son succès n'était point douteux, les conjurés n'ayant rien prévu, rien préparé, et leurs forces se trouvant nulles ou à peu près. Le Sénat qui gardait une conduite équivoque, favorisant sous main les conjurés, mais n'osant les avouer hautement, devint alors l'intermédiaire des deux parties, qui consentirent à s'en remettre à sa décision. Cicéron, devenu un des Coryphées du parti de Brutus, lui avait écrit cette lettre si connue, où il reproche en termes peu dignes de lui, de ne l'avoir pas invité au festin des Ides du Mars, où on aurait fait lui dit-il une plus belle carrière, entendait par là qu'il ne lui eût pas laissé commettre l'imprudence d'épargner Antoine et peut-être Octave. L'attenté générale fixait tous les regards sur l'Assemblée du Sénat: son délibération fut des plus tumultueuses - deux questions importantes y furent agitées: d'abord celle, si les actes de César, comme

210

ses nominations du Magistrats, grâces, tous se seraient
maintenus ouï ou non - après un débat violent l'avis
d'Antoine par l'affirmative prévalut par l'égoïsme
et la cupidité de plusieurs d'entre les Sénateurs; la
généreuse libéralité de César s'étant toujours étendue
jusques sur ses ennemis, ceux-ci n'en voulaient point
perdre les fruits et la loi passa. L'autre question
fut relative à la célébration des funérailles du
Dictateur; les Républicains en redoutaient l'effet
avec raison, mais Antoine leur prouva habilement
l'inconséquence qu'il y aurait à refuser des funérailles
au premier Magistrat de la République, reconnu
tel par la maintien des actes de son autorité.
Les deux points obtenus, Antoine joua le Républicainisme - il s'agissait de gagner des partisans et
son moyen le plus efficace, fut de corrompre le
Secrétaire de César, à l'aide duquel il employa
le sceau contresigné du Dictateur, à fabriquer
une quantité de faux Actes, qui en lui créant de
nombreux partisans, devinrent l'instrument le plus
actif de ses succès. On prépara les funérailles les
plus pompeuses - le Corps fut exposé sur un lit
de parade magnifique qu'on plaça sur la tribune
aux harangues: Antoine y monta pour prononcer
l'Oraison funèbre de son Maître et de son ami; il
la fit précéder de la Lecture de son testament; ce
fut un premier coup porté aux meurtriers de César, que

au défaut ^{de ses revenus} nommant Brutus pour son héritier; il
légua ses jardins au peuple Romain et le com-
bla de largesses - la reconnaissance réveilla l'affec-
tion pour César, et l'indignation contre l'ingratitude
de ses Ministres. Antoine calculant l'effet de ses
paroles, à l'émotion qu'elles produisaient, les porta
à son comble en saisissant le corps dans ses bras
montrant les plaies et invoquant la vengeance de
ce sang qui coulait encore? Le peuple furieux dé-
chira un nommé Casca, partisan du César, qui une
malheureuse conformité de noms, fit prendre pour
un de ses Assassins. Cette conduite d'Antoine ayant
donné l'éveil au Sénat sur ses projets de domination
il se repentit du trop de pouvoir qu'il lui avait
délégué - mais Antoine eût l'adresse d'appaier ses
craintes, en faisant donner aux conjurés la gouver-
nement des meilleures Provinces de l'Empire, comme
la Macédoine à Brutus, la Syrie à Cassius et la
Gaule Cisalpine à Décimus Brutus - en même temps
l'abolition de la Dictature pour toujours, le rappel
du Sextus Pompeii et la restitution d'une grande
partie de ses biens, disant à ses ennemis son intention
surtout de les éloigner d'Italie. Cette comédie une fois
jouée, Antoine alla son train, à l'aide des Actes sup-
plétoires qu'il vendait chèrement aux intéressés, il s'approprie
le trésor public et privé du César, la part de ses revenus
elle même d'Octave et acquit ainsi des richesses immenses.

Les conjurés qui jusques-là avaient retardé leur départ, voyant cet état des choses perdirent toute espérance et prirent le parti d'aller s'enfermer dans leurs provinces. Porcia reconduisit son époux à Brindes, le hasard lui fit trouver dans la chambre témoin de leurs derniers adieux, un tableau représentant ceux d'Andromaque et d'Hector; cette vue exalta leur douloureux attendrissement. "Voilà sort et le même, s'écria Brutus: nous pourrions employer les mêmes paroles; seulement je ne puis te dire comme Hector: retourne à tes fusils; ta grande est faite par de plus mâles occupations!" L'infortunée Porcia ne devait plus le revoir - mais elle emportait l'estime de Brutus... c'était de quoi supporter la vie.

Cependant Octave revenait à Rome; il alla trouver Cicéron à sa campagne - vanta devant lui les Républicains - promit de faire cause commune avec eux, d'employer tous ses efforts à réprimer les projets ambitieux de Marc-Antoine, conjura Cicéron de venir à Rome lui servir de père, de guide, de modèle - le vint Brutus séduit, enchanté, fut complètement le dupe de l'adolescent hypocrite et le recommanda à ses amis dans le Sénat, comme un homme, sur qui ils pouvaient compter: on l'en crut aveuglement; et non content d'avoir écrit, il vint lui-même à Rome appuyer personnellement son protégé. Celui-ci était allé se présenter à Antoine le grand fort du pouvoir absolu qu'il envisait lui fit attendre longtemps

la faveur d'une audience et répondit à sa réclamation des biens de son père, par le refus le plus arrogant. Ni étonné, ni intimidé, le jeune Octave ne s'oublia pas - il mit en jeu toutes ses ressources et bien-tôt Rome entière s'occupait de leur dispute et du partage entre-eux. Cicéron voutant à Octave sa plume et sa voix éloquente, composa contre Antoine ses fameuses philippiques, dont les premières prononcées au Sénat y firent le plus grand effet, et les suivantes répandues par écrit, achevèrent d'abattre le crédit d'Antoine, qu'on voyait baisser journellement: lui-même y contribua beaucoup par la révocation du Sénatus Consultum qui avait donné aux conjurés les provinces les plus importantes à gouverner. Le Sénat offensé résolut de maintenir son ouvrage et autorisa les Gouverneurs à sa défendre d'une agression illégale. Il en résulta une guerre civile - Antoine marcha d'abord contre Décimus Brutus dont le voisinage d'Italie l'offusquait davantage; les deux Consuls alors en charge étaient Hirtius et Pansa, créatures du César et amis de Cicéron: le Sénat ne leur confia qu'avec hésitation les forces de la République, et ils reçurent ordre d'aller avec Octave dans la Gaule cisalpine défendre Décimus Brutus assiégé dans Modène. Un combat s'engagea: Antoine eut d'abord le dessus - Hirtius périt sur le champ de bataille; Pansa fut grièvement blessé; mais Octave osa seul continuer la

211
lutte contre un vieux Compagnon du César - il le repoussa
hors ses retranchements et gagna une partie de ses
troupes. Le Sénat alors déclara Antoine ennemi
de la République - prodigua les éloges aux mânes
d'Hirtius et de Pansa qui étaient mort de ses
blessures et redoutant déjà l'élévation d'Octave
on affecta de le négliger en dépit du César qui
s'épuisait à le vanter. Le jeune vainqueur parut
un point s'apercevoir de cet oubli simulé et
fort de ses droits prétendus demanda hardiment
le Consulat - refusé, il leva le masque, imita son
Belle, passa le Rubicon et marcha contre Rome.
Le Sénat perdit le titre; il n'avait à opposer
au nouvel usurpateur que quelques légions, mal
montées, qui abandonnèrent leur poste. Revenu
victorieux dans Rome Octave n'y éprouva plus de
résistance - les basques du Sénat allèrent au
devant de ses vœux - il envahit le Consulat et
débuta dans cette Magistrature par la condamna-
tion des meurtriers du César, qu'il avait vanté
jusques-là et la confirmation de l'acte par
lequel Antoine qu'il venait de combattre pour
son sujet, lui avait ôté le gouvernement de
ses provinces. —

Résumé de la Leçon du 29 ghe. —
Octave alla en Gaule cisalpine sous prétexte de
continuer la guerre contre Antoine qui fuyait vers
les Alpes pour gagner la Gaule transalpine; Octave
qui le poursuivait, laissa pourtant passer sans
l'attaquer Ventidius lieutenant d'Antoine le-quel
cherchait à le rejoindre et y réussit de cette façon.
Tous deux ayant franchi les Alpes se trouvèrent
bientôt en présence de forces imposantes rassemblées
par Lépide d'après les ordres du Sénat, qui
croyait pouvoir l'opposer à Antoine. Les deux
Armées s'abouchèrent et fraternisèrent ensemble,
ce qui autorisa Lépide à se joindre à Antoine
en paroissant en faire en cela que céder à la
nécessité. Cette jonction porta l'épouvante dans
le Sénat et ôta toute espérance à Décimus Brutus
qui abandonné de ses soldats, erra dans le nord,
s'y cachant quelque-temps, mais fut enfin mis à
mort et sa tête portée à Antoine. Le Sénat
troublé de plus en plus, perdait son temps à faire
et entendre discours sur dis-cours, qui ne résul-
taient à rien - ceux du Ciceron continuaient
à louer Octave et à le représenter comme l'uni-
que planche de salut public. Comme on rendait
un nouveau ^{decret} destiné à maintenir la fidélité des soldats
par de magnifiques promesses de récompenses, on apprit
la réconciliation d'Octave avec Antoine et Lépide.

215
qui terminait tout. Antoine à la tête de ses troupes, renforcées par celles de Lépida, avait repassé les Alpes - il était rentré dans la Gaule Cisalpine et s'était abouché avec Octave dans l'île du Renc - là Lépida les rejoignit après avoir fouillé l'île entière, pour s'assurer qu'il n'y trouverait point quelque embûche préparée, car la malheure publique étant le seul bien qui pût unir ces pervers, la confiance et tout ce qui l'inspire, ne s'en mélaient point. Là, ils formèrent le second triumvirat et des conférences de trois jours produisirent une liste de proscriptions et d'odieuses discussions où l'outrage au sang des meilleurs citoyens de Rome se terminèrent par un accord encore plus odieux. La tête du Cicéron exigée par Antoine ne fut même que le 3^e jour par Octave qui obtint en échange de Lépida la tête de son frère et d'Antoine celle de son ~~beau-père~~ ^{beau-père}. Ils s'intitulèrent Triumvirs Réformateurs de la République, déclarèrent leur autorité indépendante de celle du Sénat et du peuple, inaugurèrent à son durée probable le terme de 5 années et se partagèrent l'Empire Romain, dont la plus riche partie l'Asie fut dévolue à Antoine. Tout ceci arrêté, les Triumvirs se firent devancer à Rome par leurs plus farouches satellites, chargés de mettre à mort les proscrits; ils en tuèrent plus de 3000.

Cependant ~~Antoine~~ et Lepida trouvaient moyen
de faire évader l'un son père, l'autre son ~~beau-père~~
offerts en échange de Cicéron. Ce grand-homme
à qui la douce la pitié manquaient si com-
plètement, abandonné par l'ingrat Octave,
avait quitté Rome pour chercher un asile en
Grèce - mais étant tombé malade sur mer, il
débarqua dans la Sicile, gouvernée alors par
Verginius qui son éloquence avait jadis sauvé
d'un procès malheureux - il crut pouvoir compter
sur sa reconnaissance et en reçut pour preuves
un lâche refus de le recevoir et d'odieuses menaces
de le livrer à ses ennemis. Cicéron se désola alors
à revenir en Italie mourir ^{de saux} sur ce sol natal qu'il
avait sauvé ^{du jour de Catilina} ~~de~~ échappé durant quelques jours
aux recherches actives de ses meurtriers, mais trans-
porté en litière d'une maison à l'autre, il fut
surpris en route - ses fidèles esclaves voulurent
le défendre - il s'y opposa - et mettant la tête à
la portière, il tendit la gorge à ses bourreaux et
eut encore la douleur de reconnaître parmi eux
un homme dont il avait plaidé la cause et qui
lui devait son salut. On coupa sa tête et ses mains
et comme pour frapper Rome d'un même coup, on
les exposa sur cette tribune aux harangues d'où
son éloquence ~~venait~~ évoquait encore les grandes ombres
de la Patrie et de la liberté. Fulvius ~~Digès~~ épouse
d'Antoine

qu'il n'avait point épargné dans ses Philippines
se fit apporter cette tête, et tirant de ses cheveux
une de ses Épingles dont les Dames Romaines
ornaient alors leurs Coiffures, elle lui piqua la
langue à plusieurs reprises, vengeance aussi mépri-
sable, que le monstre femelle qui l'apostrophait
ainsi. Détournons nos regards de cette furie dig-
nifiée, pour les reporter sur ces femmes plus fidèles
à leur destination, qu'on retrouve toujours dans
les bouleversements et les maux publics, comme ces
remèdes que la Providence aime à placer à côté
du mal. Un nombre des proscrits était un Oncle
d'Antoine à qui sa sœur s'était empressée d'offrir
ses foyers pour asile - il y fut découvert et Antoine
envoya des Soldats l'arracher aux bras maternels.
Mais cette femme courageuse se plaçant sur le
seuil de sa Maison, en barra l'entrée aux Sol-
dats de son fils et les somma de porter la main
sur la Mère de leur Général. Ils reculèrent
avec respect: elle les suivit sur la place pu-
blique et apostrophant son fils: "Je viens, dit-elle,
réclamer la prime désignée contre ceux qui résistent
aux proscrits; j'ai risqué mon frère, ordonnez ma
mort, si tu l'oses." Il ne l'osa point, mais lui
reprocha d'être plus sœur que Mère. Comment l'être
d'un coupable, si non pour le changer, ou le punir.

Le grand besoin d'argent qu'avaient les triumvirs pour satisfaire l'avidité de leurs complais, fit que non contents de la confiscation des biens des proscrits, ils imaginèrent d'imposer des contributions aux femmes, chose jusqu'alors inouïe, les Dames Romaines ayant toujours volé au-devant des besoins de la Patrie, tant que la fureur leur en avait laissé une. Elles se réunirent sur la place publique, ayant à leur tête Hortensien, digne fille du fameux Cratone de ce nom, qui ayant pris la parole, accabla tellement les Triumvirs des traits de sa viridique éloquence que troublés et confondus, ils se désistèrent de leurs prétentions. — Un grand nombre de proscrits s'étaient sauvés en Sicile où Sextus Pompée leur avait ouvert un Asile; parmi eux se trouvait Tibérius Gracchus et sa femme Livie, emportant avec elle à la Mamelle qui fut depuis l'ancien Tibre. Les événements datent de 43 années avant J. C. on fixe à cette époque la fondation de la ville de Lyon par Blaucus. —

Résumé de la Leçon du 110th.

Revenons à Brutus et Cassius partis pour leurs gouvernements: Brutus en allant en Macédoine fit un séjour à Athènes pendant le-quel il suivit avec intérêt les exercices de la Jeunesse Romaine qui venait étudier l'éloquence et la Philosophie dans cette Patrie des lettres et des arts; il distingua le jeune Horace et l'honneur de sa bienveillance particulière. Arrivé en Macédoine, il s'y établit sans peine, s'attacha les Légions qu'il y trouva, leur communiqua son enthousiasme Républicain et se tint en mesure de soutenir la guerre prochaine dont il était menacé. Cassius avait eu plus d'obstacles à vaincre en Syrie; les partisans de César, s'annonçant comme ses vengeurs, occupaient l'Asie - ils avaient Dolabella à leur tête; et Tribonius un des conjurés étant venu y prendre possession d'une Province qui lui avait été assignée, Dolabella non seulement lui en refusa l'entrée, mais lui livra un combat où il fut vaincu et tué: son mort précéda celle de Décimus Brutus et ouvrit

le cercle des longues infortunes de tous
les meurtriers de César. Une invasion des
Parthes vint affermir la domination de Cassius
dans sa Province - sa réputation militaire
ayant attiré une légion sous ses drapeaux, il
l'employa à faire aux Parthes le siège d'une
ville dont la garnison ainsi délivrée se déclara
pour lui et bien-tôt il réunit dix légions
sous ses ordres. Il se concerta alors avec Brutus
pour aller ensemble dans l'Asie Mineure,
soumettre les pays qui se refusaient encore
à reconnaître leur autorité. C'était sur-tout
la Lybie et la Pamphylie, dont les habitants
se défendirent avec fanatisme et vaincus s'ab-
andonnèrent à tous les excès du désespoir, s'en-
treuant, se détruisant eux-mêmes par la faim
et le feu, de sorte que toute ville prise s'offrit
à l'ennemi que des monceaux de débris et
de cadavres. Brutus désolé de cette guerre
d'extermination, employa vainement tous ses
efforts à sauver ses infortunés de leur propre
rage. La méintelligence s'était gâtée entre lui
et Cassius - ils eurent une entrevue à Sardes et
s'y réconcilièrent avec effusion de larmes et aban-
don de larmes. Ce fut pendant cette expédition
que d'après Plutarque, Brutus retira un soir

246
Dans sa Tente où il avait coutume de
donner à l'étude une partie de ses nuits solitaires
vit paraître devant lui un Spectre, qui lui
déclara qu'il était son mauvais génie et qu'il
le suivaient à Philippes. Les deux chefs
marchèrent alors en Macédoine et arrivèrent
devant Philippes où l'Armée des Triumvirs
les avait déjà devancés: elle occupaient les
gorges des Montagnes, d'où les manœuvres
habiles des Républicains, la firent déboucher
et reculer jusqu'à Amphipolis. Là Antoine
et Octave arrivèrent avec de nouveaux renforts
cependant leurs forces étaient inférieures à celles
de Brutus et de Cassius, dont les armées se
montaient à 80000 hommes. Ils avaient aussi
l'avantage de la position: leur camp séparé
en deux appuyait sa droite aux montagnes
et sa gauche à un vaste marais qui terminait
une plaine et la mer. Un ruisseau était un
parapet bien fortifié. La flotte commandée par
Domitius Ahenobarbus, fermait la mer et les trans-
ports de vivres à l'armée des triumvirs - elle s'était
aussi partagée en deux - Antoine tenait tête à Cassius

et Octave à Bontus, mais rien n'interrompait
la communication de leurs camps. Antoine ayant
envoyé pendant plusieurs jours des travailleurs
chargés de rendre les marais praticables en
y jettant des ponts, Cassius lorsqu'il s'aperçut
de cette manœuvre engagea un combat général
pour en prévenir l'effet. D'abord Bontus enfouit
les légions d'Octave, quoique composées de
vétérans, pénétra dans son camp et s'en rendit
maître, non sans peine, car il lui en coûta
10,000 hommes, mais il en tua 16,000 à l'encre.
Malheureusement les choses allaient bien diffé-
remment à l'autre aile; l'attaque d'Antoine
avait été si impétueuse et si bien combinée
que les lignes de Cassius furent forcées et que
son camp devint la proie du vainqueur: il était
pourtant parvenu à rallier ses troupes sur une
éminence, mais son tête chaude se trouillait et déjà
il désespérait du succès, ignorant alors de Brutus
qui de son côté ignorait les désastres de l'aile
gauche. Cependant il s'aperçut que la cotte
d'armes, couleur de pourpre qui parait ordinairement
la tente du général un jour de bataille ne surmon-
tait plus celle de Cassius; cette particularité irrita
ses craintes et il envoya un détachement de cavalerie
légère

217
à la découverte - Cassigne de son côté avait
envoyé son Ami intime Titinius à la recherche
des nouvelles - son inquiète amitié suivait de
l'œil les pas de son envoyé - il le voit de son
lointaine rencontrer le Corps de Cavalerie de
Brutus, et pendant qu'on se questionne, qu'on
s'afflige et se console, Cassigne voyant Titinius
enveloppé, se figure qu'il a affaire à l'ennemi
et s'écriant: "Faut-il que j'aie livré mon Ami
à sa trahison. Cette mort accabla Brutus - il se
sentait inférieur à Cassigne dans l'Art militaire
et forcé de réunir désormais ses soldats à ceux
de son collègue, il les vit apportés dans ses
rangs le découragement qui les dominait. Il
fit de vains efforts pour ranimer leur courage,
et sentant qu'une action d'éclat pourrait seule
produire cet heureux résultat, son désespoir
résolût de la tenter: il livra bataille. Mais
voyant un de ses plus vireux centurions passer
à l'ennemi avec quelques soldats, il ne chercha
plus qu'à mourir - un rayon de gloire brilla encore
à ses derniers regards - son choc impétueux enfouit
les rangs ennemis - mais son autre aile fut vaincue
en droite devant générale et Brutus lui-même,

entraîné par les fuyards, s'éloigna du champ de bataille, toujours poursuivi de près, car sa tête était mise à prix. Un de ses officiers se dévoua pour le sauver - il se fit prendre et se déclara Brutus - on le conduisit en triomphe à Antoine, à travers tout le camp attrouppé pour le voir - alors la surprise fut connue et Antoine consola généreusement les soldats qui en étaient confondus, en leur disant : Je vous dois des remerciements - vous m'avez bien mieux qu'un ennemi, puis que c'est un ami - l'officier était en effet une de ses intimes connaissances. Le général Antoine se conduisit noblement après cette victoire, épargnant autant qu'il était en lui le sang des vaincus, que le barbare Octave versait à plaisir. Brutus cependant avait mis un vaisseau après profond entre lui et l'ennemi - haletant de soif et de fatigue, il se retira dans un creux et s'y appuya contre un rocher - il faisait nuit - les fuyards attirés, essayaient d'aller chercher de l'eau - ils furent criblés de flèches, un seul parvint à en apporter un peu - le silence de l'effroi et ^{après} ~~l'effroi~~ des ténèbres ajoutaient à l'horreur de ce moment que Plutarque ne retracer d'une manière si douloureuse. On vit Brutus parler à l'oreille du Rhétoricien Straton son meilleur ami - on se douta qu'il lui

demandait la mort: on attendait comme dernier
 rayon d'espérance de voir briller un fanal, signal
 convenu pour annoncer que le camp n'était pas
 pris - la nuit s'écoulait lentement - le signal ne
 paraissait pas. Enfin Brutus mit fin à cette
 attente d'agonie, en laissant échapper dans son
 douloureux abattement ses coupables paroles: „Vertus
 tu n'es qu'une chimère, et moi, je t'ai poursuivie
 comme une réalité!“ Renvoyons-le à l'éloquente
 réfutation de Rousseau, et pardonnons-lui, il
 n'était pas chrétien: mais comment pardonner à
 celui qui capable de le réfuter ainsi ne l'était pas
 non plus tout de bon? - Brutus remercia encore
 ses amis d'une fidélité, qui adoucissait, dit-il, ses
 derniers moments - puis il s'éloigna avec Straton
 qui s'était refusé d'abord à sa triste prière, mais le
 voyant s'adresser à un esclave. Non, s'écria-t-il, il
 ne sera pas dit qu'un esclave t'aura rendu ce dernier
 service: et il tint, en détournant la tête, l'épée
 sur laquelle Brutus se précipita. Quand Porce
 apprit sa mort, son désespoir fut tel, qu'on se crut
 en devoir de lui soustraire tout instrument tranchant:
 elle y suppléa en avalant des charbons ardents. -

La flotte Républicaine composée de deux escadres, l'une sous les
 ordres de Domitius Ahenobarbus, l'autre sous ceux de Statius Marcus, n'a-
 vait point souffert: la première de ces deux resta encore long-temps
 indépendante; la seconde offrit ses services à Sextus Pompée alors maître de la
 Sicile. On fit à Brindes un nouveau partage de l'empire Romain. Octave
 eut l'Occident, Antoine l'Orient et les deux par une sorte de trêve se séparèrent l'un
 de l'autre.

Résumé de la Leçon du 3 10bre. —
Les deux Triumvirs vainqueurs convinrent entre
eux qu'Octave irait en Occident distribuer aux
soldats les récompenses qui leur avaient été
promises, et Antoine en Orient soumettre
les Provinces que les Républicains avaient
conquises: tout l'avantage de cette convention
était pour Octave qui allait s'assurer l'affec-
tion des armées. Antoine parcourut d'abord
la Grèce; il y déploya cette affabilité, cette
attachante franchise militaire, qui étaient
ses seules vertus — il reçut avec bienveillance
les hommages ^{des Princes} et les flatte en adoptant leurs
mœurs, leurs usages, et même leurs costumes.
Donnant bien-tôt dans les excès, il fit son
entrée à Ephèse, déguisé en Bacchus, ac-
compagné de Faunes et de Satyres; les habi-
tans accoururent au devant de lui, couronnés
de lianes et de pampres, dansant au son
des instruments et le proclamant nouveau
Bacchus bienfaisant et gracieux. Continuant
ainsi sa route au milieu des pompes et des
festins, il n'entendait point le cri de l'Aie
désolée qui s'épuisait à payer ses folles prodi-
galités — son cour composé d'histriens, de batteliers,
de comédiens, de courtisanes, rivalisait avec lui
de liqueur et d'obscénités: il prodiguait à ces

919
vils favoris les trésors, les richesses, les villes
même - elle de Maquiesia fut donnée à un
joueur de flûte - d'autres aux plus intrépides
baveurs, qui succombaient les derniers à une
partie de débaucher et ces êtres dégradés gouver-
naient leurs possessions comme ils les avaient
obtenues. Il en résulta, que l'approche d'Antoine
et de son bande fut plus redoutée que celle d'
une armée ennemie, car ils ne quittaient d'ordi-
naire rien de ses cantonnements, qu'après en
avoir épuisé tous les alentours - alors cette
Bacchanale passait plus loin et de Province
en Province elle arriva ainsi à Tarse en
Syrie - là Cléopâtre vint visiter Antoine.
Elle n'était point sans inquiétudes sur ses
dispositions à son égard, depuis la bataille
de Philippi, car ayant hésité comme tant
d'autres entre les deux partis pour voir venir
les événements, elle craignait la vengeance du
vainqueur. Un des lieutenant d'Antoine envoya
à sa cour, lui donna le conseil salutaire
de s'en remettre de sa justification au pouvoir
de ses charmes, et d'aller elle-même l'effrayer
sur le voluptueux triumphe. Elle suivit cet avis
fait par elle, et s'embarquant sur le fleuve Cydnus
qui traversait la ville de Tarse, elle entra dans son

en bouchure sur une galère magnifiquement
ornée, surmontée d'un dais, composé des plus
riches étoffes qui, ainsi que toutes les voiles
resplendissaient de la pourpre du Tyr et de
l'éclat des broderies d'or, d'argent et de perles
précieuses. une foule d'enfants dignes en
amours, entouraient la nouvelle Vénus, que
tous les habitants du Tasse virent saluer
comme telle. Elle descendit dans un des plus
beaux Palais de la Villa et invitée par
Antoine à se rendre chez lui, elle l'invita
lui-même à venir souper chez elle, et ainsi
d'invitations, en invitations, ils en furent plus
occupés que l'un de l'autre. La Reine
d'Egypte déployait dans ses repas une luxe
une recherche et une magnificence orientale
on y reposait sur des feuilles de Roses qui
jouchaient la salle du festin à deux pieds
d'épaisseur - souvent la Vaisselle d'or qu'on
y employait était livrée par la belle Reine
à l'avidité de ceux qui formaient la suite
de son amant - celui-ci essayait par fois
de singe grossièrement ses royales prodigalités,
elle le plaisantait avec grâce - il prenait ses
plaisanteries en très-bonne part. Enfin, après
avoir épuisé tous les genres d'excès et de débanchés,

220

il fallait se séparer; Cléopâtre se rembarqua
avec ses amours et Antoine alla bien malgré
lui en Syrie, où l'appelaient la dure nécessité.
Après la défaite de Bontus et de Cassius, le
jeune Labienus un de leurs partisans, avait
formé le coupable projet de leur susciter des
vengeurs, que certes ils eussent désavoués; c'étaient
les Parthes qu'il attirait dans les Provinces Ro-
maines. Pacorus, fils d'Orôdis, commandait
leur armée; il entra d'abord en Judée et y
renversant la Dynastie régnante depuis Pompée
il lui substitua Antigonus, fils d'Aristobule.
Il pénétra même jusqu'en Cilicie, mais se
retira à l'approche d'Antoine. Celui-ci au-
lieu de le poursuivre, ou de s'occuper de
l'état précaire de ses Provinces, ne songait qu'à
Cléopâtre, et ne pouvant supporter son
absence, il abandonna tout pour aller la rejoindre
en Egypte et y vivre dans les jeux, l'amour et
les festins. Laissons-le croupir dans cette belle
vie et revenons à Octave.

En arrivant en Italie, il y trouva bien du fil
à retordre: tous les Vétérans du Pharsale l'avaient
précédé ou suivi en réclamant impérieusement
les récompenses promises - bien-tôt ces réclamations
dégénérèrent en révolte - elle fut aussi furieuse que

cette du champ de Mars au temps de César; comme
alors les Officiers furent massacrés et Octave sen-
tant qu'il fallait payer d'audace où renouer
un pouvoir suprême, résista aux conseils timides
et brava le danger de la mort de préférence à
celui de la nullité politique. Tassé ne apprit
par l'organe de Germanicus qu'un seul de ses
regards avait suffi pour appaiser la rédition. De
retour à Rome, il donna en toute propriété aux
Vétérans 12 des plus belles villes d'Italie, dont les
habitans indignement chassés de leurs murs, furent
obligés d'aller chercher fortune ailleurs. Plutarque
ne décrit avec énergie l'affreux spectacle qu'of-
fraient tous les chemins de Rome, couverts de
femmes et d'enfants désolés, implorant un asile
et du pain: le Père de Virgile ne conserva alors
son Champ que par la protection de Mécène et le
jeune Poète lui-même manqua être tué par le Vétérain
qui voulait s'en emparer: enfin les Gots et les Vandales
ne devinrent pas plus terribles par la suite à l'Italie
opprimée, que ne le fut alors cette soldatesque avide et
effrénée. Les dangers de la position d'Octave, ins-
trument de cette injustice odieuse, furent augmentés
par les invectives et les intrigues de Fulvie. Cette femme
méprisante, vindicative et ambitieuse ne lui pardonnait
point d'avoir jadis repoussé ses avances, ensuite répudié sa
fille, et enfin de l'importer sur Antoine par ses talens et les
avantages qu'il avait su s'assurer; elle affecta la pitié pour les
malheureux exilés, encouragea leurs murmures et ne épargna rien
pour lui susciter des entraves et des embarras de tous genres. —

Résumé de la Leçon du 6 tobe. — 221

Lucius Antonius frère de Marc-Antoine secondait les entreprises de Fulvie contre Octave, et celui-ci voulant se donner les apparences de la modération, consentit à s'en rapporter à l'arbitrage des soldats, de la dispute élevée au sujet des distributions de terre aux Vétérans. Fulvie qui sentait trop que ce seraient des juges intéressés à lui faire perdre sa cause, n'osa pourtant les renvoyer, mais elle tourna en ridicule cet appel à un Sénat qu'elle. Cependant le lieu de l'Assemblée fut fixé au mont Albain. Octave y envoya un corps de cavalerie pour s'assurer qu'on ne lui tendait point d'embûches. Ce corps en rencontra un autre à qui Lucius Antonius avait donné la même commission. Les éclaireurs des deux partis en vinrent aux mains, et Octave fut enragé de voir la guerre ainsi entamée, sans qu'il ait paru s'en mêler. Lucius le voyant tout-puissant à Rome, se sauva dans le Nord de l'Italie et fut bien-tôt assiégé à Pérouse, ville forte, mais mal approvisionnée. Le siège ne fut pas long, mais il coûta beaucoup d'hommes à Octave, qui força Lucius à se rendre, fit massacrer

tous les Sénateurs et Patriciens qui l'avaient
suivi et pardonna à tout le reste qui ne pou-
vait lui nuire. Les nouvelles parvinrent en
Egypte et réveillèrent Marc-Antoine de sa
léthargique indolence. Fulvia qui s'était retirée
en Grèce, pressait son retour par les lettres
les plus vigémeutes. elle eût voulu lui souffler
sa rage contre Octave, mais au lieu de cela
blâmer par son époux à son passage par la
Grèce, de lui avoir suscité cette guerre, elle en
mourut de dépit. Sextus Pompée ayant envoyé
à Antoine des Députés sur sa route, pour lui
offrir son alliance, elle fut acceptée, ainsi
que les services de Domitius Ahenobarbus, qui
lui offrit la flotte qu'il commandait encore.
Antoine ainsi fortifié arriva en Italie et
y porta l'épouvante d'une nouvelle guerre
civile - elle fut prévenue cette fois par d'habiles
Négociateurs - Mésine envoyé d'Octave près
d'Antoine, et Pollion envoyé par lui à Octave
leur représentèrent à tous deux qu'il était de
leur intérêt de se réunir contre les Républicains.
Le traité qu'ils conclurent à Brindes donna lieu
à un nouveau partage du monde, qui fut une
répétition de l'ancien à quelques modifications près.

230

Il fut convenu que l'Italie resterait en
commun aux triumvirs - comme à l'ordinaire on
s'accorde mutuellement des victimes - Sextus
Pompée fut sacrifié par Antoine et la vertueuse
Octavie ^{par son père} Sœur d'Octave, que l'on donna pour
épouse à Antoine. -

Comme Antigonus que les Parthes avaient placé
sur le trône de Judée l'occupait toujours, Hérode
Successeur d'Hyrcan était venu à Rome solliciter
l'appui du Sénat et des triumvirs : on le lui
promit, on le déclara Roi de Judée, et en atten-
dant qu'Antoine alla en Asie il y envoya Ven-
tidius le meilleur de ses Lieutenants. - Sextus Pom-
pée pour sa vengeance de l'inimitié d'Octave et de
l'abandon d'Antoine, profitait de sa position
pour affamer Rome ; il interceptait les rivières
qu'il envoyait Carthage et l'Egypte, et la
privait de ce qu'elle tirait ordinairement de
la Sicile : l'inquiétude et l'indignation populaire
forcèrent les triumvirs à traiter avec lui, à
accorder le retour de tous les proscrits retirés en
Sicile et la restitution de leurs biens. On ajouta
même l'Achaïe à la Sicile dont Pompée était
maître et l'on promit à ses soldats les mêmes gra-
tifications qu'à ceux des triumvirs. Le traité fut signé

à Misenus et célèbre par des fêtes réciproques
celles de Pompée furent données sur ses galères
et il fit à cette occasion un jeu de mots qui
rappelait qu'Antoine s'était emparé de sa
maison à Rome. Cependant Ventidius attendait
vainement Antoine en Asie - sa nouvelle passion
pour Cléopâtre le retenait à Rome - il partit enfin
mais avec elle, et à son passage à Athènes, il
y fut reçu encore en Bacchus, et les Athéniens
toujours semblables à eux-mêmes lui offrirent
Minerve en mariage; il les prit au mot et
fixa la dot de la Déesse à une somme énorme
qu'ils furent obligés de lui payer. Ventidius ne
perdait pas le temps qu'il employait à attendre
son Général: arrivé en Cilicie il y avait rencontré
Labienus déjà maître d'une moitié de
l'Asie Mineure; il le fit prisonnier, vainquit
les Parthes et reprit toutes leurs conquêtes. Pacore,
qu'ils envoyaient en Syrie, à la tête d'une
nouvelle armée, pour réparer cet échec, perdit
une bataille contre Ventidius et fut tué. Antoine
jaloux des succès de son Lieutenant envoyait
courriers sur courriers pour lui ordonner de s'en
tenir là. Ventidius assiégeait alors Antiochus Roi
de Comagène qui avait trahi l'alliance des Romains
dans Samosate sa capitale, et il le serrait de si près,

283
qu'il offrit une somme considérable pour se faire
consulter par son Lieutenant, Antoine rompit
le marché, croyant en faire un plus brillant
mais son arrivée loin d'effrayer Antiochus le
rassura et le décida à diminuer de beaucoup
ses offres, et le triumvir y accéda lâchement. Il
ne restait plus que la Judée à reconquérir; Son
qu'Antoine avait chargé du gouvernement de
la Syrie, marcha sur Jérusalem, s'en empara
de vive force, profana son culte, ransoma les
habitants et envoya Antigonus prisonnier à
Antioche où Marc - Antoine lui fit trancher
la tête. Hérode fut alors installé paisible pos-
sesseur du trône de Judée 37 ans avant J. C.

Résumé de la Leçon du 10 octobre. -
En Italie Octave venait de contracter un 3^e
mariage avec Livie femme de Tibérius Néron
que la paix avec Sentius Pompée avait fait
revenir - la passion qu'Octave prit pour elle
fut si violente qu'ayant forcé son époux à
la lui céder, il l'épousa contre le Drouard, dont
elle accoucha dans sa maison. Aussi chaude
amitié qu'en amour, Octave combla de ses
faveurs un simple chevalier romain Agrippa
qu'il avait chargé d'aller apaiser une révolte
des Gaulois du côté du Rhin, et à qui au
retour de cette expédition il désira les honneurs
du triomphe, que celui-ci eût l'adresse de
refuser comme n'étant pas du grade à l'ac-
cepter et donnant sur-tout pour principal
motif qu'il ne pouvait en vouloir dans un
moment où son Général était malheureux.
Voici pourquoi: lors de la dernière pacification
des triumvirs, on était convenu qu'Antoine
irait faire la guerre aux Parthes et qu'Octave
la ferait à Pompée; ce dernier s'engagea à
lui fournir des flottes en retour des légions qu'il
en obtint - l'une, fut équipée à Tarente et l'autre
à Misène, et leur destination fut d'attaquer de concert

la Sicile sur deux points différents. La flotte
de Misène fut la première à en venir aux
mains; elle était commandée par un des lieutenants
d'Octave, et celle de Pompée par un
affranchi; la bataille ne fut point décisive
cependant la partie de Pompée resta maîtresse de
la Mer. La flotte de Tarente commandée par
Octave en personne, fut bien plus malheureuse,
non seulement elle fut vaincue, mais n'ayant
pu trouver à se mettre à l'abri d'une violente
tempête, elle en fut abîmée et Octave eut
grande peine à ramasser les débris des ses soldats
battus et naufragés. Agrippa revenant victo-
rieux des Gaules immédiatement après cet échec,
il se chargea de la réparer - et commença par
construire ^{à grands frais} entre Misène et la Sicile un port
qu'il nomma Jules et qui plus à portée de cette
île était destiné à en faciliter les attaques et
à offrir un lieu de retraite de non réquise.
Les événements quoique peu fortunés de cette
guerre, excitèrent les soupçons et les craintes d'
Antoine - on lui persuada aisément que son
collègue ne faisait la guerre que pour son propre
compte - il lui demanda plusieurs fois ses galères
et comme on ne les lui rendait pas, il n'en fallait pas

d'avantage à ce caractère impétueux pour
la décider à une rupture ouverte. Il vint en
Italie résolu de combattre son beau-frère, mais
sa femme qui le suivait et avait beaucoup
d'empire sur tous deux parvint à les réconcilier
et à leur faire signer le traité de Tarente
au-quel on ajouta la clause que Lépide
fournirait un contingent de Galies contre
Pompeï. Cette guerre fut donc reprise avec
vigueur sous la direction d'Agrippa. Octave
ayant débarqué en Sicile avec une partie de son
armée se dirigea avec sa flotte sur Messine
où Sextus Pompeï avait rassemblé toutes ses forces.
Pendant les troupes débarquées par Scylla-
curent beaucoup à souffrir - il leur fallut mar-
cher le long de l'Etna sur un terrain volcanique
et elles arrivèrent ainsi à grande peine à Myr-
se où se donna peu après un combat naval, entre
Agrippa et Pompeï - Octave ne fut que le
témoin de la victoire complète qu'il dut à
l'habileté de son Lieutenant et au courage de
ses troupes. Pompeï s'enfuit en Asie Mineure
avec ses trésors qui lui servirent à rassembler encore
quelques troupes et à faire traîner une guerre
de partisan, qui donna du fil à retordre à quelques
généraux qui le combattirent, mais enfin il fut
pris et mis à mort. Sur ses entrefaites, Lépide était

arrivé à Meïne et n'y ayant point trouvé
Octave s'avisant de faire le Maître, revant à
composition les Soldats de Pompée, traitant avec
eux et - les sept légions qu'il avait sous ses
ordres, n'empêchèrent point Octave de se plaindre
hautement de sa conduite, et de dire qu'il
n'avait jamais songé à guerroyer par Lépide.
Il en résulta entre eux une rupture qu'Octave
termina promptement par une démarche hardie
mais calculée : il entra dans le camp de Lépide
avec un corps de cavalerie peu nombreux et y fut
d'abord bien accueilli - mais quelques Soldats lui
ayant lancé des traits qui atteignirent un de ses
lieutenants à ses côtés, il se retira en bon ordre
persuadé par cette tentative que la victoire serait
certaine, l'ennemi ne pouvant compter sur le dévoue-
ment des siens. En effet le lendemain, les deux
armées s'étant rangées en bataille, l'Infanterie
de Lépide passa toute entière sous les drapeaux
d'Octave; la cavalerie parut hésiter, mais l'on
apprit que le singulier motif de son hésitation
était d'envoyer demander au nouveau Chef quelle
adoptait, s'il voulait que l'ancien lui fût livré
mort ou vif? Octave toujours clément par les imbi-
ciles, se contenta de réduire Lépide à une condition

privé et lui laissa non seulement la vie
mais encore le titre, les fonctions et les émou-
lements de Souverain Pontife. L'Afrique et
l'Afrique grossirent ainsi son partage et il
les fit occuper incontinent par ses troupes.
Toutes celles qui s'étaient réunies sous ses
ordres, lui composaient une armée de 150,000
Légionnaires; il eût peur de ses propres forces
et se hâta de les diminuer, en renvoyant 20,000
Vétérans et distribuant le reste en divers
cantonnements: après quoi il regagna l'Italie
où sa présence était nécessaire. Le Sénat lui
dégerna les honneurs de l'ovation - il ne
prétendit point à ceux d'un triomphe par une
modestie enfin affectée, que la gloire dont
il commençait dis-lors à faire parade. Cependant
il rendit un service riche à l'Italie en la
purgeant des brigands que les guerres civiles
y avaient multipliés dans l'Apennin, et il s'oc-
cupa à embellir Rome d'édifices pompeux. Il
acheta le mont Palatin, y fit bâtir un Palais
sumptueux, un Temple à Apollon et une magni-
fique bibliothèque, où il réunir par les soins
d'Agrippa tout ce que la Littérature Grecque et
Romaine avait de plus précieux. -
Revenons à Antoine qui bien-tôt laissa de la

222
vertueuse Octavie, l'avait abandonnée à Rome
pour retourner en Orient auprès de sa belle
Cléopâtre. Une fois établi en Egypte il affecta
d'y adopter complètement les mœurs, les usages
et même le costume Oriental, ce qui lui aliéna
totalement les siens, auprès des-quels il achève
de se compromettre gravement, en faisant don
à la Reine d'Egypte de plusieurs Provinces
Romaines contigües à ses états. Pendant qu'il
s'oubliait ainsi dans le sein des plaisirs, son
Lieutenant Lucius pénétrait jusqu'au Mont
Caucase et à la Mer Caspienne et y soumettait
les Rois d'Arménie et d'Albanie, jadis soumis
par Pompée. —

Résumé de la Leçon du 13 10bre. —

Antoine finit pourtant par marcher contre les Parthes avec une armée de vétérans, la plus belle qu'on eût encore vue paroitre sur cette frontière de l'Empire Romain: mais il fit cette guerre avec la précipitation d'un amoureux, qui ne songeait qu'à rejoindre son idole — marchant à grandes journées, il laissa derrière lui toutes ses machines de guerre, avec une légion destinée à les escorter. Lui-même vint assiéger la Ville de Bactra située dans la Médie Atropotène: Phraates Roi des Parthes voulut lui en faire lever le siège — les combats qu'ils se livrèrent furent précédés de la triste nouvelle de l'extermination de la Légion, laissée à la garde des machines. La déroute des Parthes fut complète, mais les Romains furent consternés de ne trouver que 50 morts sur le champ de bataille, tant ce peuple était habile à la fuite, et par conséquent difficile à réduire, puisque la victoire même coûtait plus cher aux vainqueurs qu'aux vaincus. De plus la rapidité de leurs évolutions faisait qu'on ne pouvait les empêcher d'intercepter tous les convois — aussi la disette et les maladies se mirent bien-tôt dans le camp et forcèrent Antoine à la retraite. Cette retraite à la vérité fut admirable; elle dura 21 jours, pendant les-quels on eût à soutenir 10 combats, dont l'avantage fut toujours aux Romains. Plutarque cite un trait singulier qui la marque; ce fut une manœuvre de retourner les pierres par les faire sécher au soleil, manœuvre dont on ne guérit les soldats qu'en les enivrant: Il dit aussi qu'on entendit Antoine pressé de toutes parts dans cette retraite mémorable, s'écrier au plus fort de ses tribulations: O Xénophon! ô retraite des 10000! Il est donc vrai qu'un grand homme, une belle action en produiront toujours d'autres, et réveilleront le germe des vertus jusques dans les âmes les plus apathiques et même les plus corrompues: On

amis à y voir que l'amour du bien est inné et universel
chez les hommes. Les Parthes poursuivirent ainsi les Romains
jusqu'aux bords de l'Araxe qui les séparait de l'Arménie
pays allié à la République. Le Roi d'Arménie les reçut
avec hospitalité et donna à Antoine le conseil salutaire
de prendre chez lui ses quartiers d'hiver et d'y faire reposer
ses troupes: mais Antoine ne rêvant que l'éloigner
rapidement l'Arménie, par un froid tellement rigoureux
qu'il y perdit plus d'hommes que dans sa périlleuse retraite
pour se soustraire au blâme universel, il s'imagina rien
de mieux que d'abandonner l'Arménie à ses lieutenants afin
de poursuivre plus promptement sa route. Arrivé à Antioche
il envoya à Rome une relation des plus exagérées de ses
prétendus succès. Octave les réduisit à leur juste valeur et
s'en vint se disputer son rival. Octave au contraire em-
ployait toutes ses ressources à servir son ^{époux} parjure. Elle lui
écrivait avec une tendresse inquiète, lui envoyait de l'argent
des habits pour ses soldats, venait au devant de lui à Atyrie
et n'en reçut pour toute réponse que l'ordre outrageant de
retourner sur ses pas sans l'avoir vu. Après avoir vain-
ement attendu l'épouse à Antioche, Antoine avant de repartir
pour l'Egypte se souvint d'une perfidie atroce, en attirant
auprès de lui sous les dehors de l'amitié, le Roi d'Arménie
qui lui avait donné tant de preuves de la sienne, et le
retenant prisonnier pour s'emparer de ses états. En son arrivée
à Alexandrie, il commença par épouser solennellement l'épouse
et se réservant lui-même les honneurs du triomphe il le célébra
dans cette ville étrangère, chose inouïe jusqu'alors et qui porta au
comble l'indignation des Romains. Après la pompe de ce triomphe
où le Roi d'Arménie et ses enfants parurent malheureux, Antoine ^{vint à Rome}

sur un trône ayant l'Égypte à ses côtés et distribuant
les Royaumes aux enfans qu'elle avait en son sein et de
l'Égypte. La Phénicie, l'île de Chypre, l'Arménie si
indignement usurpée firent partie de ces dons. Cependant
les Parthes avaient profité de l'indignation des Arméniens
pour se rendre maîtres de ce pays et même de la Médie -
cet événement nécessitant une nouvelle guerre, dont
l'histoire faisait les préparatifs quand sa rupture avec
Octave lui donna le plus grand sujet d'inquiétude. -
Octave avait affermi sa puissance par le bon usage qu'il
en faisait: vainqueur des Gépides, des Pannoniens, des
Dalmates, sa valeur lui avait gagné la confiance du soldat,
la sagesse de son administration lui gagnait les citoyens.
Deux Ministres habiles, Agrippa et Messius secondaient
dignement ses vœux: Agrippa toujours modeste avait daigné
brigner l'Édilité - on dit de lui qu'il releva cette charge
en l'honorant - il embellit Rome de Temples, de fontaines
de Monuments publics - il commença ^{aussi} celui que les siècles
admireront encore, le Panthéon. Les nouvelles des folies d'Antoine
vinrent fort à propos faire biller aux regards de l'ambitieux
Octave, l'espérance fondée de réunir l'Empire sous ses loix;
il commença par faire quitter la Maison d'Antoine à
Octavie, qui s'opposait à ses débordemens qu'un silence
général et un dévouement maternel pour ses enfans qu'elle
nourrissait chez son frère. Celui-ci se chargea de rendre lui-
même compte au Sénat de la conduite de son collègue -
il dit son mariage, son triomphe et ses coupables dons et
s'efforça de le faire déclarer ennemi public - il rencontra
une opposition vigoureuse de la part des amis qu'Antoine
conservait encore dans le Sénat, sur-tout de celle des deux

Consuls qui lui étaient tellement dévoués, qu'ils allaient
la rejoindre, quand le dicter papa: la guerre lui fut di-
clarée sous le nom de Cléopâtre; elle se vantant
hautement d'aller bien-tôt régner à Rome, prodigua
tous ses trésors à armer des galères pour son amant, qui
de son côté réunissait toutes ses forces disponibles. Octave
ne s'oubliait pas, de sorte que l'Orient et l'Occident
s'épuisaient en préparatifs pour cette lutte décisive. Les
forces d'Antoine étaient supérieures sur mer, celles
d'Octave sur terre. Antoine quitta enfin l'Égypte
suivi de Cléopâtre et de son attirail accoutumé de
baladins et de courtisanes - il arriva à Ephèse toujours
en Bacchus et y déploya toutes les pompes d'un luxe
effréné - la ville en porta les frais immenses - Cléopâtre
rivalisait de folies avec lui et c'est à un de ses repas
qu'elle fit dissoudre dans du vinaigre et but une seule
appréciée plus d'un million. Les amis qui lui arrivaient
de Rome, témoins de ses excès, après avoir lancé quelques
dures vérités, dont les larmes de la belle Reine détruisaient
promptement l'effet, prenaient le parti de l'abandonner
à son mauvais sort, et d'aller se réconcilier avec Octave.
Antoine perdait ainsi tous ses partisans - il s'en consolait
dans les festins, qu'il allait recommencer de plus belle à
Athènes, où on entendait, dit Plutarque, les sons de
la Musique se mêler aux gémissements des Grecs opprimés,
et aux coups dont les Spoliateurs accablaient leurs victimes,
pour leur arracher de quoi fournir à ses honteuses orgies. La
punition de tant d'excès était trop juste - elle allait éclater.

Résumé de la Leçon du 15 10h.

Antoine se transporta d'Atènes en Epire et y réunir toutes ses forces; Octave avait mis bien plus de temps à préparer les siennes: la nécessité de construire des galères, dont il manquait, l'avait obligé à lever sur les peuples soumis à sa domination des contributions qui les mécontentèrent, mais son rival plongé dans les plaisirs le servit à souhait en ne précipitant point les choses, comme il aurait pu le faire avec succès. Enfin Agrippa ayant équipé les galères et réuni les troupes, amena le tout en Epire ses forces étaient pourtant de moitié moindres qu'elles d'Antoine, et de plus les galères Egyptiennes étaient beaucoup plus hautes que les siennes, et par conséquent de plus difficile abordage. En revanche on n'avait nullement songé à les pourvoir de bons rameurs: Les deux partis commencerent par essayer réciproquement leurs forces dans des combats insignifiants; ils furent suivis de la fameuse bataille d'Actium qui décida le sort du monde 31 ans avant J. C. Dès le premier choc, Cléopâtre s'enfuit avec ses galères - Antoine furieux, mais subjugué, la suivit lâchement - ses indisciplinés partisans combattant encore par le chef qui venait de les abandonner et faisant des prodiges de valeur, auxquels Agrippa mit un terme en leur représentant toute l'abjection de Maître qu'ils devaient rougir d'avouer, raisonnement convainquant, qui les décida à mettre bas les armes. Il restait encore à Antoine une armée de terre de 80000

hommes, à la- quelle tout en cinglant le long du
Péloponèse, il envoya ordre de venir le rejoindre en Asie.
L'armée indigène refusa d'obéir et suivit l'exemple
de la flotte. Celle de Cléopâtre approchait de l'Egypte
Antoine tout en se laissant entraîner dans le péril
en mesurant la profondeur - il avait suivi machinalement
la Gabre, et y était monté, mais tellement courroucé
contre elle, qu'il fut long-temps sans vouloir ni la voir
ni lui parler - mais à peine l'eût-il revue, qu'il se
vint et n'entendit plus qu'elle - ils firent couronner leur
vaisseau de guirlandes et entrèrent ainsi en vainqueur
dans le port d'Alexandrie où on les salua comme tels.
Mais bien-tôt la vérité fut connue, et Antoine après
d'inutiles efforts pour réunir autour de lui ses Canton-
nements ^{d'Asie} les vit tous passer à l'ennemi et se trouva
réduit au commandement de la flotte égyptienne.
Octave cependant obviait aux embarras que lui avait
occasionnés sa victoire - s'étant trouvé surchargé de
troupes après mal disposées, il les avait envoyées en
Italie où elles se révoltèrent - sa présence devint nécessaire
pour apaiser la révolte - il y réussit, revint soumettre
la Grèce et l'Asie mineure, et suivit alors les traces
d'Antoine. Celui-ci lui envoyait souvent des députa-
tions pour tenter un accommodement, mais ses réponses
toujours évasives, firent craindre à Antoine une haine
invincible, et d'autant plus redoutable qu'il avait
la douleur de s'apercevoir que Cléopâtre négociait pour
son compte. Elle reprit pourtant toutes les apparences d'un
plus parfait dévouement, lorsque Octave arriva sur les

frontières d'Egypte avec sa flotte et son armée. Antoine
reprit plus aisément encore son aveugle confiance et
sur du cliopâtre, il crut l'être de ses destinées - un
léger combat où nos troupes eurent l'avantage achève
de l'enivrer d'espérance. Il fit sortir la flotte Egyp-
tienne en bon ordre, et s'établit sur le rivage pour
les regarder faire - mais le spectacle ne fut pas gai,
car à peine en présence, cette flotte arbora le pavillon
d'Octave et passa dans ses rangs. Antoine, revenu
de sa ridicule présomption, entra désespéré dans
Alexandrie, et cliopâtre qui ne désespérait point
encore, de la clémence d'Octave en sa faveur, se
retira dans le magnifique tombeau, qu'elle s'était
fait construire depuis long-temps et où elle avait
déposé tous ses trésors, et résolu d'y attendre les
événements en séparant sa fortune de celle d'Antoine.
On fit dire qu'elle était morte. Lui-même se préparait
à mourir; cette nouvelle mit fin à ses hésitations et
il se fit donner un coup d'épée, qui ne le tua pas
sur le champ - alors cliopâtre attendrie se ravisa, lui
envoya dire qu'elle était encore vivante et l'attendait
pour mourir ensemble. Il se fit porter au tombeau, mais
elle refusa de l'ouvrir, craignant que les soldats
d'Octave n'y pénétraient à son suite et lui fit monter
par une fenêtre avec des efforts incroyables - toute son
ancienne affection se revivait à la vue de son amant
blessé et mourant - elle éclata en sanglots, en gémisse-
ments, et il expira dans ses bras, consolé par ses regrets.
Octave cependant entra dans Alexandrie, tenant par

En main Thiodore, philosophe originaire de cette ville
qu'il affectionnait particulièrement; ce spectacle rassura les
habitants sur les dispositions pacifiques du vainqueur et ils
l'accueillirent avec joie. Il envoya un de ses officiers à Memphis
qui refusa de l'admettre dans sa retraite; une seconde tentative
fut plus heureuse et pendant que la Reine parlait à un des eunuques
d'Octave par le trou de la porte, une autre entra par la fenêtre
et se trouvant derrière elle eût l'adresse de détourner le pre-
mier, dont elle se saisit en l'apercevant et la fit prisonnière.
Il parvint à calmer ses craintes et à lui persuader de rentrer
dans Alexandrie - elle conta que ses charmes qui avaient subjugué
Antoine et César ne seraient pas impuissants sur Octave - mais
voyant qu'il ne venait point et qu'elle était gardée à vue, son
inquiétude la rendit dangereusement malade. Octave alors s'en-
vint - elle lui parla de César avec un attendrissement, qu'augmentant
dit-elle sa ressemblance avec lui - ne voyant point que ses prélimi-
naires de séduction produisissent l'effet qu'elle en désirait, elle se
jetta à bas de son lit, comme égarée par la douleur, embrassa ses
genoux et les baigna de ses larmes - le voyant impassible, elle alla
sous un arbrisseau, lui vanta ses trésors, les fit étaler à ses yeux - mais les
claves qu'elle employait à se servir, ayant dit indiscrètement qu'il
n'était pas tout et qu'elle en avait bien d'autres, sa colère long-temps
concentrée se déchargea sur cet infortuné qu'elle accabla de coups.
Cette même fureur ne pouvait que rendre son but - elle le sentit
et s'attacha alors à exciter la compassion d'un jeune homme nommé
Domitius, qui l'avertit qu'Octave ne soignait sa santé et ne s'efforçait
de la sauver que par la réserve à parer son triomphe. Cet opprobre lui
paraissant bien plus cruel que la mort, elle résolut d'y recourir, mais
surveillée de près, il fallut employer un stratagème, et se faire apporter
par un paysan déguisé ses aspics cachés sous des figues. Elle choisit ce genre
de mort, comme elle que des expériences de différents poisons qu'elle avait faits
sur des esclaves, lui avaient prouvé être la plus prompte et la moins douloureuse.
On ignore le reste: l'envoyé d'Octave la trouva morte, couchée sur un lit de parade,
magnifiquement vêtue, la couronne sur la tête et deux de ses femmes expirantes à ses
côtés. L'Egypte fut alors réduite en Province Romaine 30 ans avant J.C. -

Résumé de la Leçon du 17 10her. - Empire Romain

Pendant qu'Octave retournant à Rome, traversait la Syrie, les Parthes divinis par une guerre civile, le prirent pour arbitre de leurs différends - il justifia cette confiance par sa médiation et trouva à son arrivée en Italie que Messène venait d'y réprimer une conjuration tramée par le fils de Lépide. Tous les pouvoirs vinrent alors se concentrer dans sa personne : le Sénat le déclara triumvir à vie, lui fit prêter serment d'obéissance, innovation monarchique ignorée jusqu'alors. On l'associa aux Dieux dans toutes les Provinces de l'Empire - une sorte de pudeur lui fit préserver Rome de cette bape idolâtrique; mais il y célébra trois triomphes - ferma le Temple de Janus 29 ans avant J.C., revêtit à perpétuité le titre d'Empereur et le surnom d'Auguste. Il vint jouer au Sénat une scène dans son genre, en faisant semblant d'abdiquer le pouvoir suprême pour se faire prêter, supplier de vouloir bien le garder - ^{effort de} complaisance auquel il ne se prêta qu'à condition que le Gouvernement des Provinces serait partagé entre lui et le Sénat. Au même temps il fit prendre une forme fixe au gouvernement Impérial, qui devint absolu par la militaire et limité par la civile. S'étant entouré de soldats choisis, sur le divouement desquels il pouvait compter, cette milice s'appela Garde Prétorienne du mot Prétorien, qui désignait la tente du Général. Abandonnant au Sénat les Provinces situées dans l'intérieur de l'Empire, Auguste se réserva les Provinces frontalières afin de conserver le commandement immédiat des troupes nombreuses qu'on y entretenait pour prévenir les invasions - il les gouverna par des Lieutenants, tandis que les autres étaient administrées par des Proconsuls, Prêteurs et Magistrats civils, ce qui ne lui ôta pas le droit d'y envoyer des Procurateurs ou Officiers du fisc, chargés d'y défendre les intérêts du Prince qui avait des domaines par-tout; ces Procurateurs espionnaient et entravaient souvent les opérations des Gouverneurs - le trésor public et Impérial, étaient séparés, sous les noms de fisc et d'épargne. - Auguste s'occupa de la réforme du Sénat: il en expulsa de gré ou de force, les étrangers

et les affranchis, dont les guerres civiles avaient fait tolérer
l'admission, les remplaça par des patriciens de son parti -
lui laissant le droit de délibérer sur les affaires publiques, mais
autant que l'empereur les soumettait à cette délibération par
l'organe d'un Questeur. Il se composa un conseil privé, de
20 sénateurs, choisis parmi les plus éclairés et les plus dévoués
à son Personne et ce conseil décidait des affaires courantes. Le
gouvernement intérieur de Rome, comme toute la force armée
resta concentrée entre ses mains - il nommait le Préfet de la
ville et celui des bleds, personnage important - les autres magis-
tres, comme l'édile, Prêteurs ne avaient leur libre cours - le
Consulat n'était plus qu'un vain titre, ne donnant droit qu'à
un costume, auquel on attachait encore une importance futile.
Auguste prit mieux légitimer son pouvoir absolu se fit investir
du tribulat, et conserva ainsi habilement à tout cet édifice
moderne d'administration, son air d'ancienneté. Les mots sont
tout pour le Peuple et Napoléon a dit avec raison que si l'on
pouvait réunir 200 voix, ils seraient Peuple. - Cependant la
révolte des Cantabres et des Asturiens fit rouvrir le temple
de Janus - Auguste marcha lui-même contre eux - mais il ne
fut point heureux dans cette expédition, qu'Agrippa termina
au bout de deux ans, non sans difficulté. Vers le même temps
un simple Chevalier à la tête de quelques troupes, pénétra
par pure curiosité dans l'Arabie heureuse, dont on vantait les
parfums, mais il en fut chassé et le Gouverneur d'Egypte
entra en Ethiopie, et y soumit la Reine Candace à payer tributs
aux Romains. Sur ces entrefaites Auguste tomba dangereusement
malade - cet incident donna l'œil aux intrigues du Cour - de
nombreux prétendants se mesuraient de l'œil - c'était Tibère fils de Livie

Agrippa. Vainqueur d'Actium, Marcellus fils d'Octavien
meurt et laisse d'Auguste - mais la Medecin Musa sauve
l'empereur par l'usage des bains froids, qui même raffor-
ment sa santé, jusqu' alors toujours chancelante et lui
furent prendre des forces et de l'embouppant. Tout l'Empire
célébra son rétablissement et les adulations sénatoriales sur-
passèrent les populaires - on lui renouvela par cinq ans la
puissance tribunicienne, ce qui fut toujours répété depuis -
on lui offrit de plus la Dictature et la censure, titres super-
flus qu'il refusa comme tels. Bien-tôt il alla en Orient
et nomma Agrippa Gouverneur de Rome en son absence -
cette nomination augmenta le mécontentement qu'avait éprouvé
Tiberius, en voyant l'empereur donner en mariage ^{à Agrippa} son aîné
sa fille Julia restée veuve de Marcellus que Rome regretta vive-
ment parce qu'elle lui supposait des sentiments Républicains.
L'infortunée Octavie sa mère lui survécut de 12 années qui ne
furent qu'une longue souffrance. Il y eut un tumulte à Rome
après le départ d'Auguste, à l'occasion de l'élection des Consuls
le Peuple voulant les révoquer de cette dignité dont il ne voulait
point, il fut obligé de revenir pour appaiser les troubles et ôter
le droit d'élection au Peuple. Continuant alors son voyage, il
arriva en Orient, rendit le trône d'Arménie au fils de son vicaire
par Marc-Antoine, reçut les hommages de Phraate Roi des Parthes
qui vint lui rapporter les étendards jadis enlevés à Crassus. Jusqu'à
des Députés Juifs vinrent lui offrir leur soumission. Reconu ainsi
Maître du Monde, il retourna à Rome, où en débarquant il eut
le chagrin d'apprendre la mort de Virgile, Auteur de l'Énéide, qui
était allé à Athènes dans l'espérance d'y rétablir sa santé, et à son
retour était mort à Brindes, d'où son corps fut transporté à Parthénop-
le aujourd'hui Naples et enseveli sur le Mont Pausolippe. - Auguste partagea
alors avec Agrippa la puissance tribunicienne - ils achevèrent la révision du

Sénat, qui fut suivi du loiz somptuaires, destinés à réprimer le
luxe et corriger les mœurs - on en fit de sévères contre les célibataires
dont le nombre devenu effrayant, était un indice certain de corrup-
tion générale. L'empereur alla ensuite visiter les Gaules, qui n'ayant
jamais pris une assemblée bien stable depuis leur conquête, avaient
besoin de sa présence; il s'y annonça par réformation des abus en-
tout genre, mais la réputation d'intégrité qu'il voulait se donner, fut
fort ébranlée par l'aventure d'un gouverneur de Lion, accusé d'excès
odieux, qui se les fit pardonner en offrant à Auguste une chambre
pleine d'or. Il envoya de là Drusus second fils de Livie, contre les
Rhétiens, habitants d'une partie de l'Autriche et de la Suisse - Tibère
contre les Vendétiens, habitants du Tyrol et de la Styrie - et Agrippa
contre les Cymmeriens, peuples du Pont-Euxin. Tous trois revinrent
victorieux - Tibère fut pourtant celui qui acquit le plus de gloire
et annonça les plus grands talents militaires. De retour à Rome, Au-
guste rendit compte au Sénat de son administration et de l'état
des forces de l'empire sur les frontières, et reçut ses compliments
de condoléance sur la mort d'Agrippa, qui avait suivi de
près ses victoires et dont la veuve Julia fut alors donnée à Tibère
qui répudia par l'épouser sa femme Vipsania qu'il aimait à bout.
Julia avait eu d'Agrippa une fille nommée Agrippine, qui mariée
dans la suite à Germanicus fils de Drusus, fut mère de l'empereur Caligula.
Octavia mourut à cette époque laissant encore des enfants qu'elle avait
eu de Marc Antoine. La Germanie s'étant révoltée, Drusus y fut
envoyé et fit quatre campagnes glorieuses, pendant lesquelles, il
soumit d'abord le Rhin, puis vainqueur des Barbares, pénétra
jusqu'à l'Eure, unit par un canal le Rhin et la Moselle - con-
struisit sur le premier de ces fleuves, des places fortes pour contenir
les naturels du pays - poussa ses conquêtes par terre et par mer
jusqu'au Weser et à l'Elbe et revint mourir dans les Gaules des
suites d'une chute qu'il avait faite dans cette dernière expédition.

Auguste fut désolé de cette perte - il vint jusqu'à dans la Gaule
Lisalpin au-devant du Louvois de Doulos et l'accompagna à
pied à Rome jusqu'au tombeau de ses ayeux. Il perdit en même
temps son Ministre Mécène, protecteur éclairé des lettres et des
arts et le Poète Horace qui dans une de ses odes avait souhaité
de mourir avec lui, vœu qui se trouva accompli. Cependant il
ne restait plus à Auguste qu'à appeler de son trône que Tibère
qu'il n'aimait ^{pas} avec raison - ce ne fut qu'à regret qu'il partagea
avec lui la puissance tribunitienne, ce qui ne l'empêcha pas
d'adopter Caius et Lucius César enfants d'Agrippa et de Julia
le dépit que cette adoption causa à Tibère fut tel qu'il se
retira à Rhodes, malgré les instances de sa mère Livie.
Julia sa femme fut reléguée à l'île de Pandatie, en punition
de ses débordements qu'Auguste avait été long-temps le seul
à ignorer. son Complice Julius fils de Marc-Antoine fut mis à
mort d'opprobre dont se couvrirent la mère et la fille du
même nom, abreuverent de chagrins la famille d'Auguste; il
les nommait ses lancers. Enfin, plus puissant qu'aucun Auguste
termina encore le temple de Janus - les temps étaient accomplis
promis par Dieu même à Adam déchu, attendu par les
Patriarches, annoncé par les prophètes ^{l'homme Dieu} Jésus-Christ vint au
monde - et la Loi de grâce, l'Evangile, l'ode sacrée de l'Univers
fut accordée par le Ciel à la terre, qui finira par l'adopter un jour
toute entière, dans toutes ses bases et toutes ses conséquences - et
alors le bonheur universel, l'éternité commencera. - Il ne s'agira
plus de mériter: on aura obtenu. —

Seizieme Cahier
d'Histoire
Ere Chretienne.
pour mon Annuaire.

20 10bre 1825.

Résumé du 1er Leçon du 20 10bre. 1020.
La mort d'Hérode, roi de Judée suivit de
près la naissance du Messie - ses enfants se
partagèrent son royaume et prirent le titre
de Tétrarques: Rome leur envoya Ponce Pilate
pour gouverneur -

Auguste venait de terminer le dénombrement
du monde connu, événement qui coïncida avec
la naissance du Christ à Bethléem. Tibère
retira à Rhodes pendant deux ans s'y entourant
de Rhéteurs, dont il écoutait volontiers les
discussions. Cependant ce passe-temps finit par
l'ennui - il demanda une permission de revenir
à Rome, qu'Auguste offensé refusa même aux
prières de Livie. Voulant attacher les Romains
à ses petits-fils qu'il destinait à devenir ses
héritiers, il commença à les leur montrer et en-
voya l'un d'eux appaiser les troubles d'Arménie
et l'autre chez l'Espagne. Lollius qui dirigeait
les jeunes princes et accompagnait saïus en
Arménie le détourna de visiter Tibère qu'il
détestait, et qui le lui rendait bien. Mais saïus
blessé dans cette guerre d'Arménie, expira peu
après de ses blessures en Lybie et en même
temps son père mourut en Espagne. Le rappel
de Tibère à Rome avait précédé la mort des
deux princes, mais sa disgrâce durait encore,
quand ce malheureux événement força en quelque
sorte Auguste à l'adopter - il le fit bien malgré
lui et exprimait son mécontentement par ses paroles:

231

"Je plains le Peuple Romain de tomber sous une
aussi lourde machine." Il l'obligea au même temps
à adopter à son tour Germanicus, fils de Drusus.
La conjuration de Cinna, que Cornélie us a rendue
si familière arrivait à cette époque. De grands
soulevements eurent lieu en Germanie où les
Marcomans et les Dalmates eurent sur pied plus
de 300000 hommes, sous la conduite de leur Roi
Bâtou et égorgèrent les Légions. La crainte d'
une invasion se répandit dans Rome: Tibère
chargé de cette guerre qui fut longue et difficile
y déploya tout le savoir faire d'un grand Général,
rimporta des victoires importantes sur les Dalmates,
ce qui lui regagna le cœur d'Auguste et marcha
ensuite contre les Marcomans qu'il soumit éga-
lement: Auguste lui écrivit alors par lui recommander
de se conserver avec toute la tendresse d'un
Père, et la sollicitude d'un Souverain par son fils.
Germanicus s'était signalé dans cette dernière guerre.
Tibère l'ayant terminé, revint à Rome, laissant
le Commandement des Légions à Varus, qui plein
de présomption et de rapacité, accabla les Germains
de tous les genres de vexations et les amena ainsi
à une nouvelle révolte, qui fut préparée avec
beaucoup d'art et de secret et qui eut pour Chef
Arminius le-quel servait depuis long-temps comme
Auxiliaire dans les armées Romaines et y avait appris
l'art de la guerre. Sigeste, son beau-Père, traître vendu

aux Romains, avertit Varus de la prochaine
défection de son gendre, mais celui-ci refusa
d'y croire, s'engagea témérairement dans l'in-
térieur du pays et bien-tôt abandonné d'
Arminius, fut surpris par lui dans un défilé
où ses Légions furent presque entièrement inter-
minées. Auguste à cette nouvelle se livra à
un tel égarement de douleur, qu'il criait en
se frappant la tête contre les murailles, "Varus
rends-moi mes Légions!" Six années s'écoulèrent
entre ce désastre et la mort d'Auguste; elles
furent remplies par des mesures administratives,
comme renouvellements d'édits qui n'avaient pas
produit tout leur effet; révision du Sénat; em-
bellissements de Rome qui firent dire à Auguste
qu'il l'avait prise en briques et la faisait en
marbre; Tibère fut ^{en nouveau} employé avec succès
à la pacification de la Dalmatie et de l'Illy-
rie. Il y était encore, quand Auguste revenant
d'un voyage entrepris pour sa santé en Campanie
dont il visita les Monuments publics, tomba ma-
lada à Nôle. Livie se hâta d'avertir Tibère qui
se hâta d'arriver. on ignore si ce fut avant ou
après l'événement. On sait seulement sur les derniers
moments d'Auguste, que les sentant approcher, il
réunit ses amis autour de lui, fit arranger soigneu-
sement sa coiffure et ses vêtements, se mira pour voir si
tout allait bien et demanda alors à ses Auditeurs, s'ils
trouvaient que sa Comédie avait été bien jouée? - Au même
moment ils - "Se bien applaudir" Cette mort arriva la 14^{me} année de notre ère.

Tibère en montant sur le trône commença par ordonner le meurtre d'Agrippa Posthume, fils posthume d'Agrippa, Salluste, petit-fils de l'historien fut chargé de ce meurtre, et après qu'il l'eut accompli, on le disavoua et on en rejeta sur lui tout l'odieux. La régence d'Auguste avait familiarisé les Romains avec la servitude - les sénateurs, les chevaliers et le peuple s'y précipitaient à l'euvr - on mêlait les larmes à la joie, les plaintes aux adulations - les visages étaient composés, les paroles étudiées et les grands l'emportant en feinte et en bassesse. Le Sénat s'assembla - par délibération sur les honneurs funèbres à rendre au Prince mort - Tibère digne héritier de l'hypocrisie d'Auguste renouvela dans cette assemblée la scène que son prédécesseur y avait jouée jadis - il se plaignait amèrement du fardeau qu'on lui imposait, de son incapacité à y suffire - enfin il fit mine de vouloir abdiquer - Tacite dit à ce sujet que l'antique liberté n'était pas encore totalement éteinte, puisqu'Albius et Seius, osèrent traiter la chose de comédie, et lui proposer d'accepter oui ou non? jamais Tibère ne leur pardonna cette ^{nothé} gardienneté que Valérius parodia indignement en s'écriant: que peu lui importait que Tibère voulût régner oui ou non, mais qu'il fallait l'y forcer puisque l'intérêt de la République l'exigeait. Tacite accorde à cette flatterie le mérite d

la nouveauté - Les Sénateurs décidèrent par acclamations qu'ils porteraient sur leurs épaules la bûche d'Auguste - Tibère s'y refusa avec une modération arrogante. Rien n'égala la pompe de ces funérailles, Roma entière y assista autant par curiosité que par intérêt - Auguste fut déifié - on lui éleva des Temples - des Prêtres se consacrerent à son culte et par ailleurs on dégradait le peuple avili, Tibère lui ôta définitivement tout droit aux élections. -

Cependant les Légions qui gardaient le Rhin et le Danube, surchargées de travaux, manifestaient depuis long-temps une fermentation sourde, qui se changea en révolte ouverte au commencement d'un nouveau règne - elle éclata en Pannonie, les chefs furent renvoyés ou mis à mort - une centurion séditionnaire excita l'animosité du soldat par des récits mensongers et la porta aux derniers excès. Tibère leur envoya Douus frère de Germanicus; il ne put les apaiser - mais la superstition vint heureusement à son aide - il survint une éclipse de Lune - la terreur fut naturelle aux romains - on crut voir dans ce phénomène un signe de la colère des Dieux et les chefs profitèrent habilement de cette disposition des esprits, qu'ils les amenèrent non seulement à se soumettre, mais encore à leur volontairement les plus coupables à la vengeance de l'Empereur. Une autre sédition éclata sur le Rhin

241.

Dans l'armée commandée par Germanicus - on prit
le temps qu'il était absent, occupé du déboulement
des Gaulois; il se hâta de revenir - mais l'armée soulevée
de ses Soldats, ne lui annonça rien de bon - ils l'en-
tourèrent, mais tout en baisant ses mains, ils les
fourraient dans leurs bouches édentées pour lui prouver
qu'ils avaient droit à la vitérance: il leur parla et
fut écouté, car il était aimé, mais les esprits étaient
trop montés et il ne obtint rien. Les Députés qui en-
voya Tibère obtinrent moins encore; on leur demanda
avec arrogance une augmentation de paye, et des récom-
penses pour les Vétérans; ils furent fort embarrassés, car
ils n'avaient point de pleins pouvoirs, mais l'urgence
du cas leur fit prendre sur soi de tout promettre
jusqu'à même des gratifications - les troupes s'appaï-
sèrent, mais les fauteurs de la rébellion vinrent sautier
à profit pour la rallumer, par des insinuations perfides
que promettre et tenir sont deux et que des promesses
dépassant les pouvoirs des commandans ne signifiaient
les Soldats furieux exigèrent des effets - les Députés
furent massacrés et Germanicus qui avait déjà donné
tout ce qu'il possédait, redoutant les dangers que
pouvait courir son épouse dans ce camp mutiné,
voulut la renvoyer avec ses enfants et les Dames Ro-
maines de sa suite à Trèves. Leurs adieux furent
déchirants et lorsque ce triste cortège se mit en-
route, les Soldats étonnés voulurent en savoir la
raison, et rongirent d'eux-mêmes en apprenant que
la digne épouse de leur Général ne se croyant
plus en sûreté au milieu d'eux, allait mourir au
sein plus fidèle chez l'Étranger - ils entourèrent Germa-
nicus en protestant de leur dévouement pour lui, en implorant

la retour de sa confiance et celui d'Agrippine.
Tacite nous rapporte le discours touchant que Germani-
cus leur adressa et qui excita tellement l'émotion
et les remords, qu'il apparut totalement cette sé-
dition qui avait été portée au point, d'offrir le
trône à Germanicus, qui dans l'insu de son in-
dignation, s'était cru souillé par cette offre et
avait saisi son épée pour s'en parer - mais pendant
qu'on le disarmait un de ses frères lui avait pré-
senté la sienne en la lui recommandant comme
un épée affilée. Enfin ses troubles ainsi terminés, Ger-
manicus se hâta de mener son armée à l'encontre
pour lui fournir l'occasion d'expier sa faute. Une
guerre civile avait éclaté en Germanie entre
Ségeste et Arminius; ce dernier animé par le desir
de venger son épouse, prisonnière et insultée à cause
de son attachement pour lui, avait soulevé les Synges
et les Catte. Dans cette dangereuse expédition Germa-
nicus pénétra dans la forêt de Teutberg - on y trouva
les traces sanglantes de la défaite de Varus - les osse-
ments de ses légions - et les traces des barbaries que les
Germaniens avaient exercées sur les vaincus - l'armée
contempla ces restes infortunés avec un morne silence
et un recueillement religieux - elle les ramassa avec
respect et éleva un monument auquel Germanicus
mit la main la premier, acte dont Tibère lui en voulut
parce-qu'il augmenta sa popularité. Après avoir
remporté des avantages sur l'ennemi, il fallut
retourner par les marais de la Hollande, où il éprouva
de grandes pertes sur terre et sur mer, par l'inclémence
de la saison et le débordement des eaux - plusieurs de
ses frères dispersés par les tempêtes s'égarèrent sur les

20
côtes d'Anglure, et même à ce qu'on presume
sur celles du Groenland. Agrippina digna compagne
du héros ne négligeait aucune occasion, de partager
ses soins et sa sollicitude pour les soldats qu'il com-
mandait - elle leur avait préparé des vires et des
vitaléments à Cologne. L'année suivante aucune
nouvelle guerre contre les Cérusques, toujours
guidés par Arminius qui trouva un antagoniste
dans son frère Flavins - ils eurent une entrevue sur
les bords du Weser, mais elle aiguë leurs débats au
point de leur faire mettre l'épée à la main: on
poursuivit ce combat adieu en les séparant. Les Ro-
mains passèrent le fleuve devancés par un corps
auxiliaire de Bataves commandés par Carisvaldus
Roi qui combattit avec courage et succomba vain-
queur. C'est à cette époque que Germanicus eut
l'idée de parcourir son camp à la faveur d'un
désarmement qui lui découvrirait les dispositions de
ses soldats - cette ruse heureuse lui fit jouir de sa
propre gloire - par tout il recueillit des éloges sans
avoir à douter de leur sincérité - cela l'encouragea
à livrer bataille; elle dura plus d'un jour - Ar-
minius vaincu fit envier ses exploits et les Corps
des Germains poursuivis et tués couvrirent quatre
lieues de terrain: les Romains entreprirent un trophée
d'armes, ce qui indigna tellement les Germains qu'
ils osèrent les surprendre et les attaquer - mais encore
une fois vaincus, ils ne firent que retarder le trophée
qui fut achevé et dont l'inscription: l'Armée de Tibère
victorieuse des Germains, à Jupiter, Mars et Auguste: pour-
combien il fallait ménager l'esprit ombrageux du Tibère
puisque le nom du vainqueur fut omis. Son retour fut encore

malheureux - la haute marine voya un grand
nombre - il mit une sollicitude paternelle à
rassembler ceux que ce désastre à rassembler
ceux que ce désastre avait dispersés - les Cattes
et les Marses voulurent profiter de la circon-
stances pour attaquer les Romains; Germanicus les
prévit, marcha rapidement au devant d'eux et
les défit. ^{ce qui servit de punition aux Germains.} Tibère qui ses exploits offusquaient de
plus en plus y mit un terme en le rappelant
à Rome, sous prétexte de l'y faire jouir des
honneurs du triomphe. Lui-même mettant en
œuvre toute l'astuce d'Auguste refusa le titre de
Père de la Patrie et le serment sur ses actes, qui
obligeait à obéir à tous ses ordres passés, présents
et à venir - les flatteries du Sénat le fatiguaient
et souvent il s'écriait en sortant de ses assem-
blées: "O Nation faite pour la servitude". On le
prouvait de mieux en mieux: la loi de bra-
vour jadis uniquement applicable au salut
de la République, s'étendait maintenant aux
plus plus petites fautes contre la personne du
Souverain - les dilations se multipliaient à propor-
tion et allaient aux ridicules - par exemple un
Sénateur fut accusé du crime de s'être désol-
lé devant la Statue d'Auguste divinisé -
un autre d'avoir vendue cette même Statue placée
dans son jardin, dont il s'était défait - Tibère eut
le bon esprit de répondre ^{à cette fois} qu'il abandonnait aux
Dieux le soin de leur vengeance - Mais il ne mit point
cette modération en usage, lorsqu'il fut question de

138
l'affaire de Marcellus Gouverneur de Bythynie
mis en jugement par vinations. Tibère qui le
détectait annonça qu'il voulait voter - Votum
est le premier Cisar, dit Caius Pison ? Ça sera
diater nos votes - et si c'est le dernier, les us
imposera à tous l'inquiétude de voter diffi-
cilement que vous." Tibère comprit la vérité de cette
alternative et ne vota point - mais son opinion
était connue et Marcellus fut condamné à mort.
Des troubles survenus au Cisar, occasionnèrent
des règlements nouveaux relatifs aux Gesticions.
Toutes les provinces déservirent des temples à Auguste.
Le Sénat mit le comble à son avilissement en
décidant que ceux d'entre ses Membres qui auraient
rempli le rôle d'accusateurs, autrement dilateurs
des crimes de l'ère-Majesté, auraient droit de pri-
manté au gouvernement des Provinces sans tenir
au sort - l'imagination recula devant cette loi despotique.
Un Sénatus consulta chassa de Rome les Mages
mystiques et les Magis, que l'on confondait alors
dans les soupçons de sorcellerie. Des discours furent
prononcés dans le Sénat pour et contre la loi; les
premiers l'ayant emporté, Pison sortit de l'assemblée
en déclarant son intention de se retirer du sénat
vinat et avili. Tibère eut recours à ses parents et à
ses amis pour l'engager à y rentrer - ils y eurent, mais sa
première démarche fut la mise en accusation d'Argulius
favorita du Lièvre qui fut condamnée par crime de sorcellerie.
Hortensius petit-fils de l'Orateur Hortensius vint parler au
Sénat pour y mandier les meurs de Tibère, qui accorda 40000 fr à cha-
qu'un de ses cinq enfants, mais en traitant le plus avec une brutalité qui fit
qu'il ne fut pas aimé et qu'il ne fut pas respecté.

Résumé de la Leçon du 27 10br. —

Pendant qu'Arminius menaçait les frontières de l'empire sur les bords du Rhin, un chef de Mèdes, nommé Taquearius inquiétait en Afrique les environs d'Utique et de Carthage. Un descendant du fameux vainqueur des Gaulois, famille gouverneur de cette Province, le vainquit et reçut de Tibère les ornements du triomphe. Des tremblements de terre avaient affligé l'Asie; douze villes, dont les principales étaient Sardes et Magnésie, étaient devenues victimes de ce désastre. Elles obtinrent des secours et une exemption d'impôts. La Syrace avait été le théâtre d'une guerre civile et fratricide entre Cotta et Rescuporus ses Princes. Ce dernier assassinait son frère et Rome tira parti de son crime en partageant ses états et s'en adjugeant une bonne part. La tranquillité des frontières de la Germanie fut momentanément assurée par une guerre civile entre les Cherusques, commandés par Arminius et les Suèves par Maroboduus et Jugomercus. Arminius fut vainqueur et son Antagoniste alla demander un asile aux Romains, qui lui fut accordé à Ravenne où il mourut.

Le triomphe de Germanicus fut célébré par un concours immense. Sa femme et ses enfants venaient à ses côtés sur son char triomphal. Cette famille nombreuse et unie. Ses vertus, les talents de son chef, son affabilité, son intention connue de rétablir l'ancien gouvernement, en faisaient l'Idole des Romains. Mais ils tremblaient pour lui en songeant que la mort avait déjà ravi à leur amour Marcellus et Drusus. De plus on ne s'abusait point sur la

gaine secrète que lui portait Tibère. Elle
ne tarda point à porter son fruit: Germani-
cus fut envoyé en Syrie pour pacifier l'Ar-
ménie et contenir les Parthes; il y avait été
devancé par Pison, chargé dit-on des ordres
secrets du Tibère - il était accompagné de sa femme
Plaucine plus méchante que lui et ennemie
mortelle d'Agrippine. Germanicus fut accueilli par
Roi arménien, un de leurs Princes, que Rome
avait gardé jusque-là en otage - cette mesure
satisfit Artaban Roi des Parthes et il se pa-
sa sa vie des affaires de ce pays. Alors Ger-
manicus parcourut les Provinces voisines et
alla en Egypte, visita Alexandrie, s'y fit capi-
tuler les caractères hiéroglyphiques d'un obélisque
qui décrivait les exploits de Rhéminus. Il vit
aussi Thèbes, la statue du Memnon, l'Éléphantine
l'innocence et son porte ingénieux où le Soleil venait
se mirer aux solstices. En son retour en Syrie,
il trouva les choses bien changées. Pison et Plau-
cine avaient intrigué de leur méchanceté et leurs
flatteries, leurs murmures, sur-tout leurs libéra-
lités, avaient aliéné à Germanicus les cœurs
des soldats: il en résulta des conflits de pouvoir
de fréquents civils, où Pison avait le dessus
en apparence, ce qui n'empêchait pas que Germa-
nicus ne prévint tous ses dangers, dont l'entourait
une gaine sûre de l'impunité. Les tristes presen-
ti-ments, fortifiés par les fréquentes découvertes de lâches
opérations magiques, produisirent une influence fâcheuse

sur son imagination frappée - il tomba malade
et se croyant empoisonné, la malade qu'il fit
sa cause, fit des progrès effrayants - se sentant
proche de sa fin, il rassembla ses amis, leur
fit un discours touchant, où il exprima le regret
de la vie, celui d'une carrière qu'il se proposait
d'illustrer, la certitude qu'il avait de périr par
un crime, le désir enfin d'être vengé, désir dont il
léguait solennellement l'exécution à ses amis. Pison
était absent par détournement des soupçons, mais de
fréquents courriers le tenaient au courant des progrès
de la maladie - il en apprit l'issue à Rhodes et
vint enfin - tout s'emparer du gouvernement de
la Syrie. Mais Germanicus l'avait laissé à Syllanus
son ami - les légions respectèrent sa dernière volonté
et refusèrent d'obéir à Pison; il eût recours à la
force Syllanus se défendit, l'emporta et força son
compétiteur à reprendre le chemin de Rome, où il
ne se hâtait point d'arriver, prévoyant trop l'ac-
cueil que lui réservait l'animadversion publique.
La nuit avait éclaté dans Rome à la nouvelle
de la maladie de Germanicus - une fièvre d'espérance
fit succéder les transports de la joie à ceux
de la douleur - on riait, on pleurait, on s'embras-
sait dans les rues sans se connaître, on courait
aux temples, rendre grâces aux Dieux - quand la fatale
nouvelle répandit une consternation générale - Chacun
mesura de l'œil toute la profondeur de l'abîme
où l'on retombait, et l'anéantissement du décourage-
ment le plus complet devint universel. Cependant les
funérailles de Germanicus furent célébrées avec pompe
à Antioche; le corps n'offrit aucune indice de poison;

Agrippine qui avait reçu les derniers soupirs
 et les derniers conseils de son époux, qui l'avait
 conjuré de modérer sa fierté naturelle, de la plier
 aux circonstances et de vivre dans la retraite la
 plus profonde, se mit en route avec ses enfants
 et les restes précieux de leur Père. Lorsqu'elle appro-
 cha de Brindes, l'Italie entière se porta - on l'attendait
 alors sur l'accueil qu'on allait lui faire, partage
 qu'on était entre le besoin et la crainte de la voir
 éclater sa douleur - mais lorsqu'on vit paraître
 la galère qui la portait, englant lentement
 vers le port - lorsque la multitude qui bordait
 le rivage, aperçut l'infortunée Agrippine, vêtue
 de deuil, entourée de ses nombreux enfants, et por-
 tant entre ses mains l'Urne de Germanicus, toute
 considération fut oubliée - les sanglots éclatèrent
 de toutes parts et jusqu'à Rome, son cortège se
 grossit à chaque pas. Là tout ce qui restait de
 Romains se précipita au devant d'elle - et les
 esclaves de la faiblesse ou de la crainte s'empres-
 sèrent à l'exemple du Maître, qui loin de
 faire un pas au devant de la veuve et des restes
 de son fils adoptif, blâma par un Edit l'excès
 de la douleur publique. L'Urne fut déposée de
 nuit, à la lueur des flambeaux, dans le tombeau
 d'Auguste. La première démarche des amis de
 Germanicus, ayant Syllaus à leur tête, fut d'ac-
 cuser Pison de sa mort et de l'usurpation de la
 Syrie: il comptait sur l'appui du Tibère, mais celui-ci

après avoir dit-on, commandé le crime, en abandonna l'instrument. Le Peuple furieux menait de déchirer l'Apasium s'il n'espérait à la justice du Sénat. Mais elle-même, quoiqu'un plus méchante que lui et complice de toutes ses crimes, le voyant au moment d'être condamné, sépara son cause de la sienne et ne daigna pas même parler pour lui à Livie, dont elle avait la faveur. Le jour du Jugement étant venu, Pison comparut avec une anxiété que l'indignation du Sénat et surtout le terrible silence de Tibère durent porter au comble - revenu chez lui, on le vit préparer un Mémoire - les révélations qu'il pouvait contenir furent redoutées et prévenues - on le trouva mort le lendemain et l'on publia qu'il avait attenté à ses jours.

Tibère s'étant occupé de mesures administratives, il avait purgé l'Italie des superstitions Égyptiennes et Judaïques qui s'y étaient propagées. Quatre mille Affranchis de ces sectes furent envoyés en Sardaigne pour combattre des brigands et périr: l'Empereur fit baisser le prix des grains; le Sénat lui offrit encore à cette occasion le titre de Père de la Patrie qu'il refusa avec aigreur et gourmanda vertement ses corps, pour l'avoir traité de Seigneur et ses occupations de Divines: il n'était pas facile de parler à un Prince qui méprisait la flatterie et détestait la liberté. Il avait encore de bons mouvements dont il faut faire honneur à son esprit et non à son cœur. Un Chef des Partis avec lesquels on était alors en guerre, vint lui proposer d'empoisonner Arminius, l'ennemi le plus dangereux

241
de Rome; Tibère répondit: que les Romains
faisaient la guerre, non par la fraude et les
moyens cachés, mais par la valeur et les armes
à la main. Bien resté ce crime eût été inutile:
car peu après, Arminius qu'onques champion de
la liberté Germanique ayant voulu enjamber
sur elle de ses Consciences, périt victime de ses
ambitieux projets: son Nom toutefois resta en
honneur parmi les Germains, comme celui de leur
plus vaillant Défenseur contre la puissance Romaine.
Un des objets de réformes de Tibère fut la Légis-
lation - les lois étaient devenues une espèce de
fièvre par leur multiplicité; inconvenient commun
à toutes les Républiques corrompues: on adoucit
la Loi Populi Populi, portée contre les célibataires
sous Auguste - on discuta sur les inconvenients
de la permission accordée aux Gouverneurs de Province
de se faire accompagner par leurs femmes, ce qui
ordinairement doublait les concussions, mais on
n'eut pas le courage de la supprimer. On chercha
aussi à diminuer l'abus qu'on faisait des ^{crimes} Juquriales,
qui servaient souvent d'éclat à tous
les crimes, un Apapin ne pouvant être arrêté s'il
en avait une sur lui - ainsi le crime de lèse-
Majesté devenait le complément de tous les autres.

Résumé de la Leçon du 29 10br. —

Après l'union de la soumission passive de l'Univers Romain, une Nation s'agitait encore et tentait le recouvrement de sa liberté; c'étaient les Gaulois. De Touraine et l'Auvergne, se soulevèrent d'une part les Séquanais de l'autre; Florus et Saccorin firent leurs efforts les plus distingués - ils remportèrent des victoires, firent briller au courage héroïque, mais manquant de celui qui fait supporter les revers, ils y succombèrent - Florus vaincu à Ivres se donna la mort - Saccorin fit de même à Autun, et la Gaule fut pacifiée en deux années. —

À Rome on rendit un Sénatus-consulte honorable pour Tibère qui l'avait provoqué; c'est que dorénavant les décrets du Sénat ne seraient enregistrés et mis en exécution qu'après un délai de dix jours, ce qui donnait le temps de la réflexion. Tibère toutefois était absent lors qu'il fut porté cette loi; ennemi du fracas de Rome et de l'influence qu'exerçait encore sur lui les regards de Lygia, il se laissa engager facilement par Séjan son favori à vivre dans ses maisons juponiennes de Campanie: informé de là d'une discussion, d'une discussion très-animée qui eut lieu dans le Sénat, au sujet des lois somptuaires, il lui écrivit fortement sur la nécessité de réprimer la licence par des exemples plus que par des lois. Des Députés de la Grèce vinrent se plaindre de l'abus qu'on y faisait du droit d'asile, la chose fut vivement discutée et Tacite nous dit que ce fut un beau jour pour le Sénat parce qu'on y rappela quantité d'ordonnances des jours prospères de la République. Un Sénatus-consulte émané en conséquence précisa les cas où l'on userait de ce droit sans en abuser. Un des entre-faites Lygia tomba malade, et le Sénat profita de cette occasion pour renchérir sur les bassesses qui signifi-

242

cette époque, tellement infectée par l'adulation
que les premiers Sénateurs, les plus beaux noms de Rome,
les personnages consulaires, prostituaient à l'envi
leurs éloges et les preuves du plus lâche dévouement.
Une des plus odieuses fut la fautive accusation de
Syllanus, qui comme ami de Germanicus, fut condamné
par plaisir à Tibère. La Théâtre du Pompier ayant été
incendié, fut rebâti à ses frais et il refusa l'offre
qui lui fut faite de lui donner son nom. Le Sénat
par sa consigne du voir l'empereur repousser souvent
ses adulations, les prodiguant à son favori Séjan, qui
de simple chevalier Romain était devenu un per-
sonnage tout-puissant - on lui décerna une statue.
Junia, sœur de Brutus et femme de Cassius, mourut
à cette époque, et Tacite dit en parlant de ses funé-
rilles, qu'on y vit les portraits de plus de 300 per-
sonnages remarquables de sa famille, mais qu'aucun
n'y parut si glorieux que ceux de Brutus et Cassius qui
n'y étaient pas. Cependant Séjan à mesure qu'il se
rapprochait du tyran, rêvait à y monter - il avait
un pas à faire et un obstacle à franchir - le
premier était de s'allier à la famille impériale - pour
cela il jeta les yeux sur Livia, fille de Germanicus
et femme de Drusus, fils de l'empereur - son odieux
fraternel rendait le projet faisable - Séjan la séduisit
et sachant trop, dit Tacite que tout devient possible
à une femme qui renonce à la pudeur, il l'amena à
empoisonner son mari. Tibère fut habilement trompé
et la mort de Drusus fut interprétée naturellement -
Séjan osa alors lui présenter une pétition où après
avoir longuement énuméré ses services, il suppliait
l'empereur d'encourager ceux qui il voulait lui rendre une

en lui accordant l'honneur de son alliance. La
réponse de Tibère fut ambiguë - il y disait bien
que son cher Séjan pouvait tout attendre de lui,
mais s'étant rendu au Sénat pour y parler après
froideur de la mort de son fils, il répondit les
Sénateurs et Rome entière en accordant pour la
première fois des signes d'intérêt aux enfants de
Germanicus. il les fit paraître dans l'assemblée -
le peuple s'attroupa en foule pour les voir - Néron
même d'entre-eux, avait les traits et les grâces
maternelles; Tibère leur adressa la parole. Souverain
il leur dit-il que votre naissance intéresse l'empire
Romain à vos qualités et à vos défauts. L'atténuation
de cette scène causa à Séjan, fut l'arrêt de mort
de cette famille infortunée: il en vit mieux l'étendue
de l'obstacle qui lui restait à lever et tout fut
employé pour y réussir. On commença par sa défaire
de tous les appuis qui restaient à la malheureuse
tyrannie - ses justes plaintes furent combattues par
la Calpurnie - Caius Silius et Titus Sabinius ses
amis furent mis en jugement et forcés de se donner
la mort. Le Sénat, coupable instrument des vengeances
du Ministre était alors capable de tout: on y vit
un fils accuser son Père, contempler les chaînes dont
il avait chargé ses mains et insulter à sa condamnation.
Premiers féroces historiens dont les ouvrages sont perdus,
fut accusé d'y avoir loué Brutus et Cassius: il se
défendit noblement, sans disavouer son prétendu crime.
"Votre Calpurnie, dit-il à Tibère, prouve la justice de mes
éloges; la postérité rend à chaque un la gloire qui lui
est due et si je suis condamné, on se souviendra non
seulement de Brutus et de Cassius, mais de moi." Sur
de l'être, il se laissa mourir de faim et ses linceux furent brûlés.

243

Quand on peult le génie on ne fait qu'accroître
son autorité dit Tacite - aujour^h s'iront-ils mieux liés
et mieux conservés en secret. Des Députés d'Espagne
vinrent demander la permission d'élever un temple
à Tibère : il refusa en disant : que les Monuments
deviennent des Sépultures, quand ils ne sont pas con-
firmés par le jugement de la postérité. - Cependant
les persécutions sourdes, les accusations insidieuses se
multipliaient contre Agrippine, et son caractère
fier et franc prêtait des armes à Séjan - un jour
étant à table avec Tibère, elle refusa de manger
d'un fruit qu'il lui avait présenté - Séjan en usa
pour pas d'envenimer l'offense. D'autres Députés d'
Asie Mineure vinrent à Rome se disputer l'hon-
neur de déifier Tibère en lui décernant des temples.
Il se laissa de combattre l'abjection des Peuples - et la
ville d'Italicum se l'emportant en bascule sur les autres,
en fut récompensée par la permission qu'elles réclamèrent.
Cependant le Dieu n'osant montrer à Rome son visage,
traverse figure convertie d'emplâtres et de pustules di-
goitantes, juste fruit de ses débauches, allait se cacher
dans l'opium, et s'y livrer librement à tous les excès
dont la présence de l'ère mourante arrêtait encore
les débordements. - Un accident affreux arriva cette
année à Fidene - on y donnait des jeux - l'Amphi-
théâtre roula et écrasa plus de 5000 personnes.
Tibère fit distribuer des secours aux parents des victimes
ce fut sa dernière bonne action. L'infamie du Sénat
craignait au niveau de la sienne : à mesure qu'il ap-
prenait de nouvelles crimes, il les sanctionnait par
de nouvelles basesses, décernant des autels à la clemence
de Tibère et à son amitié par Séjan - les deux prétendus

enfermés dans l'aprie s'y rendaient inaccessibles.
cette île n'était abordable qu'en deux endroits qui
étaient strictement gardés. Cependant après quelques
mois de réclusion, ils annoncèrent qu'ils daigneraient
se montrer en Campanie - le Sénat, les Chevaliers, le
peuple s'y précipitèrent à l'envie, pour aller porter
leurs serviles hommages au Tigre qui ne tarda pas
à rentrer dans son tanière, et laissa mourir sa Meuse
sans daigner la visiter. Le Sénat voulait la mettre
au rang des Déeses - Tibère s'y opposa - mais cette
dernière dignité romaine, son odieux caractère parut
à une. Depuis ce moment: jusques-là, il fut craché avec
pitié et débanché avec mystère; depuis toutes ses
passions basses et fougueuses débordèrent sans frein
et l'influence du Sijon n'eut plus de bornes. Il com-
mença par la perte d'Agrippine et de Néron son
fils aimé - Tibère se plaignit d'eux au Sénat, qui
malgré son impuissable complaisance, feignit de ne
l'avoir pas compris, par crainte du peuple. L'empereur
revint à la charge et s'expliqua plus clairement. Ici
on trouve une lacune dans l'histoire de Nasica, qui
remplit la disgrâce du Sijon, sa mort, celle de ses
Parents et de ses amis. Malgré l'astucieuse prudence
avec laquelle le favori avait circonvenu son maître
et disposait de tous ses alentours, on trouva moyen
de l'avertir de ses ambitieux projets. Sa méfiance
une fois réveillée, il observa, dissimula et prépara
le coup avec l'art le plus adroit et le plus perfide.
On s'entendit avec le Consul Memius Régulus par l'insinuation
de son plume: le Consulat fut donné à Sijon avec l'ordre
d'aller à Rome prendre possession de cette charge:

malgré sa répugnance à quitter son Maître
qu'il gardait à vie, la prétente était si plausible
et les apparences si flatteuses qu'il n'y avait pas
moyen de s'y refuser. Comble d'honneurs à son ar-
rivée, il reçut l'annonce solennelle d'une convocation
extraordinaire du Sénat par y lieu des lettres de l'empereur
au Consul notifiant l'association de Séjan à la
puissance tribunitienne - c'était presque une certitude
d'arriver à l'empire - l'ambitieux favoré reçut avec toute
les félicitations dont on l'accablait, et se rendit au
Sénat avec un appareil souverain. Tous les Sénateurs
l'entourèrent, et se rangeant autour de lui, ambition-
nèrent l'honneur de former son cortège pendant ce
temps le Préfet de la Garde Prétorienne qui était de
compagnie avec le Consul ramenant dans le camp les
Soldats qui avaient suivi Séjan jusqu'aux portes du
Sénat et les remplaçant par d'autres qui ne lui étaient
point dévoués. Le Consul lisait lentement les dépêches
impériales - elles commençaient par une longue énumé-
ration et de pompeux éloges des services de Séjan - petit-
à petit venaient les réticences, et les plus timides com-
mencent à se glisser par derrière pour regagner leurs
places; suivait les reproches - la foule s'écoulait visi-
blement - enfin, lorsque le Lecteur en vint à la mise
en accusation de Séjan, il était seul, abandonné
de tous et pas un regard auin ne répondit à ses derniers
regards - condamné par Tibère, on ne se donna point la
peine de le juger - il fut étranglé et son corps jeté dans
le Tibre. - A cette époque l'adorable mystère de la Rédemption du
monde s'accomplissait: le Christ victime volontaire avait satisfait la justice
céleste et le Vierge qui devait venir de transmettre à l'Univers l'Esprit
saint de Dieu.

Le titre de Prince du Sinaï d'héritage éternel au quel il est destiné à participer un jour.

Résumé de la Leçon du 31 10br. —

La mort de Séjan loin de mettre un terme aux débordements de Tibère, ne fit que lui épargner un témoin de plus — ou au moins le plaisir de la voir en proie à tous les tourments du remords dans une lettre au Sénat dont Tacite us a conservé les premières paroles. „Que les Dieux et les Dieux me damment, si dans le trouble affreux qui agite continuellement mes esprits, je sçais quoi te dire, ni comment le dire...“ Ce qu'il savait bien au moins c'est son métier de tyran : la persécution des Amis de Séjan ouvrit un vaste champ à ses barbaries et les délations se multiplièrent à proportion de l'étendue de ses méfiances ou de ses inimitiés — jusqu'aux principaux membres du Sénat qui ne rougirent point de se faire accusateurs des plus petits d'entre le peuple — les étrangers et les parents, les amis, les collègues, les inconnus, tout devint également dangereux à fréquenter — les propos les plus indifférents, tenus au forum, dans l'enceinte de sa maison, à table, tout était rapporté, enregistré, tout menant à la mort. Un milieu de ce torrent d'iniquités une voix libre osa se faire entendre : un sénateur se leva pour dire „vous d'après, vous condamnez les Amis de Séjan, un voisin, je l'ai été ; eh pourquoi ne l'aurais-je pas été ? Tibère, n'en l'était-il pas le premier ?“ Son gardien participa au Sénat — elle força même la tyrannie à supprimer pour un temps ce prétexte du moment et à revenir à celui du crime de lèse-majesté qui au reste suffisait à tout — les larmes étaient épuisées et pleines et allées d'une mère lui obtinrent le bienfait de mourir avec son fils. L'on remonta jusqu'à Pompée

245

pour faire tomber les têtes des descendants de ses
parents et de ses amis; les exécutions étaient
si fréquentes et si nombreuses, que Tacite note comme
un phénomène dans ce temps-là, la mort naturelle
de Plautus, un des illustres personnages de Rome. Tibère
à qui l'on rendait un compte journalier des victimes,
trouva la bougie trop lente ^{et trop partielle} à son gré; il com-
manda un massacre en masse de tous les prétendus
amis de Séjan: Rome regna dans le sang et par
un raffinement peu concevable de barbarie, tous les
rapports consolateurs de la vie humaine se trouvant
étouffés par la terreur. Non seulement on refusait
aux victimes les adieux de leurs proches, mais on refusait
à ceux-ci jusqu'au faible soulagement de leur rendre
les derniers devoirs - les corps étaient gardés par les
bourreaux jusqu'à leur putréfaction, ensuite jetés dans
le Tibre et les recherches de la justice filiale de l'antique
explorée, étaient repoussées par des féroces ^{soldats} et devenaient
un crime qui menait à la mort. Le jour du tyran
n'était plus qu'un repaire de dilateurs, parmi les-
quels s'élevait le digne héritier de ce tyran abhorré, Caligula
malheureusement fils de Germanicus - sa servile déférence
pour Tibère, son instinct de lâche cruaute, fit dire de
lui au sénateur Papiénus: "qu'il était impossible de
trouver un meilleur esclave, ni un plus mauvais maître".
Sa mère et ses frères avaient succombé lentement sous
la tyrannie - Donsus son second frère avait été relégué
dans une île où il était mort de faim, après avoir
dévorer une partie de ses mutilats - Tibère en annonçant

au Sénat, calomnier sa mémoire. - Agrippine fut
enlevée dans la nuit de l'Italie sous la garde d'un
centurion, après inhumainement la frapper de façon
à lui crever un œil et la faire expirer de misère.
Tibère eût le front de se vanter de ne l'avoir point
fait étrangler et jeter aux gémonies, et le Sénat
eût celui de décerner des actions de grâces à sa
clémence. Toute vertu accusée comme telle devenait
un arrêt de mort - les suicides étaient continus.
leur fréquence était naturelle, puisque les parents
n'avaient d'autre moyen de conserver leur héritage
à leurs enfants que de prévenir leur condamnation
par une mort volontaire; les femmes survivaient
rarement à leurs époux - le Sénateur Aruntius
non accusé, se donna la mort pour échapper au
spectacle de tant d'atrocités. L'entulus Commandant
des légions du Rhin ayant été inquiet, écrivit
avec force à Tibère, lui annonçant que si on les
mettait en accusation, ils n'auraient pas la simplicité
de comparaître autrement qu'à la tête de ses légions.
Le tyran trembla et le laissa tranquille - la crainte
compagne ordinaire de la tyrannie, avait fortifié le
goût qu'il avait pris pour l'astrologie pendant
son séjour à Rhodes, où pendant à son règne
il s'entourait d'astrologues, qui lui contaient l'avenir
après quoi il s'amusait à les faire précipiter à la
mer par ses esclaves, du haut de la tour qu'il habitait.
Un d'entre-eux, nommé Thyrsides, lui avait prédit
l'empire et questionné sur sa propre destinée, s'étant
livré à un trouble affreux en considérant les astres et

201
s'écriant: ils m'annoncent une fin prochaine." Tibère qui avait commandé sa mort, crut à son art, lui conserva la vie et on la vit depuis à sa fois exercer sur lui un grand ascendant. Il eût la fantaisie de se rapprocher de Rome, comme pour contempler de plus près les exploits de ses boureaux et l'agonie de ses victimes, mais il rentra promptement à Capri où son odieuse vieillesse s'écoulait dans les crimes les plus sanguinaires et les plus crapuleuses orgies. Rome éprouva une inondation, malheur qu'on trouva utile dans ces temps éplorés - Tibère donna 20 millions de son trésor particulier pour indemniser les pertes - on répugne d'avoir à citer une bonne action noyée dans tant de crimes. Cependant la santé du Monstre s'affaiblissait visiblement: Maïron, Préfet du Prétoire avait promis son appui à Caligula, un qui le peuple caressait une espérance illusoire qui tenait au sang de Germanicus. Tibère le connaissait mieux: Un jour que Caligula condamnait devant lui les barbares de Sylla: "Fais-toi, lui dit l'empereur, tu auras tes vices et pas une de ses qualités." La maladie avançait - son Médecin voulant savoir où il en était et n'osant lui tâter le pouls, le fit habilement en faisant semblant de prendre congé de lui et saisissant sa main par la bourse - Tibère le devina - une défaillance s'ensuivit - on le crut mort - et la cour entière était aux pieds de Caligula, quand le terrible Vieillard se raviva - on trembla, on fuit de tous côtés - Caligula et Maïron ne s'oublièrent - ils l'étouffèrent sous des oreillers à l'âge de 20 ans. J'ai vu une nouvelle lacune de l'histoire ses livres 709 et 10 sont perdus - ils contiennent le règne de Caligula et une partie de celui de Néron.

Résumé de la leçon du 3 janvier 1826.

Les commencements du règne de Caligula furent ce que sont ordinairement les préludes de la tyrannie qu'une crainte insensée rend d'abord mielleuse - il fit arrêter les procédures commencées sous Tibère; présenta au Sénat des gouverneurs par ses avis, tint parole pendant quelque temps, de sorte qu'on croyait avoir beaucoup gagné, quand au bout de huit mois l'extravagance naturelle de son caractère, encore plus insensée que mielleux reprit le dessus et éclata par des folies de tous les genres, où l'odieux et le ridicule se succédaient tour-à-tour. Sa manie s'occupa d'abord sur les femmes, puis les spectacles, les réveries de gloire militaire, enfin la vie de ses sujets et le malheur du peuple Romain tout entier. Juvénal à des vices de Sénateurs, si la jeune épouse lui plaisait, il la faisait cultiver à son épanouissement qu'il s'appropriait ainsi fut Lolia Paulina que bien-tôt il fit mourir - ensuite plusieurs autres entre lesquelles lesonice fut celle qui lui fit le plus long-temps: un jour qu'il était à table avec elle, il lui passa la main sous le menton, et relevant sa belle-tête, il parut prendre plaisir à considérer les charmes, ajoutant que ce qui lui en plaisait le plus, c'est qu'il pouvait la faire tomber d'un signe. Une autre fois il donna la même explication aux deux consuls qui dînaient avec lui, d'un accès de gaieté qui l'avait pris en considérant leurs figures. La Lune sous le nom de Diana devint tout à coup l'objet de ses amours - il passait les nuits en promenades, se persuadant qu'elle

lui donnait des rendez-vous. Vitellius Gouverneur
d'Asie étant venu à Rome, aborda l'empereur
avec des génuflexions et des prosternations Asia-
tiques, qui lui valurent ses hautes faveurs et
l'embarrassante confiance de ses amours avec
la Luna — il l'admit en tiers dans un de ses rendez-
vous et après des démonstrations et des extases
ridicules, il lui demanda s'il ne voyait pas la
Déesse, venant à lui avec tous ses charmes; "Seigneur
répondit Vitellius, il n'est pas donné aux mortels
de voir les secrets des Dieux." Se passionnant ensuite
pour les factions du cirque, ^{et les} qui se distinguaient par
quatre couleurs, il prit la partie de la verte avec
un tel acharnement, qu'il faisait égorger par ses
soldats, ceux qui en applaudissaient une autre et
c'est dans un de ses accès de fureur que le premier
aux Spectacles qu'il prononça ce mot affreux: "Je
voudrais que le peuple Romain n'eût qu'une
tête pour pouvoir la couper d'un seul coup." Les
Spectacles étaient ordinairement suivis de distribution
de bled ou d'argent. L'empereur avait l'usage de jeter
au peuple des billets de loterie portant des gains
considérables; cela qui attirait une foule immense,
à laquelle il jetait en même temps des couteaux,
des poignards, des armes tranchantes, ce qui joint à
l'appât du gain qu'on se disputait avec fureur,
occasionnait des massacres qu'il trouvait plaisir à
contempler et à prolonger par toutes sortes de moyens.
Un jour qu'il jouait aux dés avec quelques sénateurs, et

qu'il avait beaucoup perdu, on le vit tout à
coup se lever et sortir - les joueurs continuèrent
leur partie et l'empereur les ayant trouvés
fort animés au jeu à sa rentrée, leur dit pro-
prement. Vous êtes bien bons de perdre tant de
pièces pour gagner quelques sesterces, moi, je viens
de rencontrer en sortant deux sénateurs fort riches
que j'ai fait égorger et dont les biens me four-
niront de quoi jouer: probablement ses compagnons
ne conserveront pas l'esprit assez libre pour bien
gagner davantage. - Sa faisant un point d'honneur
de déployer aux Spectacles qu'il donnait au peuple
une magnificence inconnue jusques-là, il imagina
de faire construire un pont de bateaux sur le
golphe de Naples, fit recouvrir ces bateaux de
planches et de terre assez profonde pour y planter
des arbres, ce qui donna à ce pont gigantesque
l'apparence d'une superbe avenue ^{surbaissée} à la suite
des sommes immenses et des massacres qui y
subvenirent au moyen des confiscations. Quand tout
fut prêt, une fête magnifique fut donnée à
Pouzzolles - l'empereur s'y rendit à cheval vite
en triomphateur, accompagné d'un cortège pompeux.
il traversa le pont au galop, se déclara vainqueur
de Neptune dont il était censé triompher
et pour compléter la fête il fit précipiter et noyer
par ses soldats, la moitié de la populace qui y
assistait, se faisant un plaisir de considérer aux
chartes de l'illumination cette foule de morts dont elle
devient le flambeau funéraire. Il annonça alors

248

son intention d'aller conquérir la Germanie et la Grande Bretagne et pressant où ralentissant son marche sans ruse ni raison, il abîma ses troupes de fatigue et se trouva toujours en avant ou en arrière - par tout on lui prodigua les honneurs les plus serviles. Arrivé enfin sur les bords du Rhin, il y commanda un simulacre de bataille ^{en solpato germanicus} en mascarade - c'est à dire qu'il fit tracter et placer le long du fleuve des esclaves, entre les- quels il s'élança ensuite l'épée nue avec sa suite et ayant dispersé facilement ses prétendus ennemis, il repassa fièrement le pont qu'il avait fait bâtir pour cette belle expédition, et fit un pompeux rapport de sa victoire au Sénat, qu'il gourmanda de son inaction pendant que son Empereur en butte aux fatigues et aux dangers de la guerre cueillait une moisson de lauriers. La Germanie ainsi conquise, il fit ses préparatifs contre la Grande Bretagne, se rendit sur les bords de l'Océan, y rangea son armée en bataille et la harangua... pour lui ordonner de ramasser des coquillages. Cet ordre rempli, "votre fortune est faite, dit l'Empereur à ses soldats, nous allons rentrer dans Rome chargés des dépouilles de l'Océan." Mais auparavant s'étant rappelé que les Légions de la Germanie, s'étaient jadis révoltées contre son Père germanicus, il résolut de punir ce crime parricide et les assembler pour cet effet: quelques soldats des plus poltrons s'apercevant de ses intentions sortirent de leurs rangs et se mirent à fuir - l'Empereur qui siégeait sur

son tribunal s'alarma, sa figure qu'il courrait
chercher leurs armes. il descend, se précipite et
fuit plus vite qu'un. Enfin il revient à Rome
joindre du fruit de ses rares exploits - le Sénat en-
voye au devant de lui des députés chargés de
lui offrir les honneurs de l'ovation - il les rejette
avec fureur, prétendant que ceux du triomphe
lui étaient bien dus et menaçant Rome d'y ren-
trer sous l'épi à la main. On se hâte de charger
le Sénat - consulte - et Caligula ayant envoyé
protogène haranguer de son part le Sénat et
lui énumérer ses prétendus exploits, on l'écoute
dans un humble silence, que rompit Scribonius
par demander ce que voulait l'empereur, et après
que le Sénat irait au devant de toutes ses volontés.
"Comment osez-vous prendre la parole," dit Protogène
"à la plus grande lueur de l'empereur?" - On se met
le Sénat plus cannibale, plus maniaque que Cali-
gula lui-même, se précipite sur Scribonius et le
met en pièces. Le digne Maître de son troupeau
d'hommes, recommença les massacres à son retour
et les atténua de folies: il s'était pris de belle
passion pour son Chèvre, nommé Jucitatus, lui avait
bâti un Palais en marbre; son arge était en
ivoire, son râtelier orné de pierres précieuses - une four-
cuture était nommée à son service et certes il valait
mieux que celui du maître. Enfin une conjuration ^{militaire} se forma
sous la conduite de Cassius Chiriac qui lors de la révolte des légions contre Germanicus
s'était distingué en s'imposant par sa défense: il se plaça avec ses complices dans une galie
que Caligula traversait journellement pour se rendre au bain: frappé d'un coup de poignard
il s'écria: "Cassius, je ne suis pas mort - on répliqua en l'achevant. Sa réputation de la bataille
avait duré quatre ans, c'est à dire jusqu'à la 41^{me} de notre ère. —

Résumé de la leçon du 5 Janvier. Seconde année.
La mort de Caligula avait jeté le trouble dans
Rome - on ignorait les intentions des conjurés - voulaient-ils
la République ? ou seulement un changement de
Maître ? L'opinion de Valérius Asiaticus, personnage
consulaire, généralement respecté par ses vertus et
que l'on vit parcourir les rues en criant : je voudrais
l'avoir tué ! calma l'effervescence du ^{Peuple} ~~la multitude~~.
Le Sénat s'assembla ; on délibéra avec enthousiasme
sur le rétablissement de l'antique liberté ; on pro-
jeta même l'extermination de toute la famille
Impériale : les cohortes de la Ville et les Soldats du
guet se déclarèrent pour le Sénat. La funeste Ordon-
nance étant rendue, fut reçue avec des acclamations et
des actions de grâces ; on ordonna à un centurion
nommé Lupus d'aller mettre à mort l'impératrice veuve
de l'Empereur ; il la trouva penchée sur le corps
de son époux - elle tendit la gorge en disant : si il
m'avait écoutée, il n'eût point rigoré et ne serait
pas mort - la barbare non content de cette victime
écrasa contre une muraille son enfant, la fille de
Caligula à peine âgée de deux ans. Pendant qu'on
fouillait et ensanglantait ainsi le Palais Impérial
des Soldats découvrirent dans celui de Germanicus
flandre son frère, caché derrière une tapisserie - il
se jeta à leurs genoux, demanda la vie - on le traîna
au Camp des Prétoriens, le Peuple intercéda pour lui
représentant aux Soldats que son invincibilité connue ne
l'avait jamais laissé dans le cas de tuer du mal à personne.

siens,
égales
un grand
la tuer

Les craintes étaient superflues ; la garde tri-
bunienne qui s'accommodait mieux du gouvernement
impérial, à cause des fréquentes gratifications qui
en résultaient, proclama Claude empereur. Cette
nouvelle vint tout à coup interrompre la joie du
Sénat et y porter l'effroi - on sent Cyria sans
se laisser intimider, offrit d'aller chercher la tête
de Claude - on s'effraya du caractère révolutionnaire
que prenait la chose - on recula. La seconde assem-
blée du Sénat se trouva bien moins nombreuse
que la première, quantité de Sénateurs étaient
allés au camp : ils y furent mal reçus par les
soldats qui voulaient les égorger, mais Claude les
sauva, leur dit qu'il n'avait point à craindre
de lui, les barbares caprices de son prédécesseur -
~~cette~~ ^{ces} p^{ro}grès rassurables esprits, Claude fut recon-
duit à Rome et y fit son entrée. Cyria, Lupus et
plusieurs autres furent accusés de rédition et déclarés
ennemis publics : Saturninus un des complices de Cyria,
à qui on fit grâce de la vie, refusa de survivre à
son Chef et se donna la mort. Claude commença
par trois paroles ; il fit suspendre toutes les procédures
injustes, et rendre toutes les propriétés confisquées sous
Caligula - le nom de ce Prince resta en horreur et
mépris - il fut effacé des Actes publics et son Statu-
enlevé du Sénat. Claude qui acquiesçait de bonne
foi à sa condamnation, joignait à son peu de moyens
naturels, le désavantage d'une éducation tout à fait
négligée - traité d'imbécile, il fut l'enfant de l'enfance
aux yeux d'un Malin, qui acheva de l'abrutir par les

plus rudes châtements - jusqu'à sa Mère Antonia et
sa grand-mère Livie; le ~~didaignerent~~²¹⁰ comme tout
le reste de sa famille - cependant devenu grand, il
chercha pendant quelques temps de nobles conso-
lations dans la culture des lettres - lié d'amitié avec
Pite Livie, il composa même jusqu'à 43 livres
d'histoire Romaine - mais ensuite s'étant ~~divisé~~
aux femmes, aux affranchis et à la boisson, il
devint cruch, non par méchanceté mais par misère
et pottrouerie. De plus, il fut malheureux en
mariage, guère d'infortune la plus capable d'aggraver
le caractère; la jeune Epouse qui fut son premier
choix mourut subitement au moment de leurs
fiançailles - la seconde fut d'une humeur si acarienne
qu'il fut obligé de divorcer au bout d'un an -
à son avènement au trône, il épousa la trop
fameuse Messaline. De reste, gouverné par elle et
ses trois affranchis Pallas, Narcisse et Calliste, il
leur abandonna l'exercice du pouvoir absolu et
végéta dans une nullité qui n'empêcha pas que
des conquêtes ~~importantes~~^{importantes} ne fussent faites sous son
règne, celle sur-tout de la Grande Bretagne, pays
dont on ne s'était point occupé depuis Auguste,
dont la système était de maintenir l'intégrité des
frontières de son Empire, sans plus chercher à les étendre.
Mais sous Claude, le Roi des Bretons Gyrobelius
étant mort, ses deux fils se disputèrent la Couronne,
l'un d'eux vint demander du secours aux Romains
ce qui devint la prétexte de cette guerre. Ambius Plautius

Général Fabius fut chargé du commandement - il
campait dans les Gaules - ses soldats ayant appris
qu'on les menait en Grande Bretagne, murmuraient
en se rappelant les dangers de cette expédition.
L'empereur leur envoya Marcia pour les calmer et
les décider à marcher - quand l'effranchi monta
à la tribune, il y fut accueilli par des éclats de
rire - on lui demanda si c'était la fête des Satur-
nals où les esclaves commencent à la place des
Maîtres? Il s'effraya et s'enfuit - mais sa présence
avait mis les soldats en belle humeur, ils s'em-
barquèrent gaiement - et après de grandes victoires
remportées en Grande Bretagne, dans les-
quelles deux Officiers, Vespasien et son frère se signalèrent
particulièrement, Plantius manda ses progrès à
Claude et l'invita à venir se mettre lui-même
à la tête de son armée conquérante - il suivit
ce conseil, arriva et prit part aux nouvelles
victoires de Plantius. On établit en Grande
Bretagne une Province Romaine, dont le Chef-
lieu fut Camalodunum, aujourd'hui Colchester.
Claude vint à Rome, où des crimes journaliers
se commettaient en son nom: ils excitèrent à
la révolte les Légions de Dalmatie, dont le sou-
verain Pontife Scribonianus, écrivit hardiment
à l'empereur de se démettre de son autorité,
si non, qu'il allait marcher contre lui pour
l'y forcer. Le pacifique empereur allait peut-être
être satisfait, quand ses propres soldats effrayés de sa
démence l'abandonnèrent, le poursuivirent, et un
d'entre-eux nommé Volusien le tua et envoya sa tête

25
à Rome. Du moins cette révolte ne fut-elle pas
perdue en devenant par Claude, ou plu-tôt par
ses affranchis une mine abondante d'accusations
et de confiscations. Pétus Officier de l'Armée d'Égypte
étant du nombre des accusés fut envoyé ^{à Rome} ou refusé
à sa femme Arria la permission de le suivre;
elle monta dans une frêle barque, et arriva comme
on l'aurait été jugé: certaine de sa condam-
nation, elle l'engagea à la prévenir par une
mort volontaire et le voyant hésiter, elle s'arma
un poignard, s'en perça le cœur et le présentant
à son Époux: "Prends Pétus, lui dit-elle, cela ne
fait point de mal" Il l'imita. Plusieurs Per-
sonnages Consulaires périrent ou furent exilés.
Du nombre fut l'unique accusé injustement
d'un commerce criminel avec Julia fille de Germa-
nicus. Le pouvoir de Mégaline croissait avec
ses disorders qui n'étaient ignorés que de son
Mari - l'affranchi Muretus qui avait dédaigné
ses avances fut accusé par elle et puni de mort.
S'étant pris ensuite d'une passion malheureuse
pour Valerius Asiaticus et le soupçonnant d'aimer
Sabina Poppée, mère de la fameuse Poppée, elle
résolut de le perdre: accusé devant le Sénat et
trop sûr de sa culpabilité contre l'accusation, il se donna
les effets par une mort volontaire à laquelle il se
prépara avec un sang-froid étonnant - vaquant à
ses affaires jusqu'au dernier moment, il dicta son
testament, fit préparer son bûche dans ses jardins

somptueux, plantés jadis par Lucullus et dont
Mespaline convoitait la propriété, car tous les
jardins de roses étaient de son domaine. Valérius
alla voir son bûcher et le trouvant trop proche
des rosiers exotiques qu'il affectionnait par
cubisme, il le fit transporter ailleurs, y monta
et se tua. Rome comptant alors 800 ans d'existence
ou y célébra les fêtes séculaires, instituées par
Auguste. - Corbulo illustra les armes Romaines
en Germanie par ses victoires signalées sur les
Saxons et les Frisons et par le rétablissement de
l'ancienne discipline. On expulsa du Sénat
ceux que les folies de Caligula y avaient fait
entrer et Gipsanus fit donner à cette occasion
à Claude le titre de Prince du Sénat. On fit
alors un dernier dénombrement des citoyens Romains
en état de porter les armes - ils se montaient à 5
Millions. - Cependant Mespaline lasse des débordements
les plus odieux eut la singulière fantaisie de les con-
rouler par ~~un~~ scandale plus nouveau et des inconce-
vables. Claude étant allé à Ostie, elle épousa pu-
bliquement Silius, jeune homme d'une grande
beauté qui sûr de perdre sa victime de façon ou
d'autre, courut les chances de cette folie téméraire.
Les approchés à qui elle faisait ombrage, n'osant
pourtant avorter l'empereur de ce qui se passait.
Narcisse l'entreprit enfin et eut grande peine à persuader
à Claude et à en obtenir une liberté d'agir pleine
qu'il employa en toute hâte, à éloigner de l'empereur ses
enfants et même les vestales qui venaient lui demander grâce
pour Mespaline, dont Narcisse précipita la mort, ainsi que celle de
Silius - Claude qui la pleurait et était prêt à pardonner eut
la nouvelle avec une parfaite indifférence - les sots n'ont ni pitié ni crainte.

Résumé de la Leçon du 4 Janvier.

La faiblesse de caractère de Claude lui faisait un besoin de l'empire d'une femme, de nombreuses prétendues se mirent sur les rangs - entre autres Lollia et Lépida, sur lesquelles l'ambitieuse Agrippine l'emporta grâce à l'appui que lui prita Pallas. Mais fille de Germanicus, elle était liée de Claude, et un tel mariage réputé incestueux était inoui dans Rome. On y prépara les esprits, pendant qu'Agrippine ayant les entrées dans le Palais, mettait en œuvre toutes les ruses de la coquetterie pour s'attacher l'Empereur; elle y réussit - et l'affaire fut portée au Sénat. Le Questeur qui avait la parole, s'apitoja longuement sur les soucis et les charges de l'empire et sur la nécessité des consolations conjugales à fournir à l'empereur - on permit donc cette sorte d'alliance et l'on engagea même sous main les sénateurs à en donner l'exemple - un seul se prita à cette tâche complaisance. Une fois que ce mariage fut conclu, Britannicus et Octavie enfants de Claude et de Messaline en ressentirent les effets de plus en plus: ils devinrent les objets des persécutions de leur marâtre pour être plus certains de la durée de son pouvoir dans l'avenir, elle projetait de procurer l'empire, à son fils Domitius, descendant des Césars, mais d'une nature si pervers, qu'il justifia le mot de son propre père, qui disait, que de lui et d'Agrippine il ne pouvait naître qu'un monstre. La prédiction se trouva bien remplie.

En attendant Agrippine résolut de lui faire
épouser Octavie et de lui obtenir la préférence sur
Potion. Elle abandonna la junte de ses amis
aux affranchis et aux esclaves et confia celle de
Domitien à Sénèque qu'elle fit revenir de son exil.
Potion ne dit de lui que son esprit était adapté
au goût du jour et qu'il lui faisait venir les inven-
tions par un libre et meilleur parti possible.
En Asie l'Arménie était une pomme de discorde
entre les Parthes et les Romains; ces derniers étaient
en possession de lui donner des Rois depuis Auguste.
Les Parthes leur disputaient ce droit, ce qui occasion-
nait des rixes fréquentes et obligeait Rome à entre-
tenir des armées en Syrie et en Cappadoce. Dans
la Germanie on avait à réprimer les incursions
des Gattes, qui furent vaincus par Pomponius au-
pôt. Pôta, un Général habile. Les Jongs reçurent im-
posés à la grande - bataille était souvent secourus
par les indigènes; il fallait envoyer annuellement
des renforts à Camalodunum pour réprimer les Sillens
peuple du nord de l'Angleterre, dont le Chef nommé
Caractacus réunissait son nom à l'épithète par ses exploits
et l'esprit de haine et de vengeance contre Rome,
qu'il s'était nourri parmi les Conquérants - plusieurs
fois vaincu par le Général Romain Calpurnius il
alla chercher un asile chez les Peuples du Conté
de Galles; mais leur Reine Cartimandua le tira
des Romains par ses menages, leur faveur, ils s'in-
teressèrent également de sa femme, de ses enfants et
de sa famille entière et les envoyèrent tous à Rome,
où on les fit comparaitre à un Spectacle. Caractacus

apostropha fièrement l'Empereur, et termina
un discours plein d'une noble hardiesse, par ces
paroles: faut-il, parce qu'il te prend fantaisie
de soumettre l'Univers, que l'Univers prenne celle
de se soumettre à toi? - Cependant les Sillures et
les Breagantes, indignés du traitement qu'on faisait
subir à leur héros, attaquèrent avec fureur Ostorius
qui fut vaincu et tué. Didius envoyé par le vain-
queur, reprit les pertes et obtint même quelque succès.
A Rome, Agrippina seconde par Pallas, marchait
toujours vers son but - elle fit à une mont Volontaire
Léilia qui lui faisait ombrage; elle fit adopter Do-
mitius par Claude qui l'appella Néron et lui accorda
toutes sortes de préférences sur Britannicus, dont la
nature heureuse donnait de bonnes espérances aux
Romaines - ses amis inquiets de sa destinée future,
travaillaient à éveiller les soupçons, à préparer -
les oppositions - Agrippina sentait s'en débarrasser par
différents ^{moyens} - tous lui étaient bons pour réussir - son
credit se signalait journellement, elle fondait Colagues
sous le nom de Colonia Agrippina - prodiguait au
Peuple les Spectacles et les fêtes - y montrait Néron
revêtu des ornements Impériaux - les flatteurs venant
en foule ensuivre l'Idole et Britannicus était abandonné
et oublié. Pour mieux régner par l'opinion,
elle associa à Sénèque et nomma commandant des
Gardes Prétoiriennes, Burrhus, grand Général estimé
par ses exploits et sa probité. Un nouveau Sénatus Consultum
fut porté à cette époque par lequel de Rome les dires

et les Astrologues que la superstition compagne
ordinaire de l'impunité et de la corruption, avait
tellement mis en vogue que jamais on ne risquit
à s'en défaire entièrement et qu'ils continuèrent à
porter le trouble dans les familles. Une autre loi
condamna à l'esclavage les femmes qui épousaient
des esclaves, abus honteux, devenu fréquent. Une
gratification fut offerte à Pallas et son refus célébré
par des éloges au point que sa prétendue modération,
puisque il avait plus de 60 millions de fortune.
Enfin Néron épousa Octavie et parut souvent
dans le Sénat pour y parler en faveur des Peuples
suppliants - Sénèque lui faisait les discours - celui
pour lequel il fit valoir les droits d'Alibi à
l'intérieur du Rome fut vivement applaudi. Agrippine
cependant faisait mourir Statilius Taurus,
Sénateur respectable, partisan redouté de Britannicus,
elle faisait condamner à mort Domitia sa belle-
sœur, dont la beauté excitait sa jalousie - vainement
Narcisse entreprit sa défense. Il échoua contre
la puissance d'Agrippine. - Des signes, des prodiges
étonnaient Rome et présageaient, disait-on de
grands changements - ils arrivèrent - Claude tomba
malade - Agrippine maîtresse de ses alentours, avait
à ses ordres son Médecin Nérophon et la fameuse
empoisonneuse Locusta - le poison effrayé sur des
Esclaves, fut présenté à Claude dans un bouillon - les
affreux effrayés de la durée de ses souffrances y mirent
un terme, par un poison plus violent introduit dans sa gorge
sous prétexte de soulagement - le Palais était fermé - toutes les
communications interceptées - Agrippine sût tout contenir.

11
tout préparer, tout appaiser - quand les larges
prodigues aux soldats eurent obtenu leur serment
Néron parut comme Empereur, fut proclamé et régna.
ses actes vont le peindre: la mort de Silanus et de
Narcisse signalent le lendemain de son avènement au trône
mais ces choses ne partirent qu'après la main ~~encore~~ toute
puissante d'Agrippine et Burrhus et Sénèque se hâtè-
rent de prévenir toute autre crime. Une lutte d'abord
sourde mais bien-tôt ouverte, s'établit entre ces deux
hommes d'un côté, Agrippine et Pallas de l'autre.
Néron prononça au Sénat un éloge de Claude coupé
par Sénèque - on osa rire quand l'Empereur parla de la
sagesse de son imbécile indigne - cela prouve qu'on
ajoutait foi aux belles promesses que Néron fit par lui-
même, et qu'influencé par Burrhus et Sénèque, il justifia
d'abord, par la plus belle conduite - rien de semblable
ne s'était vu depuis Auguste - après de signer la mort
d'un coupable, Néron prononça ce mot heureux qu'on
a peine à appliquer à son horrible nom: je voudrais, dit-il
en savoir plus écrire. Les affaires d'Orient en mauvais
état furent confiées aux vertus et aux talents éprouvés
du forbulon, qui jusqu'à là avaient été des titres d'exclusion.
toutes les accusations furent suspendues - tous les exilés
furent rappelés et rentrèrent dans leurs biens le Sénat
dans son enthousiasme accorda à Néron le serment sur
ses actes - il répondit à cet excès de confiance par un
refus gêné. Cependant Agrippine voyait avec dépit
Néron échapper ^{peu à peu} à sa toute-puissante influence - pour lui
important que Burrhus et Sénèque le guidaient au bien -
ce qu'elle ^{voulait} eut de la guider seule - mais Néron était digne
de sa tutelle - son pouvoir et son crédit diminuaient tous les jours.

Elle éclatait en plaintes indiscrettes et même en
menaces - quelquefois ses plaintes étaient motivées - les
Conseillers de Néron, mais ^{secondes} ~~seules~~ par leur Nature, se
voyaient quelquefois dans la triste nécessité, de tromper
par ainsi dire par une coupable indulgence la fureur
de ses passions immodérées - ainsi terminaient-ils les quer
sur son ^{passions} ~~passions~~ par l'affranchie Actée, sur ses liaisons
avec Otho, l'énigme, jeunes voluptueux Compagnons
de ses plaisirs. Agrippine furieuse trouvait seule-elle
l'insulte des droits de Britannicus - de l'entêtement de
confesser ses crimes par les faire reconnaître par l'ami
Néron fatigué de ses cris effrayé de ses projets, résolut
d'y couper court par un crime - il invita Britannicus
à un repas, et comme un Officier goûtait les viandes
et les boissons présentées à la famille Impériale, on lui
présenta une trop chaude et l'eau froide qu'il de
mander par l'atténuer, contenait le poison préparé
par l'infâme Locuste - la terreur n'eut pas plus prompt
Britannicus tomba dans les convulsions de l'agonie -
les regards effrayés des survivants cherchèrent dans ceux
de Néron l'explication à donner à leurs figures - la
sienne demeura impassible - il dit froidement que
l'allarme était superflue, Britannicus étant sujet à
ce mal depuis l'enfance - on se tut - mais les larmes
d'Actée, l'indignation d'Agrippine, le découragement
de Burrhus ne passèrent que trop - c'en était fait - l'em
pereur était devenu Néron. Le fait outrage semblait tourner
sur les crimes et participer au déshonneur de Rome - un orage
affreux éclata - le corps de Britannicus avait été exposé
à moitié d'une espèce de verbris qui devait dérober les
signes de poison - la pluie l'ayant lavé, les taches lides
apparurent et proclamèrent le tout - jusqu'à sa mort.

Agrippine n'étant plus à craindre, ^{un} fut méprisée; elle perdit sa garde, ses honneurs, fut renvoyée honteusement du Palais, et bien-tôt accusée par les favoris et les flatteurs de Néron d'avoir conspiré sa mort. Burrhus fut envoyé par l'empereur sur ce sujet - une de ses principales accusatrices était Silana ~~une~~ des concubines de l'empereur, qui prétendait avoir entendu ses propres menaces contre lui - ~~la~~ Agrippine se fit entendre dans ses réponses fines et nobles, l'attitude toujours imposante de la Maternité outragée - Néron en fut frappé au point qu'une réconciliation s'ensuivit - Agrippine n'était point femme à ne pas abuser de sa courte faveur - tous ses ennemis furent chassés - mais le plus grand de tous, la perversité de son fils demeurait et croissait tous les jours. Les crises de la débauche, alliés naturels du genre du crime, occupant ses jours et ses nuits, consacrées à des excursions nocturnes où pour varier ses plaisirs, il faisait le bandit, attaquait les passants - un Sénateur conduisant sa femme, attaqué ainsi se défendit et frappa Néron sans le reconnaître - la chose s'étant ébruitée le lendemain, il eut l'impudence d'en venir se creuser - la réponse fut: il m'en frappe et il ose venir encore: le malheureux avait vécu.

Avant l'arrivée du Corbule en Orient, Mithridate Roi d'Arménie avait envoyé son frère Rhadamiste s'emparer du trône d'Arménie, qui venait de rendre vaillant une révolte des Arméniens mécontents d'un Roi établi par les Parthes - bien-tôt ils s'unirent à eux pour chasser Rhadamiste que ses cruautés avaient rendu odieux - comme il fuyait à Cywah avec sa femme Zénobie, dont la grossesse lui rendait cette course précipitée insupportable, ~~la~~ ^{le} ~~légion~~ ^{légion} ~~général~~ ^{général} à ses côtés et voyant l'ennemi approcher, la peur de son époux et la

précipités
jetés dans les flots de l'Araxe - elle y fut recueillie par des bergers, qui sentant son cœur brisé encore, la secoururent, et la rappellerent à la vie - elle ne se crut pas en droit de reprendre la propriété de cette vie une fois donnée et fut rejointe son barbare époux. Corbulo arriva sur ces entrefaites - il commença par rétablir la discipline militaire en Asie, comme il avait fait par tout ailleurs. Malgré un hiver que le voisinage des Montagnes rendait plus rigoureux, le soldat campa sous les tentes. Au Printemps, il laissa quelques légions en Arménie sous les ordres d'un lieutenant et marcha lui-même sur l'Euphrate: il y fut vainqueur - mais les Parthes ayant surpris et vaincu son Lieutenant, Corbulo revint le venger prit la Ville d'Artaxacade et donna un Roi à l'Arménie. Ses succès furent célébrés à Rome par des réjouissances publiques. —

En Germanie les Romains avaient occupé une étendue de terres considérable, destinée à doter leurs Vétérans. Boïcal Chef d'une horde de ces barbares vint leur demander la permission de cultiver ces terres en friche - il leur fit à ce sujet un discours noble et plein de hardiesse - on lui répondit par l'offre d'une terre particulière pour lui exclusivement - il refusa et se retira avec les siens en disant, que si la terre leur manquait pour vivre, elle leur suffirait pour mourir. Les Cattes et les Hermondules combattirent long-temps pour la possession de la plus haute montagne des environs

258
propriété à la- quelle la superstition faisait attacher un grand prix à ses Peuplades qui priaient sur les hauts lieux et croyaient qu'à mesure qu'ils l'étaient davantage, leurs prières en parvenaient plus vite au Ciel. - La Ville de Coloque éprouva une incendie occasionnée par une éruption de feu produit par un gaz inflammable - l'eau ne parvenait point à l'éteindre, mais on l'étouffait en y jettant du vieux habits et autres objets pesants. -

